

EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

FÉVRIER.

XERCICES

DE PIÉTÉ,

POUR

OUS LES JOURS

DE L'ANNÉE.

ONTENANT l'explication du Mystere, ou la vie du Saint de chaque jour, avec des Réflexions sur l'Epître, et une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

DERNIERE ÉDITION.

FÉVRIER.



A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce second Volume.

PREMIER JOUR.

SECOND JOUR.

TROISIEME JOUR.

QUATRIEME JOUR.

CINQUIEME JOUR.

SIXIEME JOUR.

SEPTIEME JOUR.

HUITIEME JOUR.

NEUVIEME JOUR.

DIXIEME JOUR.

ONZIEME JOUR.

DOUZIEME JOUR.

TREIZIEME JOUR.

QUATORZIEME JOUR.

QUINZIEME JOUR.

SEIZIEME JOUR.

DIX-SEPTIEME JOUR.

DIX-HUITIEME JOUR.

DIX-NEUVIEME JOUR.

VINGTIEME JOUR.

VINGT-UNIÉME JOUR.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

VINGT-TROISIEME JOUR.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

VINGT-SIXIEME JOUR.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

VINGT-HUITIEME JOUR.

Fin de la Table.

EXERCICES



EXERCICES
DE PIÉTÉ
POUR TOUS LES JOURS
DE L'ANNÉE.

FÉVRIER.

PREMIER JOUR.

SAINT IGNACE, EVÊQUE D'ANTIOCHE ET MARTYR.

SAINT IGNACE, Evêque d'Antioche et Martyr, vivoit dans le premier siecle de l'Eglise. Il avoit pris le surnom de Théophore, qui signifie un homme qui porte Dieu, pour faire entendre qu'il portoit Jesus-Christ profondément gravé dans son cœur. Quelques-uns ont cru qu'il étoit Syrien de nation. Métaphraste et Nicéphore assurent qu'il étoit Juif; que c'est lui qui étant encore petit enfant, fut proposé à tous les Disciples, par le Sauveur même, comme le modele de l'innocence et de l'humilité

chrétienne ; selon ce qui est rapporté dans le dix-huitieme chapitre de l'Evangile de saint Matthieu, où il est dit que Jesus faisant venir un enfant, le mit au milieu deux. Mais comme saint Chrysostome assure que saint Ignace n'avoit jamais vu Jesus-Christ, on ne peut rien assurer sur un fait si important. Ce qu'il y a de certain, c'est que saint Ignace a été un des principaux Disciples des Apôtres, et particuliérement de saint Jean : il n'est pas surprenant que sous un tel Maître il ait aimé le Sauveur avec tant d'ardeur et de zele.

On peut juger de la haute vertu et du mérite de ce Saint, par le choix que les Apôtres firent de lui pour gouverner une Eglise aussi considérable que celle d'Antioche, qui avoit été fondée par saint Pierre, et qui étoit devenue en peu de temps si florissante par la piété et par le grand nombre des Fideles, que ce fut chez elle que les Disciples de Jesus-Christ prirent dès-lors le célebre nom de Chrétiens. Le Pape saint Anaclet, Théodore et saint Chrysostome croient que saint Ignace fut fait Evêque par saint Pierre même ; et que ce fut en lui imposant les mains, qu'il lui obtint cet assemblage des vertus épiscopales dont ce grand Saint a été doué. Ce qui est sûr c'est qu'il ne fut chargé du soin de l'Eglise d'Antioche qu'après la mort de saint Evode qui avoit succédé immédiatement à saint Pierre, et qui mourut l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 69.

Saint Ignace gouverna l'Eglise d'Antioche près de quarante ans, avec tant de sagesse, de zele et du succès, et il étoit dans une si grande réputation, que toutes les Eglises de Syrie avoient recours à lui comme à leur oracle. Il eut beaucoup à souffrir durant la persécution de Domitien. Il n'abandonna jamais son cher troupeau, quelque danger qu'il courût de sa vie ; tous ses vœux étoient pour le martyre, et il avoit coutume de dire qu'il ne croiroit pas aimer Jesus-Christ, jusques à ce qu'il

eût donné son sang pour lui. Son zele et sa charité furent d'un grand secours à tous les Fidelles durant ces temps de tribulation; il assistoit les uns, et consoloit les autres: il soutenoit le courage et la foi de tous.

L'Empereur Domitien étant mort l'an de Notre-Seigneur 96, Nerva lui succéda, et rendit la paix à l'Eglise, ayant rappelé tous ceux qui avoient été envoyés en exil sous prétexte de Religion; mais n'ayant régné qu'un an et quelques mois, le calme fut de peu de durée. Saint Ignace profita merveilleusement de cette courte tranquillité, pour instruire et nourrir son peuple par des exhortations plus fréquentes, et pour se préparer lui-même au martyre par l'exercice de la pénitence et de l'oraison.

Mais s'il fut persécuté des Païens, il n'eut pas moins à souffrir des Hérétiques qui n'oublierent rien pour altérer la pureté de la foi, et pour séduire les Fidelles par des dehors étudiés et par des prétextes spécieux de sévérité et de réforme. « Il » y a des hommes trompeurs et séduisans, dit-il, » écrivant aux Ephésiens, qui se parant du nom » de Dieu, font des choses indignes de lui. Vous » devez les éviter comme des bêtes féroces.

» Ce sont des chiens enragés, qui mordent en » cachette; donnez-vous-en de garde, ils sont dif- » ficiles à guérir. J'ai su qu'il a passé des gens » chez vous qui tiennent une mauvaise doctrine; « mais vous avez bouché vos oreilles pour ne la » pas recevoir; j'en bénis Dieu.

» Je vous donne ces avis, mes chers freres, » dit-il dans sa lettre aux Fidelles de Smyrne, » afin que vous puissiez vous garder de ces bêtes » à figure humaine, que vous devez non-seulement » ne pas recevoir, mais s'il se peut, ne pas ren- » contrer. Contentez-vous seulement de prier » Dieu pour eux, afin qu'ils se convertissent, s'il » est possible. Je n'ai pas jugé à propos d'écrire » ici les noms de ces incrédules; Dieu me garde

» même d'en faire mention jusqu'à ce qu'ils se con-
» vertissent. Ils s'abstiennent de l'Eucharistie,
» parce qu'ils ne confessent pas que l'Eucharistie
« soit la chair de Notre Sauveur Jesus-Christ,
» celle qui a souffert pour nos péchés, celle que par
» sa bonté le Pere a ressuscitée; il faut donc s'é-
» loigner d'eux, et ne leur parler ni en particulier
» ni en public. »

Il y avoit long-temps que saint Ignace soupiroit après le martyre, lorsque l'Empereur Trajan qui avoit succédé à Nerva, passa en Orient l'an de Jesus-Christ 106, marchant en Arménie et contre les Parthes. Entrant à Antioche, il apprit avec quel zele et avec quel succès Ignace prêchoit hardiment par-tout la Religion Chrétienne. L'Empereur ordonna qu'on le lui amenât. Lorsqu'il parut: Est-ce vous, dit Trajan, qui vous appelez Théophore, qui refusez de m'obéir en ne voulant pas sacrifier à nos Dieux, et qui séduisez toute cette Ville en prêchant effrontément par-tout la Religion Chrétienne: Oui, grand Prince, c'est moi qui m'appelle Théophore, répond Ignace. Et que signifie ce nom-là, *Porte-Dieu*, réplique l'Empereur? Il signifie, repart Ignace, un homme qui a Jesus-Christ profondément gravé dans son cœur. Quoi donc, reprit Trajan, est-ce que vous croyez que nous n'avons pas aussi dans notre ame les Dieux qui nous assistent dans les combats et qui nous font remporter la victoire? Quel aveuglement, ô Empereur, répond le Saint, de donner le nom de Dieu à des démons que les Idolâtres adorent! Sachez qu'il n'y a qu'un seul Dieu, Créateur de tout cet Univers, et qu'un Jesus-Christ son Fils unique Notre Sauveur, dont le royaume est éternel. Ah! grand Prince, continue le Saint, que vous seriez heureux, et que votre regne seroit accompagné de prospérités et de victoires, si vous croyez en lui! L'Empereur l'interrompant: Parlons d'autres choses, lui dit-il. Il s'agit, Ignace, de me faire un

plaisir, en me donnant occasion de vous faire du bien et de vous honorer de mon amitié. Sacrifiez incessamment à nos Dieux, et je vous fais sur l'heure même Prêtre du grand Jupiter, et Pere du Sénat. Gardez vos libéralités, ô Empereur, répond Ignace, pour ceux qui les estiment; pour moi j'ai l'honneur et l'avantage d'être Prêtre de Jesus-Christ, et je n'ai point d'autre ambition que celle de lui être immolé, et de mourir pour ce divin Sauveur qui m'a racheté par sa mort, et qui me donnera une nouvelle vie. Quoi pour ce Jesus, reprit Trajan, qui a été crucifié sous Ponce Pilate ? C'est pour lui-même, qui est mort pour moi sur la Croix, répliqua saint Ignace, que je désire de donner ma vie; heureux si mes vœux sont exaucés. Alors l'Empereur irrité, prononça contre lui la sentence de mort en ces termes : Nous ordonnons qu'Ignace qui dit qu'il porte en soi-même le Crucifix, soit mis dans les fers, et conduit par des soldats dans la grande Rome pour y être exposé aux bêtes, et servir de spectacle et de divertissement au peuple.

Le Saint n'eut pas plutôt entendu son arêt, que transporté de joie, il s'écria : Je vous rends grace, Seigneur, de ce qu'enfin j'aurai le plaisir de vous donner une preuve de mon amour, en vous sacrifiant ma vie. Quel honneur pour moi d'être mis dans les fers pour l'amour de vous comme Paul votre Apôtre ! et en disant ces paroles, il présente ses mains pour être enchaînés. Il se met à genoux, baise ses chaînes; et ayant prié Dieu avec beaucoup de larmes pour toute l'Eglise, il partit d'Antioche, et vint s'embarquer à Séleucie, accompagné de deux Diacres de son Eglise, Philon et Agathope, qui ne le quitterent point, et qui ont écrit, comme l'on croit, les actes de son martyre.

Après beaucoup de peines et de fatigues, saint Ignace arriva au port de Smyrne. On lui permit d'entrer dans la Ville : il y trouva saint Polycarpe son bon ami, qui avoit été comme lui Disciple de

l'Apôtre saint Jean. La joie et la consolation furent mutuelles. Toutes les Églises de la Province lui envoyerent leurs Députés pour se recommander à ses prieres. Onesime Evêque d'Ephese, Damas Evêque de Magnesie, et Polype Evêque de Tralles, y vinrent en personne. Le Saint écrivit de Smyrne à ces trois Eglises, des lettres pleines de l'esprit apostolique dont il étoit animé.

« Que vos bons exemples, dit-il dans sa lettre » à ceux d'Ephese, soient autant de leçons que » vous ferez aux impies et aux libertins. Opposez » à leurs emportemens votre douceur et votre mo- » destie ; à leurs injures, votre patience et vos » prieres ; à leurs erreurs, votre fermeté dans la » foi. Que ce soit à qui souffrira le plus d'injusti- » ces, de pertes, et de mépris pour Jesus-Christ. » C'est pour lui que je porte mes chaînes, ces per- » les spirituelles dont je fais plus de cas que de » tous les trésors de l'univers.

» Tout enchaîné que je suis, écrit-il aux Fidel- » les de Magnesie, je ne vaux pas un de vous qui » êtes libres. Souvenez-vous de moi dans vos prie- » rers, afin que j'arrive à Dieu ; et n'oubliez pas » l'Eglise de Syrie, dans laquelle je ne mérite pas » d'être compté. J'aime à souffrir, il est vrai, » dit-il dans sa lettre à ceux de Tralles, j'aime à » souffrir, mais je ne sais si j'en suis digne. Priez » Dieu pour moi, afin que je sois digne de jouir » du partage qui m'est destiné, et que je ne sois » pas réprouvé. »

Saint Ignace ayant trouvé à Smyrne des Ephésiens qui alloient à Rome, et qui devoient y arriver avant lui, les chargea d'une lettre pour les Fidelles, dans laquelle il leur exprime de la maniere la plus vive les véritables sentimens de son cœur, et les conjure de ne rien faire qui pût l'empêcher de souffrir la mort pour Jesus-Christ. « Je crains » que votre charité ne me nuise, leur dit-il, et » que vous ne mettiez quelque obstacle à l'accom-

» plissement de mes vœux. Car je n'aurai jamais
» une si belle occasion d'aller à Dieu ; ni vous
» n'en trouverez point de me rendre un plus grand
» service que de me laisser consommer mon sacri-
» fice. Vous ne pouvez pas me procurer un plus
» grand bien, que de me laisser immoler à mon
» Dieu, tandis que l'autel est tout prêt et qu'on
» n'attend que la victoire. Je vous en suplie, ne
» m'aimez pas à contre-temps. Souffrez que je sois
» la pâture des lions. Je suis le froment de Dieu,
» je dois être moulu par les dents des bêtes ; je
» souhaite qu'elles soient mon tombeau, et qu'elles
» ne laissent rien de mon corps. A la vérité de-
» puis la Syrie jusqu'à Rome on diroit que j'ai à
» combattre jour et nuit contre des bêtes, et que
» je suis lié au milieu de dix léopards qui me trai-
» tent toujours plus mal, à mesure qu'on leur fait
» plus de bien. Je m'estime heureux d'être pour
» l'amour de Jesus-Christ dans un tel exercice.
» Dieu veuille que je trouve bientôt des bêtes pré-
» tes à me dévorer. Je ne crains rien tant qu'elles
» ne m'épargnent, comme il est arrivé à quelques
» Disciples de Jesus-Christ. Si cela m'arrivoit, je
» les irriterois moi-même. Pardonnez-moi : je
» connois ce qui m'est utile. Oui, je le dis har-
» diment, nulle créature, ni visible ni invisible,
» ne sauroit m'empêcher d'aller à Jesus-Christ. Le
» feu, la croix, les troupes des bêtes, la sépara-
» tion de mes os, la division de mes membres, la
» destruction de tout mon corps, toute la malice
» des démons même : rien ne sera jamais capable
» ni d'ébranler ma foi, ni d'affoiblir mon amour
» et mon courage, rien ne sauroit m'effrayer ni
» me nuire, pourvu que je possede Jesus-Christ.
» Tous les plaisirs du monde, tous les Royaumes
» du siecle ne sont rien : il vaut bien mieux mou-
» rir pour Jesus-Christ que de régner sur toute la
» terre. En vain se flatte-t-on d'aimer Jesus-Christ,

» si l'on aime le monde ; pour moi je ne vis plus
» que pour mourir pour Jesus-Christ. »

Saint Ignace ayant été obligé de s'embarquer plutôt qu'il ne croyoit, pour passer de Macédoine à Naples, il écrivit en vrai Apôtre à saint Polycarpe. Sa lettre est pleine des mêmes sentimens que les précédentes. Outre ces cinq lettres, nous en avons encore deux de ce Saint, l'une à ceux de Philadelphie, et l'autre à ceux de Smyrne, toutes remplies du même esprit.

Comme les soldats qui conduisoient saint Ignace, craignoient d'arriver trop tard à Rome, parce que les jeux qu'on représentoit alors étoient près de finir, ils presserent extraordinairement la marche ; mais c'étoit toujours trop lentement pour le Saint. Les Chrétiens vinrent en foule au-devant de lui, de Rome et des lieux voisins, à la premiere nouvelle de son arrivée. Lorsqu'il fut entré dans Rome, il se mit à genoux avec ceux des Chrétiens qui se trouverent autour de lui, et s'offrant à son Dieu comme une victime prête à être immolée, il pria pour la paix de l'Eglise. Ensuite il fut conduit à l'amphithéâtre, et exposé sur l'heure même aux bêtes, et à la vue des Païens qui s'y étoient rendus pour célébrer la fête profane des Sceaux. Le Saint entendant le rugissement des lions affamés, dit à haute voix ce qu'il avoit déjà écrit aux Romains. Je suis le froment du Seigneur, je dois être broyé et moulu par les dents de ces animaux, afin que je puisse être offert comme un pain pur à Jesus-Christ. Il fut en un moment dévoré des lions, comme il avoit souhaité. On l'entendit prononcer le saint Nom de Jesus jusqu'au dernier soupir. Il ne resta de tout son corps que quelques os qui furent d'abord enlevés par les Chrétiens, et peu de jours après, ces précieuses Reliques furent transportées à Antioche, où elles furent reçues et honorées avec une vénération et une piété extraor-

dinaire. Le martyre de saint Ignace arriva l'an de Notre-Seigneur 107, le 20 de Décembre, selon presque tous les Orientaux. L'Eglise Latine a fixé le jour de sa fête au premier de Février, qui selon Bede et quelques autres fut le jour de sa mort.

Quelques Ecrivains ont assuré que ce Saint fut seulement suffoqué par les lions; qu'après sa mort on l'ouvrit pour voir s'il étoit vrai qu'il eût le Nom de Jesus gravé dans le cœur, comme il le disoit si souvent; et qu'en effet on y trouva ce saint Nom gravé en lettres d'or. Mais comme toute l'antiquité a tu ce fait, on a sujet de croire que ce sont les termes dont ce grand Saint se servoit pour exprimer son ardent amour pour Jesus-Christ qui ont fait naître cette opinion. La ville d'Antioche ayant été prise et presque ruinée par les Perses et par les Sarrasins, les pieuses Reliques de saint Ignace furent transportées à Rome dans l'Eglise de Saint Clément, où elles sont en grande vénération. Cette translation peut être arrivée l'an 540 ou plus probablement environ l'an 639.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

Infirmitatem nostram respice omnipotens Deus: et quia pondus propriæ actionis gravat, beati Ignatii Martyris tui atque Pontificis intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum, etc.

O Dieu tout-puissant! regardez notre foiblesse; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife le bienheureux Ignace. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon du Bienheureux Paul Apôtre, aux Romains. Chap. 8.

FRATRES! Quis nos separabit à charitate Christi? Tribulatio, an angustia, an fames, an nuditas, an periculum, an persecutio, an gladius (sicut scriptum est: Quia propter te mortificamur totâ die, æstimati sumus sicut oves occisionis.) Sed in his omnibus superamus propter eum qui dilexit nos. Certus sum enim, quia neque mors, neque vita, neque Angeli, neque principatus, neque virtutes, neque instantia, neque futura, neque fortitudo, neque altitudo, neque profundum, neque creatura alia poterit nos separare à charitate Dei, quæ est in Christo Jesu Domino nostro.

MES FRERES: Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ? Sera-ce la tribulation, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou la persécution, ou le glaive; ainsi qu'il est écrit. Tous les jours nous sommes livrés à la mort pour l'amour de vous: on nous regarde comme des brebis qu'on va égorger. Au contraire, parmi tout cela nous demeurons vainqueurs par la vertu de celui qui nous a aimés: car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul après avoir parcouru la Macédoine, passa en Grece, et y demeura trois mois. Il vint à Corinthe pour la troisieme fois, comme il l'avoit promis. Etant prêt à en partir pour retourner à Jérusalem, il écrivit aux Chrétiens de Rome, dont la foi et la piété étoient déjà célebres par tout le monde; ce fut l'an de Jesus-Christ 58.

RÉFLEXIONS.

Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ? Les Chrétiens devroient-ils parler un autre langage? Quand on connoît Jesus-Christ, quand on l'aime, peut-on avoir d'autres sentimens? La confiance et le courage sont inséparables du véritable amour de

Dieu. L'amour qui s'éteint par les tribulations, n'étoit qu'un amour apparent. Les vents impétueux de la persécution font croître ce divin feu, bien loin de l'éteindre. L'amour de Jesus-Christ se nourrit des adversités. Il ne doit point craindre les croix. L'abondance, les honneurs, les plaisirs sont proprement les ennemis qu'il a le plus à craindre. Les douceurs de la paix ont quelquefois vaincu ceux qui avoient triomphé des Tyrans. Qu'il est consolant de savoir que rien ne peut me séparer de ce divin amour, que je ne le veuille ! Je dois me défier de moi-même; je n'ai à craindre que le péché.

Qui nous séparera de l'amour de Jesus-Christ ? Sera-ce la tribulation, ou les angoisses ? Hélas ! elles servent si fort à notre sanctification; rien n'est plus propre pour exténuer nos passions; elles sont, pour ainsi dire, le contre poison de notre amour-propre. Sera-ce la faim, ou la nudité ? mais quand on voit Jesus-Christ naître, vivre et mourir dans la pauvreté, doit-on regarder l'indigence comme une peine ou comme une infortune ? Sera-ce le mépris, tandis que j'entends mon Sauveur qui m'avertit que si le monde me hait, je dois me souvenir qu'il en a été haï le premier lui-même ? Enfin, sera-ce la persécution ou le glaive ? et qui ignore que tous ceux qui veulent vivre dans la piété, selon Jesus-Christ, souffriront persécution ? Tant que le monde aura des sectateurs, tant qu'il y aura des libertins et des impies dans le monde, la vertu des gens de bien sera exercée; mais qui ne sait que la vertu chrétienne se perfectionne dans l'adversité, comme l'or dans le feu : Mon Dieu, quand pourrons-nous dire comme l'Apôtre : *Je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu.* Mais à quoi tient il que nous ne puissions dire à présent la même chose ? Quelle créature en compétence avec un Dieu ! et

quand il s'agit d'un Dieu, quel objet créé qui doive partager mon cœur et mon esprit ? Dignités, honneurs, richesses, plaisirs, grands noms, qui signifiez si peu de chose, pourriez-vous bien me faire perdre l'amitié de mon Dieu ? Quelle folie, de préférer une lueur, une ombre de plaisir, et d'un plaisir vide qui fuit, qui nous échappe, à une félicité réelle, pleine et éternelle ! Il n'y a que l'amour de Dieu qui remplisse le cœur et le rassasie. L'amour de Jesus-Christ tient lieu de tout.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 12.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Amen, amen dico vobis, nisi granum frumenti cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet. Si autem mortuum fuerit, multum fructum affert. Qui amat animam suam, perdet eam : et qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. Si quis mihi ministrat, me sequatur : et ubi ego sum, illic et minister meus erit. Si quis mihi ministraverit, honorificabit eum Pater meus, qui est in Cœlis.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : En vérité, en vérité je vous le dis, si le grain de blé étant tombé dans la terre ne vient à mourir, il demeure là seul ; mais s'il meurt, il rapporte beaucoup. Qui aime sa vie la perdra ; et qui en ce monde hait sa vie, s'en assure pour la vie éternelle. Si quelqu'un est de mes serviteurs, qu'il me suive ; et en quelque lieu que je sois, le serviteur qui est à moi y sera aussi. Si quelqu'un est à mon service, mon Pere l'élevera en honneur.

MÉDITATION.

De l'amour propre.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que nous n'avons pas de pire ennemi que nous-mêmes. Nos passions, notre naturel,

nos inclinations vicieuses, tout conspire notre perte. Notre amour-propre fait notre supplice. Il ne faut pas aller loin pour trouver le principe de nos inquiétudes; la source de nos chagrins, de nos regrets et de nos larmes est de notre propre fonds.

Nos passions sont nos propres tyrans, et nos passions doivent tout ce qu'elles ont de vivacité et de force, à notre amour-propre. Nous nous aimons trop, et voilà d'où vient que nous sommes si ardens pour nos intérêts, si vifs pour le plaisir, si sensibles à tout ce qui blesse notre orgueil. Nous nous aimons trop, et voilà ce qui fait notre malheur. Mais est-ce s'aimer beaucoup que de se perdre? Qui aime sa vie la perdra. Voilà le fruit de notre amour-propre. Nul réprouvé qui ne soit l'artisan de sa perte, et cela pour s'être trop aimé.

Quel vice dans le cœur que l'amour-propre ne nourrisse! et quelle facilité ne trouveroit pas la vertu parmi les Fidelles, si l'amour-propre étoit moins puissant! Le péché n'a d'agrémens et d'attraits que ceux que l'amour-propre lui donne. Pour peu qu'on eût de raison et de Religion, on en auroit horreur; mais l'amour-propre captive l'esprit, affoiblit la foi et nous apprivoise avec le crime. Aurons-nous jamais un ennemi plus à craindre; mais le regardons-nous comme tel? Mon Dieu, qu'il est bien vrai que qui hait en ce monde sa vie, s'en assure pour l'éternité!

Qu'il est bien vrai que qui livre son cœur à ses désirs déréglés, que qui flatte ses sens, que qui passe ses jours dans la mollesse et dans les délices, perd son ame! Otez l'amour-propre, dit saint Bernard, et vous ôterez l'Enfer.

Ah! Seigneur, quand cesserai-je de m'aimer à mes propres dépens? je ne l'ai que trop fait jusqu'ici. Faites, mon Dieu, que je me haïsse, et alors je commencerai à m'aimer.

SECOND POINT.

Considérez qu'on ne s'aime jamais davantage que quand on se hait dans le sens de l'Evangile. Le monde goûte peu cette vérité : mais en est-elle moins vérité, pour n'être pas du goût du monde ? Ecoutons encore une fois la Vérité même, qui déclare que qui aime sa vie la perdra, et que qui hait sa vie en ce monde, s'en assure pour la vie éternelle. Qu'a-t-on à opposer à cet oracle ?

Si s'aimer c'est se vouloir du bien, il est certain qu'on ne s'en veut jamais tant que quand on se hait soi-même. On se refuse alors bien des satisfactions, il est vrai ; mais y en auroit-il une seule qui ne fût contraire à notre salut ? On mortifie ses passions, parce qu'il n'en est aucune qui ne fût en état de nous nuire. On tient ses sens en servitude, parce qu'ils sont d'intelligence avec l'ennemi. On embrasse, et l'on porte sa croix, parce qu'il n'est point d'autre voie qui conduise à la vie. Voilà ce que c'est que se haïr soi-même : n'est-ce pas là s'aimer véritablement ? Voyez l'exemple de tous les Saints : que vous en semble ? Saint Ignace étoit-il dans l'erreur, lorsqu'il baisoit ses fers, lorsqu'il ne craignoit rien tant que d'être épargné par les bêtes ? Il a haï sa vie en ce monde ; mais ne se l'est-il pas assurée pour l'éternité ?

Mon Dieu, que les gens du monde s'aiment peu lorsqu'ils ne soupirent qu'après ce qui doit les faire souffrir et les perdre ! Quel ennemi pourroit leur faire plus de mal que celui qu'ils se font à eux-mêmes ? ils se sacrifient au monde, qui n'est proprement qu'un vain fantôme, jusqu'à abréger leurs jours, jusqu'à vivre dans l'amertume. Soins infinis, chagrins mortels, inquiétudes éternelles, cruels remords, éternité de peines : voilà les fruits naturel de l'amour-propre. En fut-il jamais de plus amers ?

Ah ! que les gens de bien, les personnes pieuses

s'aiment d'un amour plus sage et plus vrai ! De combien de regrets, de combien de miseres leur régularité ne les a-t-elle pas délivrés ? et de quelle félicité leur mortification ne va-t-elle pas être la source ?

Ce n'est qu'à ce moment, Seigneur, que je comprends le véritable sens et le secret de vos paroles. Mon amour-propre m'a séduit ; il m'a fait longtemps gémir, sans que je me sois aperçu, ou du moins que j'aye voulu croire que ce fût lui qui étoit l'ennemi de mon repos et de mon salût. J'en reconnois aujourd'hui l'illusion, et je la déteste ; résolu moyennant votre sainte grace, de ne m'aimer plus que comme tous vos véritables Disciples se sont aimés.

Aspirations dévotes durant le jour.

Defecit caro mea, et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Psal. 72.

Plus de délicatesse, plus d'amour-propre ; vous seul, ô le Dieu de mon cœur, vous seul le posséderez désormais tout entier.

Beati omnes qui diligunt te, et qui gaudent super pace tua. Tob. 13.

Bienheureux sont ceux qui n'aiment que vous seul, ô mon Dieu, et qui ne trouvent de plaisir qu'à vous plaire et à vous aimer.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° INUTILEMENT connoît-on le venin de l'amour-propre, si l'on ne s'en défend. Considérez aujourd'hui l'empire qu'il a eu sur vous jusqu'ici, et combien de fautes il vous a fait faire. La paresse avec laquelle on se leve le matin, le soin qu'on a de se garantir des incommodités ordinaires de la saison, un raffinement de délicatesse dans les repas, une étude chagrine à se faire servir, une attention continuelle à chercher ses aises, un fond

de mollesse qui se répand presque dans toutes les actions de la vie, sont des marques peu équivoques de notre amour-propre. Considérez celles qui vous sont plus ordinaires; et ne sortez pas de votre chambre sans avoir fait une sincere et ferme résolution au pied de votre Crucifix, de les prévenir, et de vous en corriger. Marquez même celles que vous aurez résolu en particulier de mortifier dès ce jour.

2.° L'amour-propre est subtil; il est sur-tout ingénieux à éluder tout ce qui peut le contrarier, tout ce qui le mortifie et le gêne. Ne vous contentez pas de connoître et de condamner tout ce qui peut le nourrir. Déclarez-lui la guerre dès ce moment; et que le jour ne passe pas sans que vous ayez remporté du moins quelque victoire: Voici ce que vous pouvez faire pour cela. 1.° Un fonds de mollesse et de délicatesse vous porte dans cette saison à être une bonne partie du jour auprès du feu: tâchez de ne vous chauffer qu'après le repas; et si vous êtes obligé de le faire quelquefois durant le jour, que ce soit debout et peu de temps. Cette petite mortification est d'autant plus agréable au Seigneur, qu'elle est plus opposée et plus sensible à l'amour-propre. 2.° Quoique la civilité soit d'ordinaire le fruit d'une belle éducation et l'effet d'un bel esprit, on peut dire que l'incivilité et l'impolitesse sont le plus souvent l'ouvrage de l'immortification et de l'amour-propre. Soyez plus attentif désormais aux devoirs de la civilité et de la bienséance non-seulement à l'égard des personnes qui vous sont supérieures, mais encore envers vos égaux, et envers ceux-mêmes qui vous font inférieurs. L'amour-propre s'y trouvera gêné, il se plaindra qu'on empiete sur ses droits. Soyez sourd à ses plaintes; vous connoîtrez bientôt qu'on n'est d'ordinaire civil que parce qu'on est mortifié. 3.° N'exigez dès aujourd'hui aucun service qu'avec patience et avec douceur. Avez-vous un domestique

oublieux, lent, paresseux : étouffez les mouvemens d'indignation que sa négligence vous cause ; et faites-vous une loi de ne lui parler qu'avec tranquillité. Il vaudroit même mieux quelquefois ne le pas reprendre, sur-tout pour de légers manquemens, pour des minuties, que de satisfaire l'amour-propre en corrigeant ce valet avec impatience ou avec chaleur. 4.° Avez-vous reçu quelque chagrin ? non-seulement n'en conservez pas de l'aigreur, mais n'en parlez pas même à vos meilleurs amis. L'amour-propre se nourrit de ces sortes de confidences ; on le mortifie beaucoup quand on se tait.

DEUXIEME JOUR.

LA PURIFICATION DE LA SAINTE VIERGE, *communément dite* LA CHANDELEUR.

LA fête de ce jour renferme deux grands Mysteres : la Purification de la très-sainte Vierge, et la Présentation de Jesus-Christ. La plus pure de toutes les Vierges qui vient se soumettre à la loi de la Purification ; le Saint des Saints, le Prêtre éternel de la nouvelle Alliance, qui vient s'offrir au Seigneur, en qualité de victime. Marie Mere de Dieu, la plus sainte de toutes les femmes, vient offrir un sacrifice d'expiation, elle qui n'a jamais contracté la moindre tache ; le Fils unique du Pere Eternel, le Rédempteur de tous les hommes, veut être racheté pour s'immoler lui-même sur le Calvaire. Double sacrifice dans ce double Mystere. La plus tendre de toutes les Meres, qui vient immoler elle-même son Fils ; la plus pure de toutes les Vierges, qui par humilité veut bien être confondue avec les femmes ordinaires. Marie, dans cette Présentation, sacrifie pour le salut des hommes ce qu'elle a de plus cher en qualité de Mere,

qui est son Fils ; et dans sa Purification elle immole, pour ainsi dire, ce qu'elle a de plus précieux, en qualité de Vierge, qui est la gloire de la Virginité même. Que de Mysteres dans un seul ! Un Dieu victime; une Vierge qui prend la seule qualité de Mere ; un saint Prophete qui tient entre ses bras le Messie, et qui développe tous les secrets et toute l'économie de notre rédemption. Tout nous prêche ici l'excès de l'amour d'un Dieu envers les hommes, et la tendresse de la Mere d'un Dieu envers les pécheurs ; le culte de la Religion, la parfaite soumission à la Loi, le mérite de l'humilité, l'importance du salut. Quel fonds de salutaires réflexions à qui entre bien dans l'esprit du Mystere !

Le Seigneur en donnant des lois à son peuple (*a*), avoit ordonné que les femmes demeureroient quelque temps après leurs couches sans toucher rien de consacré à Dieu, ni entrer dans le Temple. Ce temps étoit de quarante jours pour la naissance d'un fils, et de quatre-vingts pour celle d'une fille ; et que ce terme étant accompli, la mere iroit au Temple, offriroit un agneau en holocauste pour remercier Dieu de son heureux accouchement ; et un pigeonneau ou une tourterelle, pour l'expiation du péché, c'est-à-dire, de toute impureté légale. Que si elle étoit pauvre, elle offriroit un pigeonneau ou une tourterelle à la place d'un agneau ; et le Prêtre les ayant offerts devant le Seigneur, elle seroit purifiée

Outre la loi de la purification de la mere, il y en avoit encore une qui regardoit particuliérement le fils aîné (*b*). « Si le premier fruit du sein de la » mere est un fils, vous le séparerez pour le Sei» gneur, dit l'Ecriture, et vous le lui consacre» rez. » Par cette loi tous les premiers nés des enfans d'Israël devoient être dévoués au Ministere des Autels ; mais parce que Dieu avoit choisi pour

(a) *Lev.* 12. (b) *Exod.* 13.

cet emploi les enfans de la Tribu de Lévi, il avoit ordonné que les aînés des autres Tribus ne devant pas servir au Temple, seroient présentés au Seigneur, comme des prémices qui lui étoient dues, et ensuite rachetées à prix d'argent. *Pretio redimes* (c).

Il est certain que la loi de la purification ne regardoit nullement Marie, qui ayant conçu par l'opération du Saint-Esprit, et étant devenue Mere sans cesser d'être Vierge, ne pouvoit pas avoir besoin de purification, par conséquent elle ne devoit pas être comprise dans cette loi. La naissance miraculeuse de Jesus-Christ n'ayant rendu que plus pure sa Mere : *Unde sordes in virgine matre* (d) ! s'écrie saint Augustin. Où trouverez-vous la moindre impureté dans celle qui, sans cesser d'être Vierge, est devenue mere ? Quelle souillure dans celle où le Verbe s'est fait chair ? J'y suis entré, fait-il dire au Seigneur, comme dans mon sanctuaire. Je l'ai trouvée sans tâche, et je ne l'ai pas laissée moins pure. Ne soyez pas surpris de cette merveille : *Mater est mea*; c'est ma mere : *Sed manu fabricata est mea ;* mais c'est moi qui me la suis formée, et qui l'ai fait telle qu'elle est.

Marie cependant toute Vierge qu'elle est, se soumet volontairement à une loi qui n'est que pour les femmes ordinaires. Jugez par l'amour qu'elle a pour la virginité, de la grandeur du sacrifice qu'elle fait en immolant aujourd'hui aux yeux du public ce qui fait, pour ainsi dire, la gloire des Vierges. Il suffit que ce soit un acte d'humilité et de religion, pour ne s'en pas dispenser ; elle ne fait nulle attention à son privilege. L'exemple que lui avoit donné son fils huit jours après sa naissance en se soumettant à la loi de la Circoncision, ne lui permet pas de se dispenser de celle de la Purification quarante jours après ses couches. Quelle confusion ! quels reproches pour ces personnes qui se dispensent des

(c) *Num.* 8. (d) *Lib. de Adv.* 5. *hæres.* 5.

plus essentiels devoirs de Religion, sur de vains titres de dignité ou de naissance !

La sainte Vierge se rend au Temple au jour marqué par la loi ; et suivant en tout l'esprit de son fils, elle offre et pour elle et pour lui deux pigeonneaux, comme la loi l'ordonnoit aux pauvres Il est vrai qu'ayant l'avantage de présenter à Dieu l'agneau sans tache dont le sang devoit un jour purifier le monde, il eût été peu nécessaire d'offrir en holocauste l'agneau qui en étoit une simple figure, selon l'esprit de la loi.

Mais si Marie fait un grand sacrifice en ce jour, comme Vierge, par sa purification légale, elle n'en fait pas un moindre comme mere, par la présentation de son fils. Il est aisé de concevoir que le Maître de la Loi n'étoit pas assujetti à son joug. Cependant il s'y soumet, et Marie donne cinq sicles pour le rachat. Ce n'étoit pas sans doute pour le dégager du service des Autels, lui qui étoit le Prêtre éternel, et l'hostie de propitiation pour les péchés de tous les hommes. C'est proprement en cette qualité que Marie l'offre aujourd'hui au Pere Eternel, et en cette qualité, le Fils s'offre lui-même à son Pere. La cérémonie légale n'est pour ainsi dire que l'écorce du Mystere ; le sacrifice et du Fils et de la Mere est tout intérieur. Jesus-Christ par cette oblation commence aujourd'hui dans le Temple le sacrifice de notre rédemption, qu'il ne doit consommer que sur le Calvaire.

Marie instruite du mystere, en offrant son Fils au Pere Eternel, le dévoue en quelque maniere à la croix. On peut dire qu'elle ne le rachete que comme une jeune victime qu'elle doit nourrir pour ce grand sacrifice. Tous les Peres assurent que c'est de plein gré qu'elle la offert ; et c'est pour cette raison qu'ils lui donnent le nom glorieux de Réparatrice du genre humain ; c'est pour cela que saint Bonaventure lui applique ces belles paroles dont saint Paul s'étoit servi pour exprimer l'excès de

l'amour de Dieu envers les hommes : *Sic Maria dilexit mundum*, dit-il, *ut Filium suum unigenitum daret.* Marie a aimé les hommes au point de donner son fils unique pour les racheter.

Concevez, s'il est possible, combien il en coûta à la plus tendre de toutes les meres de faire un pareil sacrifice. Non-seulement elle sut dès-lors en général que ce cher Fils devoit donner sa vie pour notre rédemption, mais elle voyoit encore, comme l'assure l'Abbé Rupert, jusqu'au détail des douleurs dont sa mort devoit être accompagnée. En présentant aujourd'hui cette divine victime au Seigneur, elle commence, pour ainsi dire, son sacrifice. Aussi ne doit-on pas être surpris si elle demeura dans le silence lorsque ce cher Fils fut condamné à mort; elle y avoit consenti par l'oblation qu'elle en avoit faite en ce jour.

Un vénérable vieillard nommé Siméon, homme juste et craignant Dieu, qui soupiroit depuis long-temps après la venue du Sauveur, qui devoit être la consolation de son peuple, se trouva dans le Temple dans le temps que la sainte Vierge y entra. L'Esprit-Saint dont il étoit rempli, qui lui avoit donné une secrete assurance, qu'il ne mourroit point, sans avoir vu le Christ du Seigneur, et qui l'avoit conduit dans le Temple, lui fit connoître que cette femme étoit la Mere de Dieu, et que l'enfant étoit le Messie. Alors saisi d'un transport d'amour, de reconnoissance et de joie, prenant l'enfant entre ses bras, il s'écria: C'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez disposer de votre serviteur et l'appeler au repos éternel, suivant votre promesse. Je meurs content; je n'ai plus rien à souhaiter sur la terre; il est temps que mes yeux se ferment, puisqu'ils n'ont plus rien à voir après avoir vu celui que vous envoyez pour sauver le monde; celui qui doit instruire les Nations, et dissiper par sa lumiere les ténebres de l'erreur et de l'idolâtrie répandues sur toute la surface de la terre,

celui enfin qui fera la gloire de votre peuple d'Israël.

Ensuite le saint vieillard s'adressant à Marie : Je vois et je comprends, lui dit-il, en lui rendant ce précieux dépôt, que quoique ce cher fils soit venu dans le monde pour sauver généralement tous les hommes, il sera un jour le sujet de la perte de plusieurs qui n'auront pas voulu profiter de sa mort. Quelque desir qu'ayent eu les Juifs de le recevoir, ajouta-t-il, je prévois qu'il n'aura point de pire ennemi que son propre peuple. Il sera, tant qu'il vivra sur la terre, un objet de contradiction. Il vient de s'offrir lui-même à son pere en qualité de victime, vous avez consenti à sa mort dans sa présentation ; attendez-vous à avoir votre ame transpercée d'un glaive par la douleur que vous souffrirez à la vue de ce sanglant sacrifice.

Tandis que l'homme de Dieu parloit ainsi de la dignité du Sauveur et du Mystere de la Rédemption, une sainte veuve âgée de quatre-vingt-quatre ans, nommée Anne, fille de Phanuel, célebre par le don de Prophétie et par la vie sainte qu'elle menoit depuis la mort de son marie avec lequel elle n'avoit vécu que sept ans, vint dans le Temple où elle étoit assidument. Voyant le saint Enfant Jesus, elle fut remplie du même esprit et des mêmes sentimens de joie que Siméon, et commença à louer Dieu, et à raconter ce qu'elle savoit de ce divin enfant, à tous ceux qui attendoient la rédemption et le salut d'Israël.

La fête de la Purification de la très-sainte Vierge est une des plus anciennes dans l'Eglise. L'an 542, sous l'Empereur Justinien, elle fut universellement célébrée le deuxieme jour de Février, qui est le quarantieme jour depuis la naissance de l'Enfant Jesus. Les Grecs l'appelerent Hypapante, c'est-à-dire, rencontre ; parce que le saint vieillard Siméon et Anne se trouverent au Temple au moment que le Fils de Dieu et sa sainte Mere y vin-

rent. Le Pape Gelase qui gouvernoit l'Eglise plus de trente ans avant que Justinien fût Empereur, avoit déjà établi cette fête à Rome, lorsque pour abolir l'honteuse Fête des Lupercales, ou des Purifications profanes que les Païens célébroient le 13 ou le 14 de ce mois, il institua la fête de la Purification de la sainte Vierge, avec la cérémonie des cierges, afin d'effacer par la sainteté de nos mysteres, les profanations et les infamies que les Païens commettoient en ce temps, portant des torches allumées et faisant plusieurs cérémonies impies autour de leurs temples, ce qu'ils appelloient Lustrations.

Quelques-uns croient que le Pape Gelase ne fit que la rendre plus solennelle, et qu'elle se célébroit déjà dans l'Eglise dès le troisieme siecle ; ce qu'il y a de certain, c'est que Surius, dans la vie du célébre saint Théodose, Fondateur de tant de Monasteres, qui vivoit en 430, parle d'une Fête fort célebre de la sainte Vierge, qui se solennisoit alors avec beaucoup de dévotion : *Erat dies festus Virginis Dei Matris, in quo propterea quod erat valdè insignis et solemnis, tam magna convenerat multitudo.* C'étoit un jour de fête en l'honneur de la Vierge Mere de Dieu ; et comme cette fête étoit fort solennelle, il y avoit une grande foule. Tant il est vrai que la dévotion à la sainte Vierge a été dès les premiers siecles de l'Eglise comme la vertu favorite de tous les vrais Fidelles, comme elle est encore aujourd'hui la dévotion de tous les Elus de Dieu.

C'est pour honorer par une imitation religieuse ce que la sainte Vierge a fait en ce jour, que dans plusieurs Dioceses les meres chrétiennes au sortir de leurs couches vont à l'Eglise rendre grace à Dieu de leur heureux accouchement, et lui offrir l'enfant qu'il lui a plu de leur donner. Quelle espece d'impiété après cette oblation faite au Seigneur, de nourrir leurs enfans dans des sentimens

peu chrétiens, et de les sacrifier la plupart aux vanités du monde.

La Messe de ce jour est du Mystere.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Omnipotens, sempiterne Deus, majestatem tuam supplices exoramus : ut sicut unigenitus Filius tuus hodiernâ die, cum nostræ carnis substantia in templo est præsentatus : ita nos facias purificatis tibi mentibus præsentari. Per eumdem Dominum, etc.

Dieu tout-puissant et éternel, nous supplions très-humblement votre Majesté, que comme votre Fils unique revêtu de la substance de notre chair, a été en ce jour présenté dans votre Temple ; vous nous fassiez aussi la grace de vous être présentés avec la pureté que vous demandez de nous. Par le même Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Malachie.

Hæc dicit Dominus Deus : Ecce ego mitto Angelum meum, et præparabit viam ante faciem meam. Et statim veniet ad templum sanctum suum dominator, quem vos quæritis : et Angelus testamenti, quem vos vultis. Ecce venit, dicit Dominus exercituum. Et quis poterit cogitare diem adventûs ejus, et qui stabit ad videndum eum! Ipse enim quasi ignis conflans, et quasi herba fullonum : et sedebit conflans, et emundans argentum, et purgabit filios Levi, et colabit eos quasi aurum, et quasi argentum, et erunt Domino offerentes sacrificia in justitia. Et placabit Domino sacrificium Juda et Jerusalem,

Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu : Je vais vous envoyer mon Ange, qui préparera la voie devant ma face ; et aussi-tôt le Dominateur que vous cherchez, et l'Ange de l'alliance si désiré de vous, viendra dans son Temple. Le voici qui vient, dit le Seigneur des armées. Qui pourra seulement penser au jour de son avénement, ou qui en pourra soutenir la vue ; car il sera comme le feu qui fond les métaux, et comme l'herbe dont se servent les foulons. Il sera comme assis pour faire fondre et pour épurer l'argent. Il purifiera les enfans de Lévi, et les rendra purs comme l'or et l'argent, et ils offriront des sacrifices au Seigneur dans la justice. Et

rusalem, sicut anni antiqui, dicit Dominus omnipotens. le sacrifice de Juda et de Jérusalem sera agréable au Seigneur, et comme l'ont été autrefois ceux des premiers temps, dit le Seigneur tout-puissant.

Le Prophete Malachie a été le dernier des Prophete de l'ancienne Loi, ayant prophétisé un peu après Aggée et Zacharie, vers la fin du regne d'Artaxercès Longuemain, environ quatre cent cinquante-quatre ans avant Jesus-Christ, dont il annonce l'avénement d'une maniere fort distincte et fort claire.

RÉFLEXIONS.

Voici ce que dit le Seigneur notre Dieu. Quelle bonté que Dieu daigne parler aux hommes! Mais avec quel respect et dans quelles dispositions doit-on écouter la voix de Dieu! Combien de fois le Seigneur parle sans qu'on l'écoute! Jean-Baptiste a été cet Ange, c'est-àdire, cet envoyé de Dieu, le Précurseur du Sauveur du monde, qui est venu devant pour prêcher la pénitence et disposer par-là les hommes à le recevoir. Désabusons-nous : nulle autre voie pour aller à Dieu; est-ce bien celle que les hommes prennent? Le souverain Maître de l'univers, l'auteur de la nouvelle alliance n'a pas plutôt paru sur la terre, qu'il vient dans son Temple pour s'offrir à son Pere; il se hâte de commencer le grand sacrifice par lequel il devoit nous réconcilier avec lui. Quels reproches ne nous fait pas cet empressement du Sauveur! Il est étonnant que les Juifs aient si mal reçu le Messie après l'avoir tant désiré. Lui faisons-nous un meilleur accueil, nous qui en avons une plus haute idée et plus juste? Les Juifs, terrestres, matériels, s'attendoient à des biens sensibles et à une gloire mondaine; ils ont été rebutés par la vie obscure, et par les humiliations du Sauveur. Avons-nous des vues plus spirituelles? Nos sentimens, nos inclina-

tions, nos désirs répondent-ils à la sainteté de notre Religion ? Nos mœurs ne démentent-elles point notre créance ? Les deux avénemens du fils de Dieu sont incompréhensibles ; le premier, par la bonté infinie d'un Dieu Sauveur ; le second, par la rigueur extrême d'un Dieu Juge. Ce que nous pouvons bien comprendre, c'est qu'il est juste que ceux qui ne veulent pas profiter des miséricordes du Rédempteur, soient jugés et punis sans miséricorde. Qui peut penser à ces deux avénemens du Sauveur sans étonnement et sans crainte ? Ceux qui n'auront pas pu soutenir la vue d'un Dieu fait homme, rebutés par ses humiliations, soutiendront-ils la vue d'un Dieu Juge au jour terrible de sa colere ? Jesus-Christ, dans le premier avénement, est comme le feu qui purifie les métaux, et qui ne consume que la rouille ; mais dans le second sa colere allumera elle-même le feu éternel qui brûle sans consumer et sans purifier. Jugeons par la sainteté de l'Evangile, quelle doit être la pureté de nos mœurs ! mais concevons aussi, s'il est possible, quelle sera la rigueur de son Jugement à l'égard de ceux dont les mœurs n'auront pas été conformes aux maximes de l'Evangile. A la vérité, le Seigneur s'est fait un peuple choisi, une nation sainte, des ames pures comme l'or, et qui lui offrent sans cesse des sacrifices bien plus agréables, et avec une foi bien plus vive, un amour bien plus ardent et plus pur que les saints Patriarches de l'ancienne Loi ; mais nos sentimens, notre foi, nos mœurs nous prouvent-elles que nous sommes du nombre de ces serviteurs, et que nous faisons portion de ce peuple ?

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Luc. Chap. 2.

IN illo tempore : postquam impleti sunt dies purgationis Mariæ secundùm legem Moïsi, tulerunt Jesum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino (sicut scriptum est in lege Domini : Quia omne masculinum adaperiens vulvam, sanctum Domino vocabitur), et ut darent hostiam secundùm quod dictum est in lege Domini, par turturum, aut duos pullos columbarum. Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Simeon, et homo iste justus et timoratus, expectans consolationem Israël, et Spiritus Sanctus erat in eo. Et responsum acceperat à Spiritu Sancto, non visurum se mortem, nisi priùs videret Christum Domini. Et venit in spiritu in templum. Et cùm inducerent puerum Jesum parentes ejus, ut et facerent secundùm consuetudinem legis pro eo : et ipse accepit eum in ulnas suas, et benedixit Deum, et dixit : Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace : quia viderunt oculi mei salutare tuum : quod parasti ante faciem omnium populorum : lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël.

EN ce temps là, les jours que Marie devoit se purifier, suivant la Loi de Moïse, étant accomplis, ils porterent Jesus à Jérusalem, afin de le présenter au Seigneur, selon ce qui est écrit dans la Loi du Seigneur : Tout mâle qui naîtra le premier sera tenu pour chose consacrée au Seigneur ; et afin d'offrir en sacrifice, comme porte la Loi du Seigneur, deux tourterelles ou deux pigeonneaux. En ce temps-là il y avoit à Jérusalem un homme appelé Siméon : c'étoit un homme de bien et craignant Dieu, qui attendoient la consolation d'Israël, et le Saint-Esprit étoit en lui. Il avoit même su par une révélation du Saint-Esprit, qu'il ne mourroit point sans avoir vu le Christ du Seigneur. Il alla au Temple par une inspiration qu'il eut ; et lorsque le pere et la mere de l'enfant l'y apportoient pour exécuter à son égard ce qui étoit en usage selon la Loi, il le prit lui-même entre ses bras, et bénit Dieu en disant : C'est à cette heure, Seigneur, que suivant votre parole vous laissez aller votre serviteur en paix : puisque mes yeux ont vu le salut qui vient de vous, que vous avez exposé à la vue de toutes les nations, la lumiere qui doit se découvrir aux Gentils, et la gloire d'Israël votre peuple.

MÉDITATION.

Sur le Mystere de ce jour.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ les vertus admirables que la très-sainte Vierge pratique dans ce Mystere. Elle cache sa gloire, ne voulant pas paroître ce qu'elle est; elle fait éclater son humilité en paroissant ce qu'elle n'est pas. Elle est Mere de Dieu, et elle ne paroît que Mere d'un homme. Elle vient pour se purifier comme le reste des femmes, quoiqu'elle soit la plus pure des Vierges. Dispensée de cette humiliante loi, elle l'accomplit dans toutes ses circonstances. Quelque cher que lui soit cet adorable Fils, elle l'offre pour nous à la mort, en le présentant aujourd'hui au Pere Eternel en qualité de victime. Il lui en coûte d'entendre tout ce qu'on lui prédit de plus triste et de plus affligeant; avec quelle résignation s'y soumet-elle? Mon Dieu! que l'esprit de la Mere est conforme à celui du Fils, et que tous les deux sont différens du nôtre!

Nous voulons paroître ce que nous ne sommes pas; notre orgueil ne peut pas même souffrir que nous paroissions ce que nous sommes. Le luxe, le faste, l'ambition et la vanité nous accompagnent jusqu'au pied des Autels. Que signifient ces orgueilleuses marques de distinction dont on n'est nulle part si jaloux que dans le temple? Nous sommes cependant charmés de la profonde humilité de la sainte Vierge. Ne serons-nous jamais que les admirateurs secs et stériles des plus grandes vertus?

Notre amour pour la pureté nous inspire-t-il une grande délicatesse de conscience? Que faisons-nous pour acquérir et pour nourir une vertu si nécessaire et si délicate? Il n'y a que ceux dont le cœur est pur qui voient Dieu.

Observons-nous la loi avec autant de religion que Marie ? Nous y sommes cependant bien plus obligés. Elle n'omet rien de tout ce qui peut plaire à Dieu ; et nous, comptons-nous du moins pour un grand malheur celui de lui déplaire ; nous qui lui déplaisons presque sans remords, tous les jours. Mon Dieu ! quels reproches n'ai-je pas à me faire sur tous ces articles !

SECOND POINT.

Considérez tout ce qui se passe dans ce Mystere ; tout y est instruction.

Un bon vieillard, homme juste et craignant Dieu, qui ne soupiroit depuis long-temps qu'après la venue du Messie, a le bonheur et la consolation de tenir lui-même l'Enfant Jesus entre ses bras. Mon Dieu que vous prenez de plaisir à vous communiquer, à vous donner à ceux qui vous aiment et qui vous désirent, et que vous tardez peu à consoler ceux qui vous servent avec fidélité et avec ferveur ! Une confiance en Dieu persévérante n'est jamais sans fruit.

C'est à cette heure, Seigneur, s'écrie Siméon comblé de la plus douce consolation et d'une joie indicible ; c'est à cette heure que vous laissez aller votre serviteur en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur des hommes. Ah ! qu'il est bien vrai que quand on goûte Dieu, on n'a plus que du dégoût pour toutes les créatures. Les honneurs, les biens, la vie même, tout est à charge à quiconque a une juste idée du salut éternel. Nous recevons à la Communion le même Sauveur que saint Siméon reçut entre ses bras dans le Temple : y recevons-nous les mêmes graces, et y apportons-nous les mêmes dispositions ?

Qui sont ceux qui ont le bonheur de voir le Sauveur dans le Temple ? C'est un saint vieillard, qui depuis tant d'années ne soupiroit qu'après le

Messie ; c'est une bonne veuve qui vivoit dans une grande retraite, qui ne sortoit presque point du Temple, et qui passoit les jours et les nuits en jeûnes et en prieres. Voilà les seuls de toute cette grande ville qui ont cet avantage. On ne trouve guere Dieu dans le grand monde. Le nombre des Élus de Dieu est toujours le plus petit.

Le pere Eternel a voulu que son Fils lui fût offert par les mains de Marie. Une si pure et si précieuse victime ne devoit pas être offerte par d'autres mains. Jamais oblation plus agréable. Voulons-nous que Dieu accepte celles que nous lui faisons, offrons-les lui par les mains de la sainte Vierge.

Quel amour pour nous dans le Fils, de s'immoler de si bonne heure pour les hommes ! Quelle charité dans la Mere, d'offrir elle-même la victime pour nous ! N'est-il pas juste que ceux qui ne veulent pas avoir Jesus-Christ pour Sauveur l'aient pour Juge ? N'est-il pas juste que ce divin Sauveur soit dans le monde pour la perte de ceux qui n'auront pas voulu faire leur salut ? Ne serai-je point de ce nombre ?

Très-sainte Vierge, vous vous êtes trop intéressée à mon salut pour me laisser perdre. Après Dieu toute ma consolation est en vous, comme après Dieu vous êtes toute ma confiance. Vous n'avez offert votre cher Fils à Dieu son Pere que pour mon salut ; ne souffrez pas que j'en fasse jamais moi-même le sujet de ma perte. Obtenez-moi cette pureté de cœur et de corps sans quoi nul ne sauroit vous plaire. Obtenez-moi la grace d'être exact observateur de la Loi, d'aimer et de servir mon Dieu avec persévérance, la grace enfin d'avoir pour vous une dévotion toujours plus tendre, et souffrez que je vous regarde toute ma vie et à ma mort comme ma bonne mere, et ne permettez pas que je fasse jamais rien qui me rende indigne d'être du nombre de vos serviteurs et de vos enfans. Ainsi-soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Monstra te esse matrem, sumat per te preces, qui pro nobis natus, tulit esse tuus.

Vierge sainte, montrez-vous notre mere, et afin que mes prieres soient agréables à votre fils, daignez vous-même les lui présenter.

Vita, dulcedo, spes nostra, salve.

Je vous salue, Vierge sainte, qui êtes notre vie, notre consolation, et toute notre espérance après Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMME toutes les cérémonies de l'Eglise sont saintes et instituées pour la sanctification des Fidelles; assistez aujourd'hui à la bénédiction et à la distribution des cierges, dans le même esprit que l'Eglise le fait; c'est-à-dire, pour reconnoître, aimer et adorer avec une foi vive celui qui fut reconnu, reçu et adoré en ce jour par le saint vieillard Siméon, pour le Sauveur du monde et pour la véritable lumiere qui devoit se découvrir aux Gentils; et comme l'Eglise a prétendu par toute cette sainte cérémonie des cierges, abolir la mémoire des profanes lustrations des Païens, ne manquez pas aujourd'hui de purifier votre ame par une confession plus exacte. Que l'amour ardent de Jesus-Christ, dont ce cierge allumé peut servir de figure, embrase votre cœur. Nul Fidelle qui ne doive être la lumiere du monde par la pureté de ses mœurs, et par ses bons exemples. Ne manquez pas d'avoir toujours dans votre chambre un de ces cierges bénits, que vous devez garder pour vous en servir et le tenir allumé lorsqu'on vous donnera les derniers sacremens, et qu'on vous fera la recommandation de l'ame. Ne regardez pas ces bénédictions de l'Eglise comme des cérémonies indifférentes; les prieres qu'elle fait sont efficaces, et Dieu donne une vertu surnatu-

relle à tout ce qu'elle bénit. Faites-vous une loi d'assister toujours aux cérémonies de l'Eglise avec un grand respect et avec beaucoup de religion.

2.° La dévotion particuliere à la très-sainte Vierge a toujours été regardée dans l'Eglise, malgré le chagrin de l'hérésie, comme un présage de salut, comme une marque sensible de prédestination. *Vous êtes le gage assuré de mon salut*, dit saint Jean de Damas. Vous êtes après Jesus-Christ, ô bienheureuse Vierge, l'espérance unique des pécheurs, dit saint Augustin, *Tu es spes unica peccatorum* (a). Et l'on a observé qu'il n'y a jamais eu d'hérétique qui n'ait été opposé au culte de la Mere de Dieu; comme s'il ne pouvoit y avoir d'ennemi du Fils qui ne le fût en même temps de la Mere. Pour vous, faites profession toute votre vie d'être un des plus zélés et des plus fidelles serviteurs de la Mere de Dieu; ayez extrêmement à cœur cette solide dévotion, et après Jesus-Christ, que toute votre confiance soit en Marie. Honorons du plus profond de notre cœur, s'écrie saint Bernard, honorons avec toute la tendresse dont nous sommes capables, cette auguste Marie; car telle est la volonté de celui qui veut que nous ayons tout par Marie. *Totis ergo medullis cordium, totis præcordiorum affectibus, et votis omnibus Mariam hanc veneremur: quia sic est voluntas ejus qui totum nos habere voluit per Mariam* (b). Car, ajoute-t-il dans un autre endroit, Dieu a voulu que toutes les graces que nous recevrions de lui passassent par les mains de Marie. *Nihil nos Deus haberet voluit quod per Mariæ manus non transiret* (c). Comme le Pere Eternel nous a voulu donner son Fils par Marie, il a voulu aussi, selon la pensée du même Pere, que nous eussions tous les biens par Marie, et que ce fût par elle que nos vœux, pour ainsi dire, allassent jusqu'à lui. Aussi l'Eglise ne ter-

(a) *Serm.* 18 *de Sanct.*
(b) *Serm.* 3. *in Nativ. Mar.*
(c) *Bern. serm.* 3. *in vigil. Nativ. Dom.*

mine-t-elle les prieres qu'elle fait réguliérement que par une priere à Marie. Tout ce que le Fils offre au Pere lui est infiniment agréable ; tout ce que Marie offre au Fils, en est très-bien reçu. Le Pere ne peut rien refuser au Fils, ni le Fils à la Mere, ni la Mere à ceux qu'elle regarde comme ses véritables serviteurs, comme ses enfans qui s'adressent à elle avec confiance. Soyez de ce nombre. Ne vous contentez pas d'avoir une tendre dévotion à la sainte Vierge, inspirez-la à vos enfans, à vos domestiques ; et regardez en pitié ceux qui n'ont que de l'indifférence pour cette mere des Elus.

Comme c'est aujourd'hui que la sainte Vierge a offert son cher Fils au Pere Eternel pour notre salut, offrons-nous de tout notre cœur et dévouons-nous aujourd'hui pour toujours à cette aimable Mere. Ne manquez pas de lui offrir votre famille, vos parens, vos domestiques, et tout ce qui dépend de vous ou qui vous appartient. Consacrez-vous singuliérement à son service. Ne différez pas sur-tout de vous enrôler dans quelqu'une de ces pieuses sociétés consacrées à son honneur, si vous n'avez pas encore eu cet avantage : comme sont les Congrégations et les dévotes Confrairies du Rosaire et du Scapulaire. Ne soyez pas privé plus long-temps d'un secours si intéressant. Procurez le même avantage à vos enfans, à vos amis et à vos proches. Prenez la résolution de dire le petit Office de la sainte Vierge, du moins tous les jours de l'Octave de chacune de ses Fêtes, et le Chapelet tous les jours ; commencez aujourd'hui toutes ces pieuses pratiques, et n'oubliez jamais ce que dit saint Bernard : Que Jesus-Christ étant venu pour racheter le monde, a mis entre les mains de sa Mere, les graces qui sont le prix de cette rédemption. *Redempturus genus humanum, universum pretium contulit in Mariam* (a).

(a) *Bern. serm.* 3. *in Nat. Mar.*

TROISIEME JOUR.

SAINT BLAISE, EVÊQUE DE SEBASTE ET MARTYR.

SAINT Blaise, Evêque de Sébaste et Martyr, si célebre dans tout le monde chrétien par le don des miracles dont Dieu l'a honoré, étoit de Sébaste même, ville d'Arménie. La pureté de ses mœurs, la douceur de son naturel, sa modestie, sa sagesse, et sur-tout sa haute piété, le firent estimer de tous les gens de bien.

Il employa les premieres années de sa jeunesse à l'étude de la Philosophie ; et comme il avoit l'esprit excellent, il y fit en fort peu de temps de grands progrès. Les belles connoissances qu'il acquit dans l'étude de la nature lui donnerent du goût pour la Médecine ; il s'y appliqua, et il y réussit. Cet art l'obligeant de voir de plus près les infirmités et les miseres de cette vie, lui donna lieu de faire de plus sérieuses réflexions sur son peu de durée, et sur le mérite et la solidité des biens éternels.

Pénétré de ces sentimens, il résolut de prévenir les regrets qu'on a à la mort, par la sainteté d'une vie vraiment chrétienne. Il pensoit même à la retraite, lorsque l'Evêque de Sébaste étant mort, il fut élu pour lui succéder, avec l'applaudissement universel de toute la ville.

Cette nouvelle dignité donna un nouveau lustre à sa grande vertu, et l'obligea de mener une vie encore plus sainte. Le soin qu'il prit du salut de ses ouailles, ne fit qu'augmenter celui qu'il prenoit de son propre salut. Il s'appliqua à instruire son peuple autant par ses exemples que par ses paroles. Sa conduite secondoit merveilleusement son zelé ;

et tout le monde trouvoit dans le saint Evêque un pasteur et un pere ; un modele et un guide sûr.

L'amour qu'il eut pour la retraite et le désir de se rendre plus parfait, l'obligea de se retirer sur une montagne voisine nommée Argée, dans une caverne qu'il y trouva.

A peine notre Saint y eut-il demeuré quelques jours, que Dieu manifesta le mérite extraordinaire et l'éminente sainteté de son serviteur par toutes sortes de miracles. Non-seulement on y venoit chercher de toutes parts la guérison de l'ame et du corps ; mais les bêtes sauvages les plus féroces s'y rendoient par troupes, pour recevoir sa bénédiction et du soulagement dans leurs maux. Que s'il arrivoit qu'il fît sa priere, elles ne l'interrompoient pas ; mais attendoient qu'il eût achevé, et elles ne s'en retournoient point qu'elles n'eussent reçu la bénédiction du saint homme.

Environ l'an 315, Agricola Gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, étant venu à Sébaste par ordre de l'Empereur Licinius pour y faire mourir tous les Chrétiens, ordonna que tous les Fidelles qui étoient dans les prisons fussent exposés aux bêtes. On fut dans la forêt voisine pour y prendre des tigres et des lions. Les gens du Gouverneur courant sur la montagne Argée, arriverent à la caverne de saint Blaise, à l'entrée de laquelle ils trouverent une multitude de bêtes féroces, au milieu desquelles saint Blaise prioit tranquillement. Etonnés de cette aventure, ils rapporterent au Gouverneur ce qu'ils venoient de voir. Agricola surpris lui-même, ordonna à des soldats de lui amener le saint Evêque. Dès que ceux-ci lui eurent signifié l'ordre du Gouverneur : Allons, s'écrie le Saint tressaillant de joie, allons donner notre sang pour Jesus-Christ ; il y a long-temps, mes enfans, que je soupire après le martyre, et cette nuit le Seigneur m'a fait connoître qu'il daignoit accepter le sacrifice que je lui fais.

Le bruit s'étant répandu qu'on menoit le saint Evêque à Sébaste, les chemins furent bientôt remplis d'une foule de peuple, jusques à des Païens qui venoient lui demander sa bénédiction et du soulagement dans leurs maux.

Au milieu de la foule parut une mere désolée, qui, pleine de confiance aux prieres du Saint, vint mettre à ses pieds son fils unique qui se mouroit, étouffé par une arête qui s'étoit arrêtée au gosier et qui l'étrangloit. Saint Blaise touché du triste état où étoit cet enfant et des larmes de cette pauvre mere, se met à genoux, et levant les yeux et les mains au Ciel : Daignez, Seigneur, s'écrie-t-il, daignez, Pere des miséricordes et de toute consolation, exaucer la très-humble priere de votre serviteur, et rendre à cet enfant la santé, afin que tout le monde reconnoisse qu'il n'y a que vous seul qui soyez le maître de la mort et de la vie. Et comme vous êtes le Seigneur de tous, et libéral envers tous ceux qui invoquent votre nom, je vous supplie qu'à l'avenir tous ceux qui dans de pareilles maladies s'adresseront à moi, pour obtenir de vous la guérison, sentent les effets de leur confiance et soient exaucés. A peine eut-il fini sa priere, que l'enfant fut guéri ; et c'est depuis ce miracle qu'on a par-tout tant de dévotion à ce Saint pour le mal de gorge ; et les secours qu'on en reçoit, font sentir l'efficace de sa protection.

Etant arrivé à la ville, il fut présenté au Gouverneur, qui lui ordonna de sacrifier sur l'heure aux Dieux immortels. O Dieu ! s'écrie le Saint, quel nom donnez-vous là à des démons, qui ne peuvent que vous nuire ? Sachez qu'il n'y a qu'un seul Dieu immortel, tout-puissant, éternel, et c'est celui que j'adore.

Agricola irrité d'une telle réponse, le fit sur l'heure si rudement et si long-temps bâtonner, qu'on ne crut pas qu'il pût survivre à ce supplice ; mais la joie qui paroissoit sur son visage fit bientôt

comprendre qu'une force surnaturelle le soutenoit. Il fut ramené en prison, et il y fit tant de miracles, que le Gouverneur entrant dans une espece de furie, fit de nouveau déchirer le saint Evêque avec des ongles de fer, ne faisant qu'ajouter plaie sur plaie. Comme le sang couloit de toute part, sept femmes dévotes avoient soin de ramasser celui qui couloit à terre. Leur piété fut bientôt récompensée. Elles furent prises avec deux petits enfans et menées au Gouverneur, qui leur ordonna de sacrifier aux Dieux sous peine de perdre la vie. Elles demanderent qu'on leur remît pour quelques momens les idoles; on crut qu'elles alloient sacrifier, mais on fut bien surpris quand on vit qu'elles ne les avoient demandées que pour les jeter dans le lac; aussi mériterent-elles d'avoir d'abord après la gloire du martyre, ayant eu la tête tranchée avec leurs enfans.

Saint Blaise les suivit bientôt. Agricola honteux de se voir toujours vaincu, ordonna qu'il fût noyé dans le lac où ses idoles avoient été jetées. Le saint Martyr fit le signe de la Croix, et marcha sur les eaux sans enfoncer; et s'étant assis au milieu du lac, il invita les Infidelles à en faire autant, s'ils croyoient que leurs Dieux eussent quelque pouvoir. Quelques-uns furent assez insensés pour vouloir faire cette tentative, et ils furent tous noyés. En même temps saint Blaise entendit une voix qui l'invitoit à sortir du lac pour aller recevoir la couronne du martyre. En effet, il ne fut pas plutôt à terre que le Gouverneur fumant de colere lui fit couper le cou, l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 316.

Les graces que Dieu a accordées aux Fidelles par son intercession, ont rendu son culte fort célebre dans toute l'Eglise. Les Grecs en font la fête; et il y a des Villes et des Dioceses dans l'Eglise Latine qui en font une fête d'obligation. La ville de Raguse en Dalmatie l'a choisi pour le premier

Patron de son Eglise et de sa République ; et la solennité de la fête qu'elle en célebre tous les ans dure quatre jours. D'autres villes l'ont encore pris pour leur tutélaire. On voit plusieurs Eglises de la campagne qui lui sont dédiées ; les secours qu'on reçoit par son intercession, sur-tout pour le mal de gorge, et dans les maladies des enfans et des bestiaux, n'ont pas peu contribué à étendre cette dévotion ; et c'est aussi ce qui a fait qu'on s'est si fort empressé dans tout le monde Chrétien à avoir de ses reliques.

On a remarqué qu'Aétius, ancien Médecin de Grece, entre les remedes qu'il enseigne pour le mal de gorge, met singuliérement la dévotion à saint Blaise comme un remede prompt et efficace ; ce qui fait voir depuis combien de siecles on a recours à la protection de ce grand Saint.

La Messe de ce jour est en l'honneur de Saint Blaise.

L'Oraison qu'on dit à la messe est celle qui suit.

Deus, qui nos beati Blasii Martyris tui atque Pontificis, annuâ solemnitate lætificas : concede propitius, ut cujus natalitia colimus, de ejusdem etiam protectione gaudeamus. Per Dominum, etc.

O Dieu ! qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de joie, par la solennité de votre Martyr et Pontife le bienheureux Blaise ; faites par votre bonté qu'honorant sa naissance dans le Ciel, nous nous réjouissions de sa protection sur la terre. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître du bienheureux Paul Apôtre, aux Corinthiens. Chap. 1.

Fratres : Benedictus Deus et Pater Domini nostri Jesu Christi, Pater

Mes Freres : Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, le

misericordiarum, et Deus totius consolationis, qui consolatur nos in omni tribulatione nostra : ut possimus et ipsi consolari eos qui in omni pressura sunt, per exhortationem, quâ exhortamur et ipsi à Deo. Quoniam sicut abundant passiones Christi in nobis : ita et per Christum abundat consolatio nostra. Sive autem tribulamur, pro vestra exhortatione et salute, sive consolamur, pro vestra consolatione, sive exhortamur pro vestra exhortatione et salute, quæ operatus tolerantiam earumdem passionum, quas et nos patimur : ut spes nostra firma sit pro vobis scientes quòd sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis : in Christo Jesu Domino nostro.	Pere des miséricordes et le Dieu de toute consolation, qui nous console dans toutes nos tribulations afin que par les choses que Dieu nous dit pour nous encourager nous-mêmes, nous puissions aussi de notre côté consoler ceux qui sont accablés de toutes sortes de maux ; car plus nous avons de part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. Or soit que nous soyons affligés, c'est pour votre instruction et pour votre salut ; soit que nous soyons consolés, c'est pour votre consolation ; soit qu'on nous dise quelque chose pour nous encourager, c'est pour votre instruction et pour votre salut ; qui vous fait supporter des afflictions semblables à celles que nous-mêmes nous souffrons : de

sorte que l'espérance que nous avons pour ce qui vous touche, est solide ; étant persuadés que comme vous participez aux souffrances, vous participerez de même à la consolation en Jesus-Christ Notre-Seigneur.

On a déjà dit que ce fut environ l'an 57 de Jesus-Christ que saint Paul étant en Macédoine, apprit avec beaucoup de joie, par l'arrivée de son cher disciple Tite, le bien qu'avoit fait la lettre qu'il avoit écrite aux Fidelles de Corinthe touchant l'incestueux ; ce qui l'obligea de leur écrire cette seconde lettre pour les prémunir contre les artifices malins de quelques faux Apôtres qui tâchoient de décrier saint Paul auprès d'eux, pour les dégoûter de la doctrine qu'il leur avoit prêchée.

RÉFLEXIONS.

Si le Pere des miséricordes est notre Dieu, et si le Dieu de toute consolation est notre Pere, qu'avons-nous à craindre! La pauvreté, les maladies, les persécutions, les adversités peuvent nous rendre malheureux aux yeux des hommes; mais si Dieu nous console dans toutes nos tribulations, serons-nous fort à plaindre? Ce seul nom de Pere des miséricordes ne doit-il pas ranimer notre confiance à la vue même de nos iniquités? Soyons ses véritables et fidelles serviteurs, il aura toujours à cœur nos intérêts.

Combien de gens riches, puissans, comblés d'honneur, rassasiés, pour ainsi dire, de prospérités, et qui cependant sont malheureux? S'il y a des croix intérieures qui ne paroissent pas, pourquoi n'y aura-t-il pas des douceurs et des consolations invisibles? Rien n'est plus sujet à être trompé que les yeux. On peut dire que tout est dissimulation dans le monde; il n'y a du vrai que dans les promesses de Jesus-Christ et à son service. Les dehors de la vertu rebutent, mais n'en jugez, dit le Prophête, que par le goût: *Gustate et videte.*

Plus nous avons part aux souffrances de Jesus-Christ, plus nous en avons aux consolations qui nous viennent par Jesus-Christ. On ne voit dans un serviteur que la livrée du maître qu'il sert, mais on ignore les avantages et les appointemens qu'il a. Les livrées de Jesus-Christ sont modestes, obscures même et peu agréables aux sens; au lieu que tout brille dans celle du monde: mais que de faux brillans! et que gagne-t-on à son service? Les plus sûrs revenus sont les chagrins et les repentirs.

Le monde a ses croix, mais des croix seches, sans fruit, sans mérite. Les mondains usent leurs biens et leur santé; les mondains souffrent dans

leur condition, et qui leur en sait gré? L'espérance des gens de bien est solide; leurs cheveux sont comptés; nulle larmes qui ne produise un torrent de délices. Qu'ils soient calomniés, méprisés, persécutés, nulle proportion entre leur croix et la grandeur, le prix et la durée de la récompense; et ne croyez pas qu'elle ne soit que pour l'autre vie cette récompense. Ecoutez un saint Ephrem, un saint Xavier, une sainte Magdelaine de Pazi, qui s'écrient au milieu des austérités et des souffrances de celle-ci : Seigneur, modérez les douceurs dont vous nous comblez; arrêtez le cours de ces surabondantes consolations dont notre ame est inondée dans cette vallée de larmes. Quand entendra-t-on un serviteur du monde se plaindre d'un pareil excès, et avouer de bonne foi qu'il y a trop de consolations au service du monde? Et l'on est rebuté du service de Dieu! et l'on trouve qu'il en coûte trop d'être homme de bien, et l'on se livre en foule étourdiment au service du monde! Quel malheur! quelle folie!

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 16.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Si quis vult venire post me, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. Qui enim voluerit animam suam salvam facere, perdet eam : qui autem perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Quid enim prodest homini, si universum mundum lucretur, animæ verò suæ detrimentum patiatur! Aut quam dabit homo commu-

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Si quelqu'un veut marcher sur mes pas, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive : car qui voudra sauver sa vie, la perdra, et qui l'aura perdue pour moi la recouvrera. Aussi que sert à un homme de gagner tout l'Univers, s'il vient à se perdre, ou que donnera-t-il en échange pour soi-même; car le Fils de l'homme doit venir avec la gloire de son Pere et accompagné

tationem pro anima sua ! Filius enim hominis venturus est in gloria Patris sui cum Angelis suis : et tunc reddet unicuique secundùm opera ejus.

de ses Anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres.

MÉDITATION.

Des plaisirs du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le monde promet ce qu'il n'a pas, lorsqu'il fait espérer une joie pleine, un plaisir pur et qui nous rassasie. Nul plaisir dans le monde qui ne soit mêlé de quelque amertume ; si elle ne l'accompagne pas sur l'heure, elle le suit de près.

Les plaisirs dans le monde ne sont proprement que des illusions ; ils sont plus dans l'esprit que dans le cœur ; ils ne sont plaisirs qu'autant qu'ils suspendent les sentimens de chagrins et les inquiétudes réelles ; on ne les estime que pour ce qu'ils coûtent et non pas pour ce qu'ils valent. En effet, après tous les frais qu'on fait et toutes les peines qu'on prend pour se satisfaire, est-on pleinement satisfait ? est-on content ? Hélas ! les plaisirs du monde inquietent et alterent ; plus on en prend, plus on en est affamé. Quelle folie, bon Dieu, de regarder comme un plaisir ce qui est toujours accompagné de quelques remords et suivi d'un cruel repentir !

Les plaisirs même les plus licites ne sont pas plaisirs. On a beau les multiplier, ils laissent toujours un vide qui inquiete. Jeux, assemblées, repas ; tout fatigue, tout lasse. On peut dire que dans le monde on ne court après le plaisir et les honneurs, que comme on court après ces exhalaisons lumineuses qui ne brillent que de loin, et qui

s'éloignent et disparoissent quand on s'en approche ; eût-on même la consolation de les atteindre, qu'auroit-on gagné ? beaucoup de lassitude, de regret et de confusion.

N'allons pas chercher des preuves ni des exemples ailleurs. Quel plaisir pur, solide, réel, rassasiant, avons-nous goûté dans le monde ? Combien de fois indignés contre nos propres illusions, avons-nous condamné notre cupidité, notre passion ? Combien de fois avons-nous regardé en pitié ceux qui n'ont pas été plus sages que nous ni plus Chrétiens ?

Toutes ces réflexions, Seigneur, ne serviront-elles jamais à guérir une erreur tant de fois reconnue ! et après avoir si bien senti le vide des plaisirs du monde, soupirerai-je encore après de si amers et de si faux plaisirs !

SECOND POINT.

Considérez que pour bien connoître la nature des plaisirs du monde, il ne faut que consulter ceux qui en ont été les plus affamés, et qui en ont fait un plus long usage. Les plaisirs de cette vie ont-ils jamais rendu un homme heureux ?

Salomon, maître d'un des plus florissans Royaumes du monde, comblé d'honneurs, rassasié de prospérités, se propose de ne rien refuser à son cœur ni à ses sens. Palais magnifique, jardins délicieux, table splendide, cour nombreuse, pompe, richesses, somptuosité : tout l'univers contribue à ses délices. Je n'ai rien refusé, dit-il, à mes yeux de tout ce qu'ils ont désiré, et j'ai promis à mon cœur de jouir de tous les plaisirs de la vie, et dans tout cela j'ai reconnu qu'il n'y avoit que vanité et affliction d'esprit dans le monde. Notre cupidité est notre tyran. Ah, qu'il est bien vrai que qui veut sauver sa vie la perd ! Peu de plaisirs dans le monde qui ne soient empoisonnés.

Le monde ne souffre à son service que des esclaves. Quelle contrainte, quelle servitude, bon Dieu, quelle gêne par-tout, et par-tout que de chagrins, que d'amertume. Le plaisir le plus réel dans le monde consiste proprement à savoir s'étourdir pour charmer ses inquiétudes. Qui ignore ce secret est à plaindre. On ne s'y nourrit que dans le tumulte; on se fuit pour ainsi dire soi-même. Le silence, la tranquillité, le repos sont des supplices. On est malheureux dès qu'on est à soi. Que l'esprit du monde se récrie tant qu'il voudra contre ces vérités; le cœur se dément et l'expérience détruit sensiblement tous ces sophismes. Mon Dieu, qu'on est malheureux dès qu'on cherche son repos et sa félicité hors de vous!

Chose étrange! le monde est plein de mécontens et de malheureux; tout y est semé de ronces et d'épines: et l'on veut que ce soit la région des plaisirs. La félicité au contraire, même de cette vie, est le partage des gens de bien; Jesus-Christ l'a assuré; nul des Saints qui ne l'expérimente: et l'on ne veut pas que cela soit.

Considérons la joie que ressent un saint Blaise dans sa grotte, au milieu des bêtes féroces, ou sous cette grêle de coups qu'il souffre pour Jesus-Christ. Quel mondain goûta jamais une joie plus pure et plus douce, un plaisir plus exquis?

Mon Dieu, quand le monde regorgeroit de plaisirs, quand les délices seroient l'apanage des partisans du monde, devrois-je chercher ailleurs ma félicité, ô mon Sauveur, qu'à votre service? et puisque vous servir c'est régner; puisqu'il n'y a de véritables plaisirs qu'à votre service, délibérerai-je si je dois vous aimer et vous servir?

Non, Seigneur, je ne délibere pas d'un moment. Je reconnois le faux et le néant des plaisirs du monde, j'y renonce de tout mon cœur, et je n'en veux plus chercher d'autres que ceux qu'on goûte à vous aimer sans relâche et à vous servir avec fidélité.

Apirations dévotes durant le jour.

Quàm bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde! Psal. 72.

Que Dieu est bon pour tous ceux qui le servent avec un cœur droit !

Mihi autem adhærere Deo bonum est. Psal. 72.

Pour moi, je ne veux trouver du plaisir désormais qu'à m'attacher à Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° COMMENCEZ dès ce moment à vous défaire pour toujours de ces vains préjugés qui nous représentent les plaisirs du monde avec de si vives et de si brillantes couleurs. Reconnoissez-en aujourd'hui le vide et le poison. Mais n'en demeurez pas là. Renoncez efficacement à tous les plaisirs illicites et à tous les divertissemens profanes, et faites-vous une loi inviolable de n'en prendre jamais qui ne soient chrétiens. Mais parce que les propos purement spéculatifs ne servent souvent qu'à nous rendre plus criminels, ayez soin de rendre les vôtres pratiques. Interdisez-vous tous ces divertissemens du carnaval, qui devroient faire horreur à quiconque a un peu de religion, ces assemblées mondaines, ces jeux, ces veillées, ces bals interdits à tous les Chrétiens, ces repas inséparables de la débauche, spectacles profanes, tous ces divertissemens tumultueux, qui de quelque biais qu'on les envisage, sont très-opposés à la morale de Jesus-Christ, et sont de funestes écueils de l'innocence. Prévoyez toutes les ruses de l'amour-propre, qui ne manquera pas d'être alarmé de votre résolution, roidisez-vous contre ses sollicitations ou ses dépits. Mettez-vous au-dessus de tout respect humain; c'est l'écueil ordinaire des meilleures résolutions en fait de réforme. Cette pratique de piété vous épargnera bien des regrets et de repentirs; vous

n'attendrez pas même à la mort de vous applaudir d'avoir remporté cette victoire. Combien vous saurez-vous bon gré, dès les premiers jours du Carême, dès demain même, de la résolution et de la réforme que vous faites aujourd'hui ?

2.° Suivez les avis suivans dans les plaisirs permis et honnêtes que vous prendrez désormais. 1.° Ne prenez jamais aucun divertissement dont vous deviez un jour vous repentir. 2.° Ayez toujours un bon motif dans ceux que vous prendrez; prenez-les comme des délassemens, et non pas comme des occupations, et fuyez-en le trop grand usage. 3.° Il seroit à souhaiter que la pensée de la mort accompagnât toujours vos divertissemens, c'est un contre-poison excellent contre le venin de l'amour-propre. 4.° Assaisonnez toujours de quelque mortification tous vos plaisirs. Saint François de Sales conseilloit aux gens du monde de ne se trouver jamais dans certaines parties de plaisir, d'où une bienséance chrétienne ne leur permet pas de s'absenter, sans s'être munis de quelque instrument de pénitence qui matât le corps. Ce secret est merveilleux pour nourrir la piété au milieu des divertissemens même, quelque séduisans qu'ils soient. 5.° Ne vous dispensez jamais dans les divertissemens les plus innocens et les plus ordinaires, des moindres regles de la modestie et de la bienséance. La joie épanouit le cœur; et si les sens alors sont trop en liberté, le cœur se répand au dehors et passe aisément de l'épanouissement à un épanchement dont on n'est pas toujours le maître. Que la retenue et la modestie chrétienne assaisonnent tous vos divertissemens. 6.° Faites que les pauvres aient toujours quelque part à vos fêtes. Donnez-vous un repas : envoyez de quoi vivre à quelque pauvre famille honteuse, et vous aurez traité Jesus-Christ, en traitant vos amis.

QUATRIEME JOUR.

INT ANDRÉ CORSIN, EVÊQUE DE FIEZOLI ET CONFESSEUR.

AINT André, issu de la noble et ancienne famille 3 Corsini de Florence, nâquit en cette Ville n 1302, le trentieme de Novembre, féte du saint pôtre dont on lui fit porter le nom. Ses parens enre plus distingués par leur piété, que par le rang l'ils tenoient dans la Republique, le reçurent omme le fruit des prieres qu'ils faisoient depuis lusieurs années à la sainte Vierge pour avoir des nfans; aussi le lui dévouerent-ils dès le moment le sa naissance.

Sa mere eut un songe la veille du jour qu'elle accoucha, qui lui causa beaucoup d'inquiétude. Il lui sembla qu'elle avoit accouché d'un louveteau, qui s'étant d'abord sauvé dans l'Eglise des Peres Carmes, avoit été changé tout-à-coup en un agneau. Cette espece de vision porta sa pieuse mere à élever elle-même son fils avec plus de soin dans la piété, et elle n'oublia rien pour lui inspirer de bonne heure la crainte de Dieu et l'horreur du péché; et pour lui donner une éducation véritablement chrétienne, laquelle sert si fort au salut.

André avoit un esprit excellent, mais si vif et un si grand penchant au plaisir, que ni les bons exemples des parens, ni les sages instructions des plus vertueux Précepteurs, ne purent pas empêcher qu'il ne vérifiât que trop le songe de la mere.

La compagie de quelques enfans de qualité, peu sages, et plusieurs même libertins, entraîna bientôt notre jeune homme dans le vice : il ne s'y plongea pas à demi. Le jeu, les spectacles, la débauche étoufferent en peu de temps tous les sentimens

de piété qui avoient fait d'abord tant d'impression sur lui. André devint un des plus dissolus ; et comme le libertinage rend non-seulement impoli, mais intraitable, rustre et brutal, il ne recevoit guere qu'avec mépris les salutaires avertissemens de sa pieuse mere. Elle n'eut d'autres ressources dans la désolation où la mettoit le libertinage de son fils, qu'à la protection de la sainte Vierge, par l'intercession de laquelle elle l'avoit obtenu de Dieu, et au service de laquelle elle l'avoit voué dès sa naissance. Une si persévérante confiance ne fut pas sans fruit.

Un jour qu'André se préparoit pour aller à une partie de plaisir, il s'aperçut que sa mere fondoit en larmes. Un fonds de tendresse et de curiosité lui fit demander avec instance le sujet de ses pleurs. Je pleure, mon cher enfant, répond cette vertueuse Dame, de ce que je ne vois que trop vérifier la premiere partie du songe que j'eus la nuit qui précéda votre naissance. Je m'imaginai que j'avois mis au monde un louveteau ; il est vrai, ajouta-t-elle, que je le vis changé en agneau dès qu'il fut entré dans l'Eglise des Peres Carmes. Nous crûmes votre pere et moi que nous empêcherions l'effet d'un pronostic si funeste, en vous dévouant à la sainte Vierge ; mais notre précaution n'a servi qu'à nous rendre votre conduite plus affligeante. Vos mœurs ne me prouvent que trop que ma vision a été quelque chose de plus qu'un songe ; heureuse encore si je pouvois avant que de mourir voir ce louveteau changé en agneau.

Ces paroles accompagnées de beaucoup de larmes et prononcées d'un ton que la piété et la tendresse formoient, toucherent le jeune homme. Il fut frappé du songe et encore plus de la réalité, et la grace agissant sur son cœur déjà attendri acheva bientôt son ouvrage.

Non, vous ne mourrez pas, ma mere, répond André, sans avoir la consolation de voir ce loup changé

;é en agneau ; je n'ai été que trop long-temps
.e ce vil animal signifie ; vous allez voir sur
re le parfait accomplissement de votre vision.
; m'avez voué, dites-vous, à la Mere de Dieu ;
: juste que je me consacre à son service. Con-
: -vous, ma chere mere, vos prieres et vos lar-
n'auront pas été infructueuses ; pardonnez-moi
déplaisirs que je vous ai causés, oubliez mes
:tés et mes ingratitudes, et obtenez-moi par
prieres les pardons de mes péchés.

. peine avoit-il cessé de parler, que sans donner
oisir à sa mere de revenir de l'agréable étonne-
nt où une si prompte et si peu attendue conver-
n l'avoit jetée, il sort du logis, va dans l'Eglise
Révérends Peres Carmes, et se prosternant de-
it l'Autel de la très-sainte Vierge, fondant en
mes, il s'offre à Dieu et à cette divine Mere
mme une victime qui leur étoit consacrée dès sa
issance, mais que le monde avoit débauchée, et
:'il retenoit dans ses fers depuis plus de douze
ıs. Son offrande fut acceptée ; le Seigneur chan-
:a entiérement son cœur. André sentit tout-à-
)up ses liens brisés ; et animé d'un nouvel esprit,
lein d'un nouveau courage il prend la résolution
e se faire Religieux, et il ne crut pas de pouvoir
ieux choisir que d'embrasser le célebre et dévot
nstitut des Peres Carmes.

Il demanda cette grace avec tant d'instance, et
l donna tant de preuves de la bonté de sa voca-
tion, qu'il fut reçu dans ce saint Ordre, dont il
fut bientôt un des plus beaux ornemens. Sa fer-
veur étonna les plus parfaits, et les plus anciens de-
vinrent dans peu de jours les admirateurs des vertus
du Novice.

Toutes les passions auxquelles il s'étoit livré
dans le monde se révolterent violemment dès
qu'elles se sentirent réprimées dans la religion, mais
il les dompta si promptement par de si grandes aus-
térités, par une si continuelle mortification de tous

ses sens, par un silence si rigoureux et par une si grande assiduité à la priere, qu'il en fut pleinement victorieux avant la fin de son année de noviciat.

On raconte que le Démon effrayé de tant de progrès dans la vertu et d'une victoire si complette, lui apparut sous la figure d'un de ses parens pour le solliciter de quitter l'habit religieux et de retourner dans le siecle. Le saint Novice sans faire beaucoup d'attention au tentateur, se contenta de lui dire qu'il n'avoit pas permission de parler. Une régularité si édifiante couvrit de honte l'ennemi du salut, lequel disparoissant à l'instant découvrit sa malice et sa ruse.

Ayant fait sa profession, il se fit une loi de ne jamais se relâcher en rien des exercices et de la ferveur du noviciat. On ne peut guere porter plus loin l'humilité, la ponctualité et l'obéissance. Sa ferveur ne se ralentit jamais, et sa dévotion se démentit encore moins. Dieu donna dès-lors à ses paroles cette onction et cette force merveilleuse qu'il eut toute sa vie pour convertir les pécheurs. Un de ses parens malade d'une maladie de langueur, pour se désennuyer avoit fait de sa maison une académie publique. André animé d'un saint zele lui représenta avec tant d'énergie l'infamie de ces brelans publics, que l'assemblée fut interdite. Dieu récompensa bientôt la docilité du malade; car ayant récité réguliérement tous les jours sept fois le *Pater* et l'*Ave Maria*, avec une fois le *Salve Regina*, comme notre Saint le lui avoit conseillé, il fut guéri d'une infirmité pour laquelle tous les remedes avoient été jusqu'alors inutiles.

Jamais Prêtre ne dit la Messe avec plus de dévotion et de ferveur. On croyoit voir un Séraphin à l'Autel. Ce fut aussi durant le divin sacrifice, parmi ces célestes ardeurs, que la sainte Vierge lui ayant apparu lui dit ces consolantes paroles : Vous êtes mon serviteur et je me glorifierai en vous. A la vérité on ne peut pas avoir plus de dévotion ni de

tendresse que notre Saint en eut pour la Mere de Dieu ; ce fut proprement sa vertu favorite ; elle fit en partie son caractere de distinction ; et il ne voulut jamais d'autre qualité que celle de serviteur de Marie.

Ayant pris à Paris les degrés ordinaires de la Faculté, il revint à Florence où il fut élu Prieur du Monastere ; c'est dans cet emploi qu'il fit paroître les dons extraordinaires qu'il avoit reçus du Ciel pour travailler utilement à la sanctification des ames. On connut dès-lors qu'il étoit doué du don de prophétie ; car tenant un jour un jeune enfant entre ses bras, il se mit à pleurer. Le pere de l'enfant lui en demandant la cause : Je pleure, dit le Saint, parce que je prévois que cet enfant fera une triste fin et perdra sa famille. L'événement ne vérifia que trop la prédiction.

Toute la Toscane admiroit les vertus éclatantes de notre Saint, lorsque la ville de Fiezoli, qui n'est qu'à une lieue de Florence, le choisit pour son Evêque. En étant averti il s'alla cacher chez les Peres Chartreux ; et il le fit de si bonne heure et si secrétement, que désespérant de le trouver, on alloit s'assembler pour choisir un autre Evêque, lorsqu'un enfant de trois ans, s'écria : André que Dieu a choisi pour notre Pasteur est en oraison dans la Chartreuse. Alors le Saint ne doutant plus que Dieu ne l'appelât à l'Episcopat, ne pensa plus qu'à en remplir les importans devoirs par une sainteté encore plus éclatante.

L'obligation de vivre en Evêque n'apporta aucun changement aux pratiques de son premier Institut. Persuadé combien un Evêque doit être plus saint qu'un simple Religieux, il ajouta de nouvelles austérités à ses mortifications ordinaires. Il joignit à son cilice une rude ceinture de fer, et à son Office de tous les jours les sept Pseaumes de la Pénitence, qu'il terminoit toujours par une sanglante discipline. Son lit n'étoit que de sarmens de vignes : Il passoit

la plus grande partie de la nuit en prieres et jeûnoit presque tous les jours. Il évita avec soin la conversation des femmes, il ne leur parla jamais que les yeux baissés, et ne souffrit point qu'elles entrassent dans son appartement.

Une vie si sainte ne pouvoit pas manquer d'attirer toutes sortes de bénédictions sur son peuple. Un si saint Pasteur ramena bientôt dans le bercail toutes les ouailles qui s'étoient égarées; nul pécheur si endurci qui ne fût touché et converti par les instructions du Prélat; nul libertin qui pût résister à son zele.

Le don merveilleux qu'il avoit pour pacifier les troubles et réconcilier les esprits divisés, porta le Pape Urbain V à l'envoyer en qualité de son Légat à Boulogne pour appaiser les séditions. Cet Ange de paix n'y fut pas plutôt arrivé, que tout fut tranquille; les réconciliations furent sinceres, et les conversions surprenantes qu'il y fit, firent voir ce que peut un saint Evêque.

Ayant atteint l'âge de soixante et onze ans il eut un secret pressentiment de sa mort la nuit de Noël en célébrant la grand'Messe dans son Eglise. La fievre l'ayant pris dès le lendemain, il se prépara avec joie à la mort, qu'il avoit toujours eu présente dans toutes les actions de sa vie depuis sa conversion. La désolation fut universelle dans la Ville; sa chambre ne désemplissoit point; tout le monde fondoit en larmes. Lui seul, avec un visage riant, étoit tranquille et faisoit voir combien il est doux de mourir quand on est Saint. Sa mort arriva le 6 de Janvier, jour de l'Epiphanie de l'an 1373. Son corps fut porté à Florence dans l'Eglise des Peres Carmes, comme il l'avoit souhaité. L'opinion universelle qu'on avoit de sa sainteté fut bientôt confirmée par un grand nombre de miracles; et soixante-sept ans après sa mort, c'est-à-dire l'an 1440, le Pape Eugene IV le déclara solennellement Bienheureux; et l'an 1629, Urbain VIII le canonisa

avec beaucoup de solennité. Sa fête a été fixée au 4 de Février, et toute l'Eglise en fait l'Office.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui in Ecclesia tua nova semper instauras exempla virtutum: da populo tuo beati Andreæ Confessoris tui atque Pontificis ita sequi vestigia, ut assequatur et præmia. Per Dominum nostrum, etc.

O Dieu! qui donnez tous les jours de nouveaux exemples de vertus à votre Eglise; accordez à votre peuple la grace de marcher si bien sur les pas du bienheureux André votre Confesseur et Pontife, qu'il puisse mériter la même récompense que lui. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, qui étant Dieu, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

Ecce Sacerdos magnus qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret Legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam: et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum, et dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi Sacerdotium

Voici ce Grand-Prêtre qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui, dans le temps de la colere de Dieu, est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son Peuple comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois, et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui

magnum, et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius: et offerre illi incensum dignum in odorem suavitatis.

a donné le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire; afin qu'il en fît toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantât les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrît sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

On a déjà dit ailleurs que l'Ecclésiastique signifie Livre qui prêche et qui instruit, par la belle morale et les admirables préceptes dont il est rempli. Jesus, fils de Sirach, en est l'Auteur. On croit que ce Jesus fut un des septante-deux fameux Interpretes que Ptolomée Philadelphe, Roi d'Egypte, fit venir à Alexandrie pour traduire en Grec les Livres saints. Ce Livre que les Grecs appellent la Sagesse de Jesus, fils de Sirach, parce qu'il commence par l'éloge de la Sagesse, donne de si excellentes regles pour l'acquérir et pour la conserver, que l'Eglise ne lui donne point d'autre titre aux lectures qu'elle en fait à la Messe, que celui du Livre de la Sagesse. Le Chapitre dont l'Epître de la Messe de ce jour est tiré, contient l'éloge de Moïse et d'Aaron, que l'Eglise applique aux Confesseurs Pontifes.

RÉFLEXIONS.

Il a été agréable à Dieu. En faut-il davantage pour être heureux, pour être respectable? Ce seul trait vaut tous les éloges. Eût-on toutes les belles qualités, eût-on de l'esprit, de la beauté, de grands biens; jouit-on de toutes les douceurs de la vie: on est malheureux, méprisable, on est à plaindre si l'on déplaît à Dieu. Quel mérite peut donner la faveur des hommes? Toute leur estime peut-elle donner une seule vertu à qui n'en a point? Dieu seul ne peut pas se méprendre; son approbation est inséparable du vrai mérite; son amitié fait notre gloire et tout notre bonheur: sans elle la plus

longue prospérité, la plus brillante fortune ne fait tout au plus que des sépulcres dorés ou du moins blanchis.

Il a été trouvé juste, et dans le temps de la colere de Dieu il a servi à l'appaiser. On regarde quelquefois dans le monde les gens de bien comme des gens inutiles ; on saura quelque jour les obligations que le monde leur a. Combien de fois la colere de Dieu prête à éclater sur la tête des libertins a été désarmée par les prieres des Justes ; combien de fois le Seigneur a ouvert ses trésors et répandu ses libéralités à leur considération ! *Si je trouve dans tout Sodome cinquante Justes, si j'en trouve seulement vingt*, disoit Dieu à Abraham, *je pardonnerai à cause d'eux à toute la Ville, je ne la perdrai même pas s'il y en a seulement dix* (a). Ce sont ces Justes, ces personnes pieuses que Dieu honore de sa bienveillance : sont-ils fort à plaindre de n'avoir pas les suffrages et l'amitié des libertins ?

Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut. Voilà la plus haute idée qu'on puisse donner d'un mérite distingué et d'une éminente vertu, voilà qui vaut seul un panégyrique : *Craignez Dieu*, dit le Sage, *gardez ses Commandemens, c'est-là le tout de l'homme* (b). Nulle vertu sans cette observation exacte de la Loi de Dieu. *Si vous voulez parvenir à la vie*, dit le Sauveur, *gardez les Commandemens.* Quelle erreur et quel malheur pour ceux qui s'en dispensent ! En vain fait-on des œuvres de surérogation ; si l'on n'observe pas les Commandemens, on n'a rien fait.

Quelque bienfaisante que soit l'estime et l'amitié des Grands, leurs bienfaits sont mesurés et de peu de durée ; tout au plus quelques parchemins, quelques titre fastueux vont au-delà du tombeau, et nous rendent-ils plus heureux ? Dieu traite autrement ceux qui le servent. Il les comble de la bénédiction de tous les peuples ; son amitié et ses dons

(a) *Genes.* 18. (b) *Eccl.* 12.

voit au-delà de tous les siecles. On voit les plus grands Monarques humblement prosternés aux pieds d'un simple berger, d'un pauvre artisan que Dieu a élevé dans la gloire; et cette gloire ne doit jamais finir. Et après cela on est peu touché du bonheur de plaire à Dieu! et après cela on craint peu de lui déplaire! Où est notre bon sens et notre foi?

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum: unicuique secundùm propriam virtutem: et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta dicens: Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus: Euge serve

EN ce temps-là: Jesus dit cette parabole à ses Disciples: Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre; à chacun suivant son habileté: et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres. Pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son Maître. Long-temps après le Maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit: Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit: Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose,

bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone, et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.

je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur

---

MÉDITATION.

Du bon usage des talens que nous avons reçus.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est personne qui n'ait reçu de Dieu un certain nombre de talens qu'il doit mettre à profit. Dons naturels, graces surnaturelles, bienfaits généraux et particuliers, tout est donné pour le salut. Nul bien par hasard. Cette naissance, cet esprit, cette éducation, ces belles qualités, cette santé, ce temps, en un mot, tout l'ordre, toute l'économie de la Providence à notre égard peuvent être compris sous la parabole des talens ; et que devons-nous penser de tant de secours surnaturels, de tant de saintes inspirations, de tant de graces ? Nous devons tout cela aux mérites de l'Homme-Dieu ; ce sont ces biens qu'il nous a mis entre les mains ; nul qui ne soit de prix ; c'est le fruit de son sang. Quelle perte, Seigneur ! Quel malheur à qui n'en fait pas un bon usage !

Ce n'est pas assez de n'avoir pas perdu le talent qu'on a reçu. Le serviteur avoit eu grand soin de le cacher ; il est cependant condamné pour ne l'avoir pas mis à la banque. On n'ignore pas que Dieu

est un Maître rigide ; on est bien coupable quand on le sert avec nonchalance ou avec dégoût.

Qu'on ait reçu peu ou beaucoup, on en a toujours assez pour en pouvoir mériter davantage ; mais il faut travailler, il faut faire valoir ce qu'on a. Que risque-t-on dans un négoce où le gain dépend toujours de notre bonne volonté ? Nul Pirate, nul écueil, nul naufrage que nous ne puissions éviter. Le motif que nous avons en travaillant, est d'ordinaire la mesure du profit. Nuls pauvres dans ce commerce que ceux qui ne veulent rien faire pour être riches. Le Maître n'a-t-il pas bien raison de nommer méchant un serviteur si ingrat ? Quel cas fait-on du Maître quand on fait un si mauvais usage de ses bienfaits ? Mérite-t-on sa bienveillance quand on se met si peu en peine de lui plaire ?

Mon Dieu, que cette vérité bien comprise doit faire gémir de gens ! Vous m'avez comblé de bienfaits ; j'ai reçu des talens : en ai-je fait un bon usage ? Hé, Seigneur, que de reproches ! mais aussi que de regrets et de repentirs !

SECOND POINT.

Considérez quel usage nous avons fait jusqu'ici des talens que nous avons reçus : Nul qui ne soit un bienfait : quelle a été jusqu'à présent notre reconnoissance ? Nul qui ne nous ait été donné pour la gloire de Dieu et pour notre salut : ne les avons-nous employés que pour cette fin ?

Ce temps si précieux dont les momens sont comptés, a-t-il été fécond en bonnes œuvres et en mérites ? L'heureuse éternité doit être le fruit du bon usage du temps : N'en avons-nous point perdu ? Nous voici au second mois de la nouvelle année : quel est le fruit de nos résolutions ? L'affaire du salut est-elle bien avancée ?

Les biens que nous possédons ne nous ont été accordés que pour nous servir à en acquérir d'autres plus précieux et plus réels ; quel usage en avons-

nous fait ? Ne nous en sommes-nous servi que pour acheter le Ciel, que pour nous faire des amis auprès de Dieu ? et n'aura-t-on rien à nous reprocher quand il en faudra rendre compte ?

L'esprit, la santé, les belles qualités sont des talens : les a-t-on fait valoir ? Ne s'en servir que pour le monde, c'est bien pis que de les cacher en terre ? Le Seigneur sera-t-il content de l'usage que nous en aurons fait ? Mon Dieu, que de serviteurs jetés dehors et condamnés aux ténebres.

Mais qu'ont produit ces graces si abondantes, ces inspirations si salutaires, ces secours si puissans ? Voilà bien des talens ; Messes, Sacremens, exercices de piété, actes de Religion ; tout doit être mis à profit ; le fruit répond-il au fonds, et le gain au capital ? Pour être bien reçu il faut avoir doublé le fonds par sa fidelle coopération à la grace. Mon Dieu, que de justes sujets de frayeur dans cette parabole ! Le Maître sera bientôt de retour, n'avons-nous rien à craindre ? et pourrons-nous paroître avec confiance devant lui ?

Que les Saints ont été sages de ne s'être appliqués qu'à faire valoir leurs talens. Saint André Corsin n'en avoit pas fait un trop bon usage dans ses premieres années ; mais sa ferveur a bien réparé avantageusement durant le reste de ses jours les désordres de sa jeunesse. Qu'attendons-nous pour réformer nos mœurs, pour réparer tant de déréglemens, pour commencer une nouvelle vie ? On va dans peu de jours nous faire rendre compte de nos talens : quel malheur si nous nous présentons les mains vides ! On est sévérement puni pour ne les avoir pas fait valoir, que sera-ce pour en avoir abusé, pour les avoir même perdus ?

Je n'ai recours, Seigneur, qu'à vos infinies miséricordes ; c'en est fait de moi, je suis disgracié et condamné si vous me jugez selon la rigueur de votre justice. Vous m'avez donné des talens, et quel usage, mon Dieu, en ai-je fait ? Mais enfin,

encore un peu de temps, mon Sauveur, et je vous en tiendrai bon compte ; accordez-moi seulement votre grace, et je ne serai plus un serviteur lâche et paresseux.

Aspirations dévotes durant le jour.

Servus tuus sum ego : da mihi intellectum, ut sciam testimonia tua. Psal. 118.

C'en est fait, Seigneur, je vais vous servir avec fidélité, donnez-moi l'intelligence parfaite de vos préceptes.

Tempus faciendi, Domine. Psal. 118.

Il est temps, Seigneur, de travailler pour mon salut, et de faire valoir pour le Ciel les biens dont vous m'avez comblé, et dont j'ai fait jusqu'ici un si mauvais usage.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est aisé, il est même assez ordinaire de convenir des vérités de morale ; mais que sert cet aveu, que servent même toutes ces connoissances si l'on n'en devient pas meilleur ? Souvenons-nous que la piété chrétienne est une science pratique ; l'Enfer est plein de stériles spéculations, de sentimens même chrétiens, mais infructueux. A Dieu ne plaise que les vôtres leur soient semblables. Vous ne pouvez pas disconvenir que vous n'ayez fait un très-mauvais usage des talens que Dieu vous a donnés. Quel abus des dons naturels et de tant de graces surnaturelles ! Q'auriez-vous à répondre si Dieu vous demandoit compte à présent de tous ces bienfaits ? Quel usage avez-vous fait de votre esprit, de votre santé, de vos richesses, de votre loisir ? Que de belles heures de perdues ! que de biens mal employés ! Mon Dieu ! qu'une santé usée à contenter son amour-propre, qu'un esprit avili par de frivoles amusemens, sont de cruels reproches ! Appaisez-les incessamment par

la prompte réforme qui doit suivre ces réflexions, et par la loi suivante que vous devez garder inviolablement toute votre vie.

2.° Interdisez-vous pour toujours toute lecture de romans, d'historiettes, d'aventures, de poésies galantes et de tous ces livres empoisonnés qui ne plaisent, n'amusent que pour nuire avec plus d'art. Gardez-vous bien de vous jamais servir de votre esprit pour faire des allusions malignes, des railleries piquantes ou impies; pour porter un venin subtil et préparé jusque dans le cœur, par des allégories impures sous des termes les plus simples et les plus communs. Prenez une forte résolution de n'être jamais oisif; le temps est précieux et sa perte est irréparable; c'est le perdre que de ne le pas employer pour votre salut. Est-ce faire un bon usage de sa santé que de ne l'employer qu'à se satisfaire? Nulle débauche qui n'abrege la vie; et la maladie est-elle un temps fort propre à se convertir? la santé est un don de Dieu; déterminez aujourd'hui l'usage que vous ferez désormais de ce don. Les biens temporels sont des bienfaits du Seigneur; ne nous sont-ils donnés que pour notre plaisir, que pour offenser Dieu plus hardiment, que pour nous perdre? Voyez quel usage vous en avez fait jusqu'ici, et déterminez celui que vous en devez faire. Dieu est le maître de nos biens; nous lui en devons l'hommage et le tribut; réglez sur votre revenu vos aumônes, et en tout ceci consultez votre directeur. Etes-vous habile dans quelque art : c'est un don de Dieu. Mais quel crime, bon Dieu, de se servir de ce talent pour perdre les ames? Ici quelles réflexions ne doivent pas faire ces misérables Auteurs de tant de mauvais livres et tous ceux qui contribuent à les rendre publics? comme aussi ces Peintres et ces Sculpteurs qui éternisent les plus séduisantes occasions de pécher par des nudités scandaleuses? enfin tout ces ouvriers de l'iniquité qui ne se servent de leur

esprit et de leur habileté que pour fournir des armes aux plus dangereuses passions et des retranchemens au vice ? Ce sont des péchés infinis : et quelle pénitence ? et comment réparer un si grand mal ? Consultez un Confesseur sage et éclairé.

CINQUIEME JOUR.

LES SAINTS PAUL MIKI, JEAN DE GOTTO ET JACQUES KISAÏ, *Japonnois de la Compagnie de JESUS*, MARTYRS.

ON peut dire que Dieu a voulu dans ces derniers temps renouveler dans l'Eglise du Japon toutes les merveilles qui arriverent dans les premiers jours de l'Eglise. Mêmes miracles de la grace dans la prompte conversion des peuples et des Rois ; même piété, même ferveur dans les nouveaux Chrétiens ; mêmes prodiges opérés par saint François Xavier, qui a été l'Apôtre de cette nouvelle portion du troupeau de Jesus-Christ ? enfin même persécution, qui surpassa pour le nombre des personnes et pour l'horreur des tourmens, les plus cruelles persécutions des Rois de Perse et des Empereurs Romains ; mais aussi même courage dans ces nouveaux Chrétiens, même magnanimité, même constance.

Sept ans après que les Portugais eurent abordé la premiere fois au Japon, saint François Xavier y entra pour y prêcher le Christianisme : ce fut l'an 1549 ; et la foi de Jesus-Christ y fit de si grands progrès par le zele immense et les miracles étonnans de ce nouvel Apôtre, et par le zele héroïque de ceux de sa Compagnie qui succéderent à ses Apostoliques travaux, qu'on vit renaître, pour ainsi dire, la primitive Eglise dans le Japon, et

qu'on compta en peu de temps plusieurs milliers de Chrétiens dans ces Isles.

L'an 1587, trente-huit ans depuis que saint François Xavier avoit jeté dans cette terre inculte les premieres semences de l'Evangile, on comptoit plus de deux cents mille Chrétiens dans le Japon, parmi lesquels il y avoit plusieurs Rois, plusieurs Princes, des Généraux d'armées, les premiers Seigneurs de la Cour et la fleur de la Noblesse Japonoise. Le nombre en augmentoit tous les jours par l'estime que Cambacundono Empereur du Japon, qui prit depuis le nom de Taycosama, qui signifie le très-haut et souverain Seigneur, sembloit faire de la Religion chrétienne; lorsque l'enfer jaloux du triomphe de Jesus-Christ, et alarmé de ses conquêtes, excita une persécution qui dure encore depuis cent et trente-deux ans, et qui a fait de ce nombre prodigieux de Chrétiens autant de glorieuses victimes.

Taycosama, le plus cruel peut-être de tous les Tyrans qui aient persécuté l'Eglise de Jesus-Christ, ayant résolu d'exterminer le nom chrétien dans le Japon, commença par en bannir tous les Missionnaires. Les Jésuites et quelques autres Religieux aimerent mieux exposer leur vie que d'abandonner cette désolée chrétienté, s'estimant trop heureux de donner leur sang pour la Foi, et de mériter par leur zele la palme du martyre. Quoique le feu de la persécution fût allumé par tout le Japon, ils parcoururent tout le pays pour conserver et pour augmenter le troupeau de Jesus-Christ durant une si furieuse tempête. Dieu bénit tellement leurs travaux, que depuis le commencement de la persécution jusqu'à l'année 1597, c'est-à-dire, dans moins de deux ans, ils baptiserent plus de soixante mille personnes.

Sur la fin de l'an 1596, l'Empereur commanda au Gouverneur d'Ozaca de faire arrêter les Religieux de saint François et ceux de la Compagnie qui se trouveroient dans la ville; il ne s'y trouva que six

Peres de saint François et trois Jésuites ; les autres s'étant dispersés dans la campagne pour y encourager les Chrétiens et les préparer à la persécution. Ces Jésuites étoient Paul Miki, Jean Soan et Jacques Kisaï ; ces deux derniers n'étoient encore que Novices, mais leur ferveur et leur zele égaloient celui des plus anciens.

Paul Miki étoit du Royaume d'Ava, le plus oriental des quatre que contient l'Isle de Xicoco. Fandaidono son pere, un des Capitaines de Nobunangua, qui avoit le plus de part à l'estime et aux bonnes graces de ce Prince, avoit reçu le Baptême en 1568 avec ses enfans, dont le cadet Paul Miki n'avoit que cinq ans ; mais comme dès ce bas âge il faisoit paroître une inclination à la vertu, qui sembloit répondre d'une sainteté éminente, son pere prit un soin particulier de son éducation ; et découvrant en lui un naturel heureux, un esprit vif et pénétrant, et une piété naissante au-dessus de son âge, il ne tarda pas à l'envoyer au Séminaire d'Anzuquiama, sous la conduite des Peres de la Compagnie, où il fit en très-peu de temps de merveilleux progrès, et dans l'étude des Lettres et dans la science des Saints. L'innocence de ses mœurs, jointe à une piété tendre, alluma bientôt dans ce jeune cœur un zele si ardent du salut de ceux de sa nation, qu'à peine sut-il son Catéchisme, qu'il l'enseignoit aux autres ; et il sut faire des Prosélytes de la Foi, dans un âge où à peine est-on en état de savoir ce que c'est qu'être Chrétien.

Une vertu si prématurée et si pure lui inspira bientôt le dégoût du monde ; son ardent amour pour Jesus-Christ ne lui permit point de servir un autre maître que lui. Il demanda avec instance d'entrer dans la Compagnie de Jesus ; dès qu'il eût connu les Jésuites, et la profession que fait cette Compagnie d'aimer et d'honorer singuliérement la Mere de Dieu, à laquelle Paul Miki étoit extraordinairement dévot ; et de travailler sans relâche

au salut des ames, furent les deux plus pressans motifs qu'il eut de faire ce choix. Il fut recu, et la ferveur avec laquelle il fit son noviciat, fut un présage visible de l'honneur qu'il feroit un jour par sa sainteté à la Compagnie. Son noviciat et ses études finis, on l'appliqua entiérement au ministere de la prédication, pour lequel il avoit un si rare talent, qu'il gagnoit tous les cœurs avec une facilité inconcevable. Il n'avoit qu'à paroître en chaire; nul pécheur, quelque endurci qu'il fût, dont il ne vînt à bout; nul Païen qui pût résister à l'onction répandue dans tous ses discours, et à l'efficace de son éloquence : il prêcha les premieres années dans la Royaume d'Arima et dans la Principauté d'Omora, avec un concours si prodigieux et des fruits si étonnans, qu'on ne se souvenoit point d'avoir rien vu de semblable. Ce succès du jeune Prédicateur fit jeter les yeux sur lui pour l'envoyer au secours du Pere Organtin, qui cultivoit avec des travaux inouïs les Chrétiens d'Ozaca et de Méaco. Miki fit dans ce centre de l'Empire ce qu'il avoit fait dans le Ximo. On accouroit de tous côtés pour l'entendre, et il étoit rare que ses prédications ne fussent pas suivies de quelques conversions d'éclat. Les Bonzes eurent beau se liguer contre le merveilleux prédicateur, personne ne les combattit ni les confondit avec plus de succès, de vive voix dans ses sermons et dans ses conférences, ni par écrit dans de fort beaux Traités de controverse qui produisirent par-tout de grands fruits.

A la vérité, la haute vertu du serviteur de Dieu, sa tendre dévotion, son humilité, sa douceur, sa vie austere et sa modestie prévenoient si bien en sa faveur, qu'on ne pouvoit guere se défendre de l'impression que ses paroles faisoient sur les cœurs. On étoit touché, seulement en le voyant en chaire; mais on étoit attendri, convaincu, converti dès qu'on l'avoit entendu. Les conquêtes qu'il faisoit tous les jours à Jesus-Christ, lui avoient

mérité le nom d'Apôtre ; le nombre des conversions éclatantes qu'il avoit faites le faisoit regarder comme un homme extraordinaire ; et l'on peut dire que ce fut par cette innocence, cette piété si édifiante et par ses grands travaux Apostoliques, qu'il mérita le bonheur et la gloire d'être Martyr.

Jean Soan étoit né dans le Royaume de Gotto, l'an 1518, sous le regne de Louis I, Roi de Gotto, l'un des plus Chrétiens Princes, et des plus zélés de ces Isles ; né de parens Chrétiens, il fut baptisé en naissant : ses parens qui étoient pleins de piété, non-contens de lui avoir procuré de bonne heure la grace du Baptême, l'éleverent d'une maniere fort chrétienne ; et cette sainte éducation trouvant une ame prévenue de la grace, forma dès ses premieres années un véritable prédestiné. Après la mort du Roi Louis I, dont le frere usurpa la couronne sur le jeune Roi Louis II son neveu, plusieurs Chrétiens, pour éviter la persécution qui suivit de près cette invasion, se refugierent dans le Ximo, et entr'autres le pere et la mere de Soan, lequel se trouvant transplanté dans un pays où il n'étoit plus connu de personne, ne fut plus appelé que Jean de Gotto ; et c'est le nom qu'on lui donna dans les actes de son martyre. Ses parens le voyant encore si jeune, et craignant que le commerce avec les enfans de son âge, ne ternît son innocence et ne lui fît perdre le fruit de sa premiere éducation, le mirent au Séminaire des Peres Jésuites. Comme il avoit l'esprit excellent et le cœur docile, il se rendit bientôt habile dans les Lettres humaines, et encore plus recommandable dans la science du salut. Ange pour les mœurs, il devint un modele de vertu qu'on proposoit partout à la jeunesse Japonoise, et après avoir passé quelque temps dans l'Isle de Xéqui, les Peres de la Compagnie l'envoyerent à Ozaca, pour servir de Catéchiste au Pere Moreyon, qui cultivoit avec de grands succès cette nouvelle vigne. Il étoit

difficile de voir un jeune homme d'un plus heureux naturel, d'une piété plus à l'épreuve de tous les dangers, et d'un plus grand courage que ce jeune Catéchiste.

Toute son ambition étoit de pouvoir un jour donner sa vie pour la Foi, et il ne soupiroit qu'après le martyre. Il y avoit long-temps qu'il demandoit d'être reçu dans la Compagnie; mais comme il étoit encore fort jeune, et que le Pere Provincial étoit absent, il n'avoit pas pu obtenir plutôt cette grace. Dès que la nouvelle vint que la persécution étoit allumée, et que l'on publia par-tout que l'Empereur vouloit faire mourir tous les Chrétiens, on ne peut dire quelle fut la joie que lui causa le désir et l'espérance qu'il eut d'être Martyr, et avec quel empressement il demanda d'être reçu; persuadé que la persécution commenceroit par les Jésuites. Ses vœux furent exaucés : à peine eut-il été reçu, qu'on vint mettre des gardes à la Maison; c'est la maniere dont on fait prisonniers dans le Japon ceux qu'on arrête. Il ne tenoit qu'à lui de se retirer; mais il soupiroit depuis trop long-temps après le martyre, pour fuir l'occasion d'être Martyr.

Le troisieme qui fut arrêté, fut Jacques Kisaï; il étoit du Royaume de Bigen, et ayant reçu le Baptême dans sa jeunesse, il s'étoit toujours distingué par son zele pour la Foi, par la régularité de ses mœurs et par une vie tout-à-fait exemplaire. Il étoit artisan de son métier, dans une condition basse et obscure, il avoit un cœur noble et généreux pour Dieu, ne cédant à personne en piété, en ferveur et en zele : il s'étoit marié, et il vivoit dans son état avec tant d'innocence et de probité, qu'il avoit mérité d'être proposé pour modele. Sa femme bien moins réguliere que lui, ayant renoncé au Christianisme, on ne sait pas à quelle occasion, il la quitta, mit un fils unique qu'il avoit en lieu sûr, pour être élevé avec soin dans la Religion Chrétienne. Ayant mis ordre à ses affaires, il se

retira chez les Jésuites d'Ozaca. Il exerçoit l'office de portier, et ne laissoit pas d'aider Jean de Gotto à instruire les Catéchumenes qu'on disposoit au Baptême. Sa piété tendre, son humilité et sa douceur lui gagnoient l'esprit de tous ceux qui le connoissoient. L'amour de la pénitence lui faisoit exercer sur son corps les plus grandes austérités, et sa vertu favorite fut toujours une tendre dévotion envers la Sainte Vierge. Tout le temps qu'il avoit de libre, il l'employoit à la priere, et surtout à contempler la passion de Jesus-Christ, qu'il ne manquoit aucun jour de lire toute entiere, et qu'il portoit par-tout avec lui. Il demandoit depuis longtemps d'être reçu pour Frere dans la Compagnie de Jesus, et dès qu'il sut que l'ordre étoit venu d'arrêter les Jésuites d'Ozaca, il réitéra ses instances avec tant de ferveur, qu'il obtint enfin ce qu'il souhaitoit, et fut mis au rang des Novices. Sa joie augmenta quand il se vit prisonnier pour Jesus-Christ, et il ne cessoit avec ses compagnons, de remercier Dieu d'une si grande grace.

Ces trois Héros Chrétiens ayant été transférés avec les six Religieux de saint François, par ordre du Prince, à Meaco, ils y trouverent quinze autres Chrétiens séculiers, tous condamnés à avoir part à la même couronne. La plupart de ces généreux Confesseurs de Jesus-Christ étoient domestiques des Peres de saint François, et presque tous du Tiers-Ordre. Parmi ces Chrétiens il y avoit trois enfans qui firent paroître une constance qui étonna les Infideles, et fit bien de l'honneur à la Religion; ils se nommoient Louis, Antoine et Thomas; le premier n'avoit que douze ans, et les deux autres ne passoient pas quinze; ils servoient à l'Autel: Louis n'avoit pas été mis d'abord sur la liste; mais s'en étant aperçu, il se mit à pleurer inconsolablement et jeta de si grands cris, que pour l'appaiser, on fut obligé de l'écrire avec les autres. Un homme de qualité s'étant un jour rencontré dans le Couvent où le jeune Louis étoit prison-

nier, lui dit qu'il savoit un moyen de le délivrer. Vous feriez bien mieux, lui dit l'enfant, de vous faire baptiser, sans cela vous ne pouvez manquer d'être éternellement malheureux ; mettez en cela toute votre industrie.

Enfin, le troisieme jour de janvier de l'an 1597, les vingt-quatre Confesseurs de Jesus-Christ furent menés à pied, les mains liées derriere le dos, jusqu'à une place du haut Meaco, où on leur coupa à tous le bout de l'oreile gauche. Les Chrétiens recueillirent avec respect ces précieuses reliques que les bourreaux jetoient à terre. Le Secrétaire du Gouverneur d'Ozaca, nommé Victor, prit celles des trois Jésuites, et les porta au Pere Organtin Provincial. Ce vénérable vieillard les tenant en ses mains, et fondant en larmes : Voici, divin Sauveur, s'écria-t-il, les premiers fruits de votre Eglise du Japon, voici les prémices de nos travaux, que j'offre à votre divine Majesté. Faites que ce sang qui arrose la terre, soit comme la semence d'un grand nombre de Fidelles qui vous honorent en cette extrémité du monde, par leurs actions et par leurs souffrances, par leur vie et par leur mort. Après cette premiere exécution, on fit monter les saints Confesseurs trois à trois dans des charrettes, et on les promena de rue en rue, par toute la ville de Meaco. Paul Miki voyant la foule courir à ce spectacle, changea sa charrette en chaire, d'où il prêchoit au peuple avec un zele héroïque, exhortant les Fidelles à une constance chrétienne, et les Païens à pourvoir à leur salut éternel en se faisant Chrétiens.

Le lendemain on les fit monter à cheval, on les mena à Ozaca, de là à Sacay, et de Sacay à Nangazaqui, les promenant par toutes les rues comme on avoit fait à Meaco ; et notre Saint prêchant dans toutes les rues avec le même courage, le même succès et le même zele. On ne peut dire combien ils eurent à souffrir de la rigueur de la saison,

durant ce pénible voyage. La joie sensible qui paroissoit sur leur visage, marquoit assez les douceurs intérieures qui accompagnoient leurs tourmens : on eût dit qu'on les menoit en triomphe, tant ils étoient aises de donner leur sang et leur vie pour Jesus-Christ. Fazembure, Gouverneur de Nangazaqui, fut touché jusqu'aux larmes voyant parmi les prisonniers Paul Miki, son ancien ami. Le Saint le pria de ne pas pleurer sur son bonheur; que toute la grace qu'il lui demandoit, c'étoit de leur donner à tous le temps de communier, et il ajouta qu'il souhaiteroit fort de mourir un vendredi. A la vérité il ne manquoit à notre Saint que cette derniere circonstance pour être semblable en sa mort au Sauveur. J'ai l'âge auquel Jesus-Christ est mort, disoit-il quelquefois avec un transport de joie inconcevable; je suis condamné à mourir en croix; il ne me reste plus que de mourir le même jour que mon divin Maître. Ses désirs furent exaucés; car ils eurent tous la consolation de mourir en croix le Vendredi, sur une montagne qu'on a appelée depuis, le Mont des Martyrs, à deux ou trois cents pas de la Ville. Nos trois saints Martyrs étant arrivés à une Chapelle eurent la liberté de se confesser au Pere Pasio qui les y attendoit : ce Pere venoit d'y recevoir les vœux des deux novices, Jean de Gotto et Jacques Kisaï, lorsqu'on leur vint dire que Fazembure les attendoit sur la colline, où se devoit consommer leur Martyre : ils s'y transporterent dans le moment, suivis d'un peuple infini, et ils alloient si vîte qu'à peine pouvoit-on les suivre.

Du plus loin que les saints Martyrs aperçurent leurs croix, ils coururent embrasser chacun la sienne, ce qu'ils firent avec une ardeur et une joie qui fit répandre bien des larmes aux Chrétiens qui étoient présens, et qui causa un nouvel étonnement aux Infidelles. Dès qu'ils furent arrivés, on les attacha par les bras, les cuisses et le milieu du

corps avec des bandes : on y ajouta un collier de fer attaché à la croix, qui leur tenoit le cou fort roide ; après quoi on éleva la croix, et on la plaça dans un trou creusé dans le roc ; la secousse leur causa des douleurs très-aiguës.

On alloit commencer l'exécution, et les bourreaux s'étoient déjà saisis de leurs lances, pour immoler au Dieu vivant ces innocentes victimes, lorsque Jean de Gotto aperçut son pere, qui étoit venu pour lui dire le dernier adieu : Vous voyez, mon pere, lui dit le saint jeune homme, qu'il n'y a rien qu'il ne faille sacrifier pour assurer son salut. J'ai le bonheur de mourir pour la Foi de Jesus-Christ ; rendez-lui en d'éternelles actions de graces. Mon fils, reprit le pere, vous dites vrai, je remercie Dieu de la grace qu'il vous fait, et je le prie de vous continuer jusqu'au bout des sentimens si dignes de votre état ; soyez persuadé que votre mere et moi sommes disposés à vous suivre au combat, si l'occasion s'en présente. Son pere eut le courage de demeurer à ses pieds lorsqu'on enfonça la lance dans son cœur ; et l'on ajoute même qu'il voulut être arrosé du sang de son fils, et qu'en étant tout couvert il se retira en bénissant le Seigneur, et lui rendant mille actions de graces de ce qu'il avoit donné un Martyr à sa famille.

Paul Miki prêcha de sa croix avec une éloquence toute divine, et finit par une courte priere pour ses bourreaux. Le bon Frere Jacques Kisaï âgé de soixante-quatre ans, pénétré des sentimens d'admiration, de dévotion et de tendresse, dès qu'il pensoit à la Passion de Jesus-Christ qu'il avoit toujours présente à son esprit, et qui faisoit le sujet de ses méditations depuis tant d'années, tressailloit de joie, et ne pouvoit pas retenir ses transports amoureux, lorsqu'il se vit attaché à la croix pour y mourir pour l'amour et à l'exemple de son divin Maître. Les croix étant élevées, on vit tous ces saints Martyrs lever les yeux vers le Ciel, of-

frant à Dieu le sacrifice de leur vie, et au moment qu'ils prononcerent tous ensemble le saint Nom de Jesus, les bourreaux leur enfoncerent leurs lances dans le cœur, et au même moment tous consommerent leur glorieux martyre.

On assure que le petit Louis ne cessoit de dire tout haut le *Pater* et l'*Ave Maria*, tout le temps qu'il fut attaché à la choix; et le jeune Antoine invita tous les assistans à chanter avec lui le Pseaume *Laudate pueri Dominum*, tandis que tout le peuple fondoit en larmes. Ce fut le 5 de Février de l'année 1597 que cette bienheureuse troupe, les prémices du Sang Chrétien dans le Japon, augmenta le nombre presque infini des Martyrs de l'Eglise.

Le Ciel fit bientôt connoître par quantité de signes sensibles, la gloire dont il avoit récompensé le courage de ces invincibles soldats de Jesus-Christ; leurs corps conserverent pendant quarante jours toute leur fraîcheur, respectés par les oiseaux de proie qui n'en approcherent point; ils rendoient une odeur suave qui fut aperçue des Païens même. Plusieurs autres merveilles publierent la gloire dont jouissoient dans le Ciel les saints Martyrs, toutes autorisées par des témoignages juridiques. Deux Chrétiens zélés et fervens, s'étant mêlés parmi les Confesseurs pour les assister sur leur route, eurent le bonheur d'avoir part à la même couronne, en récompense de leur charité. Le Pape Urbain VIII, après avoir fait toutes les informations nécessaires, décerna trente ans après aux vingt-six Confesseurs de Jesus-Christ les honneurs dus aux saints Martyrs, en permettant d'en dire la Messe, d'en faire l'Office dans toutes les Eglises de la Compagnie de Jesus, pour les trois Jésuites, par quiconque y voudroit aller honorer leur mémoire; et pour les vingt-trois autres, dans tout l'Ordre de Saint-François; le tout par provision, jusqu'à ce qu'on ait procédé à une Canonisation plus solennelle,

nelle ; ce qui n'empêche point que le Souverain Pontife ne donne aux Martyrs le nom de Saints. On conserve aux College de Meaco les sacrés ossemens des trois Martyrs Jésuites.

La Messe de ces Saints est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saints Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui nos annuâ Sanctorum Martyrum tuorum Pauli, Joannis et Jacobi solemnitate lætificas : concede propitius, ut quorum gaudemus meritis, accendamur exemplis. Per Dominum, etc.

O DIEU ! qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance dans la solennité de vos saints Martyrs, Paul, Jean et Jacques : faites que comme leurs mérites nous donnent de la joie, leur exemple nous donne la ferveur pour les imiter. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Hébreux. Chap. 10.

FRATRES : Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum : et in altero quidem opprobriis et tribulationibus spectaculum facti : in altero autem socii taliter conversantium effecti. Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Nolite itaque amittere confidentiam vestram quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est : ut voluntatem Dei facientes, reportetis pro-

MES FRERES : Remettez-vous en l'esprit ces premiers temps où, après avoir reçu la lumiere, vous avez soutenu de grands combats, et de grandes persécutions. D'un côté servant de spectacle au monde, par les opprobres et les vexations, et de l'autre prenant part aux peines de ceux qui étoient dans le même état : car vous avez compati à ceux qui étoient dans les fers, et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous avez un fonds plus riche et toujours durable. Ne perdez donc point cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie

missionem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit. Justus autem meus ex fide vivit.

d'une si grande récompense: car la patience vous est nécessaire; afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous recevez l'effet de ses promesses. Aussi bien ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra celui qui doit venir, et il ne tardera point; cependant le juste qui est à moi, vit de la Foi.

Plusieurs des saints Peres croient que saint Paul écrivant à des Juifs, leur a écrit en leur propre langue, et que saint Luc ou saint Clément traduisirent son Epître en Grec. Il est plus probable que l'original étoit en Grec, qui étoit alors la langue la plus ordinaire aux Juifs même dispersés dans toutes les Provinces de l'Empire. Le Grec étoit la langue naturelle du saint Apôtre, puisqu'à Tharse on parloit Grec.

RÉFLEXIONS.

Ce qui reste de temps est court, même très-court. Quelle salutaire, mais quelle vive impression ne devroit pas faire sur un cœur Chrétien une vérité si pressante? C'est cette briéveté de la vie, cette poignée de jours qui nous restent, qui a donné tant de dégoût de tout ce qui flatte sur la terre, à tous ceux qui ont comparé la durée de cette vie avec l'éternité. Ce sont ces réflexions qui ont encouragé tant de généreux Martyrs à mépriser non-seulement les douceurs de la vie, mais la vie même au souvenir de ce bonheur infini, de cette éternité heureuse qui nous attend dans le Ciel, et qui mérite bien le sacrifice qu'on fait d'une poignée de jours tristes, peu sereins, toujours fâcheux, et continuellement accompagnés de troubles, de chagrins, de frayeurs et de repentirs. *Le temps est court:* combien de ceux qui lisent aujourd'hui ces réflexions, ne verront pas la fin de cette année! *Le temps est court:* et il y a une longue carriere à fournir, une grande affaire à traiter; il y a un grand nombre de devoirs à remplir, bien des comp-

tes à régler, une grande fortune à faire. *Le temps est court.* Donc on n'a pas de temps à perdre; donc il faut se hâter; donc on doit faire toute la diligence pour faire un bon usage de ce temps. Cette conséquence est naturelle : un homme Chrétien, un homme sage peut-il conclure autrement ? Cependant c'est tout autrement qu'on conclut. Le temps est court. Donc il faut user, il faut perdre cette poignée de jours, cette briéveté du temps à des plaisirs peu Chrétiens, à des amusemens frivoles, à des riens. Le temps est court; et plusieurs le passent dans une molle oisiveté, et ne savent à quoi employer ce temps; ceux même qui sont les moins oisifs, n'en font pas un meilleur usage. On met tout ce temps à courir après une fumée, une ombre, un fantôme. On l'emploie à amasser de grandes richesses, sans savoir pour qui; à bâtir une haute fortune qui doit nous écraser; à se faire un nom qui ne doit rester que dans quelques vieux parchemins et dans des registres. Le temps est court, dit l'Apôtre : que ceux qui vivent dans l'abondance, ne soient donc riches que pour faire du bien aux pauvres; que ceux qui sont nés dans la pourpre, ne soupirent qu'après le Ciel; que ceux qui vivent dans l'affliction et dans les adversités, aient sans cesse les yeux attachés sur la récompense; que ceux à qui tout rit, se regardent comme des exilés, et qu'ils répondent aux mondains, comme les vrais Israëlites à ceux de Babylone. Comment un véritable Chrétien peut-il se divertir dans une terre étrangere ? Faits pour le Ciel, qu'est-ce qui peut nous plaire dans notre exil ? Les fruits que le monde présente ne sauroient être de notre goût. Quand on est persuadé que certainement dans peu de mois, peut-être même dans peu d'heures, on doit être dépouillé de toutes les richesses qu'on a, de tous les biens, de toutes les dignités qu'on possede, on ne peut guere y attacher son cœur. Etre riche, et être toujours dans l'incertitude

si on le sera long-temps, c'est ne l'être pas. Que de raisons l'on a d'user des choses de ce monde comme si on n'en usoit point ! car la figure de ce monde passe. Ce monde n'est proprement qu'une figure qui n'a rien de solide, un songe qui amuse, une ombre qui trompe, un fantôme qui impose et qui fait gémir. Le monde n'a de réel, pour ainsi dire, que les amertumes et les chagrins. On peut dire que ces parures brillantes, ces honneurs éblouissans, ces plaisirs tumultueux, ne sont qu'en peintures; beaux dehors, riantes apparences, scenes qui changent à toute heure, et voilà tout. Quelle folie de s'attacher à une ombre, à une figure qui passe !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 21.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Cùm audieritis prælia et seditiones, nolite terreri : oportet primùm hæc fieri, sed nondùm statim finis. Tunc dicebat illis : Surget gens contra gentem, et regnum adversùs regnum. Et terræ motus magni erunt per loca, et pestilentiæ, et fames, terroresque de cœlo, et signa magna erunt. Sed ante hæc omnia, injicient vobis manus suas, et persequentur, tradentes in synagogas et custodias, trahentes ad Reges et Præsides propter nomen meum : continget autem vobis in testimonium. Ponite ergo in cordibus vestris non præmeditari quemadmodum respondeatis. Ego enim dabo vobis os

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Quand vous entendrez parler de guerres et de révoltes, ne vous alarmez pas; il faut que ces choses arrivent auparavant, mais ce ne sera pas encore sitôt la fin. Il leur disoit aussi : les Nations s'éleveront contre les Nations, les Royaumes contre les Royaumes; il y aura de tous côtés, de grands tremblemens de terre, des pestes et des famines, et il paroîtra au Ciel des phénomenes terribles et de grands prodiges, mais avant tout cela on se saisira de vous, on vous persécutera, vous livrant aux Synagogues, vous emprisonnant, vous traînant devant les Rois et devant les Gouverneurs, à cause de mon nom; et cela vous arrivera,

et sapientiam, cui non poterunt resistere et contradicere omnes adversarii vestri. Trademini autem à parentibus et fratribus, et cognatis et amicis, et morte afficient ex vobis: et eritis odio omnibus propter nomen meum: et capillus de capite vestro non peribit. In patientia vestra possidebitis animas vestras.

afin que vous me serviez de témoins. Mettez-vous donc bien dans l'esprit de ne point songer par avance, comment vous devez répondre; car je vous donnerai des paroles et une sagesse auxquelles tous vos ennemis ne pourront résister, ni rien opposer: vous serez livré par votre pere et votre mere, par vos freres, par vos parens et par vos amis; ils en feront mourir quelques-uns d'entre vous, et vous serez en haine à tout le monde, à cause de mon nom; cependant il ne se perdra pas un seul des cheveux de votre tête; par votre patience vous serez maîtres de vos ames.

MÉDITATION.

Des trois saints Martyrs Paul Miki, Jean de Gotto et Jacques Kisaï.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle fidélité ces trois saints Martyrs ont répondu à la grace que Dieu leur avoit faite, en les faisant naître de parens Chrétiens au milieu des Idolâtres. Quelle pureté de mœurs dans un pays si corrompu! quelle vigilance, quel soin pour se défendre de l'impression que pouvoit faire sur eux le mauvais exemple que leur donnoient sans cesse les Païens! Quelle attention pour se défendre de tant de pieges! Ils conservent leur innocence dans un âge où les passions font d'ordinaire tant de dégâts; dans un climat où l'amour du plaisir, où le penchant au vice prévient d'ordinaire l'âge de raison; dans un pays où regne le Paganisme. Une tendresse de dévotion se répand dans leur cœur presque dès le berceau; aussi méritent-ils, par leur constante persévérance dans la pratique de

la vertu, la gloire et le bonheur du martyre. Nous naissons pour ainsi dire Chrétiens dans un pays où la Religion Chrétienne fleurit, dans un temps où les exemples de tant de gens de bien, où l'exercice public et pompeux de la Religion, où la piété rendue dominante et sensible nous sollicite si fort, par la parole des plus zélés Prédicateurs, par le secours des Sacremens, par le nombre des livres pieux, par la force et l'éloquence muette de tant de bons exemples ; et cependant l'innocence fait un triste naufrage dans le temps le plus calme et le plus serein, souvent même avant que de sortir pour ainsi dire du port ; et la corruption des mœurs, la licence et la dissolution, l'irréligion même sont aujourd'hui de tous les âges ; il semble que pour nous confondre davantage, Dieu nous donne trois modeles de la plus brillante vertu dans ces trois Saints, tous trois d'une naissance et d'un âge différent. Saint Paul Miki naît de parens distingués par leur noblesse et par leurs emplois. Saint Jean de Gotto est d'une famille opulente, et saint Jacques Kisaï naît humble et pauvre artisan. Jean de Gotto est à la fleur de sa jeunesse, Miki n'a que trente-trois ans, et Kisaï en a plus de soixante ; tous trois cependant menent une vie Chrétienne, une vie fervente, une vie sainte dans leur âge, dans leur condition, dans leur état. L'âge, la qualité ou l'obscurité de la naissance et de la condition, seront-ils un prétexte suffisant pour excuser devant Dieu nos déréglemens, notre lâcheté, nos désordres ? Mon Dieu que l'exemple de l'innocence, du courage, de la piété des Saints, condamnera de lâches Chrétiens et les rendra inexcusables !

SECOND POINT.

Considérez que rien ne confond et ne condamne davantage notre lâcheté et notre mollesse, que la mortification et la magnanimité des saints Martyrs.

Ces Héros Chrétiens étoient hommes comme nous, sujets aux mêmes passions, exposés aux même dangers et à de plus grands; sujets aux mêmes infirmités, trouvant par-tout les mêmes obstacles; ils n'avoient pas un autre Evangile; nous ne sommes pas d'une autre Religion. N'excusons point notre lâcheté sur le manque de graces : plusieurs de nous en ont peut-être plus qu'eux; nous en avons tous eu assez pour nous faire Saints. S'ils ont eu préférablement à nous de ces graces extraordinaires qui font les Martyrs, c'est qu'ils ont été fidelles aux plus communes, aux plus ordinaires. Il ne tient qu'à nous d'y correspondre autant qu'eux. Si nous n'avons pas le bonheur de mourir pour la Foi, il ne tient qu'à nous de vivre selon les lois et les maximes de l'Evangile. Ils ont été Religieux, saint Jean de Gotto et saint Kisaï n'étoient que Novices. Mais la régularité, l'humilité, la dévotion et la ferveur sont de tous les états et de tous les âges. Saint Miki a annoncé la Foi avec éloquence, avec succès ; son zele a opéré de merveilleuses conversions : nous pouvons être tous Apôtres ; que notre cœur soit plein de Dieu, nos paroles, nos entretiens feront des conquêtes à Jesus-Christ ; et si nous n'avons ni le talent de parler, ni l'occassion d'exhorter, nul qui ne puisse prêcher efficacement par ses exemples. Qu'on soit dans une Communauté, qu'on soit dans sa famille : quel bien ne font pas parmi tous ceux qui vivent sous la même regle, la vie exemplaire et réguliere des fervens et des parfaits ? Quel bien ne font pas un pere et une mere de famille, dont la piété et la vie unie et chrétienne font une permanente exhortation ? L'art d'être Saint s'apprend bien plus aisément par les yeux que par les oreilles. Les avis les plus salutaires perdent toute leur force, quand on ne fait rien de ce qu'on conseille aux autres. Une piété exemplaire fût-elle muette, elle n'est jamais sans fruit. La Croix n'étoit pas moins une Croix à l'égard de nos saints Martyrs Japonois, qu'elle l'est

à l'égard de tous les Fidelles. Ils la souhaitent, ils l'embrassent avec plaisirs, quoique ce soit sur cette Croix qu'ils doivent finir leur vie. Nous sommes de la même Religion que ces Héros Chrétiens, nous croyons les mêmes vérités, nous avons le même Evangile : quelle monstrueuse différence entre notre vie et la leur ! Aurons-nous le même sort, la même récompense ?

Ne permettez pas, Seigneur, vous qui êtes le Sauveur d'eux et de nous, ne permettez pas que toutes ces salutaires réflexions nous soient inutiles; nous vous en prions par les mérites de ces saints Martyrs. Augmentez notre foi, embrasez notre cœur de la même charité, éclairez notre esprit des mêmes lumieres ; et faites par votre miséricorde, que fidelles désormais à votre grace, nous travaillions désormais efficacement à notre salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Pretiosa in conspectu Domini mors Sanctorùm ejus. Psal. 115.

Que la mort de vos Saints, Seigneur, est précieuse à vos yeux !

Quis me separabit à charitate Christi ? tribulatio ? an angustia ? an fames ? an nuditas ? an periculum ? an persecutio ? an gladius ? Rom. 8.

Qui est-ce qui me séparera jamais de l'amour de Jesus-Christ ? sera ce la tribulation, ou les angoisses, ou la faim, ou la nudité, ou les dangers, ou la persécution, ou la mort même ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'EXEMPLE des Saints confond notre lâcheté et rend frivoles toutes nos excuses. N'alléguons pas notre foiblesse pour excuser notre lâcheté; c'est un pauvre titre. Notre véritable foiblesse, c'est notre mauvaise volonté. Il n'y a que les hérétiques, qui pour autoriser leurs déréglemens rejetent tous

leurs désordres sur une prétendue impuissance invincible à cause de la foiblesse. Il est vrai que nous ne sommes de notre propre fonds que foiblesse; mais la grace qui ne manque jamais à personne pour faire le bien commandé, supplée éminemment à cette impuissance naturelle. Nul Saint qui ne doive son salut, son bonheur éternel à la grace du Rédempteur; nul damné qui ne soit convaincu durant toute l'Eternité, qu'il a été lui seul l'artisan de sa réprobation éternelle. Les Saints ont eu d'aussi grands obstacles à vaincre, d'aussi fortes passions à dompter, une aussi grande foiblesse à surmonter; nous avons même ce qu'ils n'avoient pas, je veux dire le secours de leurs bons exemples. Ils se sont faits saints avec la grace du Seigneur; nous le pouvons ayant le secours de la même grace. Convainquez-vous bien aujourd'hui de cette importante vérité; faites ces réflexions consolantes à toutes les fêtes des Saints; nul qui ne nous reproche notre volontaire foiblesse. Profitez de l'exemple qu'ils nous donnent, et de la leçon qu'ils nous font.

2.° Aimez la Croix, et vous sentirez peu votre foiblesse; soyez mortifié, et vous serez fidelle et généreux. Nos sens sont alarmés au seul souvenir des préceptes et des maximes de l'Evangile. Les passions se révoltent au seul nom de mortification, et l'amour-propre toujours d'intelligence avec ces ennemis de notre salut, se récrie contre la morale chrétienne. N'écoutez point leurs cris, méprisez et leurs efforts et leurs menaces. Aimez la Croix, pratiquez la mortification, ne passez aucun jour sans honorer le Crucifix, baisez-le souvent, demandez tous les jours à Jesus-Christ sur la Croix, l'esprit de mortification; cette dévotion particuliere à la Croix, est d'un grand secours, et contribue beaucoup à nous rendre mortifiés, moins délicats et moins sensibles.

SIXIEME JOUR.

SAINTE AGATHE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE Agathe, la premiere des quatre principales Vierges et Martyres de l'Occident, si célebre dans toute l'Eglise, naquit en Sicile environ l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 250. La ville de Catane se glorifie d'avoir été le lieu de sa naissance; celle de Palerme prétend avoir cet honneur; ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle demeuroit à Palerme dans le temps de la persécution, et qu'elle souffrit le martyre à Catane.

Elle étoit d'une des plus nobles familles de la Sicile; ses parens étoient Chrétiens; ils l'éleverent dans la piété, et lui donnerent une éducation digne de sa naissance.

Agathe avoit de l'esprit, elle étoit riche, elle passoit pour la plus belle personne de son temps, et sa vertu la distinguoit encore davantage. Elle y fit de si grands progrès, qu'elle résolut dès son enfance de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ; elle fit vœu de virginité, et devint dès ce premier âge le modele et l'admiration de plus saintes Vierges.

L'ennemi du salut ne put pas voir une vertu si éclatante sans dépit. Il excita de furieuses tempêtes pour ébranler sa résolution. Agathe fut recherchée en mariage par tout ce qu'il y avoit de gens de qualité; elle eut bien des combats à soutenir, et elle remporta toujours une pleine victoire.

Elle demeuroit à Palerme, lorsque Quintien, Gouverneur de Sicile, entendit parler à Catane du mérite extraordinaire, et de toutes les belles qualités de la servante de Jesus-Christ. Il voulut la voir; et sur le simple récit qu'on lui fit de ses

grands biens et sa rare beauté, il forma dès-lors la résolution de l'avoir pour épouse, et l'envoya chercher.

Sainte Agathe apprenant l'ordre du Gouverneur, ne douta point que Dieu n'eût accepté le sacrifice qu'elle lui avoit fait de sa vie, et que le temps de l'accomplir ne fût venu. Elle entre dans sa chambre, et comblée de joie par l'espérance de joindre bientôt la glôire du martyre à l'honneur de la virginité, elle se met à genoux, et fait cette priere : Jesus-Christ mon Seigneur, mon Dieu et mon divin Epoux, vous savez quels sont mes sentimens, vous voyez mon cœur, vous le possédez seul, et vous le posséderez éternellement sans partage. Conservez-moi contre le Tyran. Je suis votre brebis, défendez-moi du loup, et accordez-moi la grace de vous être immolée comme une victime qui vous est depuis long-temps consacrée; l'heure du sacrifice s'approche, daignez exaucer mes vœux. Sa priere finie, elle se leve et part pour Catane. Elle ne s'occupa durant tout le chemin que du bonheur qu'il y a de donner son sang pour Jesus-Christ; son voyage ne fut qu'une oraison continuelle; et animée d'une nouvelle confiance, elle marchoit à la mort comme au triomphe.

L'Empereur Dece venoit de faire publier de terribles édits contre les Chrétiens. Quintien crut cette conjoncture favorable pour venir à bout de son dessein, en obligeant la Sainte de renoncer à la Religion Chrétienne.

L'ayant vue, il en fut épris, et ne pouvant se résoudre à lui parler en Juge, il se contenta de la mettre entre les mains d'une malheureuse femme, nommée Aphrodise qui faisoit profession de prostituer les filles, et qui en avoit plusieurs chez elle qui vivoient dans la dissolution.

Le Tyran ne pouvoit pas condamner notre Sainte à un supplice qui lui fît plus d'horreur. On

ne peut dire ce qu'elle eut à souffrir des sollicitations, des manieres dures et outrageantes de ces misérables créatures, pendant un mois qu'elle fut dans cette infame maison. Elle ne faisoit que pleurer devant Dieu, le priant sans cesse de ne la pas abandonner dans une si furieuse tempête. Sa constance inébranlable désespéra ces malheureuses. Aphrodise alla déclarer à Quintien qu'il lui seroit plus aisé d'amollir un diamant, que de vaincre la fermeté de la jeune Agathe; qu'elle étoit Chrétienne, et qu'il n'y avoit point d'espérance de la pervertir.

A ces paroles Quintien entre en fureur, et jure par les Dieux qu'il s'en vengera par les plus horribles supplices. Il la fait paroître devant lui, et d'un ton menaçant il lui demande quel est son nom, et quelle est sa condition. Je m'appelle Agathe, répond la Sainte; ma famille vous est trop connue pour que vous ignoriez qui je suis. Il est étonnant, répondit le Gouverneur, qu'étant libre et d'une si grande qualité, vous vous rabaissiez au rang des esclaves. Si c'est être esclave que d'être servante de Jesus-Christ, répart Agathe, je fais gloire de l'être, je ne trouve de véritable noblesse qu'à le servir. Le Gouverneur la pressa de sacrifier aux Dieux de l'Empire, et la menaça de l'y forcer par la rigueur des plus cruels supplices. Vous voulez que je sacrifie aux Dieux de l'Empire, répliqua la Sainte, et quels sont ces Dieux? des statues de bois ou de marbre; un Jupiter, qui selon vos histoires est un scélérat; une Vénus à qui votre femme auroit honte de ressembler.

Le Gouverneur irrité d'une réponse si spirituelle et si hardie, la fit souffleter; et n'osant pas pousser plus loin l'interrogatoire, fit renfermer Agathe dans une obscure prison, pour la disposer ou à renoncer à la Foi, ou à souffrir les plus horribles tourmens.

Le lendemain Quintien se fit amener la Sainte, et lui demanda si elle avoit songé sérieusement à sauver sa vie : elle répondit qu'oui. Renoncez donc à Jesus-Christ, reprit Quintien. A Jesus-Christ ! repartit-elle, eh, c'est lui qui est mon salut et ma vie : ne pensez pas de m'effrayer par vos menaces et vos tourmens ; le cerf brûlé d'une soif ardente ne cherche pas avec plus d'empressement une source d'eau vive, que je souhaite de donner ma vie pour l'amour d'un Sauveur qui m'a rachetée au prix de son sang. Employez le fer et le feu, rien ne sauroit me séparer de celui que j'aime plus que moi-même ; vous pouvez m'ôter la vie, mais vous ne me ferez pas perdre la Foi.

Une réponse si généreuse irrita le Tyran. Il ordonna qu'on la mît au chevalet, qu'on la rouât de coups, qu'on la déchirât avec des ongles de fer et qu'on lui brûlât les côtés avec des lames ardentes. Cette multiplicité de supplices tous plus cruels sur son corps si délicat, faisoit horreur aux assistans ; cette sainte fille les souffroit non-seulement avec constance, mais même avec joie.

Quintien en devint plus furieux, et par une cruauté jusqu'alors inouïe, après lui avoir fait tenailler les mamelles, il en vint jusqu'à cet excès de barbarie que de les lui faire couper. La Sainte ne céda point à une si cruelle et si vive douleur ; elle se contenta de représenter au Tyran, que quelque horrible que fût son inhumanité, rien ne pouvoit ébranler sa constance. Quintien fut si honteux de se voir vaincu par la fermeté de cette jeune fille, qu'il la renvoya dans la prison, avec ordre de la laisser mourir de ses blessures.

A peine la Sainte fut dans le cachot, qu'une lumiere surnaturelle en bannit toute l'horreur. Saint Pierre lui apparut et la guérit miraculeusement. Ce que Quintien ayant appris, il la fit revenir devant son Tribunal, et sans vouloir approfondir la cause d'une guérison si miraculeuse, que

les Païens avoient coutume d'attribuer à la magie et à des enchantemens : Il faut vous résoudre, lui dit-il, à adorer nos Dieux sur l'heure même, ou à vous voir livrée à de nouveaux supplices plus horribles que tous les précédens. Comme il n'y a de Dieu que celui que je sers, répond la Sainte, je n'en saurois adorer d'autres. A ces paroles le Tyran irrité, ordonne qu'elle soit traînée sur des charbons ardens, et sur des pointes de pots cassés; mais ce fut encore un nouveau sujet de triomphe pour la Sainte, car au moment de cette cruelle exécution, il se fit un tremblement de terre dans toute la ville, qui jeta par-tout la frayeur : plusieurs édifices furent renversés, et une muraille en tombant écrasa Silvain Conseiller, et Falcone ami de Quintien, qui étoient les principaux auteurs de ses cruautés; sur quoi tout le peuple s'étant soulevé, Quintien fut obligé de s'enfuir, et sainte Agathe fut ramenée en prison, où étant arrivée elle fit cette priere :

Dieu tout-puissant et éternel, qui par un pur effet de votre miséricorde infinie, avez bien voulu prendre un soin particulier de cette jeune fille dès le berceau, et la préserver de l'amour contagieux du monde, pour n'embraser mon cœur que du feu de votre amour; mon Sauveur Jesus-Christ, qui m'avez conservé au milieu de tant de tourmens pour la gloire de votre nom, et pour confondre toutes les puissances des ténebres, daignez recevoir mon ame dans l'éternel séjour des Bienheureux; c'est la grace que j'attends de votre infinie miséricorde. Et en finissant sa priere elle expira. Cette précieuse mort arriva le cinquieme de Février de l'année 251. Ce saint corps fut d'abord enlevé par les Chrétiens, enseveli à Catane avec toute la vénération et la piété qu'un martyre si éclatant exigeoit de tous les Fidelles.

Quintien ayant su la mort de la Sainte, et craignant une sédition, se retira avec précipita-

ion. Mais à peine étoit-il en chemin, qu'étant entré dans un bateau pour passer la riviere de Sinethe, qu'on nomme à présent Jarrete, l'un de ses chevaux le prit à la gorge, et un autre le jeta d'un coup de pied dans la riviere, sans que l'on pût ni le sauver, ni même trouver son corps.

Sainte Agathe fut célebre dans tout le monde Chrétien, dès le jour de sa mort. Les miracles que Dieu opéra dès-lors à son sujet, firent bientôt sentir combien elle étoit puissante auprès de Dieu, et de quel secours elle étoit à la ville de Catane; car avant la fin de l'année, le Mont-Etna ayant vomi des torrens de feu qui sembloit devoir consumer toute la ville, on prit le voile qui couvroit son tombeau, et l'opposant aux flammes, on vit le feu s'arrêter aussitôt; en sorte que l'embrasement ayant commencé le premier de Février, cessa le cinquieme, qui étoit le jour de la mort et de la solennité de la Sainte. Le même miracle est arrivé plusieurs autres fois, et l'on expérimente tous les jours les effets de la puissante protection de sainte Agathe.

Son Office est fort ancien dans la Liturgie de l'Eglise; il a cela de singulier, aussi bien que celui de sainte Agnès, que les Pseaumes qu'on y emploie sont pris du commun d'un Martyr, pour faire souvenir les Fidelles du courage héroïque, et de cette vertu mâle qu'elle a fait paroître dans la défense de sa foi et de sa virginité. Son nom a été inséré dans le Canon de la Messe; et l'on remarque que les Anglois ont conservé son nom dans leur Calendrier, comme une marque de leur ancienne vénération pour cette Sainte.

La Messe de ce jour est en l'honneur de sainte Agathe.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui inter cætera potentiæ tuæ miracula,	O Dieu! qui entre les autres merveilles de votre

etiam in sexu fragili victoriam Martyrii contulisti : concede propitius, ut qui beatæ Agathæ Virginis et Martyris tuæ natalitia colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum nostrum, etc.

puissance, avez fait remporter la victoire du martyre au sexe même le plus fragile; faites-nous la grâce qu'en suivant l'exemple de votre Vierge et Martyre sainte Agathe, dont nous célébrons la fête, nous puissions aller à vous. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Corinthiens. Chap. 1.

Fratres : Videte vocationem vestram, quia non multi sapientes secundùm carnem, non multi potentes, non multi nobiles : sed quæ stulta sunt mundi elegit Deus, ut confundat sapientes : et infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia : et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret : ut non glorietur omnis caro in conspectu ejus. Ex ipso autem vos estis in Christo Jesu, qui factus est nobis sapientia à Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio : ut quemadmodum scriptum est : Qui gloriatur, in Domino glorietur.

Mes Freres : Voyez ce que vous êtes d'appelés : et qu'il n'y en a pas beaucoup parmi vous qui fussent sages selon la chair, ou puissans, ou nobles. Mais ce qui est plein de folie devant le monde, Dieu l'a choisi pour confondre les sages; et ce qui est foible devant le monde, il l'a choisi pour confondre ce qu'il y a de plus fort. Il a choisi enfin ce qu'il y avoit de moins noble, de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont : afin que nul homme n'ait de quoi se glorifier devant lui. Or, c'est par lui que vous êtes ce que vous êtes en Jesus-Christ, qui a été établi de Dieu pour être notre sagesse, notre justice, notre sainteté et notre rédemption, afin que suivant ce qui est écrit : quiconque se glorifie, ce soit dans le Seigneur qu'il se glorifie.

Saint Paul étant à Ephese, apprit de quelques Corinthiens de la maison de Cloé, ce qui se passoit dans leur Eglise, les divisions qui régnoient parmi les Fidelles; les uns disant : je suis disciple de Paul, les autres : je suis disciple de Pierre. Il y

çut en même temps des lettres que ceux de Corinthe lui écrivoient pour le consulter sur plusieurs points de morale, et singuliérement sur le mariage et sur la continence. C'est ce qui l'obligea de leur écrire cette premiere lettre, l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 56.

RÉFLEXIONS.

Voyez ce que vous êtes d'appelés. Nous ne pensons pas assez souvent au bienfait de notre vocation au Christianisme. Nous pouvons naître de parens Hérétiques ou Païens. Quelle grace d'être né dans le sein de l'Eglise ! quel bonheur d'avoir été régénéré dans les eaux salutaires du Baptême ! quelle faveur d'être de ce petit troupeau dont Jesus-Christ est le Pasteur ! Nul effet du hazard ; tout est l'ouvrage de la Providence. Comprenons-nous le prix de ce bienfait ? Nul ne peut être sauvé hors de l'Eglise : nous avons l'avantage d'être ses enfans ; quelle faute d'estimer peu ce singulier bienfait ! quelle indignité de manquer de reconnoissance ! Dieu prend plaisir de choisir ce qu'il y a souvent de plus abject dans le monde pour opérer ses plus grandes merveilles, pour confondre par-là notre orgueil. Quand serons-nous guéris d'une passion qui approche si fort de la folie ; quand sentira-t-on le ridicule de l'orgueil ; mais quand comprendra-t-on le mérite, la noblesse et les avantages de l'humilité chrétienne ? Que sommes-nous, nous qui durant toute une éternité n'avons rien été, et qui à présent même, quelque haute place que nous occupions, quelque grand nom que nous ayons, de quelque prétendu mérite que nous nous flattions, si nous sommes dans le péché mortel, nous sommes au-dessous de rien aux yeux de Dieu, qui seul pense juste de toutes choses ? En vérité, que nous sommes insensés, que nous faisons pitié quand nous nous en faisons accroire ! Que pense-t-on de ces esprits malades qui, dans

une condition vile et abjecte, s'imaginent d'être Princes, et parlent d'un air de fierté et d'un ton de Souverain ? Que devons-nous penser de nos airs de hauteur, de notre sotte vanité, de notre présomption, de notre suffisance ? Nul vrai mérite sans la vertu. C'est la Religion, c'est la véritable piété, c'est la fidélité au service de Dieu qui rendent les hommes respectables aux Anges même. Nul bon esprit que celui qui juge sainement de toutes choses. Nulle sagesse que la sagesse chrétienne. Tout homme qui raille des vérités de la Religion, ou qui les méprise est méprisable. C'est un petit génie, qui n'ayant qu'une sphere fort limitée, et ne perdant jamais la terre de vue, pense et parle des choses spirituelles, comme un aveugle juge des différens objets. Une personne qui ne fait pas plus de cas des plus riches diamans que des pierres communes, a bien peu d'esprit ; et celui qui se divertit au milieu des plus grands dangers sans les connoître est bien à plaindre ! Un libertin fait tout cela. Jesus-Christ est notre sagesse : tout ce qui n'est pas conforme à sa doctrine et à ses sentimens n'est qu'erreur et folie. Toute notre gloire doic être à le servir, toute notre sagesse à vivre selon ses maximes : il n'y en a pas d'autres. De quoi nous glorifions-nous ? Toute notre gloire est en Jesus-Christ, nous ne devons nous glorifier que dans lui.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

In illo tempore : Accesserunt ad Jesum Pharisæi tentantes eum et dicentes : Si licet homini dimittere uxorem suam, quacumque ex causa ? Qui respondens, ait eis : Non legistis, quia

En ce temps-là les Pharisiens s'approcherent de Jesus pour le sonder, et lui dirent : Est-il permis à un homme de renvoyer sa femme pour quelque sujet que ce soit ? Il leur répondit :

ui fecit hominem ab ini-o, masculum et feminam ecit eos! Et dixit: Propter hoc, dimittet homo pa-rem et matrem, et adhærebit uxori suæ, et erunt luo in carne una. Itaque am non sunt duo, sed una aro. Quod ergo Deus conunxit, homo non separet. Dicunt illi: Quid ergo Moïses mandavit dare libel-um repudii, et dimittere? Ait illis: Quoniam Moïses ad duritiam cordis vestri permisit vobis dimittere uxores vestras; ab initio autem non fuit sic. Dico autem vobis, quia quicumque dimiserit uxorem suam, nisi ob fornicationem, et aliam duxerit, mæchatur: et qui dimissam duxerit, mæchatur. Dicunt ei Discipuli ejus: Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere. Qui dixit illis: Non omnes capiunt verbum istud: sed quibus datum est. Sunt enim eunuchi, qui de matris utero sic nati sunt: et sunt eunuchi, qui facti sunt ab omnibus: et sunt enuchi, qui se ipsos castraverunt propter regnum Cœlorum. Qui potest capere, capiat.

N'avez-vous pas lu que celui qui a fait l'homme au commencement du monde, fit l'un mâle, et l'autre femelle; et qu'il dit: C'est pour cela que l'homme laissera son pere et sa mere, et qu'il s'attachera à sa femme, et ils seront deux en une seule chair. Ainsi, ce que Dieu a joint, que l'homme ne le sépare pas. D'où vient donc, lui dirent-ils, que Moïse a réglé qu'on donnat un acte de divorce à la femme, et qu'on la renvoyât? Il leur répondit: c'est à cause de la dureté de votre cœur que Moïse vous a permis de renvoyer vos femmes; mais il n'en a pas été de même au commencement du monde. Or, je vous dis que quiconque renverra sa femme, hors que ce soit pour adultere, et en épousera une autre, devient adultere lui-même; et que celui qui épousera celle qu'on aura renvoyée, devient adultere aussi. Ses Disciples lui dirent: Si telle est la condition d'un homme à l'egard de sa femme, il n'est pas expédient de se marier. Sur quoi il leur dit: Tous ne comprennent pas cela: il n'y a que ceux à qui il a été donné. Car il il y a des eunuques qui sont venus tels du ventre de leur mere; il y en a qui ont été fait eunuques par les hommes, et il y en a qui se sont eux-mêmes fait eunuques pour le Royaume des Cieux. Qui peut comprendre cela, le comprenne.

MÉDITATION.

Des vérités de notre Religion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les vérités de notre Religion sont des vérités éternelles, invariables, permanentes, qui ne sauroient être affoiblies par les subtilités de l'esprit, ni altérées par la corruption du cœur, et encore moins par les révolutions des temps et les mœurs des peuples ; elles sont, à proprement parler, ce qu'on doit appeler des vérités.

Que les hommes raisonnent comme il leur plaira, que les libertins sophistiquent leurs pensées tant qu'ils voudront, que l'amour-propre emploie ses ruses et ses subtilités, que le cœur humain se récrie, que les sens se révoltent, il sera toujours vrai que nous ne sommes dans ce monde que pour servir Dieu, que pour l'aimer, que pour lui plaire ; que notre unique affaire est celle du salut ; que le chemin qui conduit en enfer est large et fréquenté, que la voie du Ciel est étroite ; que le monde est l'ennemi de Jesus-Christ ; que rien n'est plus pernicieux que de suivre les maximes du monde. Il sera toujours vrai qu'une vie molle et délicieuse ne sauroit être une vie chrétienne ; que nous ne saurions être les Disciples de Jesus-Christ, si nous ne menons une vie crucifiée. Que la charité, l'humilité, la mortification, la régularité des mœurs, la modestie doivent caractériser le Chrétien ; que le péché est le souverain mal, et à proprement parler le seul mal. Que les adversités et les croix sont des trésors à qui sait s'en servir ; que toute notre félicité consiste à être dans la grace de Dieu, et que le souverain malheur est de mourir dans sa disgrace. Qu'il y a un enfer où toute la puissance de Dieu allume des feux éternels pour punir éter-

nellement les pécheurs ; et qu'il n'y a point d'autre voie pour aller dans le Ciel, que celle de l'innocence ou de la pénitence.

Il sera toujours vrai que ni ceux qui font injustice, ni les impudiques, ni les fornicateurs, ni les adulteres, ni ceux qui s'abandonnent au péché de mollesse ou autres infames péchés ; ni ceux qui retiennent le bien d'autrui, ni les avares, ni les ivrognes, ni les médisans, ni ceux qui vivent de rapine, ni ceux qui ne pardonnent pas de tout leur cœur les injures, ni les Idolâtres, ni les hérétiques, ni ceux qui sont hors de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, ou qui ne se soumettent pas aux décisions de cette Eglise, ne posséderont point le Royaume de Dieu. Voilà la morale de notre Religion, voilà les vérités éternelles que l'Eglise a apprises de Jesus-Christ. Voilà la loi, voilà l'objet de notre créance. C'est selon ces principes incontestables, que les Saints ont agi ; c'est sur ces vérités pratiques que nous serons jugés : vivons comme il nous plaira ; de quelque état, de quelque condition que nous soyons, voilà quelle doit être la regle de nos mœurs et de notre conduite.

O mon Dieu ! quel fonds immense de réflexions ces vérités ne m'ouvrent-elles pas ! Et quelle source intarissable de regrets et de justes frayeurs dans ces réflexions même !

SECOND POINT.

Considérez si ces grandes et importantes vérités feront un jour votre consolation, ou si elles ne seront point pour vous un sujet de désespoir, en servant de motif à l'arrêt décisif de votre sort éternel, et à la plus terrible de toutes les sentences.

Avez-vous jusqu'ici réglé votre vie sur ce plan ? Ces vérités divines ont-elles été la regle de vos mœurs ? Cette morale de Jesus-Christ a-t-elle été la vôtre ? Pouvez-vous dire sincérement : *Hæc omnia custodivi à juventute mea.* Depuis mon âge de

raison, depuis ma premiere jeunesse, j'ai suivi cette voie; j'ai gardé ces commandemens, je n'ai point connu d'autres maximes.

Pénétré de ces grandes vérités, j'ai toujours aimé mon Dieu, je l'ai servi avec fidélité; rien ne m'a tant occupé que l'affaire de mon salut; je n'ai jamais perdu de vue ma derniere fin! mes jours se sont passés dans l'innocence.

Si j'ai été assez malheureux pour la perdre cette innocence par le péché, j'en ai fait une assez longue pénitence. Ennemi du monde et de ses vanités, quelle horreur n'ai-je pas eue de ses maximes. Notre conscience nous rend-elle ce témoignage? L'Evangile est-il la regle de nos mœurs? notre vie est-elle ressemblante à celle des Saints? Sommes-nous véritablement les disciples de Jesus-Christ? Nos désirs, nos paroles, nos sentimens ne prouveroient-ils point le contraire?

Douter des dogmes de notre Religion, c'est infidélité. Serions-nous plus fidelles, si nous doutions de sa morale? Les vérités spéculatives doivent régler l'esprit, et celles de morale le cœur. Celles-là m'apprennent ce que je dois croire, et celles-ci comme je dois vivre. Les œuvres sont comme l'ame de la foi. Une foi sans les œuvres, est une foi morte. Un Chretien qui ne vit pas conformément aux vérités qu'il fait profession de croire, n'est qu'un fantôme de Chrétien.

Mon Dieu! la sécurité où nous vivons n'est-elle point un funeste assoupissement? Nous croyons de si grandes et de si importantes vérités, sans que nous en soyons meilleurs. Qui nous rassure? Quelle violence ne faut-il pas faire pour être sauvé! Quelle victoire sur ses passions! Quelle mortification durant toute la vie! Quelle pureté, quelle droiture, quelle humilité! C'est à ces traits qu'on reconnoît les Elus de Dieu: serviroient-ils ces traits à faire notre portrait; et à nous voir, se rappelle-t-on les vérités pratiques de l'Evangile!

Hé ! Seigneur, que n'ai-je pas à me reprocher. Hélas ! j'ai tout à craindre à la vue des vérités pratiques de ma Religion. Elles font mon procès ; mais, mon doux Jesus, j'en appelle au tribunal de votre miséricorde, et puisque vous voulez bien me faire la grace de me faire connoître et détester mes égaremens, je vous supplie de me donner le temps et la grace de les réparer, en réglant désormais ma vie sur les vérités que je crois.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beati, qui scrutantur testimonia ejus : in toto corde exquirunt eum. Psal. 118.

Heureux ceux, ô mon Dieu, qui instruit de votre sainte Loi, la pratiquent et vous cherchent de tout leur cœur.

Gressus meos dirige secundùm eloquium tuum : et non dominetur mei omnis injustitia. Psal. 118.

Réglez ma conduite, Seigneur, selon vos préceptes ; et ne souffrez pas que je me laisse jamais dominer par l'iniquité.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° SOUVENEZ-VOUS que la morale de notre Religion est autant de foi que le dogme ; Jesus-Christ nous a appris l'une et l'autre ; et il est aussi vrai que pour être sauvé il faut vivre selon l'Evangile, qu'il est vrai que Jesus-Christ est notre Sauveur. Prenez aujourd'hui quelques momens pour examiner sérieusement et sans vous flatter, si vous vivez selon cet Evangile. La pureté, la droiture, la charité, l'humilité de cœur, la mortification, la modestie et toutes les vertus chrétiennes sont-elles votre portrait ? Quel empressement avez-vous pour l'affaire de votre salut, et quel temps employez-vous à cette grande affaire ! Ne vous contentez pas d'un coup-d'œil superficiel, remarquez la vertu qui vous manque. Ce n'est pas assez d'a-

voir fait cette découverte : vous trouvassiez-vous dépourvu de toutes les vertus, n'en demeurez pas là, et ne vous découragez point : marquez deux ou trois vertus en particulier dont vous avez le plus de besoin ; et après avoir prié le Seigneur avec ferveur et avec zele, de vous accorder les graces nécessaires pour les pratiquer, prenez la résolution d'en venir à l'exercice, et d'en faire des actes dans toutes les occasions. Mettez ce petit mémoire ou dans votre livre de prieres, ou au pied de votre crucifix, ou sur votre oratoire, afin de perdre moins de vue l'ouvrage auquel vous travaillez : cette pratique fixe, pour ainsi dire, nos bons désirs, et sert merveilleusement à rendre nos résolutions moins inefficaces.

2.° Souvenez-vous de ce que dit saint Jacques (a), que quiconque aura observé la loi toute entiere, s'il vient à manquer en un seul point, il se rend coupable sur-tout le reste, c'est-à-dire, qu'il méprise autant l'autorité du Législateur en violant la loi dans un seul point, que s'il la violoit dans tous ses articles. C'est la raison qu'en donne l'Apôtre lui-même, parce, dit-il, que celui qui a dit: Vous ne commettrez point d'adultere, a dit aussi : Vous ne ferez point d'homicide ; vous ne consentirez point à de mauvais désirs, vous ne serez ni emporté, ni voluptueux, ni avare, etc. Pour cela gardez-vous bien de vous tranquilliser sur certaines vertus qu'on se flatte d'avoir, sans se mettre beaucoup en peine d'acquérir celles qu'on sait bien qui nous manquent. Vous êtes charitable et d'une droiture à toute épreuve : rien de plus édifiant. Mais celui qui a dit : Vous ne ferez tort à personnes, à dit : Vous aimerez vos ennemis ; vous serez doux et humble de cœur ; vous ne serez point emporté ni colere. La moindre liberté vous fait horreur ; vous avez une retenue édifiante : cela est très-louable. Mais celui qui a dit : Vous ne convoiterez

(a) *Chap. 2.*

point,

point, a dit aussi que le monde est son ennemi, et qu'on ne peut pas le servir et en même-temps servir le monde. Il a dit qu'on ne peut être son disciple, si l'on ne se renonce soi-même, si l'on ne porte sa croix. Il a dit qu'il faut rendre le bien d'autrui, et qu'il faut assister de son propre bien les pauvres. Sur ces principes tirez des conséquences pratiques, et tous les jours à la Messe dites à Jesus-Christ que vous êtes son disciple, et que vous voulez le lui prouver ce jour même par la pureté, la pratique de telle et de telle vertu que vous n'avez pas eue jusqu'ici, mais que vous espérez avec le secours de sa grace, avoir désormais. Commencez par celles qui sont indispensables : la charité, la Religion, etc. Et n'oubliez jamais que toute la loi et les Prophetes se réduisent à ces deux commandemens : Vous aimerez Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même.

SEPTIEME JOUR.

SAINT ROMUALD, ABBÉ, FONDATEUR DE L'ORDRE DES CAMALDULES.

SAINT Romuald naquit à Ravenne vers l'an 936, d'une famille Ducale, qui tenoit encore de son temps un rang considérable parmi la noblesse de l'Italie. Nourri dans les délices d'une Maison opulente, il donna aisément dans les écueils de la jeunesse. Le libertinage suivit de près la mollesse et l'oisiveté. Romuald entraîné par l'amour du plaisir, et par le torrent du mauvais exemple couroit à sa perte, lorsque la Providence, qui en vouloit faire un modele de sainteté, se servit d'un triste événement pour exécuter ses desseins.

Serge son pere, homme ambitieux et violent, ayant eu un différent avec un de ses proches, vou-

lut le terminer par un combat singulier. Il appela en duel son parent, et voulut que son fils fût son second. Le parent fut tué de la main de Serge à la vue de Romuald, qui en fut si touché que, quoiqu'il n'eût eu part à cette querelle que malgré lui, il résolut d'en faire pénitence.

Il se retira dans le Monastere de Saint-Apolinaire de Classe, à une lieue de Ravenne, pour y expier sa faute par une pénitence de quarante jours. Il n'avoit pas dessein de faire une plus longue retraite; mais le Seigneur en ordonna autrement.

Un Frere Convers d'une grande vertu, avec qui Romuald s'entretenoit familiérement, lui représentoit un jour le danger évident de son salut s'il retournoit dans le siecle; mais ne pouvant rien gagner sur un cœur que le monde occupoit encore tout entier: Que me donneriez-vous, lui dit ce bon Frere avec sa simplicité ordinaire, si je vous faisois voir sensiblement notre bon Saint Apollinaire? Romuald frappé d'une proposition si peu attendue, je vous jure, lui répondit-il, que si vous le faite je me fais Religieux. Veillez donc toute cette nuit avec moi dans l'Eglise, repart le Frere. Romuald y consent. Sur le minuit étant tous deux en prieres Saint Apollinaire paroît vêtu pontificalement, tout brillant de lumiere et tenant en main un encensoir avec lequel il encensa tous les Autels de l'Eglise, après quoi il disparut. Et à l'heure même Romuald se trouvant tout changé se prosterne devant l'Autel de la sainte Vierge; et fondant en larmes promet à Dieu de se faire Religieux. C'est le Bienheureux Pierre Damien qui raconte toute cette histoire.

A peine fut-il jour que Romuald demanda avec instance en plein Chapitre l'habit Monastique: comme les Religieux craignoient son pere, ils n'oserent pas d'abord le lui accorder, mais sa persévérance l'obtint.

Il avoit vingt ans lorsqu'il embrassa la regle de

saint Benoît. Jamais homme ne marcha plus vîte dans les voies de la perfection. Son humilité, son obéissance, sa mortification et sa piété furent si extraordinaires, qu'elles étonnerent les plus anciens. Il n'y avoit que trois ans qu'il étoit Religieux, et il paroissoit consommé dans la vie spirituelle : mais son zele pour l'observation de bien des regles que le relâchement avoit abrogées, le rendit bientôt odieux aux imparfaits ; on le regarda comme un incommode Réformateur ; et la jalousie alla si loin, qu'il fut obligé d'aller chercher ailleurs un asile à sa ferveur et à son zele.

Romuald se retira avec la permission de ses Supérieurs dans les Etats de Venise, auprès d'un saint Hermite nommé Marin ; et il trouva dans la simplicité et la sévérité de ce nouveau Directeur de quoi satisfaire abondamment son humilité et le désir qu'il avoit de faire pénitence.

Il récitoit tous les jours le Pseautier avec lui ; et comme Romuald faisoit des fautes au commencement presqu'à tous les versets, Marin pour le corriger lui donnoit un coup de baguette sur l'oreille gauche. Notre Saint après l'avoir souffert longtemps sans dire mot, le pria un jour de vouloir bien le frapper sur l'autre oreille, parce qu'il perdoit l'ouïe de celle-ci. Marin admira la patience de son Disciple, et le traita dans la suite avec moins de sévérité.

Pierre Urseol, Doge de Venise, étant venu trouver notre Saint, résolut par son conseil de quitter une dignité qu'il avoit usurpée, ayant eu quelque part à l'assassin de Candien son prédécesseur. Etant donc sorti secrétement de Venise avec Gradenigo son ami, il vint joindre Romuald et Marin, tous ensemble, comme ils en étoient convenu, s'embarquerent pour passer en Catalogne, et arriverent au Monastere de Saint-Michel de Cusan. Romuald et Marin y laisserent Urseol et Gradenigo sous la conduite de Guerin qui en étoit

Abbé, et se retirerent dans un désert voisin de l'Abbaye, où bien des gens vinrent les joindre pour servir Dieu avec eux dans la solitude ; et Romuald que Marin regardoit comme son Maître, fut contraint de se charger de leur conduite, quelque répugnance qu'il eût de commander. Il ne se servit de sa supériorité que pour satisfaire le désir qu'il avoit de mener une vie encore plus austere. Il joignit une retraite continuelle à un jeûne très-rigoureux ; il dormoit peu, et donnoit à la lecture ou au travail corporel tout le temps qu'il n'employoit pas à la priere.

Son application à modérer dans les autres les rigueurs de la pénitence, fait bien voir qu'il n'étoit austere que pour lui-même. Son zele pour la discipline Religieuse fut toujours accompagné de beaucoup de prudence et de discrétion ; et tandis qu'il s'étudioit à imiter les plus grandes austérités des anciens Solitaires de l'Orient dont on lisoit les vies, il avoit grand soin d'empêcher que ses exemples ne portassent ses Disciples à des excès. Toutes ces austérités ne le garantirent pour tant pas de plusieurs tentations violentes qu'il eut à souffrir dans sa retraite. Le Démon lui donna bien de l'exercice ; mais toutes ces épreuves furent toujours pour lui de nouveaux sujets de victoire, et ne servirent qu'à épurer et perfectionner sa vertu.

Cependant saint Romuald apprit que son pere à qui Dieu avoit fait la grace de quitter le monde et d'entrer dans la Religion, succomboit à la tentation d'en sortir pour retourner dans le monde. Il quitta sa solitude, vint en Italie et sut si bien ménager cet esprit difficile et inquiet, qu'après l'avoir affermi dans sa vocation il eut la consolation de le voir mourir saintement dans l'exercice de la pénitence.

Dès qu'on sut que saint Romuald étoit en Italie, on vint de toutes parts pour se mettre sous sa conduite. Le nombre de ces nouveaux Disciples fut si

grand qu'il fallut bâtir plusieurs Monasteres. Il fut contraint de gouverner celui de Bagni près de Sassine. L'exacte observance de la discipline qu'il y établit, rendit sa conduite dure à plusieurs Moines imparfaits; leur relâchement alla si loin, que ne pouvant plus supporter les reproches que leur faisoient les exemples édifians de leur Abbé, ils le chasserent du Monastere. Une conduite si indigne toucha si fort le Saint, qu'il résolut de ne se mêler plus du salut des autres et de ne penser désormais qu'à son propre salut. Mais Dieu lui fit connoître que ce dégoût étoit une tentation, et que c'étoit là justement ce que le Démon se proposoit par ces révoltes.

Il se retira cependant dans le marais de Commachio; de là sur une butte du mont Apennin, et ensuite dans la petite île de Perée; mais il avoit beau se cacher, on le venoit trouver en foule; il lui fallut toute l'autorité de l'Empereur Othon III et un commandement exprès de l'Archevêque de Ravenne, pour se rendre aux prieres des Religieux de Classe qui l'avoient choisi pour Abbé. Mais il n'y eut pas plutôt rétabli l'exacte discipline, qu'ils se repentirent de leur choix, et l'obligerent de se démettre de cette charge.

Tandis que ses propres disciples refusoient de profiter de ses instructions, il faisoit par-tout ailleurs des conversions admirables. Le Comte Oliban touché par les paroles de saint Romuald, quitta le monde et vint se faire Religieux au Mont-Cassin. Tham, Seigneur Allemand, suivit cet exemple. Notre Saint réconcilia les habitans de Tivoli avec l'Empereur, et obligea ce Prince d'aller nu-pieds par pénitence de Rome à Saint-Michel du Mont-Gargan, pour avoir fait mourir contre sa parole le Sénateur Crescence.

Saint Romuald s'étant retiré à Parenzo dans l'Istrie y fonda un Monastere, et après y avoir mis un Abbé il y demeura reclus près de trois ans. Ce fut

dans cette retraite que Dieu le combla de nouvelles graces. Il y reçut le don de prophétie et une intelligence parfaite de l'Ecriture Sainte, avec un don de larmes si abondantes qu'il fut obligé de ne dire plus la Messe en public.

Embrasé de l'amour divin, on l'entendoit s'écrier cent fois le jour : O mon doux Jesus ! ô le Dieu de mon cœur ! mon aimable Sauveur, douceur ineffable des Saints ! délices des ames pures ! doux Jesus, l'objet et la fin de tous mes désirs !

Il fallut cependant quitter sa douce solitude pour aller fonder un Monastere à Orvieto, où ayant appris le martyre de saint Boniface son Disciple, Apôtre de Russie, il sentit un si grand désir de répandre son sang pour Jesus-Christ, qu'il résolut d'aller en Hongrie. Il en avoit déjà reçu la mission du souverain Pontife, lorsque le Ciel qui lui préparoit d'autres croix et le destinoit à fonder un nouvel Ordre Religieux dans l'Eglise, permit qu'il tombât malade en chemin, et il fut obligé de retourner à Orvieto. Mais s'y trouvant accablé du monde qui venoit en foule pour le voir, il se retira secrétement dans un Monastere sur la montagne de Syrie. Il souffrit sans dire mot la plus horrible calomnie, qui le fit passer six mois dans une rigoureuse pénitence, et ce fut durant ce pénible exercice de patience et d'humilité qu'il donna une exposition des Pseaumes, que l'on garde encore à Camaldule écrite de sa main.

Il est surprenant qu'un homme ait pu faire tant de fondations. Mais la plus célebre de toutes ces saintes Maisons qu'il fonda, fut celle de Camaldoli en Toscane, dans les vallées de l'Apennin. L'attrait qu'il avoit toujours eu pour la vie solitaire lui fit choisir ce désert. S'étant endormi auprès d'une fontaine, il vit en songe une échelle dont le pied étoit appuyé sur la terre, et la pointe s'élevoit jusques dans le Ciel, et aperçut ses Religieux vêtus de blanc qui montoient sur cette échelle. Le Saint

s'étant éveillé ne crut pas que ce songe pût être sans mystere ; il assembla quelques-uns de ses plus fervens Disciples, leur donna l'habit blanc avec de nouvelles Constitutions, et ainsi commença ce nouvel Ordre Religieux, qui depuis plus de six cents ans fleurit dans le champ du Seigneur et se conserve encore dans toute la ferveur de cet esprit primitif qu'il a reçu de son saint Fondateur, et qui a donné tant de Saints à l'Eglise.

Saint Romuald sentant approcher sa fin, se retira dans son Monastere de Val-de-Castro, où vingt ans auparavant il avoit prédit qu'il mourroit. Il fit bâtir une cellule avec un oratoire pour s'y renfermer et y garder le silence jusqu'à la mort. Quoique ses infirmités augmentassent tous les jours, il ne voulut ni se coucher sur un lit, ni rien relâcher de son jeûne et de ses austérités ordinaires. Enfin sachant que ce jour heureux étoit arrivé où le Seigneur devoit le récompenser de tant de travaux, il fit sortir sur le soir les deux Freres qui l'assistoient, et leur ordonna de ne revenir que le lendemain ; comme ils sortoient avec regret, au lieu de se retirer ils demeurerent près de la cellule. Le Saint fut quelque temps en prieres ; mais les Freres ne l'entendant plus faire ses actes d'amour, ni soupirer, ils entrerent et trouverent qu'il venoit d'expirer. Le bienheureux Pierre Damien qui a écrit sa vie quinze ans après, assure qu'il avoit six vingts ans. Le grand nombre de miracles qu'il avoit faits durant sa vie, et qu'il fit après sa mort, rendit sa sainteté si éclatante, que ses Disciples obtinrent du Pape la permission de bâtir un Autel sur son tombeau cinq ans après sa mort. On en tira le corps qui fut trouvé presqu'aussi sain et aussi entier qu'il l'étoit le jour même de sa sépulture. Dès l'année 1032, on célébra solennellement avec l'autorité du Saint Siége sa Fête du 19 Juin, qui étoit celui de sa mort. L'an 1466, c'est-à-dire, 434 ans après la premiere translation de ce saint corps, on le trou-

va encore tout entier. Comme sa Fête concouroit avec celle des saints Gervais et Protais, Clément VIII la fixa au 7 de Février, qui étoit le jour de la principale translation de son corps.

La Messe de ce jour est en l'honneur de saint Romuald.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus Domine, beati Romualdi Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Romuald Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté; afin que nous obtenions par ses prieres, ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

DILECTUS Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

IL a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu redoutable à ses ennemis; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée, et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler sa vie et ses mœurs.

Jesus fils de Sirach auteur de ce Livre, comme on a dit, fait l'éloge dans ce Chapitre, de Moïse, d'Aaron et de Phinée. Il commença par celui de Moïse, qu'il loue principalement d'avoir été chéri de Dieu et des hommes, et d'avoir toujours conservé une douceur admirable au milieu des victoires qu'il a remportées, et des merveilles qu'il a faites. L'Eglise applique cet éloge au saint Abbé dont elle célebre aujourd'hui la mémoire.

RÉFLEXIONS.

On ne parle dans le monde que de tout ce qui flatte, qui brille, qui nourrit l'amour-propre, l'orgueil et la mondanité. Etre estimé des Grands, avoir de puissans amis, être bien venu dans toutes les assemblées mondaines, voilà ce qu'on estime, ce qu'on admire, voilà ce qui plaît. La vertu est dans l'obscurité. Elle fait trop peu de bruit, elle a trop peu d'éclat pour être louée des gens du siecle : elle en est peu connue. Cependant ces modeles de félicité mondaine finissent-ils leurs jours, la mort comme une petite pierre vient-elle renverser ces orgueilleux colosses, leur prétendue félicité, leur mémoire même, tout s'éteint avec la vie. Respect, honneur, estime, louanges, tout est enseveli avec eux dans le tombeau. Au contraire, ces ames pures et innocentes, si chéries de Dieu, ces amis du divin Epoux, ces personnes humbles et mortifiées, ces gens de bien dont le monde n'étoit pas digne, qui ont vécu dans l'obscurité, dans l'indigence, dans l'oppression, persécutés, méprisés, regardés en pitié par le monde, ne finissent leurs jours que pour vivre dans la gloire. Leur mémoire est en bénédiction; on respecte jusqu'à leurs cendres : tant il est vrai qu'on rend enfin justice aux gens de bien, et qu'on paye tôt ou tard le tribut qu'on doit à la vertu. Le lui refusât-on durant la vie des personnes vertueuses, on le paye au centuple après leur mort. Qui est-ce qu'on loue après la mort, c'est-

à-dire, quand la flatterie, la crainte ou l'intérêt n'ont point de part aux louanges, quand on parle comme l'on pense ? On loue un saint Louis, un saint Edouard, un saint Henri ; on honore un saint laboureur, une pauvre bergere qui ont aimé Dieu et qui en ont été aimés : voilà ceux dont la mémoire est en bénédiction. Aurons-nous le même sort ? Notre mémoire sera-t-elle en bénédiction ? Consultons notre conscience. On ne fait sa fortune que quand on se fait Saint. *Il l'a rendu Saint par sa foi et par sa douceur.* Le juste vit de la foi, et l'on peut dire que la douceur fait en partie le caractere de la vie du juste. La douceur est inséparable de la mortification et de l'humilité ; on peut même ajouter et de l'innocence. Il ne faut pas s'étonner si elle fait un des traits des plus marqués du portrait des Saints.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

IN illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

EN ce temps-là, Pierre dit à Jesus : Voila que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous? Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom, sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

De la prompte obéissance à la voix de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien il importe d'être fidelle à la grace : le salut dépend de cette fidélité. Il y a des jours fortunés, des momens heureux où la grace se fait sentir, où la voix de Dieu se fait entendre. Quel malheur de faire alors le sourd, de n'être pas d'humeur, d'être insensible ! Voilà que nous avons tout quitté, c'est-à-dire, au premier mot de votre part, au moment de l'inspiration, au premier rayon de vôtre grace, nous avons tout quitté ; qui dit tout, n'excepte rien : barque, filets, parens, amis, tout ce que nous avions de plus cher au monde. C'est cette généreuse fidélité, c'est cette promptitude qui gagne le cœur de Dieu ; quand on doute en matiere de foi, on ne croit rien ; quand on délibere en fait de conversion, on ne se convertit point. Cette universalité de donation dans le sacrifice fait l'holocauste, et c'est ce qui plaît véritablement au Seignenr.

Malheur à qui n'obéit pas avec promptitude à la voix du Seigneur ; malheur à qui partage son cœur entre Dieu et les créatures. Dieu nous appelle, et l'on délibere ; l'on consulte son inclination, ses passions, la chair et le sang, son amour-propre, pour savoir d'eux, pour ainsi dire, si l'on acceptera le parti que Dieu nous offre, si l'on entrera à son service ; car ces demi-volontés, ces inefficaces désirs, ces indéterminations odieuses signifient-elles autre chose ? Dieu me parle au fond du cœur, Dieu m'appelle, et je ne sais si je lui obéirai, et je doute si je me rendrai à sa voix. Il y a un mois, il y en a six, peut-être même plusieurs années que Dieu vous demande le sacrifice, non

pas de tous vos biens ou de votre propre vie : hélas ! devriez-vous le lui refuser s'il le demandoit ; mais il vous demande le sacrifice d'un plaisir, d'un amusement, d'un attachement vain et frivole, d'un rien : et vous le lui refusez, et il ne vous plaît pas encore d'avoir cette déférence aux ordres de votre Dieu, et vous n'êtes pas d'humeur de lui plaire ! Comprenez la malice de ce refus, et la griéveté de cette injure. Cependant ce Dieu à qui vous refusez cette réforme, ce petit sacrifice, ce rien, c'est ce Dieu de qui vous attendez des graces continuelles, un pardon de bien des fautes ; et du refus même que vous lui faites tous les jours de ses propres biens. Avouons que notre conduite est pleine de contradictions, d'irréligion et d'injustices.

Quand est-ce, Seigneur, que j'ouvrirai les yeux pour voir mes égaremens, et pour être effrayé autant que je le dois de ma pitoyable et irréligieuse conduite, si je ne le fais pas à présent !

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas assez de rompre ses liens, de détacher son cœur, de tout quitter, de tout vaincre. Inutilement seroit-on en état de marcher, si l'on ne suivoit pas un bon guide. Nous avons tout quitté, disent les Apôtres au Sauveur du monde, et nous vous avons suivi : voilà proprement ce qui fait leur mérite, ce n'est que sur cette imitation, ce semble, que Jesus-Christ fonde le doit de la récompense. Vous qui m'avez suivi, répond-il, vous jugerez tout Israël. Et en effet, que serviroit d'avoir tout quitté, et de ne le pas suivre ! ce dénouement ôte les obstacles ; mais ce n'est qu'en suivant ce divin modele qu'on acquiert la vertu.

Quelle plus importante leçon pour les personnes Religieuses ! mais quel malheur pour elles, si après

avoir brisé tant de liens ; après avoir même fait de si grands sacrifices, elles se trouvoient à la fin de leur carriere, sans avoir suivi Jesus-Christ ? Toutes pourront-elles dire avec confiance à ce divin Sauveur, à ce souverain Juge : Nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi. Et que deviendront ceux qui n'auront pas droit de le dire ?

Peu de gens même dans le monde qui ne soient obligés de quitter bien des choses pour Jesus-Christ ; nul qui ne doive indispensablement détacher son cœur de l'affection de tout ce qu'il possede, s'il veut être le Disciple de Jesus-Christ ; nul qui ne doive renoncer à soi-même ; mais tout le monde pourra-t-il dire qu'il a suivi Jesus-Christ ?

Suivre Jesus-Christ, c'est être humble de cœur ; c'est être pur, innocent, doux, mortifié, charitable ; c'est porter sa croix tous les jours, c'est se faire violence tous les jours, c'est dompter son amour-propre et toutes ses passions tous les jours ; c'est suivre les maximes et les conseils de Jesus-Christ, et avoir en horreur les maximes du monde.

Cette personne religieuse, si peu mortifiée, si peu exacte, si peu réguliere, aura-t-elle suivi Jesus-Christ ? Cet homme si vain, si ambitieux, si charnel, si sensuel, si colere, aura-t-il suivi Jesus-Christ ? Cette femme mondaine qui n'est occupée que de parure et de vanité, et qui passe ses jours dans l'oisiveté, dans les plaisirs, dans la molesse ; cette femme si indévote, si peu chrétienne, suit-elle Jesus-Christ ? le suis-je moi-même ?

Chose étonnante ! chacun s'attend à la récompense, quoique si peu de gens en remplissent les conditions. Chacun veut dire avec les Apôtres : Qu'y aura-t il pour nous ? et combien peu qui puissent dire avec eux : Nous vous avons suivi, et nous avons tout quitté pour l'amour de vous ? Car qui est-ce qui ne prétend pas avoir le Ciel ? Qui est-ce qui ne prétend pas être un jour dans la

gloire des Bienheureux, et avoir part à la même récompense ? Sur quoi nous rassurons-nous ? sur quoi porte notre confiance ?

Elle porte, Seigneur, sur vos mérites infinis, sur votre miséricorde, sur votre bonté; mais je sais aussi qu'elle doit porter sur vos paroles et sur vos exemples. Elle a été fausse jusqu'ici, cette confiance présomptueuse; mais, mon doux Jesus, elle va devenir réelle et parfaite, en devenant chrétienne et raisonnable. Il faut indispensablement vous imiter et vous suivre, pour avoir droit à votre récompense; c'est ce que je suis résolu de faire désormais moyennant votre grace, à laquelle je ne veux plus résister.

Aspirations dévotes durant le jour.

Trahe me : post te curremus in odorem unguentorum tuorum. Cant. I.

Attirez-moi, Seigneur, après vous, afin que je vous suive à grands pas en suivant vos exemples.

Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra. Psal. 94.

Si nous entendons aujourd'hui la voix du Seigneur, obéissons-lui sans délai.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *Les désirs tuent les paresseux*, dit le Sage, parce que ce sont plutôt des désirs imaginaires que véritables; on s'imagine de vouloir ce qu'on connoît être bon et nécessaire; mais réellement on ne le veut pas, puisqu'on ne veut rien faire pour l'acquérir. Prenez garde qu'il n'en soit de même de ces désirs infructueux, que vous avez dans vos méditations et vos lectures. Les désirs réels et efficaces nourrissent l'ame, parce qu'ils sont la source des bonnes œuvres; mais ces désirs imaginaires et passagers la tuent, parce que l'amusant de mille

projets de conversion, tous plus inutiles, ils sont cause, pour ainsi dire, qu'elle meurt de faim. C'est en ce sens que l'on dit que l'enfer est plein de bon désirs. Ne vous contentez pas de dire : Cela est vrai, rien de plus convaincant, rien de plus ordinaire : examinez sérieusement à quoi votre cœur tient, et si vous avez véritablement renoncé à tout ce que vous possédez, dans le sens que Jesus-Christ l'entend et l'exige indispensablement de tous ceux qui veulent être ses Disciples; c'est-à-dire, si vous êtes dans la disposition de sacrifier tout ce que vous avez de plus précieux et de plus cher dans le monde, plutôt que de déplaire à Dieu. L'esprit, en ceci comme en bien d'autres choses, est souvent la dupe du cœur; on se flatte de ne tenir à nul bien créé, et l'on en est esclave. La peine qu'on a de payer ses ouvriers ou ses domestiques, de faire ses restitutions ou d'acquitter ses legs pieux, de faire des aumônes, ne prouve pas un grand détachement : ne prenez pas le change. Faites aujourd'hui sans délai ce que vous devriez déjà avoir fait il y a long-temps. Les personnes religieuses sont obligées à un grand dépouillement ; il ne suffit pas qu'il soit simplement affectueux, il doit être réel. Retranchez aujourd'hui même tout ce qui doit un jour alarmer votre conscience et vous faire votre procès.

2.° Le détail doit toujours accompagner les pratiques morales. Il n'est pas possible qu'il n'y ait bien du superflu dans tout cet étalage de parures. Retranchez aujourd'hui quelques-unes de ces pieces inutiles, ou du moins peu nécessaires, la modestie chrétienne en trouve bien de superflues : n'attendez pas qu'un revers de fortune, que l'âge ou la mort même vous en dépouillent; faites ce petit sacrifice de bonne grace. Peu de personnes qui ne trouvent aujourd'hui quelque chose à retrancher ou à réformer, s'ils veulent se rendre dociles à la grace. Si donc vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu ;

obéissez-lui fidellement et n'endurcissez point vos cœurs, en refusant ou renvoyant à un autre jour ce que Dieu vous inspire de faire aujourd'hui. *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra* (a). Quel regret pour ceux qui ayant lu ceci, n'en auront tiré aucun fruit !

HUITIEME JOUR.

SAINT JEAN DE MATHA, FONDATEUR *de l'Ordre de la Ste-Trinité, pour la Rédemption des Captifs.*

SAINT Jean de Matha étoit François, natif de Faucon en Provence. Il vint au monde l'an 1153. Ses parens encore plus recommandables par leur vertu que distingués dans la Province par leur qualité, prirent d'autant plus soin de l'élever dans la piété, que sa mere l'avoit voué à Dieu en relevant de ses couches et l'avoit mis sous la protection particuliere de la sainte Vierge par un vœu exprès.

Comme il avoit beaucoup d'esprit, un naturel heureux, une humeur douce, un cœur docile, il fut bientôt formé dans la vertu. On ne remarqua jamais en lui que des inclinations nobles et chrétiennes ; et l'on peut dire que les amusemens de la jeunesse lui furent inconnus. Il ne trouvoit de divertissemens que dans les exercice de piété. Son air doux et modeste, sa retenue et sa candeur marquoient son innocence. Il fut peu de temps enfant et encore moins de temps jeune. Son amour pour Dieu, sa compassion pour les malheureux, sa tendre dévotion à la sainte Vierge dès son bas âge, furent des présages sûrs de l'éminente sainteté où il devoit arriver.

(a) *Psal.* 94.

Son pere Eupheme de Matha, persuadé que son esprit n'avoit pas moins de disposition pour les sciences que son cœur avoit d'inclination à la vertu, l'envoya faire ses études à Aix, et voulut qu'il y apprît en même temps tous les exercices ordinaires à la Noblesse. Jean s'y appliqua, et il y réussit; mais la multiplicité des exercices de Classe et d'Académie ne nuisit point à sa vertu. Il se fit une regle de vie, qui en donnant à l'étude le temps nécessaire, laissoit encore à sa ferveur et à son zele tout le loisir de faire chaque jour de nouveaux progrès dans la piété. Il distribuoit aux pauvres l'argent que ses parens lui envoyoient pour ses plaisirs, et il alloit se délasser dans les hôpitaux du travail de ses exercices et de ses études, et dès ce temps-là il se fit une coutume d'y aller servir les malades tous les Vendredis.

Ayant achevé ses études à Aix, il retourna dans la maison paternelle où il trouva abondamment dans la vie exemplaire de ses parens, de quoi nourrir sa piété. Ne pouvant plus dissimuler le dégoût qu'il avoit du monde, il demanda à son pere la permission de se retirer dans un petit hermitage peu éloigné du Bourg de Faucon. Il y passa quelque temps dans la contemplation des choses divines; mais les fréquentes visites de bien des gens que sa réputation lui attiroit, interrompant son repos et troublant sa retraite, il résolut de s'éloigner de son pays. Ses parens consentirent qu'il allât à Paris pour y étudier en Théologie. Il parut bientôt avec distinction dans cette célebre Université, il y prit les degrés, enfin le bonnet de Docteur en Théologie. Sa vertu et son esprit s'y firent également admirer. On découvrit à travers sa profonde humilité ses rares talens, et on l'obligea d'être Prêtre.

La sublime dignité du Sacerdoce, respectable aux Anges même, l'effraya; mais il fallut obéir. Dieu voulut accompagner de graces extraordinaires

non-seulement son ordination par une colonne de feu qui parut sur sa tête au moment que l'Evêque lui imposoit les mains, mais encore la célébration de sa premiere Messe qu'il dit dans la Chapelle de l'Evêché de Paris, où voulurent assister l'Evêque Maurice de Sully, les Abbés de Saint-Victor et de Sainte-Genevieve, et les Docteurs de l'Université.

Ce fut durant la célébration des divins Mysteres qu'il eut cette célebre vision qui renfermoit comme le plan de ce nouvel Ordre Religieux dont il devoit être l'illustre Fondateur et le Pere ; car à l'élévation de la sainte Hostie, il vit un Ange sous la figure d'un jeune homme d'une rare beauté, vêtu de blanc, portant sur son habit une croix rouge et bleue, et tenant à ses côtés deux esclaves de différentes Religions, chargés de chaînes, qu'il paroissoit vouloir échanger. Cet objet arrêta si fort les yeux du Saint, qu'on le vit quelque temps immobile. L'extase avoit trop paru pour en faire un mystere aux Prélats. Il leur déclara sa vision, et tous convinrent que Dieu avoit quelque grand dessein sur lui : ce fut aussi pour s'y préparer qu'il résolut de se retirer dans la solitude.

Ayant entendu parler d'un saint Hermite nommé Félix de Valois, qui vivoit reclus dans un bois proche du Bourg de Gandelu, au Diocese de Meaux, il l'alla trouver, et la sainte union qui se forma d'abord entre ces deux grands hommes par la conformité de leurs vues, de leurs vertus et de leurs sentimens, fit bientôt voir que le Ciel les avoit choisis pour travailler tous deux à la même œuvre.

On ne peut exprimer avec quelle ferveur ils s'appliquerent à la pratique de toutes les vertus. Leurs austérités étoient excessives, leurs veilles et leurs jeûnes étoient continuels, et l'oraison étoit leur occupation ordinaire. Un jour qu'ils s'entretenoient auprès d'une fontaine des bontés de Dieu, ils virent venir un cerf qui portoit entre son bois une croix

pareille à celle que l'Ange qui avoit apparu à saint Jean de Matha en disant sa premiere Messe, portoit sur son habit. Cette merveille obligea notre Saint de déclarer à son cher Compagnon la vision qu'il avoit eue, et tous deux prirent dès-lors la résolution de se consacrer à la délivrance des Chrétiens qui étoit en captivité sous les Mahométans.

Cependant la réputation des deux Solitaires leur attira bientôt un grand nombre de Disciples qui, sous la conduite de ces deux grands Maîtres de la vie spirituelle, faisoient de merveilleux progrès dans la vertu. Il s'y forma en peu de temps une petite communauté dont saint Jean de Matha fut obligé de prendre soin, et qui fut comme le berceau de cet Ordre célebre qui ayant pour caractere de distinction la charité chrétienne la plus parfaite, produit encore tous les jours de si grands hommes et de si grands Saints.

Saint Jean et saint Félix ne doutant plus que Dieu ne les eût destinés à travailler à la délivrance des Fidelles qui gémissoit sous la cruelle servitude des Mahométans, résolurent d'aller à Rome pour déclarer au Pape leurs desseins, et apprendre de lui ce qu'ils devoient faire. Innocent III, charmé de leur charité et de leur zele, loua leur généreuse résolution. Mais tandis qu'il délibere s'il approuvera ce nouvel Institut, une vision céleste le détermine ; car disant la Messe à Saint-Jean-de-Latran le 28 de Janvier, il vit un Ange habillé de blanc, avec les mêmes symboles qui avoient apparu à saint Jean de Matha en disant sa premiere Messe Le Pape approuva avec éloge ce nouvel Institut, et voulut que tous ceux qui l'embrasseroient, portassent l'habit blanc chargé d'une petite croix rouge et bleue sur l'estomac; et à l'occasion de cette mystérieuse multiplicité de couleurs, qu'ils fussent appelés les Freres de l'Ordre de la Sainte-Trinité pour la Rédemption des

Captifs. Il en établit saint Jean de Matha Ministre ou Supérieur général, et après les avoir comblés de graces et de bienfaits, et tout l'Ordre de faveurs et de privileges, il les renvoya en France en les exhortant de travailler incessamment à la rédemption des Fidelles Captifs, selon la fin de leur Institut.

On ne peut dire avec quel applaudissement ce nouvel Ordre fut reçu dans tout le monde Chrétien. Comme c'étoit visiblement l'ouvrage de Dieu, il fit bientôt de merveilleux progrès. On regardoit par-tout ces Héros de la charité chrétienne comme des Anges visibles que Dieu avoit envoyés pour délivrer de la servitude des Infidelles tant de Chrétiens captifs. Le Roi de France Philippe-Auguste les combla de bienfaits. Gaucher de Châtillon, leur donna le lieu même où cet Ordre étoit né, nommé Cerfroid, où est encore aujourd'hui la premiere Maison de l'Ordre. Notre Saint en bâtit plusieurs autres, et en ayant laissé la conduite à saint Félix, il se rendit à Rome où le Pape lui donna l'Eglise et la Maison de Saint-Thomas-de-Formis, dite la Nacelle. La Communauté devint bientôt nombreuse, et le Saint y forma d'excellens Ouvriers. Tout son désir étoit de passer en Afrique, et son plaisir eût été, comme il le disoit lui même, de se donner en échange pour quelque esclave Chrétien. Le Souverain pontife l'ayant retenu auprès de lui pour se servir de ses sages conseils dans les plus importantes affaires de l'Eglise, notre Saint envoya deux de ses Religieux à Maroc qui racheterent d'abord cent quatre-vingt-six esclaves Chrétiens. Un si prompt succès alluma encore plus son zele. Il se préparoit à partir pour l'Afrique lorsque le Pape l'envoya au Roi de Dalmatie en qualité de Légat du Saint-Siege, avec le titre de son Chapelain.

Le rétablissement de la discipline Ecclésiasti-

que, la réformation des mœurs, la conversion de toute la cour, ne furent pas les seuls fruit de sa Légation; il confirma ces peuples dans la Foi et les soumit à l'obéissance du Saint-Siege, et fit voir par bien des merveilles ce que peut un Légat quand il est Saint.

Le Pape ne put jamais à son retour l'obliger d'accepter la pourpre qu'il lui avoit destinée; il fallut se rendre à son humilité aussi-bien qu'à son zele, lui permettre de passer en Afrique qui étoit l'objet de ses vœux. A peine y est-il arrivé qu'il rallume la Foi presque éteinte dans un grand nombre de Chrétiens esclaves. Le désir du martyre lui faisoit mépriser la mort. Son zele infatigable l'engagea si avant dans les offices de charité, qu'il se vit sur le point d'être égorgé par les Barbares. On le trouva dans la ville de Tunis brisé de coups et nageant dans son sang, s'estimant trop heureux d'avoir souffert quelque chose pour Jesus-Christ, et disant hautement que s'il ne pouvoit pas être Martyr, tout son désir étoit de rester du moins pour un esclave.

Mais le Seigneur avoit d'autres desseins. Après bien des fatigues notre Saint part de Tunis avec tous les esclaves. A peine s'étoit-il embarqué que les Barbares résolus de le faire périr, entrent comme des furies dans le vaisseau, enlevent le gouvernail, brisent les mâts, mettent en pieces les voiles, et ne doutant plus de leur voir faire naufrage, les laissent aller au gré des vents et des flots.

Mais notre Saint mettoit sa confiance ailleurs que dans les agrès. Plein de cette foi vive qui l'animoit, il met sa chappe ou manteau et ceux des Freres à la place des voiles, prie le Seigneur de vouloir être le Pilote du vaisseau, et se tenant à genoux sur le tillac le crucifix à la main, s'abandonne aux soins de la Providence. Dieu prit soin de son serviteur et de sa troupe; et

ils arriverent au port d'Ostie en peu de jours.

Cependant l'hérosie des Albigeois ayant passé les Alpes, commençoient à se répandre dans l'Italie. Mais le Pape ayant fait saint Jean de Matha Inquisiteur, il en arréta bientôt le cours.

Quoique le voyage d'Afrique et les mauvais traitemens que notre Saint avoit soufferts des Turcs, joint aux excessives austérités dont il ne se relâcha jamais, eussent entierement ruiné sa santé, il fut obligé pour le bien de son Ordre et de l'Eglise, de parcourir l'Italie, la France et l'Espagne, bâtissant par-tout des Monasteres, et portant la réformation des mœurs par-tout. Il établit l'adoration perpétuelle de l'adorable Trinité, afin de rendre aux trois Personnes divines la gloire que les hérésies vouloient leur ôter. Il délivra en Espagne un grand nombre de Fidelles qui gémissoient depuis long-temps sous la tyrannie des Sarrasins. Le Roi de France, Philippe-Auguste, lui donna la qualité de son Théologien, de Conseiller et d'Aumônier, titres d'honneur que nos Rois accordent encore aujourd'hui au Général de l'Ordre; et après avoir obtenu à Paris la Chapelle de Saint-Mathurin, et jeté les fondemens d'un célebre Monastere, notre Saint se rendit à Rome, où le Pape l'appeloit, et où il devoit finir bientôt sa glorieuse carriere.

Il passa les deux dernieres années de sa vie à visiter les prisonniers, à consoler et assister les malades, à soulager les pauvres dans leurs besoins, et à annoncer avec des fruits infinis la parole de Dieu au peuple.

Il prêcha la nécessité de la pénitence avec tant de force et de succès, qu'on vit des conversions surprenantes. Il eût été difficile de résister à la vertu et à l'onction qui accompagnoient tous ses discours et qui étoient l'effet de sa haute piété.

On ne peut guere porter la mortification plus loin que lui. Il ne se nourrit durant plusieurs an-

nées presque que de pain et d'eau. Son jeûne étoit continuel, et son oraison sans relâche.

Voué à la sainte Vierge même avant sa naissance par ses parens, il la regarda toute sa vie comme sa chere Mere, et il voulut que tout l'ordre fût sous sa particuliere protection. Enfin usé de fatigues et d'austérités, comblé de mérites, doué du don de prophétie et de miracles, consumé des plus pures flammes de la charité chrétienne, entouré de ses chers enfans qui fondoient en larmes, et à qui il laissoit son véritable esprit, ce grand Saint rendit à Dieu son ame innocente le 21 de Décembre de l'année 1214, âgé d'environ soixante et un an, et la seizieme année depuis la confirmation de son Ordre.

Son corps demeura, par la permission du Pape Innocent III, exposé dans son Eglise de Saint-Thomas pendant l'espace de trois ou quatre mois, à cause du concours des peuples et du grand nombre de miracles qui se faisoient à son cercueil.

La Fête de saint Jean de Matha ne pouvant pas être célébrée le 21 Décembre, qui est un jour destiné à celle de l'Apôtre saint Thomas, avoit été avancée au 17 du même mois; enfin le Pape Innocent XI, par un Bref du 3e de Juillet de l'an 1676, a fixé la Fête de ce grand Saint au 8 de Février.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui per sanctum Joannem de Matha, Ordinem sanctissimæ Trinitatis ad redimendum de potestate Sarracenorum captivos, cœlitùs instituere dignatus est: præsta quæsumus, ut ejus suffragan-

O Dieu! qui avez daigné par une vision céleste vous servir de saint Jean de Matha pour instituer l'Ordre Religieux de la Très-Sainte Trinité pour la Rédemption des Fidelles captifs sous la puissance des

tibus meritis à captivitate corporis et animæ te adjuvante liberemur. Per Dominum nostrum, etc.

Sarrasins : faites, nous vous en supplions, qu'en vue de ses mérites nous soyions délivrés par votre grace de la captivité du corps et de l'ame. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 31.

BEATUS vir, qui inventus est sine macula : et qui post aurum non abiit, nec speravit in pecunia et thesauris. Quis est hic, et laudabimus eum ! Fecit enim mirabilia in vita sua. Qui probatus est in illo, et perfectus est, erit illi gloria æterna : qui potuit transgredi, et non est transgressus ; facere mala, et non fecit : ideò stabilita sunt bona illius in Domino : et eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia Sanctorum.

HEUREUX celui qui a été trouvé sans tache ; et qui n'a point couru après l'or, et n'a point mis son espérance dans l'argent et dans les trésors ! Qui est celui - là, et nous le louerons ! Parce qu'il a fait des œuvres merveilleuses pendant sa vie. Celui qui a été ainsi éprouvé et trouvé parfait, aura une gloire éternelle ; qui a pu violer le commandement de Dieu, et ne l'a pas violé ; qui a pu faire le mal et ne l'a pas fait : c'est pourquoi ses biens ont été affermis dans le Seigneur, et toute l'Eglise des Saints publiera ses aumônes.

L'Eglise applique aux saints Confesseurs ce que le Saint-Esprit dit dans ce Chapitre du riche qui étant le maître et non pas l'esclave de son argent, a conservé son innocence au milieu de ses richesses, et ne s'est servi du pouvoir que lui donne son bien que pour servir Dieu avec plus de fidélité, et faire de plus grandes aumônes.

RÉFLEXIONS.

En quelque état qu'on soit, l'innocence et la pureté des mœurs sont comme la base du véritable mérite, et rendent un homme heureux. Jugeons-en par le trouble et les inquiétudes du pécheur. L'impie a beau dire qu'il est heureux, qu'il est tranquille :

quille : *Et non erat pax :* La paix ne fut jamais le partage d'une mauvaise conscience, la vertu seule peut rendre un homme heureux. Il n'est pas pas possible d'aimer passionnément les richesses, et d'aimer Dieu. Le cœur est toujours où est le trésor. Etre riche et ne pas compter sur ses biens, être riche et être mortifié, être riche et être humble, être riche et être doux, affable, gracieux, libéral envers les pauvres ; vivre dans la splendeur et la magnificence, être nourri dans l'abondance et dans la mollesse, au milieu d'un tas de courtisans et de flatteurs, et croire heureux ceux qui vivent dans l'indigence, ceux qui sont méprisés, persécutés, chargés d'opprobres : n'est-ce pas la plus grande et la plus rare de toutes les merveilles ? Qui est celui-là, et nous le louerons, parce qu'en effet sa vie est un prodige de foi, de religion, d'innocence. Chose étrange ! chacun convient de la rareté de ce prodige, parce que chacun convient de l'incompatibilité qui est entre la vertu et l'amour des richesses ; et cependant qui ne souhaite pas d'être riche ? Quelle passion plus vive et plus universelle ? Nulle si habile à se déguiser. Ce n'est pas seulement la facilité de faire le mal impunément qui met le salut des gens riches en si grand danger : la difficulté de trouver des remedes efficaces à leur mal n'est pas un moindre obstacle. On ménage leur délicatesse ; on flatte leur humeur, on applaudit jusques à leurs défauts ; et combien de Directeurs lâches et prévaricateurs qui de peur de leur déplaire, les flattent dans leurs désordres ? Est-il fort commun de trouver des Jean-Baptiste qui disent hardiment : *Non licet*, cela ne vous est pas permis ; ou des Prophetes assez généreux pour dire : *Væ qui opulenti estis :* Malheur à vous qui prenez de toutes mains, vous qui oubliez le pauvre dans votre abondance, vous qui mettez votre confiance dans vos trésors. Il y a des riches vertueux dont le

cœur n'est pas dans les richesses, et ce sont les seuls proprement dont Dieu affermit les biens, tandis qu'il fait disparoître comme des éclairs ces fortunes précipitées et peu innocentes. Veut-on fixer l'abondance dans les familles? qu'on répande largement sur les pauvres ses bienfaits. Les riches ne font tant de vaines dépenses que pour briller, que pour se faire honneur; et souvent par-là même ils se rendent plus méprisables. Mais quel honneur de pouvoir faire du bien même à Jesus-Christ.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quando revertatur à nuptiis: ut, cùm venerit, et pulsaverit, confestim aperiant ei. Beati servi illi, quos cùm venerit Dominus, invenerit vigilantes: amen dico vobis, quòd præcinget se, et faciet illos discumbere, et transiens ministrabit illis. Et si venerit in secunda vigilia, et si in tertia vigilia venerit, et ita invenerit, beati sunt servi illi. Hoc autem scitote, quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur veniret, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Et vos estote parati: quia quâ horâ non putatis Filius Hominis veniet.

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: Ayez la ceinture serrée sur les reins; ayez à la main la lampe allumée, et soyez comme des gens qui attendent leur maître à son retour de la noce, afin de lui ouvrir dès qu'il viendra et qu'il heurtera. Heureux les serviteurs que le Maître en arrivant trouvera qui veillent: je vous dis en vérité, qu'il retroussera sa robe à sa ceinture, et qu'après les avoir fait mettre à table, il ira et viendra pour les servir. Que s'il arrive à la seconde ou à la troisieme veille, et qu'il les trouve ainsi disposés, ces serviteurs-là sont heureux. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que le voleur doit venir, il ne manqueroit pas de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. Soyez prêts de même vous autres, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'Homme viendra.

MÉDITATION.

Des motifs particuliers d'une prompte conversion.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que rien n'est plus opposé aux lumieres de la foi, aux sentimens que nous inspire la Religion, au bon sens, à la raison même, que le délai de la conversion.

Je connois que j'ai besoin de me convertir. Je ne voudrois pas mourir sans l'avoir fait. Hélas! la seule pensée de ce malheur, de ce danger, m'effraie. Quoi! mourir sans avoir fait cette confession générale, cette restitution; mourir dans l'habitude du péché, sans m'être réconcilié avec cet ennemi, sans avoir réformé ma conduite! Hé, je sens que je serois damné! Et quelle raison ai-je de renvoyer ma conversion à un autre temps? Seroit-ce trop tôt? Seroit-ce me repentir trop tôt de mes péchés si je m'en repens aujourd'hui, si j'en fais aujourd'hui pénitence? Seroit-ce commencer trop tôt d'aimer Dieu; seroit-ce trop tôt cesser d'être libertin, d'être impie?

Mais à quel temps renvoyons nous l'époque de notre conversion? fixons-en du moins l'année et le jour, pour savoir quand commencera notre réforme; mais qui peut nous répondre de ce jour et de cette année? Quelle extravagance! quelle plus insigne folie de vouloir risquer son ame, son salut éternel sur le jour le plus incertain de sa vie, sur un temps dont nous savons que nous ne pouvons pas dispôser!

Mais supposons que nous aurons ce temps, supposition frivole, qu'arrivera-t-il? Aurons-nous

moins de peine à rompre des liens, parce que nous les aurons multipliés ? Serai-je plus convaincu que je le suis de l'extrême besoin que j'ai de me convertir ? J'y pense à présent, et je ne le veux pas. Il est incertain si j'y penserai un autre jour, et il est encore plus incertain si je le voudrai ; j'ai même tous les sujets de croire que je ne le voudrai pas, ou que je ne le voudrai que plus foiblement.

Plus nous irons, plus nous aurons de difficultés à vaincre. L'habitude se fortifie par les actes ; les passions croissent avec l'âge, les obstacles se multiplient avec nos jours. Quelle raison avons-nous de nous persuader que nous serons un jour plus dociles ? Ou persuadons-nous que nous n'avons pas besoin de nous convertir, ou convertissons-nous à ce moment que la grace nous sollicite.

Bon Dieu ! quelle joie demain, après demain, tous les jours de ma vie, si je me convertis aujourd'hui. Oui, ce jour que j'ai, peut être le jour de mon salut en devenant celui de ma parfaite conversion, à qui tiendra-t-il qu'il ne soit tel ? Hélas ! il ne peut tenir qu'à moi : serai-je plus long-temps le plus grand ennemi de mon bonheur ? Ai-je donc conjuré ma perte ? Vous me sollicitez, Seigneur, vous me pressez, vous m'offrez votre grace. Quelle fureur, quelle rage si j'y résiste plus long-temps !

SECOND POINT.

Considérez combien cette méditation est critique pour vous ; combien il vous importe de ne pas pas résister à la grace. Vous avez à présent des moyens que vous n'aurez peut-être jamais plus. Les obstacles ne seront jamais moins multipliés, et vous ne vous trouverez peut-être jamais dans de plus heureuses dispositions. Vous n'aurez jamais plus de temps à vivre, et par conséquent à faire pénitence, que vous n'en avez. Oseriez-vous dire

qu'il vous en reste encore trop ? Vous avez de la santé, et vous voilà peut-être à la veille de votre derniere maladie. Vous êtes assuré de la grace : ces sentimens que vous avez, cette méditation que vous faites en sont les effets et les preuves. Vous en avez la volonté ; car en faisant toutes ces réflexions, pourriez-vous être déterminé à vouloir persévérer dans vos désordres ? Vous pouvez trouver un sage et zélé Directeur, un ami sincere et cent autres secours réunis que probablement vous ne trouverez nulle part ni en nul autre temps si vous vous les rendez aujourd'hui inutiles. Trouvez, imaginez une bonne raison de n'en pas profiter et de renvoyer encore à un autre temps votre conversion ? Vous vous trouvez en des circonstances favorables ; tout concourt à vous convertir, n'y aura-t-il que vous qui vous y opposiez ?

Il est étonnant qu'il faille tant de raisonnemens pour nous persuader de nous convertir, c'est-à-dire, pour nous persuader de nous tirer du danger présent de nous damner.

Tout nous prêche notre conversion. La prospérité et les disgraces, la santé et la maladie, les honneurs et le mépris sont également de puissans motifs de conversion. Quoi ! le Seigneur me comble de biens, et je veux continuer à lui déplaire ! Le Seigneur me châtie par ces revers de fortune, par ces adversités plus fréquentes, et je veux persévérer à l'irriter ! Je suis en santé, je me porte bien ; c'est le seul temps propre pour travailler efficacement à l'affaire de mon salut. Je suis malade ; attends-je la mort pour faire pénitence ? Je suis dans les honneurs, et je veux vivre dans le péché pour m'attirer une éternelle confusion ? Je suis méprisé de tout le monde ; à la bonne heure, soyons saints et notre fortune est faite. Mon Dieu ! de quoi nous sert d'être Chrétiens, d'être raisonnables, si nous ne raisonnons pas ainsi ?

A quoi dois-je m'attendre, Seigneur, si ce jour

n'est pas celui de ma conversion ? J'ai eu autrefois la pensée de réformer mes mœurs, de rompre ces liens, de m'interdire ces divertissemens si peu Chrétiens, de prendre le parti de la vertu, de sortir de cette vie molle et peu chrétienne : tous ces désirs, tous ces projets de conversion ont été jusqu'ici inutiles ; mais plein de confiance en votre miséricorde, j'espere qu'il n'en sera pas de même de ceux-ci.

Aspirations dévotes durant le jour.

Surgam, et ibo ad Patrem. Luc. 15.

Je ne délibere plus, ô mon Dieu ! je reviens à vous comme à mon pere ; c'est dès ce moment que je veux être à vous sans délai.

Dixi : Nunc cœpi. Psal. 76.

Ce n'est pas à demain, que je renvoie ma conversion ; c'est à ce moment que je commence, ô mon Dieu ! d'être tout à vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'ENFANT PRODIGUE n'a pas plutôt reconnu ses égaremens, que se rendant à la grace, il part sur l'heure pour revenir à son pere ; l'exécution suit de près le projet de sa conversion. De même les Mages n'ont pas plutôt vu l'étoile qu'ils partent ; pas un de ceux qui délibérerent, qui vinssent adorer le Sauveur. Vous connoissez aujourd'hui que vous avez besoin de vous convertir, n'attendez pas à demain de le faire, et ayez la consolation avant la fin du jour de l'avoir fait. La conversion du cœur qui est l'essentielle, se fait dans un moment. L'extérieure ne tarde pas ; elle coûte même peu quand l'intérieure y est. Convainquez-vous aujourd'hui par celle-là, de la sincérité de celle-ci. Hier vous ébauchâtes pour ainsi dire votre conversion par les petits sacrifices qu'on vous conseilla de faire : finissez-la aujourd'hui avec le

secours de la grace qui vous presse de ne pas différer. Et pour cela, prosterné au pied de l'Autel ou de votre Crucifix, faites un acte de contrition, concevant une douleur très-vive d'avoir mené une vie si peu chrétienne, et protestant à Dieu une fidélité qui ne se démentira jamais. Concluez la réformation de vos mœurs, et tracez le nouveau plan de vie que vous devez suivre. Si vous avez besoin de faire une confession générale, n'attendez pas à Pâques, commencez de l'écrire aujourd'hui; ne dussiez-vous écrire que deux mots, commencez. Promettez à Dieu de ne plus voir cette personne, de ne plus aller dans cette maison, de n'assister plus à ces spectacles, etc. Marquez dans quelque petit livre secret, que c'est aujourd'hui le jour de votre conversion. Allez entendre la Messe dans cette intention, et à l'élévation renouvellez votre contrition et tous vos propos. Dites à Jesus-Christ que vous êtes l'enfant prodigue qui revient à son pere dans le dessein de ne lui donner plus aucun sujet de mécontentement, et de lui obéir avec promptitude et ponctualité le reste de sa vie. Quelques-uns pour se fixer plus efficacement, font un vœu pour trois jours, pour huit jours, de ne parler plus à certaine personne, de n'être plus de certaines parties de plaisirs et de jeu, de ne point se trouver dans certaines assemblées. Ces petites pratiques chrétiennes sont des preuves peu équivoques du désir sincere qu'on a de se convertir.

2.° Les personnes qui, graces au Seigneur, n'ont pas besoin d'une pareille conversion, ne laissent pas d'avoir besoin de quelque réforme. Quelque vertueux, quelque dévot qu'on soit, il reste toujours bien des imperfections à corriger, bien des vertus à acquérir, bien des progrès à faire. Voyez et marquez aujourd'hui les principaux points de la réforme que Dieu demande de vous. En quoi vous êtes-vous relâché? quelle pratique de vertu avez-vous négligée? Voyez quelle passion domine en

vous, quel défaut, quelle imperfection vous devez corriger, et quelle vertu vous est plus nécessaire. Détaillez cette conversion; choisissez-en deux ou trois points sur lesquels vous ferez une attention particuliere, et imposez-vous une peine pour chaque fois que vous aurez manqué à la résolution que vous prenez. Dans l'affaire importante du salut, tout dépend de l'exécution. Pour rendre tout ceci efficace, commencez de faire réguliérement tous les jours un examen particulier d'environ un demi-quart-d'heure sur le défaut dont vous avez le plus de besoin de vous corriger, ou sur la vertu qu'il vous importe le plus d'acquérir. Le temps le plus propre pour cet examen, c'est environ le midi. Peu de pratiques de piété plus utiles que celle-ci.

NEUVIEME JOUR.

SAINTE APOLLONIE, VIERGE ET MARTYRE.

QUOIQUE l'Empereur Philippe fût si favorable aux Chrétiens, que plusieurs ont cru qu'il avoit embrassé le Christianisme, cependant il s'éleva sous son regne une persécution contre les Fidelles à Alexandrie qui fit bien des Martyrs, et qui fut comme le signal et le présage de celle qui s'éleva l'année d'après dans tout l'empire sous l'Empereur Dece.

L'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 248, un misérable Poëte qui se mêloit de deviner et faisoit profession de magie, menaça la ville d'Alexandrie de quelque grand malheur, si l'on ne faisoit main-basse sur tous les Chrétiens ennemis mortels des Dieux et de leur culte. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la fureur d'un peuple naturellement porté à la sédition et au carnage.

Voici comme en parle saint Denis Evêque d'Alexandrie, qui fut témoin de tout ce qu'il en écrit: « Ce misérable Devin, dit-il, anima d'abord les » Gentils contre nous, et les excitant par la superstition qui étoit naturelle à ce peuple, il alluma la fureur dans leur cœur. Ces aveugles croyant » cet impie et suivant les impressions qu'il leur » inspiroit, s'éleverent contre nous et donnerent » dans tous les excès de cruauté et de rage. Ils » firent consister leur imaginaire piété à être cruels » contre les Chrétiens, et crurent qu'ils ne pouvoient pas mieux honorer leurs faux Dieux, qu'en » leur sacrifiant les adorateur du véritable. »

Ils commencerent par se saisir d'un saint vieillard nommé Metie ou Mettan, qu'ils vouloient obliger à proférer des blasphêmes contre la sainteté de notre Religion. Irrités du refus que ce généreux Chrétien en fit, ils lui meurtrirent tout le corps à coups de bâtons, lui creverent les yeux et lui percerent le visage avec des roseaux pointus; et l'ayant conduit hors de la Ville, ils l'assommerent à coups de pierres.

Ils prirent ensuite une sainte femme nommée Quinte ou Cointe, la traînerent au temple de leur Idole pour l'obliger à l'adorer. L'horreur qu'elle témoigna publiquement pour l'impiété qu'on vouloit lui faire commettre, rendit ces furieux encore plus cruels. Ils la lierent par les pieds et la traînerent à travers les cailloux par toutes les rues. Elle eut d'abord le corps tout brisé des pierres contre lesquelles on la heurta, et des coups de bâtons qu'on déchargeoit continuellement sur elle. Sa constance étonna ces bourreaux; mais la rage dont ces esprits forcenés étoient animés, étouffoit tout sentiment de compassion: ils la conduisirent au même lieu où saint Mette venoit d'être lapidé, et l'assommerent à coups de pierres.

Mais parmi tous ces prodiges de constance chrétienne, sainte Apollonie, qu'on nomme en quel-

buels endroit Apolline, se distingua par une intrépidité et un courage que tous les siecles ont admiré, et qui fit alors le sujet de l'admiration des Païens même.

C'étoit une Vierge vénérable par son grand âge, et encore plus par le long exercice d'une solide et édifiante piété. Quelques-uns ont cru qu'elle étoit fille de qualité, et qu'elle avoit été élevée dans la Religion Chrétienne dès son bas âge. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle étoit en singuliere vénération parmi tous les Fidelles d'Alexandrie, à qui elle servoit d'exemple, vivant dans la retraite et passant ses jours dans le jeûne, dans la priere et dans la pratique de toutes les vertus.

Elle étoit renfermée dans sa maison, levant sans cesse les mains et les yeux vers le Ciel durant cette émeute du peuple ; et ne doutant pas qu'elle ne dût être bientôt immolée, elle se préparoit avec ferveur à son sacrifice. En effet les Païens devenus furieux par le sang de ces bienheureux Martyrs, courent aux maisons des Chrétiens, les pillent, brûlent, renversent tout : on eût dit que la Ville venoit d'être prise et saccagée par des ennemis; ces Idolâtres altérés du sang des Chrétiens, ne respiroient plus que le carnage. Ce fut dans cette nouvelle émotion populaire, dit saint Denis d'Alexandrie, que sainte Apollonie fut trouvée dans sa maison où elle s'offroit continuellement au Seigneur en qualité de victime.

Ces enragés s'en étant saisis, résolurent de la faire d'autant plus souffrir qu'elle étoit en plus grande vénération parmi les Fidelles. D'abord ils lui casserent toutes les dents avec des cailloux, et lui meurtrirent tout le visage. Irrités de la joie qu'elle faisoit paroître de souffrir quelque chose pour Jesus-Christ, il n'est point de cruauté qu'ils ne tâchassent d'exercer sur cette héroïne Chrétienne dont la fermeté les étonnoit. Ils employerent les menaces, les promesses et tous les artifices pour ébranler sa foi ; mais ils trouverent toujours une

constance et une magnanimité au-dessus de son âge et de son sexe. Désespérant d'en venir à bout, ils s'imaginerent que sa persévérance ne sauroit être à l'épreuve du feu, et qu'une fille affoiblie par son grand âge ne sauroit résister à la frayeur d'être brûlée toute vive. Dans cette persuasion ils la menent hors de la Ville où ayant fait allumer un grand feu, la menacent de l'y jeter pieds et poings liés, si elle ne profere sur l'heure même les plus horribles blasphemes contre Jesus-Christ, et si elle n'offre de l'encens à l'Idole.

Sainte Apollonie qui, animée d'une vive foi, et embrasée d'un ardent amour pour Jesus-Christ, avoit passé ses jours à chanter ses louanges, frémit d'horreur à cette seule proposition, et sentant croître l'amour extrême qu'elle avoit pour son Dieu, et le désir de l'honorer encore davantage par le sacrifice de sa vie, elle eut une forte inspiration de faire voir aux Païens, en prévenant elle-même de son plein gré leurs cruautés, que le seul mot de blasphêmer contre Jesus-Christ lui faisoit plus d'horreur que tous les feux et tous les supplices; elle ne voulut pas attendre qu'on la jetât dans ces brasiers; elle voulut s'aller mettre d'elle-même sur le bûcher où on devoit l'immoler, pour montrer aux Païens combien son sacrifice étoit volontaire. En effet, ayant demandé qu'on lui laissât quelque relâche comme si elle eût voulut délibérer, elle fut quelques momens dans un profond recueillement, suppliant ardemment le Seigneur de vouloir bien agréer le sacrifice qu'elle alloit lui faire de sa vie, après quoi pleine d'une vive confiance et embrasée d'un amour de Dieu très-ardent, voulant bien persuader aux Infidelles que les plus cruels supplices ne sauroient effrayer les vrais Chrétiens, et que les Chrétiens n'ont rien de contraint et de forcé dans le sacrifice qu'ils font à Dieu de leur vie, elle s'élança d'elle-même dans le feu qui qui la consuma aussi-tôt.

Une générosité si étonnante frappa les Païens, ils en furent tout interdits, et ne pouvoient comprendre qu'une fille eût eu plus de hardiesse et plus d'empressement de faire un sacrifice à Dieu de sa vie, et de se voir consumer par le feu, qu'ils n'en avoient eu eux-mêmes de la voir réduite en cendres. Les Fidelles eurent grand soin de ramasser tout ce qui resta des débris de son corps. Ses dents sur-tout furent recueillies comme de saintes Reliques, et furent bientôt dispersées dans différentes Eglises de la Chrétieneté.

Les secours que les Fidelles ont reçu et reçoivent encore tous les jours par l'intercession de sainte Apollonie, font voir le grand crédit qu'elle a auprès de Dieu, et la bonté qu'elle fait paroître pour ceux qui réclament sa protection. On peut dire que c'est presque depuis son martyre que les Fidelles ont eu recours a elle dans plusieurs maladies, et singuliérement pour les maux de dents. On trouve dans les plus anciens Breviaires de plusieurs Eglises, des oraisons particulieres pour demander à Dieu par l'intercession de cette Sainte, d'être délivré de plusieurs infirmités corporelles, et singuliérement des maux de dents. Voici celle qu'on lit dans un des plus anciens Breviaires de l'Eglise de Cologne.

O Dieu, pour l'amour de qui la bienheureuse Apollonie, Vierge et Martyre, a souffert avec tant de constance qu'on lui arrachât toutes les dents ; nous vous supplions de nous accorder que tous ceux qui réclament son intercession, soient préservés des maux de tête et des maux de dents, et qu'après les miseres de cet exil vous leur fassiez la grace d'arriver à la joie éternelle. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, qui étant Dieu vit et regne avec vous en l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siecles des siecles. Ainsi soit-il.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus; qui inter cætera potentiæ tuæ miracula etiam in sexu fragili victoriam Martyrii contulisti: concede propitius, ut qui beatæ Apolloniæ Virginis et Martyris tuæ natalitia colimus, per ejus ad te exempla gradiamur. Per Dominum, etc.

O Dieu! qui entre les autres merveilles de votre puissance, avez fait remporter la victoire du Martyre au sexe même le plus fragile, faites-nous la grace qu'en suivant l'exemple de votre Vierge et Martyre la bienheureuse Apollonie dont nous célébrons la fête, nous puissions aller à vous. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

Confitebor tibi, Domine Rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum. Confitebor nomini tuo: quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum à perditione, à laqueo linguæ iniquæ, et à labiis operantium mendacium: et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. Et liberasti me secundùm multitudinem misericordiæ nominis tui à rugientibus, præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de multis tribulationum quæ circumdederunt me: à pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus: de altitudine ventris inferi, et à lingua coinquinata, et à verbo mendacii, à rege

Je vous rendrai des actions de graces, ô mon Seigneur et mon Roi, et je ne cesserai de vous louer, vous qui êtes mon Dieu et mon Sauveur; je rendrai gloire à votre Nom, parce que c'est vous qui êtes devenu mon Défenseur et mon Protecteur: vous avez délivré mon corps de la perdition, des piéges de la langue injuste et des levres ouvrieres du mensonge, et vous avez été mon Defenseur contre ceux qui m'accusoient. Vous m'avez délivré, selon la multitude de vos miséricordes, des lions rugissans, qui étoient tout prêts à me dévorer, de la main de ceux qui cherchoient à m'ôter la vie, et des afflictions qui m'assiégeoient de toutes parts et qui alloient fondre sur moi. Vous m'avez délivré

iniquo, et à lingua injusta : laudabit usque a l mortem anima mea Dominum : quoniam eruis sustinentes te, et liberas eos de manu angustiæ, Domine Deus noster.

de la violence de la flamme dont j'étois environné, et je n'ai point senti la chaleur au milieu du feu ; vous m'avez délivré de la profondeur des entrailles de l'enfer, des levres souillées, des paroles de mensonge, d'un Roi injuste, et des langues médisantes. Mon ame louera le Seigneur jusqu'à la mort, parce que vous délivrez des plus grands dangers ceux qui mettent toute leur confiance en vous, et vous les délivrez de la puissance des Nations, ô Seigneur notre Dieu !

Le chapitre 51 de l'Ecclésiastique, d'où cette Epître est tirée, n'est proprement qu'une priere ou action de graces que Jesus fils de Sirach fait à Dieu pour tous les dangers de son salut, dont le Seigneur par sa miséricorde l'a délivré. L'application que l'Eglise en fait aux Vierges et Martyres est juste. Le sens allégorique est aisé.

RÉFLEXIONS.

La vie d'un Chrétien ne devroit être qu'une action de graces continuelles envers le Pere des miséricordes, puisqu'elle est un enchaînement et un tissu de ses bienfaits. Quels biens n'avons-nous pas reçus de lui ? et quel bien ne devons-nous pas en attendre ? Notre esprit est trop borné pour comprendre tant de faveurs et notre vie trop courte pour les reconnoître. Dieu n'attend point de nous d'autre reconnoissance qu'un amour constant, qu'une fidélité persévérante à son service. Avons-nous été jusqu'ici fort reconnoissans ? Comprenons quel crime c'est d'être ingrat envers un Dieu qui nous fait du bien à tous les momens de la vie, et de qui nous attendons la source même de tous les biens après la mort. Devrions-nous cesser de louer celui qui est notre Dieu et notre Sauveur ? Quels sentimens de gratitude, et quelles louanges n'exigent pas ces deux titres ? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, disoit David, les plus grands périls

ont-ils de quoi m'étonner ? Vous êtes devenu mon défenseur, ô mon Dieu : et je crains, et je suis vaincu ! et la moindre difficulté m'arrête et me décourage ! Nous manquons de confiance en Dieu, parce que nous manquons de fidélité et de ponctualité à son service ; la confiance croît toujours avec la ferveur. Les plus cruels tourmens n'ont jamais effrayé les Martyrs. Nulle proportion, disoient-ils, entre les souffrances de cette vie et la récompense de l'autre (a). Nous savons, ajoutoient-ils avec l'Apôtre, que si ce corps est déchiré, s'il tombe en ruine, s'il est réduit en cendres, le Seigneur qui ne veut pas qu'un seul des cheveux de notre tête se perde, saura bien délivrer nos corps de la perdition et les mettre à l'abri des traits malins et empoisonnés de la calomnie. Les méchans ont beau se déchaîner contre la probité des gens de bien et tâcher de noircir leur réputation par les plus noires médisances. Les justes, dit le Sage (b), brilleront au jour de la justice universelle, comme le soleil, tout pénétrés de la lumiere et de la gloire de l'immortalité, et dans l'ame et dans le corps ; ils étincelleront au milieu des méchans qui paroîtront alors comme des roseaux et tout prêts à être réduits en cendres par cette gloire des Justes qui sera pour leurs persécuteurs comme un feu dévorant. Mon Dieu, qu'une ame qui vous aime et qui vous sert avec ferveur, sent de courage ! Le seul amour de Dieu peut inspirer la véritable magnanimité. Le Seigneur m'instruit de ses conseils, dit le Prophete (c), il veille à ma conservation : qui est-ce que je craindrai ? Tant de fois mes ennemis transportés du désir de me perdre sont venus fondre sur moi comme des bêtes féroces ; ils ont vu échouer leur dessein, ils ont été obligés de reconnoître leur foiblesse. Je les verrois donc tous unis et rassemblés devant moi que je ne tremblerois pas. Je m'en verrois attaqué de toutes parts que j'espérerois en-

(a) 2. *Cor.* 5. (b) *Sap.* 3. (c) *Psal.* 3.

core de les vaincre. Je suis assuré, dit l'Apôtre, que ni la mort, ni la vie, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas; ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en Jesus - Christ. Voilà comme pensent et comme parlent tous ceux qui aiment Dieu. Quand parlerons-nous de même !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum decem virginibus : quæ accipientes lampades suas, exierunt obviam sponso, et sponsæ. Quinque autem ex iis erant fatuæ, et quinque prudentes : sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum : prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente sponso, dormitaverunt omnes et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est : Ecce sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis : ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dum autem

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le royaume des Cieux est semblable à dix Vierges, qui prenant leurs lampes s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages ; mais les cinq folles ayant pris leurs lampes ne prirent point d'huile avec elles ; les sages, au contraire, avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes, et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier: Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui : Alors toutes ces Vierges se leverent et accommoderent leurs lampes ; mais les folles dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez au plutôt à ceux qui en vendent et ache-

irent emere, venit sponsus: et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ virgines, dicentes: Domine, Domine: aperi nobis. At ille respondens ait: Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

tez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Epoux arriva, et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces, et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent: Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. Mais il leur répondit: Je vous le dis en vérité, je ne sais pas qui vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la fausse confiance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que parmi tous ceux qui se damnent, il n'est personne qui n'ait prétendu être sauvé: les plus grands libertins ont cette confiance. Quelque égaré qu'on soit, chacun espere avoir assez de temps pour revenir de ses égaremens, quoiqu'on s'égare tous les jours davantage. Chacun se flatte d'être assez heureux pour éviter l'enfer, quoiqu'on s'en approche tous les jours. Cette vaine confiance ne porte, à proprement parler, que sur l'horreur que chacun a d'un éternel malheur. Fût-il jamais de confiance plus mal fondée? C'est cependant celle qui tranquillise aujourd'hui les consciences, et qui en émousse les plus piquans remords.

Peut-on dire sérieusement qu'une personne qui irrite tous les jours davantage la colere de Dieu par de nouveaux péchés, ait sujet de compter beaucoup sur sa miséricorde? A force de s'égarer s'approche-t-on du terme? Je veux continuer de déplaire à Dieu; quelque jour je serai d'humeur de

lui plaire. Incertain si j'aurai le temps de faire pénitence, j'emploie le temps que j'ai à augmenter mes iniquités. Un jour je serai plus docile à la voix de Dieu; un jour je résisterai moins à la grace : et qui nous est garant de ce jour?

Il est vrai qu'il y a des gens qui meurent subitement; mais j'espere que je serai du nombre de ceux qui ont le loisir de se préparer à la mort par une longue maladie. Il est vrai que ces sortes de conversions sont bien douteuses; mais j'espere que la mienne sera certaine. Il faut une espece de miracle pour se convertir de bonne foi, après avoir vieilli dans l'habitude du péché : il est vrai; mais j'espere que ce miracle se fera en ma faveur : ce n'est pas que j'aie raison de l'espérer; car infidélités, mépris, endurcissement, ingratitude, tout prouve que je suis indigne d'une telle faveur : n'importe, je l'espere. L'abus que j'ai fait jusqu'ici des graces de mon Dieu, n'est pas un droit de compter sur sa miséricorde : il est vrai, mais j'y compte.

Dieu ne nous a pas faits pour nous perdre : il est vrai; mais ne faites-vous pas tout ce qu'il faut pour être damnés? Avouons qu'une confiance qui ne se nourrit que de ce qui la détruit, est une confiance bien frivole et bien vaine. Telle est la confiance de ceux qui persévèrent dans le péché, sur l'espérance d'en faire un jour pénitence, et qui veulent continuer d'être méchans, parce que Dieu est bon.

Mon Dieu, n'ai-je pas été jusqu'ici de ce nombre? Je veux me convertir un jour; quelle raison ai-je de ne me pas convertir à présent?

SECOND POINT.

Considérez que la vaine confiance de ceux qui se servent de la bonté même de Dieu pour l'offenser, dans l'espérance qu'il leur fera toujours assez miséricorde, n'est pas la seule fausse confiance. Celle de ceux qui comptant un peu trop sur certaines vertus qu'ils se flattent d'avoir, négligent

l'affaire de leur salut, ne porte pas sur de plus solides fondemens.

Les Vierges qui manquerent de faire leur provision d'huile en son temps, étoient vierges ; elles comptoient beaucoup sur l'amour qu'elles avoient pour la pureté. Cette précieuse vertu leur donnoit droit d'espérer un accueil favorable du divin époux. Mais elles manquerent de vigilance : dans les voies de Dieu il faut toujours marcher. La lassitude produit bientôt l'assoupissement. Dans la vie chrétienne on s'endort dès qu'on sommeille ; et quel malheur quand l'Epoux arrive durant le sommeil ! Quel malheur si à son arrivée les lampes se trouvent éteintes ! Ce n'est pas le temps d'aller chercher de l'huile quand il faut le recevoir. Ne devoient-elles pas y avoir pourvu ? Ne devoient-elles pas avoir suivi l'exemple des Vierges sages ? Celles-ci ne comptent pas tellement sur l'amour qu'elles ont pour la pureté, qu'elles ne pourvoient à leurs lampes. Elles n'ont garde de sommeiller, de peur de s'endormir. Elles veillent sans cesse pour n'être pas surprises. Leur confiance est parfaite, et elle est agissante. Elles comptent sur la bonté de l'Epoux ; mais que ne font-elles pas pour lui plaire ? Une confiance fainéante porte toujours à faux.

On n'a pas certains défauts ; mais a-t-on certaines vertus ? On n'est pas impie, libertin ; mais on est tiede, on vit dans la mollesse ; l'amour-propre, le monde même reglent les devoirs de la Religion ; on sent qu'on est peu Chrétien ; la dévotion languit, la foi est affoiblie, la charité est presque éteinte : qui soutient notre espérance ? Ne vit-on pas dans une fausse sécurité quand on est tranquille dans une si constante tiédeur ?

Toute notre confiance doit être dans la miséricorde de notre Dieu ; la vie et la mort de Jesus-Christ doivent ranimer notre confiance ; mais cette même confiance doit-elle nous rendre ingrats, irréligieux, lâches ? On manque à ses devoirs ; on

refuse d'obéir à Dieu ; on le sert avec regret et de mauvaise grace, et on se promet d'avoir part à toutes ses faveurs. Si l'on se promettoit une pareille libéralité d'un Maître qu'on désoblige en tout, auroit-on une confiance bien fondée ?

Hé, Seigneur, je mets toute ma confiance en vous ; mais ce ne sera plus désormais une confiance présomptueuse et fausse. Je sais que je ne dois compter que sur votre miséricorde, mais je ne veux plus désormais m'en fermer les avenues par mes iniquités. Je sais que je n'ai encore rien fait ; je ne compte que sur votre bonté et sur votre grace ; faites que dès ce moment j'en sente les effets.

Aspirations dévotes durant le jour.

Tunc non confundar, cùm perspexero in omnibus mandatis tuis. Psal. 118.

Ma confiance ne sera jamais mieux fondée que quand elle sera accompagnée d'une parfaite obéissance à votre loi.

Spera in Domino, et fac bonitatem. Ps. 36.

Persévérez dans la vertu, et espérez au Seigneur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PLUS on attend de graces du Prince, plus on s'étudie à lui plaire ; le comble du mépris et de la malice seroit d'être bien aise de lui déplaire lors même que l'on compte le plus sur ses bienfaits. Tel est le caractere de la fausse confiance : ne vous trouvez-vous point dans le cas ? Votre conscience crie depuis long-temps à la réforme. Vous ne prétendez pas mourir sans vous être converti, sans être devenu plus régulier, plus dévot ? Vous comptez sur la bonté et la miséricorde de votre Dieu ; il n'y a même que votre confiance qui vous rassure contre les alarmes d'une conscience chargée de péchés, ou du moins contre les reproches d'un

cœur ingrat et depuis si long-temps rebelle à la grace. Mais cette confiance est-elle bien fondée au milieu d'un tas d'ingratitudes et de péchés? Rendez-la dès ce moment moins douteuse en la rendant plus chrétienne. Vous espérez que Dieu vous fera la grace de rompre un jour ces liens. Il vous l'offre en ce jour, cette grace; ne la refusez pas; rendez-vous-y dociles. Eloignez-vous de ces occasions; bannissez-vous de ces compagnies si peu chrétiennes; ne voyez plus cette personne; fuyez ces pieges, évitez ces écueils. Les plus forts liens se brisent pour ainsi dire d'eux-mêmes, par la conversion du cœur et par l'éloignement des objets. Vous espérez qu'avec le secours de la grace vous réformerez un jour ces mœurs, vous redresserez ce naturel, vous corrigerez ces grossieres imperfections, vous acquerrez ces vertus, vous deviendrez pieux, régulier, exemplaire. Dieu vous présente aujourd'hui ce secours: pourquoi ne commencerez-vous pas aujourd'hui cette conversion, cette réforme? Marquez, déterminez du moins sur l'heure même les points qui doivent être dès aujourd'hui l'objet de votre zele, et faites-en le sujet d'un petit examen de conscience que vous devez faire tous les jours un peu avant le dîner. La science du salut est une science-pratique. Nulle véritable pratique de piété sans détail.

2.° L'effet ordinaire de la fausse confiance est l'inaction et l'assoupissement. Le Saint-Esprit nous avertit de n'être pas sans crainte du péché même remis. C'étoit une des maximes de saint Ignace, Fondateur de la Compagnie de Jesus, que dans les entreprises difficiles, il faut s'abandonner à Dieu avec une parfaite confiance, comme si le succès de l'affaire devoit venir d'en haut par une espece de miracle, et qu'il faut néanmoins mettre tout en œuvre pour le faire réussir, comme si le succès dépendoit entiérement de notre industrie. Toute votre confiance doit être en la grace du Sei-

gneur ; mais ayez soin d'accompagner d'une grande fidélité aux ordres de Dieu cette confiance. Commencez toujours par la priere ; persévérez à demander, et ayez une vive espérance que vous obtiendrez ce qui sera le plus convenable pour votre salut. Voulez-vous régler votre conduite et réformer vos mœurs ; voulez-vous dompter ces passions et détruire ce vice, faites une priere tous les jours pour cela, animée d'une grande confiance ; mais accompagnez de quelque mortification cette confiance et cette priere : *Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium* : cette sorte de démons ne se chasse qu'avec la priere et le jeûne. Voulez vous obtenir cette grace que vous demandez au Seigneur depuis si long-temps? Implorez la protection de la sainte Vierge par quelque particuliere dévotion ; fréquentez plus souvent les Sacremens ; visitez aujourd'hui même les pauvres de la Paroisse, ou dans les Hôpitaux ; faites chaque jour quelque aumône, et tout cela pour la même fin.

DIXIEME JOUR.

SAINTE SCHOLASTIQUE, VIERGE.

SAINTE Scholastique, sœur de saint Benoît d'une des plus nobles familles de l'Italie, naquit dans le territoire de la ville de Norcie dans le Duché de Spolette en Ombrie. Elle fut regardée, aussi bien que son frere, comme un don que le Ciel faisoit au monde chrétien, puisque leurs parens ayant passé une grande partie de leur vie sans avoir des enfans, obtinrent enfin par leurs aumônes et par leurs prieres ces deux grands modeles de la perfection religieuse.

Scholastique fut élevée avec tout le soin que l'on

pouvoit attendre d'une mere aussi pieuse que la Comtesse de Norcie. Cette vertueuse Dame persuadée que les premieres impressions qu'on donne aux enfans, influent sur tout le reste de leur vie, s'appliqua principalement à inspirer de bonne heure à sa fille ces grands sentimens de Religion, ce mépris de toutes les vanités, cette haute estime des maximes de l'Evangile qui furent les seules qu'elle goûtât.

Les saintes inclinations de Scholastique, sa dévotion prématurée, sa modestie, sa docilité firent bientôt juger à la vertueuse mere que le Ciel ne la lui avoit donnée qu'en dépôt, et que certainement le Seigneur l'avoit choisie pour son épouse.

En effet, ennemie de ces amusemens puérils et de ces légéretés qui naissent avec les enfans, Scholastique ne trouvoit du plaisir qu'à prier Dieu, et à écouter les sages et salutaires instructions de sa pieuse mere.

Elle passoit pour une des plus belles personnes de son temps. Sa qualité, les grands biens dont elle avoit hérité depuis la retraite de son frere et la mort de ses parens, la firent rechercher par les plus grands Seigneurs d'Italie; mais il y avoit déjà long-temps qu'elle avoit renoncé aux plus flatteuses promesses du monde, en se consacrant à Dieu dès son enfance par le vœu même de virginité.

Quoiqu'elle fût d'un esprit vif et brillant, d'un naturel doux et aisé, d'un air propre à se faire admirer et à plaire, elle n'aimoit que la retraite. La parure n'eut pour elle aucun agrément. Aussi avoit-elle entendu cent fois cette importante leçon de sa mere, que tous ces ornemens étrangers, quelque éclatans qu'ils soient, ne sauroient donner du mérite, et que le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une fille, c'est de dire qu'elle est modeste et qu'elle a beaucoup de piété.

Née avec de si belles dispositions pour la vertu, élevée dans des sentimens si chrétiens, nourrie dans les plus saints exercices de la charité chrétienne, Scholastique faisoit de merveilleux progrès dans les voies de la perfection, et étoit dans le monde l'exemple et l'admiration des plus saintes vierges, lorsqu'on apprit dans la famille le parti qu'avoit pris saint Benoît, et les merveilles qu'on en racontoit déjà dans toute l'Eglise.

Scholastique qui, depuis la mort de ses parens, menoit une vie encore plus retirée dans sa maison, fut plus édifiée et touchée que les autres de la généreuse résolution de son frere. Considérant que la perfection évangélique dont saint Benoît faisoit profession, étoit également proposée à tous, et qu'elle n'avoit pas moins d'intérêt que lui de travailler efficacement à son salut, et de prendre tous les moyens pour se faire une grande Sainte ; elle distribue tous ses biens aux pauvres, et accompagnée seulement d'une des filles qui la servoient, elle part secrétement et va trouver son frere.

Il y avoit quelques années que saint Benoît avoit quitté le désert de Sublac, et après avoir renversé les Idoles et aboli le Paganisme sur le Mont-Cassin, avoit déjà bâti ce célebre Monastere qui a été comme le berceau de la vie monastique en Occident, et comme le Séminaire de ce nombre prodigieux de Saints qui peuplent le Ciel et qui font tant d'honneur à l'Église.

Saint Benoît ayant appris que sa sœur arrivoit, sort de sa cellule, et craignant qu'elle ne franchît les limites qu'il avoit marquées, au-delà desquelles nulle femme, de quelque condition qu'elle soit, n'a pas permission de passer, vint au-devant d'elle, accompagné de quelques-uns de ses Religieux, et lui parla hors de la clôture.

Il est aisé de comprendre quel dût être le premier entretien de ces deux ames prévenues dès le berceau des plus douces bénédictions du Seigneur,

et embrasées du feu de son divin amour. Saint Benoît raconta à sa sœur une partie des graces et des merveilles dont Dieu l'avoit favorisé, et sainte Scholastique déclara à son frere les faveurs extraordinaires dont Dieu l'avoit comblée.

Tandis que le frere et la sœur s'entretenoient des miséricordes du Seigneur à leur égard, on assure qu'une lumiere éclatante les couronna, et ils furent pénétrés d'une grace intérieure, qui opéra de grandes choses dans leur ame, qui leur fit connoître les desseins de la Providence, qui les destinoit l'un et l'autre à travailler sans relâche au salut et à la perfection des personnes qu'elle commettoit à leurs soins. Ce fut durant ces divines opérations que sainte Scholastique déclara à son frere le dessein qu'elle avoit de passer ses jours dans une solitude peu éloignée de lui, le priant de devenir son Pere spirituel, et de lui prescrire les regles de conduite qu'elle devoit suivre.

Saint Benoit, que le Ciel avoit déjà instruit de la vocation de sa sœur, y consentit; et lui ayant fait bâtir à quelques lieues du Monastere une cellule pour elle et pour la fille qui la servoit, il lui donna à peu près les mêmes Regles qu'il avoit déjà données aux Freres.

La réputation de l'éminente sainteté de cette nouvelle Institutrice, lui attira bientôt un grand nombre de Filles, qui se metantt sous sa conduite et sous celle de saint Benoît s'engagerent comme elle à garder la même regle.

On peut juger quelles furent la solitude, la ferveur, l'austérité de vie de cette illustre Colonie d'épouses de Jesus-Christ, par le nombre prodigieux de grandes Saintes que cet admirable Institut a données au Ciel, et à qui sainte Scholastique et ses Compagnes ont servi de modele sur la terre.

Uniquement occupées du soin de plaire à Dieu elles oublierent bientôt jusques au souvenir des

créatures. La priere étoit l'exercice ordinaire de la nuit et du jour; le silence y étoit éternel, le jeûne y étoit peu interrompu; cellule, meubles, nourriture, vêtement, tout ne respiroit que pauvreté évangélique, que pénitence.

Telle fut la naissance de cet Ordre célebre et si étendu, qui a compté jusqu'à quatorze mille Monasteres de Filles répandus dans tout l'Occident, où l'on a vu tant de grandes Princesses venir ensevelir sous l'obscurité d'un voile ce que le monde a de plus éclatant, où l'on voit encore tous les jours tant d'illustres personnes si distinguées par leur naissance et par leurs belles qualités, à l'exemple de sainte Scholastique, préférer la Croix de Jesus-Christ à l'éclat et au faste du monde le plus séduisant est aux plus tentantes douceurs de la vie.

Sainte Scholastique ayant reçu les regles de conduite que lui donna saint Benoît, ne pensa plus qu'à remplir la haute idée de perfection où elle étoit appelée. Quelque austere qu'eût été sa vie jusqu'alors, elle en redoubla les rigueurs; son recueillement intérieur ne fut presque jamais interrompu, son oraison étoit continuelle. La tendre dévotion qu'elle avoit toujours eue dès le berceau pour la Reine des Vierges augmenta; elle trouvoit dans la confiance en cette aimable Mere un nouveau courage; et son amour pour Dieu devint si véhément, qu'elle n'en pouvoit presque plus contenir les divines ardeurs.

Quoiqu'elle n'eût pas fait alors vœu de clôture, elle la garda toujours étroitement. Elle se réserva seulement le droit d'aller visiter saint Benoît une fois l'année, pour lui rendre compte de sa Communauté et de sa conduite particuliere, et pour recevoir ses ordres et profiter de ses avis. Saint Benoît qui ne souffroit pas qu'elle vînt jusqu'à son Monastere, aimoit mieux en sortir lui-même, et alloit la recevoir accompagné de quelque Religieux dans un lieu qui n'étoit pas fort éloignée de sa maison

et qui étoit de sa dépendance. Là ces deux Saints, comme deux Citoyens du Ciel qui étoient étrangers sur la terre, ne s'entretenoient que des choses divines, et s'entr'aidoient réciproquement à se perfectionner dans les voies de Dieu.

Notre Sainte avertie, selon toutes les apparences, du jour de sa mort, vint faire sa visite anuelle à son frere. Après avoir chanté les Pseaumes, et s'être entretenus ensemble selon leur coutume sur divers sujets de piété, saint Benoît se disposoit à s'en retourner, lorsque la Sainte le pria de rester jusqu'au lendemain pour avoir la consolation de discourir un peu plus long-temps ensemble du bonheur de la vie éternelle. Saint Benoît persistant à la refuser, la Sainte baissa la tête sur ses mains pour prier avec plus de recueillement, et elle ne l'eut pas plutôt relevée après une courte priere, qu'on vit l'air quoique fort clair et fort serein, se brouiller tout d'un coup. Les éclairs et les tonnerres furent suivis de tant d'orages et d'une pluie si abondante, qu'il ne fut plus au pouvoir de saint Benoît et de ceux qui l'accompagnoient, de sortir pour s'en retourner. Il s'en plaignit à sa sœur; mais elle sut bien se prévaloir de ce que le Ciel faisoit si visiblement pour sa justification. Saint Grégoire qui raconte ce fait, donne une grande idée de la vertu et du mérite de sainte Scholastique, en disant que la victoire dans cette pieuse contestation, fut pour celle qui avoit un amour de Dieu plus parfait et plus fort.

Notre Sainte s'étant retirée le lendemain matin au lieu de sa retraite, y mourut de la mort des Justes trois jours après.

Saint Benoît étoit seul dans ce moment, tout occupé de sa contemplation. Ayant levé les yeux, dit saint Gregoire, il vit l'ame de sa sœur sortir de son corps, qui s'envoloit au Ciel sous la forme d'une colombe. Alors ce grand Saint, comblé de joie à la vue bonheur dont sa sœur jouissoit, en avertit

ses Disciples, et tous ensemble en rendirent des actions de graces au Seigneur; ensuite il envoya quelques-uns des Freres prendre ce saint Corps pour le transporter sur le Mont-Cassin. Il fallut cependant accorder à ses Filles la douce consolation de rendre les derniers devoirs à leur bonne Mere durant trois jours, après lesquels on porta ce précieux dépôt dans l'Eglise du Monastere, et Saint Benoît le fit mettre dans le sépulcre qu'il avoit préparé pour lui. Cette Sainte mourut vers l'an 543, et environ la soixantieme année de son âge.

Le Corps de sainte Scholastique resta au Mont-Cassin jusque vers le milieu du septieme siecle, que les Lombards ayant ruiné ce fameux Monastere, ces précieuses Reliques furent transportées au Mans où elles sont honorées avec une dévotion extraordinaire. Les Huguenots s'étant emparés de la ville du Mans l'an 1562, ils y massacrerent les Prêtres, brûlerent les Eglises, et profanerent les vases sacrés, emporterent les châsses après en avoir jeté les Reliques, et lorsqu'ils alloient se saisir de celles de sainte Scholastique pour les brûler, une terreur panique les obligea de s'enfuir, sans qu'on en ait jamais su le sujet. Cette fuite inospérée arriva la veille de la Fête de la Translation de notre Sainte et fut universellement atribuée à sa puissante et singuliere protection; ce qui n'a pas peu contribué à augmenter la dévotion du peuple

La Messe en l'honneur de sainte Scholastique est celle qu'on dit pour une Sainte Vierge et non Martyre.

L'Oraison qu'on dit à la messe est celle qui suit.

Exaudi nos, Deus salutaris noster, ut sicut de beatæ Scholasticæ Virginis tuæ festivitate gaudemus; ita piæ devotionis erudiamur affectu. Per Dominum, etc.

Exaucez-nous, ô Dieu qui êtes notre salut! afin que comme la fête de votre sainte Vierge Scholastique fait le sujet de notre joie, nous y recevions aussi la ferveur d'une dévotion sainte. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la seconde Epître de l'Apôtre saint Paul aux Corinthiens. Chap. 10 *et* 11.

FRATRES : Qui glorîatur, in Domino glorietur. Non enim qui seipsum commendat, ille probatus est : sed quem Deus commendat. Utinam sustineretis modicum quid insipientiæ meæ, sed et supportate me. Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo.

MES FRERES : Que celui qui se glorifie, se glorifie dans le Seigneur. Car ce n'est pas celui qui se fait valoir qui mérite d'être approuvé ; mais c'est celui que Dieu fait valoir. Je souhaiterois que vous supportassiez un peu ma folie, et en effet supportez-moi ; car c'est que je suis jaloux de vous comme Dieu l'est. Aussi vous ai-je engagés à un seul Epoux, qui est Jesus-Christ, pour vous remettre entre ses mains comme une vierge sans tache.

Saint Paul ayant appris qu'il y avoit à Corinthe de faux Apôtres, (c'étoient des Chrétiens Juifs qui tâchoient de décrier saint Paul dans l'esprit des simples, pour fomenter la division qu'ils avoient causée dans l'Eglise de cette Ville,) le saint Apôtre écrivit cette seconde Lettre, où ils est obligé de leur donner des preuves sensibles de son Apostolat, pour confondre ces imposteurs séduisans. Ce fut l'an 57.

RÉFLEXIONS.

De quoi pouvons-nous nous glorifier ? Que sommes-nous ? Qu'avons-nous qui ne nous humilie ? Corruption dans le cœur, ténebres dans l'esprit, source d'infirmités dans le corps ; quel plus rapide penchant au mal ? Quel plus difficile retour vers le bien ? Quel fonds inépuisable de misere ? De quoi peuvent s'enorgueillir la poussiere et la cendre, dit le Sage (*a*) ? Tirés de l'abyme du néant, que trouvons-nous dans notre origine qui flatte

(a) *Eccl.* 10.

notre orgueil ? et si nous nous regardons de plus près, nous trouvons-nous moins méprisables ? Bon Dieu ! que peut trouver l'homme dans son fonds qui le flatte ? Ses passions le tyrannisent, son esprit le tourmente, son amour-propre le joue ; il trouve son supplice dans son propre cœur. Et ne cherchons pas une gloire plus réelle dans la différence des conditions : la naissance et la mort des plus grands Princes different-elles beaucoup de celles du plus petit des hommes ? Et à la vérité de quoi pouvons-nous nous glorifier ? Est-ce de cet esprit qui brille, et dont nous nous faisons tant d'honneur ! les démons en ont plus que nous, et d'ailleurs sommes-nous les ouvriers de la délicatesse des organes ? Hélas ! il ne faut qu'un accident, qu'une fievre pour hébêter le plus bel esprit. Est-ce de ce rang un peu plus haut, de ce train un peu plus magnifique, de cet éclat qui nous environne, de ces grands biens qui doivent bientôt passer en d'autres mains ? Hélas ! tous ces dehors éblouissans, ces fastueux étalages de vanité sont des titres étrangers, qui ne donnent pas du mérite ; et à proprement parler, nous ne sommes grands, somptueux, riches que par emprunt. Nous nous repaissons de l'idée d'un prétendu mérite, qui n'est qu'une illusion de notre amour-propre et de notre orgueil. Eussions-nous quelque talent : seroit-ce là un titre légitime de nous en faire accroire et de nous en glorifier ? Qu'avez-vous dit l'Apôtre, que vous n'ayez point reçu ? Que si vous l'avez reçu ; d'où vient que vous vous en glorifiez comme si vous ne l'aviez point reçu ? Quelle plus fausse gloire celle qu'on tire de ce qui est hors de nous, et qui durant toute l'éternité ne sera point à nous. Si nous voulons nous glorifier, que ce soit dans le Seigneur ; non-seulement en lui attribuant toute la gloire du bien que nous faisons par sa grace ; mais encore en étant bien persuadés qu'il n'y a de véritable gloire que celle qui naît de la vertu ; toute autre, quel-

que couleur, quelqu'éclat qu'elle ait, n'est qu'un vain fantôme de gloire: que celui donc qui se glorifie, se glorifie d'être serviteur de Dieu. Craignez Dieu, dit le Sage, et observez ses Commandemens; car c'est là la vraie gloire, le vrai mérite, c'est là le tout de l'homme. Sotte vanité de se louer soi-même; preuve évidente d'un fort petit mérite, d'un esprit encore plus petit. Les louanges que les autres nous donnent, ne sont guere moins vaines; la flatterie suit l'intérêt, et la dissimulation la flatterie, outre que cet encens ne produit que de la fumée: nous n'avons de mérite, nous ne sommes louables, qu'autant que nous sommes agréables aux yeux de Dieu.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Mathieu. Chap. 25.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc: Simile erit Regnum Cælorum decem Virginibus: quæ accipientes lampades suas exierunt obviam Sponso, et Sponsæ. Quinque autem ex eis erant fatuæ, et quinque prudentes: sed quinque fatuæ, acceptis lampadibus, non sumpserunt oleum secum: prudentes verò acceperunt oleum in vasis suis cum lampadibus. Moram autem faciente Sponso, dormitaverunt omnes, et dormierunt. Mediâ autem nocte clamor factus est: Ecce Sponsus venit, exite obviam ei. Tunc surrexerunt omnes Virgines illæ, et ornaverunt lampades suas. Fatuæ autem sapientibus

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole: Le Royaume des Cieux sera semblable à dix Vierges qui prenant leurs lampes, s'en allerent au-devant de l'Epoux et de l'Epouse. Cinq d'entre elles étoient folles, et cinq étoient sages. Mais les cinq folles, ayant pris leurs lampes, ne prirent point d'huile avec elles; les sages au contraire avec leurs lampes prirent de l'huile dans leurs vases. Or comme l'Epoux tardoit à venir, elles sommeillerent toutes; et se mirent à dormir. Mais sur le minuit on entendit crier: Voilà l'Epoux qui vient, allez au-devant de lui. Alors toutes ces Vierges se leverent, et accommoderent leurs lampes; mais les folles

dixerunt : Date nobis de oleo vestro : quia lampades nostræ extinguuntur. Responderunt prudentes, dicentes : Ne fortè non sufficiat nobis et vobis, ite potiùs ad vendentes, et emite vobis. Dum autem irent emere, venit Sponsus : et quæ paratæ erant, intraverunt cum eo ad nuptias, et clausa est janua. Novissimè verò veniunt et reliquæ Virgines, dicentes: Domine, Domine : aperi nobis. At ille respondens ait : Amen dico vobis, nescio vos. Vigilate itaque, quia nescitis diem, neque horam.

dirent aux sages : Donnez-nous de votre huile, car nos lampes vont s'éteindre. Les sages répondirent : De peur qu'il n'y en ait pas assez pour nous et pour vous, allez plutôt à ceux qui en vendent, et achetez-en pour vous. Pendant qu'elles alloient en acheter, l'Époux arriva; et celles qui étoient prêtes entrerent avec lui dans la salle des noces; et on ferma la porte. Après cela les autres Vierges vinrent aussi, et dirent : Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous; mais il leur répondit : Je vous le dis en vérité; je ne sais qni vous êtes. Veillez donc, parce que vous ne savez ni le jour ni l'heure.

MÉDITATION.

De la pureté.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le Royaume des Cieux n'est comparé à des Vierges que pour nous faire comprendre l'indispensable nécessité qu'ont tous les Chrétiens de mener une vie pure. La pureté n'est pas une vertu de simple conseil, elle est de précepte. On peut dire qu'elle est comme la base de toutes les autres. La charité s'éteint, l'humilité disparoît, la dévotion s'évanouit, la Foi même chancelle, si la pureté manque. Elle donne un nouvel éclat à toutes les vertus, comme la moindre souillure de l'ame les flétrit toutes : comprenez la nécessité et le mérite de cette inestimable vertu.

Eussiez-vous amassé des trésors infinis de graces et de mérites; eussiez-vous le don des miracles : la

perte de la pureté entraîne celle de toutes les graces, tout tombe avec cette fleur. Dieu ne se plaît qu'avec les ames pures ; la moindre tache blesse sa vue. Heureux ceux dont le cœur est pur, dit le Sauveur du monde, car ils verront Dieu.

Tout le monde ne peut pas faire des aumônes ni pratiquer de grandes austérités, mais la pureté doit être de tous les états et de tous les âges. Le don de chasteté n'est pas accordé à tous les Fidelles ; mais la pureté doit être indispensablement la vertu favorite de tous les Chrétiens. Le Sauveur qui souffrit qu'on vomît contre lui les calomnies les plus noires, qu'on le traitât de séducteur, d'impies, de blasphémateur, fut si jaloux de l'honneur de sa pureté, qu'il ne permit pas que ses ennemis y donnassent la moindre atteinte. Dieu a une tendresse extraordinaire pour les ames pures ; ce n'est qu'à elles qu'il se communique ; on peut dire que la mesure des graces suit d'ordinaire la perfection de la pureté. Saint Jean est pur, il est vierge ; aussi a-t-il le privilege de reposer sur le sein, sur le cœur même de Jesus-Christ.

Mon Dieu, connoît-on aujourd'hui le prix d'une vertu si nécessaire et si rare ; et ignore-t-on que rien de souillé n'entrera jamais dans le Ciel ?

Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que votre corps est le temple du Saint-Esprit qui demeure en vous ? Or si quelqu'un vient à profaner le temple de Dieu, Dieu le fera périr : car le temple de Dieu est saint, et vous êtes vous-même ce temple. Hé, Seigneur, entend-on, croit-on aujourd'hui cette doctrine ? suit-on cette morale ? la pureté caractérise-t-elle les mœurs et la vie des Chrétiens ? Mon Dieu, que ces réflexions en font naître un grand nombre d'autres ! Ne permettez pas, Seigneur, que ce soit à ma confusion.

SECOND POINT.

Considérez que cette inestimable vertu est aussi

délicate qu'elle est précieuse ; et si elle mérite toute notre estime, elle ne demande pas moins tous nos soins.

La pureté est un trésor que nous portons, comme dit saint Paul, dans des vases fragiles. Il ne faut qu'un faux pas pour tomber, et pour briser ces vases, et perdre le trésor. Quelle seroit la précaution d'un homme qui porteroit un trésor dans des vases fragiles, s'il étoit obligé de marcher au milieu des précipices, par des chemins difficiles et glissant ? La nôtre doit-elle être moins grande ?

Nulle vertu qui soit si délicate, nulle qui soit plus exposée et qui ait tant d'ennemis. Peu d'objets, peu de discours qui ne soient autant de pieges que le démon nous dresse. Si nous ne veillons continuellement sur nous, si nous n'observons toutes nos démarches, autant de pas que nous ferons, seront autant de chutes. Nos sens sont d'intelligence avec l'ennemi, notre propre cœur nous trahit, notre esprit se révolte à toute heure. L'air du grand monde flétrit la pureté, comme le grand hâle fane les fleurs. La retraite seule n'est pas un abri, ni le désert un sûr asile. Nous portons avec nous l'ennemi qui veut nous perdre. A moins de veiller éternellement, et de prier sans cesse ; à moins d'être toujours en garde contre tant de traits ; à moins d'affoiblir l'ennemi par la mortification des sens et par des austérités ; à moins de prendre sans cesse de nouvelles forces et de nouvelles armes par le fréquent usage des Sacremens ; à moins de se tenir loin de ses écueils, et de vivre dans la retraite et la modestie chrétienne ; on ne sauroit manquer d'être vaincu. A quoi doivent s'attendre ceux qui ne prennent pas ces précautions et qui ne se servent pas de ces armes ?

Ces personnes mondaines, exposées continuellement sans préservatifs à l'air le plus contagieux ; ces personnes immortifiées qui ne refusent rien à leurs sens ; ces gens de plaisirs qui passent leurs

jours dans une molle oisiveté, qui font profession d'être peu dévots, et par conséquent peu Chrétiens ; ces gens qui s'éloignent des Sacremens, menent-ils une vie fort innocente et fort pure ? Si cela étoit, ne seroit-ce pas une merveille aussi étonnante que celle de Daniel, qui passe toute une nuit dans la fosse aux lions, sans être dévoré, et que le miracle des trois Israélites qui se promenent au milieu des feux de la fournaise sans en ressentir les ardeurs ?

Hé, Seigneur, ne s'étourdit-on dans le péril, que pour périr avec moins de crainte ?

Ne permettez pas, mon divin Sauveur, que ce malheur arrive. Je connois le mérite et l'importance de cette délicate vertu ; je n'ignore pas les dangers, je suis même bien résolu de prendre toutes les précautions pour ne pas donner dans les pieges ; mais avec tout cela je ne compte que sur votre grace, que je vous demande avec confiance, et que j'attends de votre infinie bonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Donnez-moi, Seigneur, cette pureté de cœur et cette droiture d'esprit, sans quoi on ne sauroit vous plaire.

Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt. Matth. 5.

Heureux ceux dont le cœur est pur, car ils verront Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA pureté est une vertu trop délicate pour être long-temps exposée sans dangers ; elle aime la retraite, la modestie la conserve, la frugalité la nourrit. C'est ce lis qui ne croît que dans les vallées, c'est cette rose que les épines défendent, c'est

cette fleur précieuse que le moindre souffle flétrit. Que de soins ne mérite-t-elle pas ? Que de précautions ne doit-on pas prendre ? Voulez-vous conserver ce trésor : ne l'exposez pas trop. Les assemblées mondaines, les parties de plaisirs, les spectacles profanes, sont les fameux écueils de l'innocence et de la pureté. Cette vertu ne vieillit jamais dans le grand monde, elle n'y paroît même que pour y périr. La pudeur et la retenue sont comme des remparts de la pureté. La moindre breche qu'on fait à ces défenses, ruine la place. Voulez-vous conserver cette précieuse et délicate vertu : gardez inviolablement les lois suivantes. 1.° Soyez modeste jusqu'au scrupule, et ne vous dispensez jamais de cette loi sous quelque prétexte que ce soit, seul ou accompagné, en particulier ou en public ; gardez toutes les regles de la plus axacte modestie. On remarque du bienheureux Louis de Gonzague, qu'étant encore jeune, il avoit une si grande délicatesse pour cette vertu, sur-tout en s'habillant, que quoiqu'il fût servi à son lever par un grand nombre de domestiques, nul de ses valets ne lui vit jamais le bout des pieds à nu. 2.° Quelque empire que la bizarrerie des modes ait aujourd'hui sur l'esprit et sur le cœur des gens du monde, gardez-vous bien de suivre celles qui blessent la modestie chrétienne. Une femme ne porte jamais le sein découvert sans scandale. Ne souffrez jamais cette licence dans votre famille. C'est une faute peu pardonnable de la permettre dans les enfans, sous prétexte qu'ils sont encore jeunes ; n'est-ce pas les accoutumer à l'immodestie dès le berceau ? 3.° Les nudités dans les peintures sont un poison subtil qui entre par les yeux, et qui va jusqu'au cœur. N'en souffrez aucune chez vous. Voyez tous les portraits, examinez aujourd'hui tous vos tableaux, fussent-ils de prix, fussent-ils des originaux, ou jetez-les au feu, ou faites incessamment couvrir tout ce qui peut y blesser la modestie. Vous ne pou-

vez pas les garder autrement, ni même les donner à d'autres sans péché 4.° Tout livre qui traite de galanterie est pernicieux. Toutes ces historiettes, ces lettres, ces poésies galantes, ces romans sont les ennemis mortels de la pureté et de l'innocence. Examinez, recherchez soigneusement s'il s'en trouve chez vous, et soit qu'ils vous appartiennent, ou qu'ils soient à autrui, brûlez-les avant que le jour passe. Quelle impie cruauté de laisser passer dans les mains des autres, ce qui doit les perdre et les damner !

2.° Ce n'est pas assez d'éloigner tout ce qui peut blesser la pureté; il faut encore cultiver avec soin tout ce qui la nourrit, tout ce qui la rend plus parfaite. 1.° Le vice contraire à cette vertu est le vice ordinaire des ames orgueilleuses; soyez doux, soyez humble, et vous conserverez un cœur pur. 2.° La pureté est une vertu trop précieuse et trop nécessaire à toutes sortes de personnes, pour ne pas la demander sans cesse à Dieu. Faites tous les jours une priere paticuliere pour l'obtenir, par exemple :

Donnez-moi, ô Dieu de pureté, la grace de conserver toute ma vie cette précieuse vertu. Faites que je regle si bien mon imagination, que je regle si bien tous mes sens, que je m'éloigne si fort de toutes les occasions du péché, que j'aie une si grande horreur de tout ce qui peut souiller mon corps et mon cœur, que j'aie enfin sur ce point une si grande délicatesse de conscience, que rien ne puisse jamais ternir en moi cette délicate et inestimable vertu. 3.° Ayez une dévotion particuliere à la Reine des Vierges; Marie est la mere de la pureté, et elle obtient infailliblement cette grande vertu à ceux qui l'aiment avec tendresse et qui la servent avec fidélité.

ONZIEME JOUR.

LA COMMÉMORATION DES FIDELLES TRÉPASSES.

LA charité qu'on a dans l'Eglise pour les Morts, est toujours utile aux vivans, non-seulement parce qu'elle nous fait des amis dans le Ciel, dont la protection ne peut que nous être avantageuse ; mais encore parce qu'elle sert merveilleusement à nous détacher de ce monde, dont nous ne voyons jamais mieux la vanité et la figure qui passe, que quand nous prions pour les Morts.

Le triste souvenir des personnes qui ne sont plus et qui nous ont si tendrement aimés, qui nous étoient si cheres, de ces amis de confiance qui faisoient nos plus doux plaisirs, de ces puissans appuis de notre fortune naissante ; ce triste souvenir est un grand remede pour nous guérir de ces prestiges éblouissans qui séduisent le cœur et l'esprit.

Quand on pense que ce pere, que cette mere qui ont usé leur vie pour nous laisser du bien, ne sont plus, et que c'est pour le repos de leur ame qu'on prie. Quand on pense que cet époux, que cette épouse qui faisoit toute notre consolation, a fini ses jours, et qu'enseveli dans les horreurs de la mort et dans les feux terribles destinés à le purifier, il demande le secours de nos prieres ; quand on se représente tant de fidelles qui ont été vivans comme nous, et comme nous ont occupé ces premieres places, et possédé ces emplois éclatans, bâti ces superbes maisons, brillé dans toutes les compagnies : peut-on ne pas penser que nous aurons un jour le même sort qu'eux ? que comme eux nous serons réduits à n'avoir plus qu'un petit

coin dans un tombeau ; comme eux nous serons dépouillés de tous ces riches meubles, de tous ces équipages pompeux, de tous ces gros héritages, et comme eux nous aurons dans peu de jours un extrême besoin des prieres des Fidelles ? heureux encore si comme eux nous sommes en état d'en profiter !

On ne sauroit, ce semble, prier pour les Morts qu'on ne pense à la mort, et cette pensée si propre à nous désabuser de tant de faux brillans qui éblouissent, de tant de charmes séduisans qui enchantent ; cette pensée si propre à ôter le goût des plaisirs, reviendra-t-elle si souvent sans effet ?

On peut dire que la mort est le tombeau des passions, et que la pensée de la mort en est le souverain remede. Les passions n'ont guere plus de force quand on ne les regarde que comme des sources de regrets et de repentirs ; à la mort on ne les regarde pas sous une autre face ; on ne peut pas même comprendre comment on a pu les envisager autrement.

Reste-t-il à la mort quelques traces de ces idées chimériques qu'on avoit du monde et de la prétendue félicité dont il repaît ses partisans ? ces entêtemens de sa propre excellence, cette furieuse démangeaison de se pousser, ces désirs immenses de s'enrichir, subsistent-ils parmi ces tristes débris de nos corps ? Persévérent-ils au milieu de ce dépouillement universel de toutes choses ? Reste-t-il du moins un souvenir fort consolant de tout ce qui a flatté notre orgueil, de tout ce qui a satisfait notre cupidité, de tout ce qui a fait notre prétendue felicité sur la terre.

On pense, on réfléchit, on médite quand on est sur le point d'entrer et de se perdre dans cette épouvantable éternité ; mais est-ce le temps de penser et de se préparer à la mort quand on meurt ?

A ce dernier moment on perd presque de vue cette poignée de jours qu'on a vécu ; et si l'on

se ressouvient encore de ce qu'on a été, ce n'est que pour en sentir avec plus d'amertume ce qu'on va devenir et ce qu'on est déjà.

J'étois puissant, je possédois de grandes terres, j'avois acheté les plus belles charges, j'avois de beaux droits et de gros revenus, je possédois les plus beaux Bénéfices. *Et solùm mihi superest sepulchrum* (a) : et tout cela s'est évanoui, et il ne me reste plus que le tombeau.

Ces maisons magnifiques, ces superbes palais, reproches muets mais éloquens de la vanité des mortels, où l'on avoit rassemblé tout ce que l'art a de plus exquis et de plus fin, tout ce que les pays les plus éloignés ont de plus précieux et de plus rare. Ces maisons de plaisance où l'on passoit de si beaux jours, ces riches meubles d'un si beau goût, ces magnifiques étalages de parures et de bijoux, ce nombreux cortege d'adorateurs ou de flatteurs, ce fastueux équipage qui faisoit tant d'honneur ; tout cela n'est plus pour moi ; mes héritiers s'en sont déjà saisis, ils en sont les maîtres ; il ne me reste plus qu'un noir et horrible sépulchre : *Et solùm mihi superest sepulchrum.* Que ces réflexions, que cet objet, que ces vérités bien rapprochées sont propres pour réprimer les passions et pour en amortir le feu ! Heureux qui n'attend pas à la mort à se servir d'un si puissant remede !

A la mort point de réflexion qui n'afflige, point d'objet qui n'effraie, point de coup d'œil pour ainsi dire qui ne soit amer. *In amaritudinibus moratur oculus meus.* On ne voit rien qui ne soit un nouveau sujet d'amertume. Le passé fait gémir, le présent alarme la raison et la foi, l'avenir cause des frayeurs horribles. On se repent de ce qu'on a été ; mais regret d'ordinaire fort stérile. On est au désespoir de n'avoir pas pensé à ce qu'on devoit être : mais regret alors inutile. On pleure, on a un chagrin mortel de n'avoir pas prévenu par de

(a) *Job.* 17.

fréquentes réflexions et par une vie plus réguliere le déplorable état où l'on est : mais larmes ameres et infructueuses, repentirs qui arrivent trop tard.

Que sert à présent à cette personne d'avoir été si distinguée durant sa vie par son esprit, par sa dignité, par ses richesses, par son rang, par ses charges ? La mort vient de la confondre avec les plus vils des mortels !

Que servent à présent à cette femme qui vient d'expirer toutes ses parures de prix et tout ce fastueux étalage ? Sa fierté, son ambition et sa délicatesse ont expiré avec elle : son partage, ce sont la pourriture et les vers : *Cùm morietur homo hæreditabit vermes*. Bon Dieu ! que la mort fait tomber de prestiges !

Que fait-on quand on s'occupe durant la vie du souvenir de la mort ? On anticipe pour ainsi dire ce dernier jour, ce dernier moment, ces lumieres vives et pénétrantes ; et sans attendre que la catastrophe et le dénouement des intrigues du monde nous développent malgré nous ce mystere de vanité, nous nous le développons à nous-mêmes par de saintes réflexions.

Quand on se propose le tableau de la mort, on y contemple dès maintenant toutes les choses du monde dans le même point de vue où la mort nous les fera considérer. On les aperçoit, on en juge comme on en jugera alors ; on les reconnoît frivoles, trompeuses, méprisables ; on se reproche de s'y être attaché, on déplore son aveuglement comme on le déplorera à cette derniere heure. Dans une disposition si chrétienne du cœur et de l'esprit, la passion la plus violente se refroidit, la concupiscence n'est plus si vive, la cupidité n'est plus si affamée ; grandeurs mondaines, biens périssables, plaisirs superficiels, tout cela n'a plus qu'un éclat morne, qu'un attrait languissant et émoussé, qu'un goût fade, dès que tout cela ne paroît qu'à travers les ombres de la mort.

Pensez à la mort, dit le Sage, et vous vous conserverez dans l'innocence : *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis* (a). Pensez à la mort, et vous ne serez plus infatué de vous-même ; et vous ne serez plus si vif sur vos droits, si jaloux de votre autorité, si sensible sur vos intérêts, si âpre au gain, si déraisonnable dans vos emportemens, si dur aux autres, si indulgent à vous-même, si peu chrétien par-tout. Pensez à la mort, et dès-là vous aurez de la douceur, de la retenue, de l'honnêteté, de la modération, de la patience : l'image de la mort rappelle, pour ainsi dire, toutes les vertus.

Cependant on ne veut point penser à la mort ; et pourquoi ? Doute-t-on si l'on mourra ? est-on sûr de bien mourir ? Une sainte mort est-elle un ouvrage si aisé ou si indifférente ? Est-elle d'une si petite conséquence qu'elle ne mérite pas qu'on y pense ? De la mort dépend le salut éternel ; peu de gens meurent bien : mais peut-il arriver autrement, tandis que si peu de gens pensent à la mort ?

La pensée de la mort effraie, elle trouble les plaisirs et les beaux jours de la vie, et c'est pour cela qu'on l'éloigne. Mais pourquoi n'en fait-on pas de même de tout ce qui trouble notre repos ?

On a un procès criminel : il s'agit de tout son bien, de l'honneur d'une famille, de la vie même : si l'on vient à le perdre, quelle désolation ! quel malheur ! Cette seule pensée fait frémir. Pourquoi n'éloigne-t-on pas cette triste et chagrinante pensée ? Pourquoi au contraire la porte-t-on par-tout ? On ne pense qu'à son procès, on ne parle que de son procès ; nul jour, peu d'heures dans le jour où cette pensée ne revienne ; elle trouve place par-tout, à la table, dans les compagnies, au jeu, et par-tout nul objet qui ne lui cede. A la vérité elle n'est pas inutile ; on agit,

(a) *Eccli.* 7.

on instruit, on sollicite, on consulte, on prend toutes les mesures que la prudence suggere; on n'a que cette affaire dans l'esprit, parce qu'on n'en a point qui tienne plus au cœur. Et que diroit-on d'un homme qui ayant ce procès n'en voudroit point entendre parler, en éviteroit même jusqu'à la pensée, par la raison qu'elle effraie et qu'elle déplaît?

Faut-il faire ici l'application, et faire sentir l'imprudence, disons mieux, la folie de ceux qui ne veulent point penser à la mort, de peur d'être effrayés par un objet si triste? mais ignore-t-on qu'il dépend de nous avec le secours de la grace, que notre mort soit consolante, qu'elle soit même douce et précieuse devant Dieu? et un grand moyen pour cela, c'est de penser continuellement à la mort. Peut-on raisonnablement se promette qu'on fera une sainte mort quand on ne daigne pas y penser durant la vie? C'est une vraie tentation que l'horreur qu'on a d'une si salutaire pensée. Malheur à qui y succombe. A moins qu'on ne doute si l'on mourra, l'on ne peut sans folie rejeter la pensée de la mort. Certainement si dans nos délibérations, si dans tous nos desseins, si dans le commerce du monde nous pensions à la mort, nous nous épargnerions bien des repentirs. On craint la pensée de la mort, parce qu'on craint l'effet que produit nécessairement cette salutaire pensée. Si l'on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si mondain, si enjoué, si libertin; si on pensoit souvent à la mort, on ne seroit plus si assidu au jeu, si âpre au gain, si entêté des vanités du monde; on ne paroîtroit plus au bal, on ne seroit plus de toutes les parties de plaisirs, on s'interdiroit certaines assemblées et certaines conversations, les spectacles ne seroient plus de notre goût; si l'on pensoit souvent à la mort, on prendroit bientôt le parti de la retraite et de la réforme: et voilà justement ce que l'on n'est pas

d'humeur d'entreprendre. La pensée de la mort fait devenir plus sage, et l'on ne veut pas encore devenir meilleur.

Penser à la mort sans se réformer, c'est folie ; ne pas penser à la mort de peur d'être obligé de se réformer, c'est impiété. Quel malheur, bon Dieu, de mourir sans avoir presque jamais pensé à la mort.

La Messe est celle qu'on dit ordinairement pour les Défunts.

L'Oraison qu'on dit à la Messe, est celle qui suit.

FIDELIUM Deus omnium conditor et redemptor, animabus famulorum, famularumque tuarum, remissionem cunctorum tribue peccatorum : ut indulgentiam, quam semper optaverunt piis supplicationibus consequantur. Qui vivis et regnas, etc.

O DIEU ! le Créateur et le rédempteur de tous les Fidelles, accordez aux ames de vos serviteurs et de vos servantes la rémission de tous leur péchés, afin qu'elles obtiennent par les très-humbles prieres de votre Eglise, le pardon qu'ils ont toujours souhaité. Vous qui étant Dieu vivez et régnez, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du livre de l'Apocalypse. Chap. 14.

IN diebus illis : Audivi vocem de Cœlo, dicentem mihi : Scribe : Beati mortui, qui in Domino morientur. Amodò jam dicit Spiritus, ut requiescant à laboribus suis : opera enim illorum sequuntur illos.

AU même temps j'oüis une voix qui venoit du Ciel, et qui me dit: Ecrivez: Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur : dès à présent l'Esprit leur dit de se reposer après leurs travaux : car leurs œuvres les suivent.

On sait que le Livre de l'Apocalypse est le Livre des révélations de Jesus-Christ faites à saint Jean relégué pour la Foi dans l'Isle de Pathmos, sur la fin du regne de Domitien, c'est-à-dire, vers l'an de Notre-Seigneur 95. Ce chapitre d'où cette Epître est tirée, fait l'éloge en peu de mots de ceux qui meurent de la mort des Saints.

RÉFLEXIONS.

On a beau vivre dans l'opulence et dans la splendeur : naissance, richesses, honneurs, rien ne nous exempte des miseres de cette vie. Nous vivons dans la région des pleurs ; les ris n'y naissent que par artifice. L'arrêt qui condamne les hommes au travail, est universel; nul qui en soit exempt. Les conditions, les âges même n'en dispensent personnes. On donne des larmes avant qu'on soit pour ainsi dire en état de donner du sang. Les chagrins naissent avec nous. Le travail du corps n'est pas toujours le plus fatigant, l'esprit et le cœur ont leurs peines qui sont d'autant plus dures qu'elles sont moins visibles. Les croix intérieures sont les plus pesantes ; jamais on ne gémit plus amerement que quand on gémit en secret. Les larmes coulent dès le berceau, et elles ne tarissent pas même sur le trône. La joie est moins incompatible avec les travaux du corps qu'avec les inquiétudes de l'esprit. Ceux-là ont des intervalles de repos ; mais les soins, les chagrins, les amertumes que causent les passions, fatiguent sans relâche. Voilà le sort de tous les hommes sur la terre : ou travaux corporels, ou peines intérieures, et souvent même les deux ensemble. N'attendons de calme et de repos qu'après cette vie. Heureux à qui l'esprit dit de se reposer après leurs travaux. Une joie pleine, une tranquillité fixe, un doux repos, ne regnent que dans l'autre vie. Mais remarquez que ce repos est une récompense des bonnes œuvres, et que ce n'est qu'aux morts qui meurent dans le Seigneur qu'on dit : Reposez-vous après vos travaux. Quelle différence de sort ! le juste et l'impie meurent également, leur vie a été également laborieuse : mais les travaux du juste sont suivis d'un repos éternel, tandis que les fatigues, les sueurs et les soins des impies sont suivis d'une éternité de supplices. Pleurs dans ce

monde ; feux inextinguibles dans l'autre, et avec ces feux, rage, désespoirs, grincemens de dents sans fin. O qu'heureux sont ceux qui meurent dans le Seigneur. Mon Dieu que la mort des gens de bien est patiente ! qu'elle est digne d'envie ! Elle est à proprement parler la fin de tous les travaux, et le commencement d'une félicité rassasiante, pure et éternelle. Tous les hommes courent leur carriere sans se mettre en peine la plupart quel en sera le terme. La course est laborieuse : l'esprit nous dira-t-il de nous reposer après nos travaux ? Consultons nos œuvres. Heureux qui a travaillé pour le Ciel ; heureux qui a vécu dans la retraite et dans les exercices d'une édifiante piété ; heureux qui s'est banni de ces assemblées pleines de périls ; heureux qui a passé ses jours au service de Dieu et dans les saints exercices de la pénitence ! Travaillons pour le salut durant cette vie, l'éternité sera assez longue pour nous reposer.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.

Chap. 6.

IN illo tempore : Dixit Jesus turbis Judæorum : Ego sum panis vivus, qui Cœlo descendi. Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum : et panis quem ego dabo, caro mea est pro mundi vita. Litigabant ergo Judæi ad invicem, dicentes : Quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum ! Dixit ergo eis Jesus : Amen, amen dico vobis : nisi manducaveritis carnem Filii Hominis, et biberitis ejus sanguinem,

EN ce temps-là : Jesus dit à un grand nombre de Juifs : Je suis le pain vivant, qui suis descendu du Ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Sur cela les Juifs disputoient entr'eux, disant : Comment cet homme-ci nous peut-il donner sa chair à manger ! Et Jesus leur dit : En vérité, en vérité je vous le dis : si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang,

non habebitis vitam in vobis. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, habet vitam æternam : et ego ressuscitabo eum in novissimo die.	vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a la vie éternelle : et je le ressusciterai au dernier jour.

MÉDITATION.

De l'incertitude de l'heure de la mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il est certain que nous mourrons. Mais quand mourrons-nous ? Sera-ce tôt ? sera-ce tard ? Nous n'en savons rien. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ce jour peut-être le dernier de ma vie ; c'est qu'on meurt toujours plutôt qu'on ne pense ; c'est que le Fils de l'Homme viendra certainement à l'heure qu'on s'y attend le moins. Quelque précaution que vous puissiez prendre, vous ne laisserez pas d'être surpris. Que sera-ce si vous n'en prenez point ?

Il est peu de morts qui ne soient imprévues : nulle qui ne soit subite à l'égard de celui qui meurt. Tout conspire à tromper, ce semble, un homme mourant, et lui-même est d'accord avec ceux qui le trompent. Quel homme avez-vous vu mourir qui ne se promît du moins de vivre encore jusqu'au lendemain ?

Quelle manie ! On sait que la mort est certaine, mais on ne la considere qu'à la fin d'une longue carriere ; on l'envisage comme dans un éloignement, dans un âge bien avancé ; et quand cet âge avancé est venu, il ne l'est jamais assez pour nous ôter l'espérance de vivre néanmoins encore une année. Quelque bien établie que soit notre santé, il n'y a qu'un pas de la vie à la mort. Où est l'homme sage qui voulût nous assurer un an de vie au

péril de la sienne ? C'est cependant à la fin de cette année-là que je renvoie ma conversion.

L'homme ignore la fin de ses jours, dit le Sage (*a*); et comme le poisson lorsqu'il se joue dans les eaux, et l'oiseau dans les airs, sont pris tout à coup, l'un à l'hameçon, l'autre au filet : ainsi les hommes se laissent malheureusement surprendre à la mort lorsqu'ils pensent jouir du moment le plus agréable de leur vie.

De tous ceux dont nous avons apris la mort depuis un an, y en a-t-il un seul qui s'attendît de mourir cette année ? Et de tous ceux qui mourront cette année, y a-t-il un seul qui ne s'attende de vivre plus d'un an ?

Qui peut m'assurer aujourd'hui que je serai demain en vie ? C'est donc à dire que je puis mourir aujourd'hui ; mais ce jour décisif de mon sort seroit-il le commencement d'une heureuse éternité, si ce jour devoit être le dernier de ma vie ? Je frémis à cette seule proposition ; cette seule pensée alarme ma conscience. Hélas ! que deviendrois-je si dans deux heures je devois paroître devant Dieu, s'il me falloit aller rendre compte au Juge souverain du temps que j'ai perdu, de l'abus que j'ai fait de tant de graces ? Que deviendrois-je si, chargé de péchés, sans avoir commencé de faire pénitence, il me falloit aller dans peu d'heures entendre et subir le dernier arrêt. Le cas peut arriver : qu'est-ce qui me rassure !

SECOND POINT.

Considérez quelle folie ce seroit à un voyageur, si, à la veille de son départ, au lieu de penser à faire des provisions pour son voyage, il ne pensoit qu'à faire de nouveaux établissemens, qu'à acquérir des fonds qu'il doit abandonner dans peu de jours; qu'à lier une société qu'il doit rompre à toute heure. Sommes-nous sages d'agir comme si nous devions

(a) *Eccl.* 9.

toujours

toujours vivre ! Que faisons-nous quand nous vivons sans penser à la mort ?

Si je savois que je dusse mourir demain, je m'y préparerois aujourd'hui : Hélas ! ce sera peut-être plutôt ; je puis mourir ce soir ; je puis mourir au moment que j'y pense. Si cela arrivoit, serois-je prêt, et le serois-je davantage si je meurs sans y avoir pensé ?

Un homme condamné à mort par un arrêt irrévocable, peut-il sans avoir perdu l'esprit, se livrer à la joie et ne penser qu'à vivre ! *Statutum est hominibus semel mori* (a). L'arrêt est porté contre tous les hommes, de mourir une fois. C'est un Dieu qui nous a condamnés à mort : de cette mort dépend notre sort éternel. On ne meurt qu'une fois ; et cependant personne n'y pense ! Est-ce une chose fort aisée de bien mourir ! En est-ce une indifférente de mourir mal ?

Qu'il est horrible de mourir sans être prêt ! Et combien croyons-nous qu'il nous fallût de temps pour l'être ! Un mois suffiroit-il pour être en état de paroître devant ce souverain Juge ? Les affaires de la conscience, une vie de trente ou quarante ans, ce chaos d'iniquité peut-il être débrouillé en peu de semaines ? Mais combien de temps prétendons-nous y mettre ? et sommes-nous assurés seulement d'un jour !

Quoi, mon Dieu ! il est certain que ceux qui auront le plus pensé à la mort, seront encore surpris. Que sera-ce de ceux qui n'y pensent point, qui ne veulent pas même qu'on y pense ?

Chose étrange ! ce n'est que par rapport au salut qu'on ne pense pas à l'incertitude de l'heure de la mort ; car par rapport à l'intérêt temporel, personne qui n'y pense. Sociétés de commerce, contrats de mariage, conventions privées, mémoires secrets, tout est plein de précautions contre cette fatale incertitude. On ne sait pas, dit-on, ce qui

(a) *Hébr.* 9.

peut arriver ; on peut mourir ; il est d'un homme sage de prévenir les fâcheux accidens de la vie. Et pour le salut, et pour les affaires de la conscience, et pour nous assurer d'une heureuse éternité, quelle prévoyance !

Après toutes ces réflexions, Seigneur, commettrai-je moi-même encore la même faute ? Non, mon doux Jesus, je ne veux plus risquer mon salut. Je vais regarder désormais chaque jour comme le dernier de ma vie, et je vais vivre, moyennant votre sainte grace, comme si je devois mourir chaque jour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paucitatem dierum meorum nuncia mihi. Psal. 101.

Seigneur, faites que j'aye sans cesse devant les yeux la brièveté de la vie, et l'incertitude de l'heure de ma mort.

Ne revoces me in dimidio dierum meorum. Psal. 101.

Ne m'arrêtez point, grand Dieu, au milieu de ma course.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE chaque jour peut être le dernier de la vie, n'est-ce pas la plus insigne de toutes les folies de passer un seul jour de la vie sans penser à la mort ? Y avez-vous beaucoup pensé ? Le procès d'où dépend votre bonheur ou votre malheur éternel, peut se juger chaque jour. Pensez tous les matins si tout est prêt ; s'il n'y a point de nouveaux éclaircissemens à donner ; s'il ne vous reste plus rien à faire. On peut dire que l'image, ou du moins la mémoire de la mort est répandue par tout. Débris des plus vieux édifices, magnificence des nouveaux ; révolutions des saisons ; réguliere succession des heures et des jours ; rapidité du temps, cours des

astres ; tout nous prêche la mort selon son langage. Les modes qui passent, les meubles qui s'usent ; histoires, peintures, tombeaux, tout porte le souvenir de la mort : n'en éloignez pas vous-même la pensée, et entendez plusieurs fois le jour tout ce qui vous dit que vous mourrez. Outre le crucifix que vous devez avoir destiné pour vous être présenté à la mort, et que vous devez avoir devant les yeux tous les jours de la vie, servez-vous de certaines pieuses pratiques très-propres à vous préparer à la mort. 1.° Quelques-uns mettent aux pieds de leurs crucifix, sur leur bureau ou dans leur cabinet, cet oracle : *Soyez prêts, parce qu'à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra.* 2.° D'autres ont l'image de la mort ou auprès de leur lit, ou du moins à leur oratoire, et ne passent jamais jour sans faire quelques réflexions sur la mort. 3.° Il y a des Dames qui ayant destiné le drap dans lequel elles veulent être ensevelies, le mettent parmi leurs hardes les plus précieuses, afin que toutes les fois qu'elles voient ces parures, ces étoffes de prix, ces riches meubles, elles aperçoivent le drap dans lequel on doit les ensevelir. 4.° Quelques-uns ne manquent jamais de lire une fois le mois leur testament, non-seulement pour examiner si tout est dans l'ordre, et s'il n'y a rien à y changer ; mais singuliérement pour y voir le choix qu'ils ont fait de leur sépulture. Profitez de ces pieuses industries.

2.° Puisque l'heure de notre mort est incertaine, et que certainement quelque vigilance que vous puissiez avoir, vous serez surpris, gardez-vous bien de renvoyer à la mort ce que vous pouvez faire durant la vie. Confessions extraordinaires ou générales, réconciliations, restitutions. La derniere maladie n'est propre que pour nous faire exercer la patience. Le Sauveur ne nous ordonne pas de nous préparer alors, mais d'être prêts. Examinez s'il ne vous reste rien à faire : descendez même dans le détail.

Voyez quelle regle, quelle bonne œuvre, quelle pratique de dévotion vous négligez. Faites aujourd'hui quelque priere ou quelque aumône pour le soulagement des ames du Purgatoire, etc. Les petites pratiques de piété, cette réforme de mœurs et de conduite vous combleront de joie à cette derniere heure, et vous épargneront bien de cuisans regrets. Ne vous contentez pas d'approuver ces avis; mettez-les en pratique et n'écoutez plus cette puérile délicatesse qui éloigne la pensée de la mort. La vue du tombeau est un puissant remede pour les maladies de l'ame. Nulle passion qui ne s'affoiblisse par la pensée de la mort.

DOUZIEME JOUR.

SAINT MELECE, EVÊQUE ET CONFESSEUR.

SAINT Melece, dont Saint Jean Chrysostome et Saint Grégoire de Nysse ont fait un si magnifique éloge, naquit à Mélitene, ville de la petite Arménie, vers le commencement du quatrieme siecle. Il étoit d'une des plus nobles familles du pays : il fut doué d'un naturel si doux, si pliant et si docile, et d'une inclination si portée au bien, qu'on eût dit que la vertu lui étoit naturelle. Il vécut depuis sa premiere jeunesse d'une maniere irrépréhensible. Sa modestie, sa douceur, l'innocence de ses mœurs, ses manieres gracieuses lui avoient acquis l'affection de tous ceux qui le connoissoient, et sa piété, son esprit excellent, son savoir lui en avoient mérité le respect et l'estime.

L'hérésie Arienne appuyée de l'autorité de l'Empereur Constance, désoloit l'Eglise d'Orient. Fiere de ses conquêtes et de son crédit, elle avoit allumé une guerre cruelle entre les Ariens et les Orthodoxes : la haine étoit mutuelle entre les deux partis :

tout l'Orient étoit en combustion; on ne voyoit partout que division, que schisme. L'éminente vertu de notre Saint brilloit avec tant d'éclat, qu'elle l'avoit élevé au-dessus de l'envie, et lui avoit gagné, ce qui est bien rare, également l'estime des Catholiques et des Ariens. Sa réputation d'homme sage, droit, sincere, pieux et irréprochable dans ses mœurs faisoit son éloge par-tout; et l'on peut dire que son mérite, pour avoir été incontestable et trop généralement reconnu, pensa faire tort à sa catholicité dans l'esprit de ceux qui ne croyoient pas qu'on pût avoir part à l'estime et à la bienveillance des ennemis de la foi, et être Catholique.

Melèce étoit dans cette estime universelle lorsque le Siege Episcopal de Sebaste en Arménie vint à vaquer par la déposition de l'Evêque Eustathe. On ne délibéra pas long-temps sur le choix du Successeur. Melecé fut choisi unanimement; et ce qu'il y eut de singulier dans cette promotion, c'est que les Ariens de la faction d'Acace qui étoient puissans, lui donnerent volontiers leurs suffrages; ce qui fit douter pendant quelque temps de la pureté de sa foi; mais sa conduite dissipa bientôt ces ombrages. Il ne se vit pas plutôt sur le siege Episcopal, qu'il se mit en état d'en remplir les devoirs. Son zele, et sa charité Episcopale, assaisonnée toujours de cette douceur chrétienne qui faisoit en partie son caractere, le firent agit en vrai Pasteur: mais ce zélé Pasteur trouva le troupeau si indocile, qu'après avoir remarqué que tous ses soins étoient inutiles pour adoucir l'humeur revêche et intraitable d'un peuple qu'il ne pouvoit pas ramener à son devoir, il quitta son Evêché et se retira dans la solitude pour y vaquer à la contemplation et pour y mener une vie privée. L'amour de la retraite croissant par le goût qu'il trouvoit dans ce doux repos; et voyant qu'on commençoit à honorer sa vertu plus qu'il n'eût souhaité, et à troubler sa chere solitude, il résolut de passer à Berée dans la Syrie;

pour y vivre inconnu et se rendre tout-à-fait invisible aux hommes.

Mais Dieu avoit d'autres desseins sur lui. Il ne vouloit pas laisser une si grande lumiere sous le boisseau ; il demandoit de lui une vertu plus laborieuse. Il y avoit trente ans que l'Eglise d'Antioche gémissoit sous la tyrannie des Ariens. Eudoxe qui, par les artifices de la faction Arienne en avoit usurpé le Siege, en ayant été chassé, les Catholiques et les Ariens, chacun de leur côté, travailloient de tout leur pouvoir à faire élire pour Patriarche un homme de leur parti. Dieu ayant pitié de cette Eglise désolée, permit par un effet singulier de sa providence, que dans le plus fort de la contestation qui s'éleva sur ce sujet, chacun de part et d'autre jetât les yeux sur saint Melece. Les Catholiques étoient persuadés de la solidité de sa vertu ; les Ariens sachant qu'il avoit été fait Evêque de Sebaste du consentement de ceux de leur faction, ne se défierent pas de son orthodoxie, tous le connoissant pour un homme très-éloquent, d'un naturel doux et bienfaisant, très-propre à concilier les esprits et à gagner les cœurs, irréprochable dans ses mœurs, et généralement estimé de tout le monde : ils espérerent trouver en lui un digne Prélat. Ainsi les Ariens qui avoient du crédit à la Cour, prierent l'Empereur Constance qui étoit alors à Antioche, d'établir Melece sur le Siege Patriarchal : les Catholiques consentirent de tout leur cœur à cette élection, n'étant pas moins assurés de la pureté de sa foi que de la sainteté de sa vie.

Le Saint apprenant le choix qu'on avoit fait de lui pour le Siege Patriarchal d'Antioche, en fut inconsolable. L'attrait qu'il avoit pour la retraite, lui rendit insupportable ce fardeau. Il n'oublia rien pour s'en décharger, et il résolut de chercher sa sûreté dans la fuite ; mais comme on avoit prévu sa répugnance, on y avoit pourvu. Il fallut se rendre aux ordres de l'Empereur et au choix des

êques. Il fut conduit de Berée à Antioche. La
e que l'on eut de son élection fut si universelle,
e non-seulement les Evêques assemblés en assez
and nombre dans la Ville, le Clergé et le peu-
e allerent au-devant de lui ; mais les Juifs même
les Païens, attirés par l'éclat de sa réputation,
inrent de tous côtés pour le voir et pour avoir
art à la joie publique. Son entrée dans la Ville
arut un véritable triomphe, semblable en quel-
ue façon à celle de Jesus-Christ dans Jérusalem,
uisqu'il fut reçu avec des acclamations publiques
lans une ville d'où il devoit être bientôt chassé.

Après qu'il eut été établi sur le Siege Patriarchal, il connut bien que les deux partis étoient dans l'impatience de savoir s'il se déclareroit pour les Ariens ou pour les Catholiques. Comme il étoit extrêmement sage, il s'appliqua d'abord à gagner les cœurs, persuadé qu'il viendroit ensuite bientôt à bout de concilier tous les esprits, s'il avoit gagné leur confiance. Il ne s'attacha d'abord qu'à prêcher la réformation des mœurs, et la pratique des vertus chrétiennes : ses exemples prévenoient toujours ses exhortations ; sa modestie, sa régularité, sa charité et sa piété édifiante rendirent bientôt ses prédications efficaces. On ne le vit guere descendre de chaire sans avoir fait quelque insigne conversion : on fut charmé non-seulement de la grace que Dieu donnoit aux vérités les plus fortes dans sa bouche, mais encore de l'humilité profonde et de cette odeur de sainteté qui se trouvoit répandue dans toutes ses actions. On admiroit sa charité immense pour tout le monde : les pauvres publioient par-tout ses largesses ; chacun faisoit l'éloge de sa douceur et de son affabilité, et l'heureux assemblage de tant d'excellentes qualités et de si éclatantes vertus le fit aimer de tout le monde.

On ne tarda pas de voir que sa douceur et sa patience n'étoient pas l'effet d'un tempérament mou et indolent ; mais qu'elles étoient accompagnées

d'une invincible fermeté lorsqu'il s'agissoit des intérêts de la foi et de l'Eglise.

Les Ariens souhaitant de savoir s'ils pouvoient compter sur le nouveau Patriarche, prierent l'Empereur Constance de sonder ses sentimens et de le faire expliquer sur sa croyance. Le Prince y consentit ; et pour le faire plus sûrement, il choisit outre Melece ceux des autres Prélats qui passoient pour les plus habiles ; et voulut qu'en pleine assemblée ils expliquassent en sa présence ces paroles de l'Ecriture, dont les Ariens abusoient pour autoriser leurs erreurs et pour ruiner la consubstantialité du Verbe : *Le Seigneur m'a créé au commencement de ses voies.* Georges, Evêque de Laodicée, homme politique et peu régulier, commença, et parla en vrai Arien. Acace, Evêque de Césarée, homme ambitieux et qui vouloit faire sa cour à l'Empereur, le suivit et expliqua ces paroles en vrai hérétique. Saint Melece parla le troisieme, et il le fit d'une maniere si Catholique et avec tant d'éloquence et de dignité ; il prouva la consubstantialité du Verbe d'une maniere si claire et si énergique ; il démontra si visiblement les erreurs des Ariens et mit dans un si beau jour l'impiété de leurs dogmes, que les Ariens au désespoir de se voir trompés, firent éclater leur chagrin au milieu de l'assemblée. Un Diacre eut même l'insolence de lui fermer la bouche avec la main ; mais le Saint expliqua par signes ce que sa langue ne pouvoit plus dire ; et dès qu'il fut débarrassé de cet insolent, il haussa la voix et développa au peuple et à tout le Clergé l'égalité des trois adorables Personnes de la Sainte Trinité dans l'unité d'un seul Dieu, avec tant de précision et de netteté, qu'on crut que c'étoit un Ange qui parloit par la bouche de Melece.

Les Ariens devenus furieux après une si éclatante et catholique profession de foi, persuaderent à l'Empereur de le chasser de son Siege. Le Prince

Árien y consentit, et le jour même il l'envoya en Arménie. On n'osa pas le faire sortir de jour: car l'amour du peuple mêlé d'estime et de respect pour leur Pasteur étoit accru en moins d'un mois jusqu'à un tel point, dit saint Chrysostôme, qu'ils donnoient son nom à leurs enfans, et on n'appeloit plus que Meleciens les Catholiques. S. Eusebe de Samosates voyant avec quelle indignité on traitoit le saint Prélat, quitta l'Assemblée et se retira dans son Diocese. Comme il avoit en dépôt l'acte de l'élection du saint Confesseur, les Ariens envoyerent après lui un domestique de l'Empereur pour le lui demander de la part du Prince. Saint Eusebe l'ayant refusé, reçut d'abord après un second courier, avec ordre de rendre cet acte sous peine d'avoir la main droite coupée. Le Saint ayant lu l'ordre de l'Empereur présenta ses deux mains au porteur. L'Empereur ne put s'empêcher d'admirer cette constance, et d'en faire l'éloge publiquement. Julien l'Apostat étant devenu seul Empereur par la mort de Constance, rappela de l'exil tous ceux qui avoient été condamnés par son prédécesseur. Saint Melece revint dans son Eglise par cet Edit sur la fin de l'an 362, et il eut le déplaisir d'y trouver du trouble et de la division, même parmi les Catholiques. Le saint Pasteur eut beau faire pour réunir le troupeau: les esprits étoient si fort aigris et les cœurs si irrités, que ses soins et ses travaux furent peu utiles. Pour surcroît d'affliction, l'Empereur Julien, l'ennemi mortel des Chrétiens, avoit choisi Antioche pour en faire le siege de l'Idolâtrie. On peut aisément comprendre ce que le saint Evêque eut à souffrir et des Hérétiques et des Païens. Il ne relâcha rien de son zele, de sa piété et de sa vigueur, malgré les menaces du Prince idolâtre. Sa sollicitude Pastorale irrita bientôt ce Prince Apostat: il l'envoya en exil, et le Saint fut en moins de trois ans banni deux fois de son Siege. Julien étant mort vers l'an 362, Jovien son succes-

seur, Prince religieux, rappela d'abord S. Melece. On connut alors visiblement que l'intérêt et l'ambition reglent toute la conduite des hérétiques, et qu'ils n'ont de religion que celle qui domine à la Cour. Acace chef des demi-Ariens, voyant que le nouvel Empereur avoit embrassé hautement la foi de Nicée, se trouva à un Synode que saint Melece avoit assemblé, et y souscrivit une profession de foi entiérement catholique. Mais ce pieux Empereur n'ayant régné que huit mois, l'Empereur Valens qui lui succéda, troubla bientôt cette tranquillité en favorisant ouvertement les Hérétiques. Saint Melece fit éclater un zele égal dans toutes ces révolutions : sa vertu et sa vigilance ne se démentirent jamais, et il eut la consolation d'élever lui-même durant trois ans le grand saint Chrysostôme.

L'Empereur Valens étant venu à Antioche vers la fin de l'année 371, n'oublia rien pour gagner le saint Evêque à son parti. Le trouvant inébranlable, il l'exila au fond de l'Arménie. Le peuple se mit en devoir de l'enlever. Le Saint l'apaisa, et se mit lui-même devant l'Officier qui le conduisoit, pour empêcher qu'on ne l'assommât à coups de pierres. L'Empereur Valens ayant péri malheureusement, son successeur l'Empereur Gratien, Prince Catholique, rappela saint Melece. La gloire d'avoir souffert trois exils pour la Foi le rendit encore plus cher à son peuple. Il vainquit enfin par sa douceur et par ses belles manieres, l'opiniâtreté de l'Evêque Paulin son Compétiteur. Et quoique son grand âge et ses travaux semblassent le rendre peu propre aux fatigues corporelles, il voulut encore faire la visite de tout son Diocese. Il y fit des biens infinis, ramena à la Foi un grand nombre d'Ariens, et réforma les mœurs des Catholiques. Il assembla à Antioche un des plus illustres Conciles qui se soient tenus en Orient, par le nombre des saints et savans Prélats qui s'y trouverent. La Foi

de Nicée y fut confirmée, les Hérétiques confondus, et la paix de l'Eglise rétablie.

L'Empereur Gratien ayant voulu venger la mort de son oncle Valens, envoya contre les Goths le général Théodose. Celui-ci les ayant défaits, eût la nuit suivante une vision : il lui sembla voir un vénérable vieillard habillé en Prélat qui le revêtoit de la pourpre Impériale. Peu de jours après ayant été associé à l'Empire par l'Empereur Gratien qui lui laissa tout l'Orient, il résolut de travailler à procurer la paix à l'Eglise désolée par tant de partis, et pour cela il convoqua à Constantinople un Concile de plus de cent cinquante Evêques Catholiques. Saint Melece y vint pour y présider. L'Empereur ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il le reconnut pour ce Prélat qu'il avoit vu en songe avant que de parvenir à l'Empire, et qui lui avoit paru le revêtir de la pourpre et du diadême. Il courut à lui, l'embrassa, et lui rendit tous les honneurs et les respects qu'exigeoient de lui l'estime et la reconnoissance. Notre Saint présida au Concile en qualité de Patriarche d'Antioche ; il y donna des marques éclatantes de son profond savoir, de son éloquence toute chrétienne, de la pureté de sa foi, et de son éminente sainteté. Ce fut durant la tenue de cette sainte et célebre Assemblée qu'il plut à Dieu de récompenser les travaux et les héroïques vertus de ce grand Saint. Il y finit sa glorieuse carriere le 12 de Février, vers l'an 381, plein de jours et de mérites.

Jamais funérailles ne ressemblerent plus à un triomphe que celles du Saint. Tous les Peres du Concile, l'Empereur même avec le Clergé et le peuple voulurent y assister. Saint Amphiloque, Evêque d'Icone, fit son Oraison funebre, ou pour mieux dire son Panégyrique. Saint Grégoire de Nysse en fit un autre dans la grande Eglise en présence de l'Empereur ; et Dieu voulut bien confirmer l'opinion qu'on avoit de la sainteté de notre

Saint par plusieurs miracles. Son corps fut porté à Antioche avec une pompe qui répondoit à la vénération que tous les peuples avoient pour lui ; et cinq ans après, saint Chrysostôme prononça en son honneur cette belle Oraison que nous avons encore.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

EXAUDI, quæsumus Domine, preces nostras, quas in beati Melecii Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus, et qui tibi digne meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

EXAUCEZ, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confesseur et Pontife Saint Melece ; et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux Chap. 5.

FRATRES : Omnis Pontifex ex hominibus assumptus pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona, et sacrificia pro peccatis : qui condolere possit iis qui ignorant et errant : quoniam et ipse circumdatus est infirmitate, et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

MES FRERES : tout Pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés ; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesse, et c'est à cause de cela, qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur que celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron.

Cette Lettre aux Hébreux a été écrite avant la destruction du Temple de Jérusalem, comme il paroît par tout ce que l'Auteur dit des Prêtres et des Sacrifices de la Loi. Il marque assez qu'il étoit en Italie lorsqu'il l'écrivit, puisqu'à la fin de la Lettre il dit : Les Freres d'Italie vous saluent. Les Peres ne doutent point que ce ne soit de Rome même qu'elle ait été écrite.

RÉFLEXIONS.

De sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement. Personne n'est plus digne de compassion que ceux qui instruits de la voie qu'il faut tenir, et pouvant s'informer de la droiture du chemin qu'ils tiennent s'égarent en plein jour. Tel est le sort de ces gens de plaisirs dont la vie est si peu chrétienne. Ils n'ignorent pas leur Religion ; ils savent quelles sont les maximes de l'Evangile ; s'ils en sont peu instruits, que de zélés Pasteurs ; que de Directeur saints et habiles de qui ils apprendront quelle est la voie de perdition, et quelle est celle qui conduit à la vie ! L'égarement des mondains en fait du salut n'est jamais aujourd'hui un égarement par ignorance. On s'égare dans cette vie de plaisirs, dans cette vie molle et licencieuse, et l'on veut bien s'égarer.

Rien n'est plus étonnant que de voir avec quelle avidité on cherche à se divertir dans le monde, dans une Religion cependant qui ne prêche rien tant que la croix et la mortification des passions. Les plaisirs sont aujourd'hui de toutes les saisons et de tous âges. On ne demande pas s'il convient à un Chrétien de mener une vie molle, oisive et délicieuse. Ces Chrétiens regardent ceux qui ne sont pas en état de vivre dans l'oisiveté et dans les délices, comme des gens qui sont à plaindre, comme des gens malheureux. Cependant les Chrétiens qui vivent de la sorte, croient à notre Evangile, c'est-à-dire,

que tandis qu'ils vivent dans les plaisirs, ils sont prêts à donner leur sang pour soutenir qu'une vie molle, oisive, délicieuse, n'est pas chrétienne; et qu'on ne peut être Disciple de Jesus-Christ si l'on ne porte chaque jour sa croix, si l'on ne se mortifie chaque jour. Trouvez, imaginez une contradiction plus monstrueuse ? C'est cependant celle que nous représente la licencieuse conduite de la plupart des gens du monde. Que conclure de tous ces principes ? Mais quelle fin de toutes ces effrayantes conclusions ?

On se divertit, dit-on, il est vrai; mais on ne fait point de mal dans tous ces divertissemens; c'est-à-dire, qu'il est permis à un Chrétien, au sentiment des gens du monde, de passer ses jours dans un éternel oubli de Dieu. Les premieres heures du jour sacrifiées à se parer, le reste du temps dévoué au jeu, à mille contagieux entretiens, à cent frivoles amusemens, aux spectacles, aux assemblées : Prouveroit-on à un Infidelle par ce plan de vie qu'on est Chrétien ?

On ne fait point de mal. Et n'en est-ce pas un assez grand de ne faire nul bien, à qui est obligé d'en faire à toute heure, à qui sera irrémissiblement réprouvé pour n'en avoir pas assez fait ?

On ne fait point de mal. Eh quoi ! une vie usée en mille inutilités; une vie enivrée d'oisiveté et de mollesse, est-ce une vie chrétienne ? et si elle n'est pas chrétienne, n'est-ce pas un grand mal.

Une ame sans la grace est une terre seche et sans eau, qui ne peut produire aucun bon fruit. Des graces sans correspondance et sans bonnes œuvres, sont des talens enfouis, dont il faudra rendre un terrible compte. Une vie que les affaires et les divertissemens du monde partagent tour à tour et occupent toute entiere, est-elle propre à faire valoir ces talens dont le monde fait si peu de cas, quoiqu'ils soient d'un si grand prix ?

Cette vicissitude, et souvent même cet assem-

blage d'intrigues, de rendez-vous, de repas, de compagnies, de conversations, de spectacles, laissent-ils ce repos intérieur, cette attention, cette vigilance si nécessaires pour être en garde contre les tentations, pour entendre la voix de Dieu, pour correspondre à la grace? Les cercles sont-ils des lieux propres à faire valoir ce trésor? Mon Dieu, que de graces perdues! et cette perte irréparable n'est-elle qu'un médiocre mal?

On ne fait point de mal. Mais peut-on passer cette proposition sans que l'esprit et la raison se révoltent? Et quel homme du monde dont la conscience ne donne le démenti à une si hardie fausseté? Pour peu qu'on connoisse le monde, avec quel front ose-t-on assurer que ces spectacles, la célebre école de toutes les passions, et si on l'ose dire, le rendez-vous de toutes les vices, soient innocens? qu'il n'y a point de mal dans ces entretiens tendres et amoureux, dans ces assemblées ou la médisance la plus fine est souvent le moindre crime, dans ces jeux où souvent la moindre perte qu'on fasse est celle de l'argent, dans ces parties de plaisir où la licence semble avoir droit de ne pas faire rougir, dans cette molle oisiveté où l'on passe les heures à lire des livres tous plus empoisonnés, enfin dans ces repas où regne d'ordinaire l'intempérance? On ose dire qu'il n'y a point de mal, où tout est tentation, où tout est piége, où tout est mal.

On ne fait point de mal! Mais quel bien, quelles bonnes œuvres fait-on pour mériter le Ciel? Et qui de nous ignore qu'une vie oisive et sans bonnes œuvres, est une vie réprouvée?

Le figuier avec des feuilles, mais sans fruit, est condamné au feu. Les Vierges peu prévoyantes sont rejetées. Le serviteur peu industrieux est disgracié. La seule inaction en matiere de salut est un crime. Ah! qu'il est bien vrai qu'une prévention populaire en faveur de l'amour-propre impose et endort!

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem : et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi

EN ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre ; à chacun suivant son habileté : et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres. Pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre ; et cacha l'argent de son Maître. Long-temps après le Maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur, puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va

Dominus ejus : Euge serve bone, et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.

bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur

---

MÉDITATION.

Des dangers du Salut.

PREMIER POINT.

Considérez que sur la terre tout est danger pour le salut. Nul état si parfait, nulle condition si sainte, nul emploi si sacré où l'on ne doive être continuellement en garde contre la malignité de son propre cœur. Il y a des dangers par-tout, et quand les conditions en manqueroient, quel âge dans la vie où il n'y ait beaucoup à craindre,

Que de périls dans la jeunesse où les passions naissantes affrontent, brusquent tout; quels dégâts ne font-elles pas dans un cœur encore tout neuf et sans défense !

Que de pieges dans un âge plus avancé, et qu'il est rare de se soutenir dans un pas si glissant où tout conspire contre notre innocence ! La vanité sollicite, l'amour du plaisir enchante, le torrent du mauvais exemple entraîne. Est-il aisé de se faire jour à travers ce tas d'ennemis ?

Le dernier âge, pour être plus voisin du terme, n'est pas plus à l'abri des dangers. Les grandes conversions ne sont guere le fruit de la vieillesse. Le vice devient toujours plus fort en vieillissant; les passions deviennent plus impérieuses et moins dociles, et quels ravages ne font pas les vieilles habitudes dans un cœur usé ?

Toute la vie est pleine de dangers du salut; le monde est tout danger lui-même. Nous vivons

en pays ennemi. Les chemins sont pleins de mauvais pas. L'air qu'on y respire est peu sain ; tout y est plein de pieges. Les objets tentent ; les exemples entraînent ; notre propre penchant au mal vaut lui seul tous les autres dangers.

Le monde est une mer orageuse sans cesse agitée par les passions ; elle est pleine d'écueils ; les plus visibles ne sont pas toujours les plus dangereux. Le calme y est autant à craindre que la tempête : tous les Pirates n'y paroissent pas toujours avec le pavillon ennemi. Il faut se défier de tout, et sans cesse être en garde. Le feu est à craindre en pleine mer. On périt pour ne pas trouver assez de fond, ou pour être trop près du rivage. Une trop grosse cargaison fait bien souvent faire naufrage. Pour peu qu'on perde de vue le Ciel, on s'égare ; et combien de gens échouent à la vue du port ? La bonne fortune enivre, et la mauvaise accable. L'une et l'autre exposent à de grands dangers du salut. Et parmi cette foule de dangers, bon Dieu ! quelle vigilance, quelle attention, quels préservatifs, quelles mesures ? En prend-on beaucoup dans ces assemblées mondaines où tout est danger, tout est piege ? dans ces parties de plaisirs, dans ces jeux, dans ces conversations où le poison entre par les yeux et par les oreilles ? Hé, Seigneur ? ne nous plaignons plus du tentateur, nous ne lui laissons rien à faire ; nous cherchons, nous aimons nous-mêmes la tentation.

SECOND POINT.

Considérez que nous ne serons jamais à l'abri de toutes sortes de dangers du salut, tant que nous vivrons sur la terre. Nul lieu si saint, nul état si parfait, nulle vocation si sûre et si surnaturelle qui nous dispense de cette crainte si salutaire avec laquelle nous devons travailler à notre salut. L'Ange s'est perdu dans le Ciel. L'homme a péché dans le

Paradis terrestre. Judas s'est perdu sous les yeux du Sauveur. Salomon s'est perverti après avoir reçu en don la sagesse. Ces hauts cedres ont été renversés; ces colosses ont été réduits en poudre par une petite pierre. Et que ne doivent pas craindre ces ouvrages de terre, ces arbrisseaux, ces ronces que la moindre ravine entraîne, qu'une bluette réduit en cendres, qui plient ou sechent au moindre vent?

Dangers dans la Ville, disoit l'Apôtre; dangers dans la solitude, dangers sur mer, dangers parmi les faux freres; par-tout pieges, obstacles, précipices; par-tout tentations et dangers.

Que d'ames empoisonnées par la lecture des mauvais livres et des livres suspects! Quoi de plus à craindre que ces fréquentes conversations avec les personnes de différent sexe! nul prétexte spécieux; nul motif même si chrétien qui mette à couvert du danger; cependant qui s'en défie? Et si l'on s'en défie, d'où vient qu'on s'y expose? Est-on plus en sûreté dans ces assemblées profanes, spectacles, académies d'oisiveté, jeux publics, compagnies contagieuses, maisons suspectes, parties de plaisirs licencieuses, mollesse, divertissemens peu chrétiens? Tout est danger pour le salut. Mais ne nous apprivoisons-nous pas avec les dangers?

Nous convenons que tout est à craindre. Précipices de tous côtés; peu de pas où l'on ne chancelle; et quelle précaution prend-on parmi tant de périls? C'est de marcher les yeux fermés. Quelle extravagance! Mais en fait de salut la plupart ont-ils une conduite plus sage?

Mon Dieu! faut-il nous étonner de tant de chutes? Faut-il être surpris s'il y a si peu de gens sauvés? Faut il être surpris si le vice inonde? On ôte les digues au torrent; on cherche les écueils; on dort sur le bord du précipice. On sait que le monde nous hait, et l'on aime le monde. On n'ignore pas jusqu'à quel point il est ennemi de Jesus-

Christ, et l'on veut être ses amis. Ses dangers n'effraient presque personne. La vie de l'homme est une tentation, et une guerre continuelle (*a*); et l'on ne veille point! et l'on vit en paix! et l'on est sans armes! et après cela on s'étonne de se voir vaincu!

Hé, Seigneur, que notre conduite est pitoyable! mais qu'elle nous est funeste! Quand est-ce, mon aimable Sauveur, que j'ouvrirai les yeux à mon malheur! Ce sera dès ce moment, moyennant votre sainte grace; et mon attention à éviter les dangers du salut, mes précautions, ma crainte prouveront désormais la sincérité de mon repentir et de mon propos.

Aspirations dévotes durant le jour.

Exultatio mea : erue me à circumdantibus me. Psal. 31.

Mon Dieu et mon Sauveur, de qui seul j'attends tout mon secours et ma sonsolation dans cette terre étrangere, conservez-moi au milieu de cette foule de dangers dont je suis entouré.

Eripe me de luto ut non infigar : libera me ab iis qui oderunt me. Psal. 68.

Parmi tant de mauvais pas, Seigneur, ne permettez pas que j'enfonce dans le bourbier, et délivrez-moi des pieges que me tendent les ennemis de mon salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CELUI qui aime le péril, y périra, dit l'Ecriture (b) : Le monde est plein de pieges ; on y est souvent pris lors même qu'on veille, que sera-ce lorsqu'on s'endort ? Pour peu que vous réfléchissiez sur le passé, et que vous rappeliez dans votre esprit la triste expérience que vous en avez faite,

(a) *Job.* 7. (b) *Eccl.* 27.

vous verrez si la meilleure volonté est toujours fort efficace quand on ne fuit pas le danger. Vivre dans la tiédeur ou dans la mollesse, être de toutes les parties de plaisir, aimer le jeu, avoir des conversations enjouées, parler le langage des mondains, en suivre les maximes, se dispenser d'une retenue trop rigide de peur d'effaroucher les gens, assister au bal, à des fêtes de plaisirs, aux spectacles; c'est se jouer de notre Religion, si l'on prétend en croire le dogme et la morale, tandis qu'on en méprise les plus respectables maximes et les plus saintes lois. N'avez-vous rien à vous reprocher sur ces articles ? Ne passez pas le jour sans vous tirer du danger où vous êtes. Jouez-vous trop souvent ? Donnez-vous à jouer ? Etes-vous de ces sociétés de joueurs ou de joueuses que Dieu a en horreur et qui attirent tant de malédictions sur les familles ? Ou souscrivez à votre réprobation, ou rompez ces malheureuses sociétés, ces académies funestes : et dussiez-vous devenir solitaire chez vous, dussiez-vous perdre un revenu qui, quoi qu'on dise, ne laisse pas d'entrer dans le plaisir et l'amusement qu'on cherche, réformez dès ce jour votre conduite, et n'écoutez plus ceux qui vous arrêtent dans les dangers en vous permettant ces sortes de jeux.

2.° Vous avouez que le monde est une terre qui ne porte que des repentirs, et où tout est danger pour le salut. Les fleurs y entêtent et les ronces y piquent; on peut dire à peu près la même chose de la vie tiede, lâche et mondaine de bien des gens dans toutes sortes d'états. Que conclure de là ? c'est que quelque bonne volonté qu'on ait, quelque résolution qu'on prenne, il faut veiller, prier sans cesse : la victoire est dans la fuite. Pour cela interdisez-vous non-seulement les bals, les brelans, les spectacles, mais certaines compagnies, certaines promenades et tout autre divertissement où votre innocence peut être en danger. Tout en-

jouement, sur-tout avec des personnes du sexe, est pernicieux; tout livre d'amourette et de galanterie est un poison : s'il s'en trouve chez vous, brûlez-les sur l'heure. On ne peut les vendre ni les donner à d'autres sans péché.

TREIZIEME JOUR.

SAINTE DOROTHÉE, VIERGE ET MARTYRE.

SAINTE Dorothée, Vierge et Martyre, si célèbre dans toute l'Eglise Latine, étoit de Césarée en Cappadoce, d'une famille distinguée par sa noblesse, mais encore plus par sa piété; car on croit que son pere et sa mere avoient déjà eu le bonheur de répandre leur sang, et de donner leur vie pour Jesus-Christ, lorsque Dorothée leur fille mérita la gloire du Martyre.

La vertu de cette jeune fille étoit si connue dans Césarée, et son rare mérite si universellement estimé, qu'elle passoit constamment dans la ville pour un prodige de sagesse, de modestie et de piété, et pour l'exemple de toutes les Vierges Chrétiennes.

Sa qualité, son esprit et sa beauté avoient porté bien des gens à la rechercher en mariage; mais elle s'étoit si hautement déclarée pour la virginité, qu'on ne l'appeloit plus parmi les Chrétiens que l'Epouse de Jesus-Christ; et sa modestie et sa vertu la rendoient respectable aux Païens même.

Le Gouverneur Saprice étant arrivé à Césarée, entendit bientôt parler du mérite extraordinaire de la Vierge Dorothée, et l'on ne manqua pas de lui dire que c'étoit elle, qui par son exemple et par la réputation où elle étoit, empêchoit les Chrétiens d'obéir aux Edits des Empereurs. Sur ce rapport il la fit arrêter, et l'ayant fait comparoître devant

lui, il lui demanda son nom. Je m'appelle Dorothée, répondit la Sainte, avec cet air de douceur et de modestie, qui inspiroit à tout le monde de la vénération et du respect pour elle. Pourquoi refusez-vous d'adorer les Dieux de l'Empire, reprit le Gouverneur; ignorez-vous le commandement que les Empereurs en ont fait ? Je n'ignore pas les Edits des Empereurs, répliqua-t-elle, mais je sais encore mieux qu'on ne doit adorer que le vrai Dieu qui est unique, et que ce que vous appelez Dieux de l'Empire, sont des chimeres, qu'il a plu aux hommes de métamorphoser en Dieux, pour autoriser la licence des mœurs et les passions les plus honteuses. Jugez vous-même, Seigneur, ajouta-t-elle, s'il est permis d'offrir des sacrifices aux démons, et s'il est plus raisonnable d'obéir à des hommes mortels, tels que sont les Empereurs, qu'au vrai Dieu Créateur du Ciel et de la terre ?

Saprice fut comme interdit par une réponse si sage et si peu attendue; et dissimulant sa surprise, il se contenta de lui dire d'un ton fort radouci : que si elle vouloit éviter d'avoir le même sort que ses parens, elle n'avoit qu'à obéir pour sauver sa vie.

Je ne crains point les tourmens, répliqua la Sainte, et je n'ai point de plus grand désir que de donner ma vie pour celui qui m'a rachetée au prix de son sang. Et qui est celui pour qui vous souhaitez tant de mourir, repart Saprice ? C'est Jesus-Christ, mon Sauveur et mon Dieu, répond Dorothée. Et où est-il ce Jesus-Christ, réplique le Gouverneur ? Comme Dieu, reprend la Sainte, il est par-tout, et comme homme il est dans le Ciel à la droite de Dieu son Pere, où il fait le souverain bonheur de ceux qui le servent, et où j'espere de le posséder après ma mort durant toute l'éternité. C'est-là ce Paradis délicieux, doux séjour des Bienheureux, c'est-là cette charmante région où regne une félicité pure, rassasiante et éternelle; c'est-là, Saprice, où mon Sauveur Jesus-Christ vous

invite vous-même, et où vous ne pouvez être admis qu'en vous faisant Chrétien.

Le Gouverneur méprisant ce qu'il venoit d'entendre : Croyez-moi, lui dit-il, défaites-vous de toutes ces idées creuses et extravagantes, sacrifiez aux Dieux, mariez-vous, sans quoi je vais vous condamner au dernier supplice.

A Dieu ne plaise, répond la Sainte, qu'étant Chrétienne je sacrifie aux démons, et qu'ayant l'honneur d'être Epouse de Jesus-Christ, je pense jamais à des noces. Saprice l'interrompant, ordonne qu'on la mette entre les mains de deux femmes nommées Christe et Caliste (qui étoient deux sœurs qui avoient renoncé depuis peu à la Foi de Jesus-Christ), leur promettant une grande récompense, si elles pouvoient pervertir Dorothée. Elles firent d'abord tous leurs efforts pour corrompre sa foi, et la faire tomber dans l'apostasie comme elles ; mais tout le contraire arriva : car notre Sainte leur représenta leur malheur, d'une maniere si vive et si persuasive, que ces deux apostates touchées de ses exhortations, détesterent à la vérité leur lâcheté, mais elles désespérerent de leur salut, à la vue d'un si grand crime.

Sainte Dorothée leur représenta, que si elles avoient fait un si grand crime d'abandonner Jesus-Christ, elles en faisoit encore un plus grand de désespérer de sa miséricorde. Qu'il n'y avoit point de plaies incurables pour ce Médecin tout-puissant ; car il n'a voulu porter le nom de Sauveur, leur disoit-elle, que pour sauver tous les hommes de leurs péchés. Retournez donc à lui sans délai, embrassez la pénitence, convertisez-vous de tout votre cœur, et je vous réponds du pardon et de votre salut.

Christe et Caliste fondant en larmes, se jettent à ses pieds, et la supplient de prier pour elles, afin que Dieu daigne agréer leur pénitence. Elle le fit, et les fortifia si bien dans la foi, qu'étant appelées

appelées par le Gouverneur, pour lui dire si elles avoient persuadé à Dorothée de sacrifier aux Dieux, elles lui répondirent qu'elles avoient elles-mêmes trop de douleur de l'avoir fait pour lui persuader de le faire. Saprice s'emporta de fureur à cette réponse, et ordonna que si elles ne sacrifioient de nouveau, on les jetât à l'heure même liées dos à dos dans une chaudiere toute bouillante, en présence de Dorothée ; ce qui fut exécuté. Elles prierent tout haut Jesus-Christ d'accepter ce supplice pour leur pénitence, et eurent le bonheur de devancer même dans la gloire du martyre, celle qui les avoit si heureusement fait rentrer dans les voies du salut.

Saprice devenu furieux par un événement si peu attendu, ordonna que Dorothée fût mise à la torture, et qu'on la tourmentât sans pitié. Il n'est pas possible d'imaginer ce que cette sainte Fille souffrit par l'inhumanité des bourreaux.

Cependant elle parut sur le chevalet avec tant de joie, que Saprice ne put s'empêcher de lui en demander la cause. C'est, répondit-elle, que je n'ai de ma vie ressenti une si douce ni si grande consolation que celle que je goûte en ce jour, pensant que Dieu a bien voulu se servir de moi pour rendre à Jesus-Christ ces deux ames que vous lui aviez ravies ; j'espere que j'irai bientôt prendre part dans le Ciel à la joie que tous les esprits bienheureux en ont.

Saprice la fit battre cruellement, il lui fit brûler les côtés avec des torches ardentes ; sa joie qui augmentoit par ce supplice, sembloit insulter au juge. Il fit redoubler les tourmens, et sa joie redoubloit aussi. Enfin le Tyran ne pouvant plus supporter de se voir vaincu par la constance héroïque de cette jeune fille, la condamna à perdre la tête. Alors la Sainte tressaillant de joie, s'écria : Soyez béni, Seigneur, de la grace que vous me faites, en voulant bien me donner une place dans votre Paradis, où vous m'appelez.

Comme on la menoit au lieu du supplice, un jeune Avocat, nommé Théophile, grand ennemi des Chrétiens, lui dit pour railler : Je vous prie, Epouse de Jesus-Christ, envoyez-moi des fleurs et des pommes du jardin de votre Epoux, quand vous y serez arrivée. Dorothée le lui promit. Etant arrivée au pied de l'échafaud, un jeune enfant lui apparut, portant trois belles pommes avec leurs feuilles toutes vertes, quoique ce ne fût pas la saison. La Sainte le pria de les porter de sa part à Théophile, tandis qu'elle alloit trouver son divin Epoux dans le Ciel. En effet s'étant mise à genoux, sa joie paroissant visiblement sur son visage, elle eut la tête coupée le sixieme de Février de l'an 308.

Théophile racontoit à ses amis la raillerie qu'il venoit de faire, lorsque le jeune enfant l'abordant, le tire à part et lui présente les roses et les pommes au nom de Dorothée, et à l'instant cet enfant disparut. Le miracle étoit d'autant plus visible, que c'étoit au mois de Février, et que la Cappadoce étoit toute couverte de glace. Aussi Théophile le regarda-t-il comme tel ; et se sentant changé tout à coup, il s'écria que Jesus-Christ étoit seul le vrai Dieu ; et qu'heureux étoient ceux qui, comme la Vierge Dorothée, donnoient leur sang pour lui. Une conversion si subite et si miraculeuse fit grand bruit. Théophile fut interrogé : il confessa la Foi de Jesus-Christ, publia lui-même le miracle ; et il eut bientôt part à la gloire de sainte Dorothée, ayant souffert généreusement le martyre pour Jesus-Christ.

La dévotion des peuples pour cette Sainte, leur a fait rechercher avec empressement de ses Reliques. Rome se glorifie de posséder la plus grande partie de son corps, dans l'Eglise de son nom, où tous les ans au sixieme de Février, jour de sa Fête, on bénit des pommes en mémoire du miracle dont on a parlé. On a de ses Reliques à Bologne en Italie, à Arles, à Lisbonne, à Pragues, et dans la Chartreuse de Sirck.

La Messe de ce jour est en l'honneur de cette Sainte.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INDULGENTIAM nobis, quæsumus Domine, Beata Dorothea, Virgo et Martyr imploret, quæ tibi grata semper extitit et merito castitatis, et tuæ professione virtutis. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que nous obtenions le pardon de nos péchés, par l'intercession de la bienheureuse Dorothée Vierge et Martyre, qui vous a toujours été agréable, et par le mérite de sa chasteté, et en faisant éclater votre puissance dans le martyre qu'elle a souffert pour la confession de votre nom. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 51.

DOMINE, Deus meus, exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecata sum. Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen tuum assiduè, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. Et liberasti me de perditione et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor tibi, et laudem dicam nomini tuo, Domine Deus noster.

SEIGNEUR, mon Dieu, vous m'avez préparé une demeure bien au-dessus de la terre, et je vous ai prié de me délivrer de la mort qui ne passe jamais. J'ai invoqué le Seigneur Pere de mon Seigneur, afin qu'il ne m'abandonne point sans assistance au jour de mon affliction, et pendant le regne des superbes. Je louerai sans cesse votre nom, et je le glorifierai dans mes actions de graces; et parce que vous avez exaucé ma priere, et parce que vous m'avez délivré de la perdition, et que vous m'avez tiré de tant de périls dans un temps d'iniquité. C'est pourquoi je vous rendrai graces : je chanterai vos louanges, et je bénirai votre nom, Seigneur, qui êtes notre Dieu.

Cette Epître est tirée du dernier Chapitre du Livre de l'Ecclésiastique, dans lequel Jesus fils de

Sirach qui en est l'auteur, rend des actions de graces à Dieu de l'avoir tiré de bien des dangers où il s'est vu exposé. Rien ne convient mieux aux saintes Martyres, que ce qui est contenu dans ce Chapitre; aussi l'Église le leur a appliqué.

RÉFLEXIONS.

Nous sommes tous faits pour le Ciel; le Seigneur nous y a préparé à tous une place. Quel est notre empressement, et quels sont nos soupirs pour cet heureux séjour? Point de milieu: ou le Ciel, ou l'enfer. Si Dieu n'est notre souverain bonheur; il sera notre souverain malheur; cette disjonctive est effroyable, et fait bien sentir la nécessité du salut. Nous sommes citoyens de la céleste Cité: Quels charmes pouvons-nous trouver sur la terre? La mort éternelle est le plus grand de tous les malheurs; nous pouvons l'éviter, avec le secours du Seigneur: Quel plus juste sujet de nos prieres! l'orgueil regne impérieusement dans le monde. De là ce faste, ce luxe, cet étalage de parures, ces airs fiers et hautains: mais ce regne cesse avec la vie; et que produit cet esprit du monde à l'heure de la mort? Les gens de bien souffrent ici en patience le regne des superbes, c'est-à-dire, de ces mondains; qui ennemis de Jesus-Christ et de son Evangile, font sans cesse la guerre à la piété. Avec quelle indignité traite-t-on la vertu chrétienne aujourd'hui dans le monde: elle est le sujet des fades railleries des libertins. Mais le Seigneur la protege; qu'a-t-elle à craindre? Les impiès exercent la vertu des gens de bien; il est vrai, mais ils ne sauroient leur nuire. Toute leur malice se réduit à épurer leur vertu, et à augmenter leur mérite. Quand on ne demande à Dieu que ce qui est pour sa gloire et pour notre salut, on n'est toujours exaucé? Avons-nous quelqu'autre priere à faire: Nous vivons en pays ennemi; ce monde est

notre exil, c'est la région des pleurs ! nous ne sommes assis que sur le bord des fleuves de Babylone. Le souvenir de la céleste Jérusalem faisoit sans cesse gémir les Saints ; et la multiplicité des dangers les obligeoit d'être toujours en garde pour se défendre de tant de pieges. Toute leur confiance étoit en Dieu, et dans ce temps d'iniquité, tout leur courage étoit dans leur confiance. Dieu les a délivrés de la perdition, en les tirant de bien des périls. A qui tient-il que nous n'expérimentions la même protection, et que nous n'ayions éternellement le même sujet d'actions de graces ? Ne nous jetons pas étourdiment dans les périls ; ayons une sincere volonté de plaire à Dieu ; servons-le avec fidélité ; ne nous regardons sur la terre que comme dans un triste exil, soupirons sans cesse après la céleste Cité ; mettons toute notre confiance en Jesus-Christ, et nous aurons le bonheur de le bénir éternellement, et de chanter sans cesse ses louanges.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 13.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro ; quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et vendit universa quæ habet, et emit agrum illum. Iterùm simile est regnum cœlorum homini negotiatori, quærenti bonas margaritas. Inventâ autem unâ pretiosâ margaritâ, abiit, et vendidit omnia quæ habuit, et emit eam. Iterùm simile est regnum cœlorum sagenæ

EN ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples cette parabole : Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache, et de la joie qu'il en a, il va vendre tout ce qu'il possede et achete ce champ. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un Négociant qui cherchoit des perles fines. Ayant trouvé une perle de grand prix, il alla vendre tout ce qu'il avoit, et il l'acheta. Le Royaume des Cieux est semblable encore à un filet, qui étant

missæ in mare, et ex omni genere piscium congreganti. Quam, cùm impleta esset, educentes, et secùs littus sedentes elegerunt bonos in vasa, malos autem foras miserunt. Sic erit in consummatione sæculi. Exibunt Angeli, et separabunt malos de medio justorum, et mittent eos in caminum ignis : ibi erit fletus, et stridor dentium. Intellexistis hæc omnia! Dicunt ei : Etiam. Ait illis : Ideò omnis scriba doctus in regno cœlorum, similis est homini patrifamilias, qui profert de thesauro suo nova et vetera.

jeté dans la mer, ramasse de toutes sortes de poissons. Quand il est plein les gens le tirent, et s'asseyant sur le rivage, ils mettent les bons à part dans des vaisseaux, et jettent dehors les méchans. Il en sera de même à la consommation des siecles. Les Anges viendront; ils sépareront les méchans d'avec les Justes; et ils les jetteront dans la fournaise ardente. C'est là que l'on pleurera, et que l'on grincera les dents. Avez-vous compris toutes ces choses! Oui, lui dirent-ils. C'est pour cela que tout Docteur qui est savant dans le Royaume des Cieux, est semblable à un pere de famille qui tire de son magasin ce qu'il y a de nouveau et de vieux.

MÉDITATION.

Du Salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le salut éternel est ce trésor caché, c'est-à-dire, dont bien des gens ignorent le prix, faisant peu d'attention à son importance, mais pour lequel les gens sages sacrifient tout. Avons-nous une plus importante affaire à ménager ? Avons-nous une autre fortune à faire ?

Du bon ou du mauvais succès de cette affaire dépend la bienheureuse ou la malheureuse éternité. Toutes les autres ne sont permises qu'autant qu'elles nous servent de moyens pour réussir dans celle-ci. Cette affaire perdue, tout est perdu, puisque Dieu même qui renferme tous les biens, est perdu pour nous pour toujours et sans ressource.

Mon salut est ma grande affaire. En puis-je avoir

une de plus grande conséquence, et qui m'intéresse plus ? Or une grande affaire absorbe tellement toutes les autres, qu'à peine laisse-t-elle le loisir d'y penser. On se console aisément de la perte de toutes les autres, quand la grande réussit. Pour une grande affaire, on met tout en œuvre, adresse, amis, sollicitations, raisons ; on lui sacrifie son repos, ses plaisirs, son bien même : En faisons-nous de même pour le salut ?

C'est ici ma principale affaire, tout doit céder à celle-ci. Mais hélas ! celle-ci ne cede-t-elle pas à tout ? En sommes-nous beaucoup occupés ? Le salut est-il l'objet de nos désirs, de nos actions, de nos pensées ? Chose étonnante ! à peine le salut est regardé comme une affaire ; rien n'est plus négligé : Quelle merveille si agissant de la sorte nous faisions notre salut !

Nous n'avons rien de plus indispensable que le salut. Qu'on ait perdu une bataille, un Royaume même : patience. Qu'on ait perdu un héritage, un procès, une charge : patience. Qu'on ait perdu tout son bien, sa santé, sa vie même : patience. Le salut nous console, c'est la grande ressource ; mais pourra-t-on se consoler, si l'on est damné ?

Il n'est pas absolument nécessaire que je sois riche, que je sois puissant, que je sois habile ; mais il est absolument nécessaire que je sois saint. Trouvez quelque chose qui soit aussi nécessaire, qui le soit même autant ? L'avons-nous cru ainsi ? Et tandis que je ne fais presque rien pour mon salut, tandis que je ne fais que ce que j'ai coutume de faire ? crois-je que je n'ai rien qui soit plus nécessaire ? Crois-je que celui qui est damné, est damné pour toujours ?

Hé, Seigneur ! quel sera mon sort, et quelle est ma conduite ? Ferai-je mon salut ? Instruits, comme nous le sommes, des vérités de notre Religion, que répondrois-je à un homme qui vivant comme je vis, me demanderoit s'il sera sauvé ?

SECOND POINT.

Considérez que le salut n'est pas seulement notre grande et notre principale affaire, il est encore notre affaire personnelle : c'est-là la nôtre. En faisant ce négoce, en achetant cette charge, en faisant valoir cette terre, en gagnant ce procès, on fait, à proprement parler, les affaires de ses enfans, ou du moins de ses héritiers, on fait les affaires d'autrui ; mais nous ne faisons la nôtre qu'en faisant notre salut. C'est la nôtre ; nul autre ne sauroit la faire pour nous. Y avons-nous beaucoup travaillé ? Est-elle beaucoup avancée ? Si au sortir du monde vous avez tout fait hors votre salut, vous n'avez rien fait pour vous ; et ceux pour qui vous avez tant travaillé, et peut-être même aux dépens de votre salut ; ces amis, ces héritiers, ces proches, peuvent-ils vous dédommager, peuvent-ils vous rendre de grands services ? Et si au contraire vous avez fait votre salut, quoique vous n'ayez pas réussi d'ailleurs, votre fortune est faite pour toujours ; vous n'avez rien à regretter, vous n'avez plus rien à faire. Mon Dieu ! doutons-nous de cette vérité, et si nous la croyons, comment accorder notre indolence, notre indifférence, notre inaction avec notre croyance ?

L'affaire du salut est délicate. En est-il une plus épineuse, et qui demande plus d'attention et plus de soins ? Bon Dieu ! que d'ennemis à combattre, que d'obstacles à vaincre, que de pieges à éviter ! Tout est danger, tout est tentation dans la vie. Il faut veiller sans cesse, et prier ; il faut se faire une violence continuelle. Le chemin qui conduit à la vie, est étroit ; les croix y naissent, pour ainsi dire, sous les pieds ; nulle vie chrétienne qui ne soit humble, innocente, mortifiée. Voilà la morale de Jesus-Christ : est-ce la nôtre.

Dieu ne nous a donné toute la vie que pour

travailler à l'affaire de notre salut, et il a jugé qu'il ne falloit pas moins pour y réussir, que toute la vie : En jugeons-nous de même ? Combien de temps y avons-nous employé ! O Dieu ! nous vivons dans une certitude morale de ne pas faire notre salut ; la foi, la parole de Jesus-Christ, notre raison même nous prouve que nous serons damnés, si nous continuons de vivre comme nous avons fait jusqu'ici : et nous persévérons tranquillement dans notre oisiveté. Qui nous rassure ?

Si ces réflexions que je fais, ô mon Dieu ? ou pour mieux dire, si la grace que vous me faites aujourd'hui de faire ces réflexions, ne me fait pas travailler tout de bon et sans délai à l'importante affaire de mon salut, à quoi dois-je m'attendre ? J'attends tout, Seigneur, de votre miséricorde ! vous voulez mon salut, je veux sincèrement me sauver : à quoi tiendra-t-il que je ne sois sauvé ?

Aspirations dévotes durant le jour.

Tuus sum ego, salvum me fac. Psal. 118.
Je suis à vous, ô mon doux Jesus, vous m'avez racheté bien cherement; ne permettez pas que je me perde.
Sic currite ut comprehendatis. 1. Cor. 9.
Travaillez, courez de telle sorte que vous remportiez le prix.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL n'est point de vérité de notre Religion, dont on convienne plus aisément que de celle-ci, et nulle peut-être qui soit moins efficace. On avoue ingénument qu'on n'a rien fait, mais quel fruit de cet aveu ? Ne les fait-on que pour se rendre plus criminel ? On voit, on sent même qu'on

n'a pas encore commencé de travailler à l'affaire importante du salut. Cependant le jour baisse, on est déjà sur le retour; quels mouvemens se donne-t-on? Prend-on quelques mesures? En bonne foi est-ce impiété ou folie? C'est certainement tous les deux. Soyez plus sage et plus chrétien. Votre conscience vous reproche votre inaction; ne passez pas ce jour sans donner des preuves de votre zele. Avez-vous quelque restitution à faire, ou quelque injure à pardonner; ces liens que la passion a formés, subsistent-ils encore; y a-t-il quelque occasion à retrancher, quelque victime à immoler: faites incessamment avant la fin du jour le sacrifice; voyez cette personne avec qui vous êtes en froideur; faites sans délai cette restitution, ou du moins commencez de la faire, prenant tous les moyens pour cela. Peut être auriez-vous besoin de faire une confession extraordinaire: ne la renvoyez pas à Paques, faites-la à présent, et commencez aujourd'hui même à la préparer. Ce jeu, ces compagnies, ces fréquentations, ces spectacles sont des obstacles à votre salut: ayez la consolation d'avoir tout réformé, tout retranché avant que le jour passe; et de pouvoir dire ce soir: Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui pour mon salut.

2.° Comme il faut que tout ce que nous faisons se rapporte au salut, faites vous aujourd'hui un plan de vie, ou relisez du moins celui que vous avez déjà fait. Inutilement auroit-on des regles de conduite, si l'on ne les garde. Ayez sans cesse devant les yeux cet oracle de Jesus-Christ: *Porrò unum est necessarium* (a). Une seule chose est nécessaire. Sortez incessamment de ce léthargique assoupissement où vous avez vécu jusqu'ici sur l'affaire de votre salut. Ayez sur ce sujet une conversation avec votre Directeur, ou avec quelqu'autre personne de vertu et de confiance. On consulte les plus habiles gens sur une affaire temporelle;

(a) *Luc.* 10.

et l'affaire de l'éternité, l'affaire du salut ne méritera pas la même attention, les mêmes soins qu'on donne à une affaire de rien ! Les enfans du siecle seront-ils toujours plus prudens et plus habiles dans leurs affaires que les enfans de lumiere.

QUATORZIEME JOUR.

SAINT VALENTIN, PRÊTRE ET MARTYR.

SAINT Valentin, Prêtre, étoit à Rome sous le regne de l'Empereur Claude II, vers l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 270. Il étoit dans une si haute réputation de sagesse et de sainteté, que non-seulement les Fidelles, mais les Païens même le regardoient avec vénération. Sa charité le rendoit le pere des pauvres ; et son zele pour la Religion étoit d'autant plus efficace, qu'il étoit plus pur et plus désintéressé. Son humilité et sa douceur, la solidité de ses entretiens, un air de sainteté répandu dans toutes ses manieres, charmoient tout le monde, et lui gagnoient le cœur de bien des gens, qu'il gagnoit lui-même bientôt à Jesus-Christ.

Saint Valentin étoit en trop grande considération, et auprès des Grands, et parmi le peuple pour n'être pas connu à la Cour. On en parla à l'Empereur, comme d'un homme d'un mérite supérieur, et d'une sagesse extraordinaire. L'Empereur voulut le voir. La maniere dont ce Prince le reçut, fit bien voir l'estime qu'il en faisoit. Il commença par lui dire d'où vient qu'il ne vouloit pas être son ami ; puisque lui Empereur vouloit bien être le sien. Qu'il l'estimoit, et que c'étoit pour cela qu'il ne pouvoit souffrir qu'il fît profession d'une Religion ennemie des Dieux de l'Empire, et par conséquent des Empereurs.

Saint Valentin, qui, par son air doux et modeste avoit déjà charmé l'Empereur, lui répondit à peu près en ces termes : Seigneur, si vous connoissiez le don de Dieu, et qui est celui que j'adore et que je sers, vous vous estimeriez trop heureux d'avoir un tel Maître, et détestant le culte que vous rendez en aveugle à des démons, vous n'adoreriez comme moi que le vrai Dieu, Créateur du Ciel et de la Terre et de tout ce qui est contenu dans ce vaste Univers, et son Fils unique Jesus-Christ, Rédempteur de tous les mortels, égal en tout à Dieu son Pere. C'est de lui, grand Prince, que vous avez reçu l'être et l'Empire, lui seul peut faire votre félicité, et celle de tous vos sujets.

Alors un Docteur qui étoit à la suite de l'Empereur, interrompant le Saint : Et que pensez-vous donc du grand Dieu Jupiter et de Mercure, dit-il. Ce que j'en pense, répond le Saint ; ce que vous en devez penser vous-même, c'est-à-dire, qu'il n'y eut jamais de plus méchans hommes, que ceux que vous appelez Dieux. Vos Poëtes ont eu grand soin de vous apprendre leurs infamies et leurs dissolutions ; vous avez en main leurs histoires ; montrez-moi seulement leur généalogie, et le précis de leur vie, et je vous ferai convenir avec moi qu'il n'y eut peut-être jamais de plus insignes scélérats.

Une réponse si hardie et si vraie étourdit toute l'assemblée ; chacun fut interdit. On ne laissa pas que de crier au blasphême. L'Empereur cependant, soit qu'il fût intérieurement convaincu de la vérité de ce qu'il venoit d'entendre, soit qu'il ne fût que touché de ce discours, fit peu de cas des criailleries des courtisans, et il voulut entretenir saint Valentin en particulier. Il l'interrogea avec beaucoup de bonté sur plusieurs articles de notre Religion. Si Jesus-Christ est Dieu, lui disoit-il, pourquoi ne se manifeste-t-il par ? Pourquoi ne me faites-vous pas connoître une vérité si intéressante ?

Il ne tiendra pas à moi, grand Prince, répond le Saint, que vous n'ayiez ce bonheur ; et après lui avoir expliqué de la maniere la plus forte et la plus nette, les points essentiels de notre sainte Foi : Voulez-vous être heureux, grand Prince, ajouta-t-il, voulez-vous que l'Empire fleurisse, que tous vos ennemis soient détruits ; voulez-vous rendre heureux vos peuples, et vous assurer à vous-même une éternelle félicité, croyez en Jesus-Christ, soumettez votre Empire à ses lois, et recevez le Baptême. Comme il n'y a point d'autre Dieu que le Dieu des Chrétiens, il n'y a point aussi de salut à espérer hors de la Religion qu'ils professent ; oui, grand Prince, hors du Christianisme point de salut.

Le Saint avoit parlé avec tant d'énergie et de sagesse que l'Empereur en parut véritablement touché ; et l'on dit que s'adressant aux Seigneurs de sa Cour : Il faut avouer, leur dit-il, que cet homme nous dit de belles choses, et que la doctrine qu'il nous débite a un air de vérité dont il est difficile de se défendre. A ces paroles, le Préfet de la Ville nommé Calpurne, s'écria : Voyez-vous comme cet enchanteur a presque séduit notre Prince ! Et quoi ! nous quitterons la Religion de nos peres, que nous avons reçue dès le berceau, pour embrasser une secte inconnue et incompréhensible ?

Cette répartie séditieuse du Préfet, fit craindre à l'Empereur quelque révolte ; une malheureuse crainte l'emporta sur la grace qui le sollicitoit intérieurement de se convertir ; et sacrifiant son salut éternel à un vil respect humain, il étoufffa tous ses bons sentimens, et remit le saint Prêtre au Préfet Calpurne pour le juger selon les lois.

Calpurne le fit mettre en prison, et ordonna au Juge Astere de lui faire incessamment son procès comme à un Chrétien et comme à un des plus grands ennemis des Dieux de l'Empire.

Astere qui avoit été témoin de l'impression que les paroles de son prisonnier avoient faite sur l'esprit de l'Empereur, voulut avoir le plaisir de l'entretenir à loisir, et d'employer tous les artifices pour ébranler sa foi, ne doutant point qu'il ne fît bien sa cour auprès du Préfet, s'il pouvoit obliger saint Valentin d'abjurer le Christianisme.

Il le fait venir dans sa maison. Notre Saint en y entrant leva les mains et les yeux au Ciel, et pria instamment Jesus-Christ, que puisqu'il avoit donné son sang et sa vie pour le salut de tous les hommes, il daignât éclairer des lumieres de la Foi tous ceux qui habitoient cette maison, qui étoient ensevelis dans les ténebres de l'idolâtrie; et qu'il leur fît la grace de connoître Jesus-Christ, la vraie lumiere du monde.

Astere qui entendoit ceci : J'admire, dit-il à notre Saint, que vous qui passez pour un homme de si bon sens, regardiez votre Jesus-Christ comme une véritable lumiere; vous me faites pitié de vous voir dans ces erreurs. Sachez, Astere, répond le Saint, que je ne suis point dans l'erreur, et qu'il n'est rien de plus vrai que Jesus-Christ mon Sauveur et mon Dieu, qui a daigné se faire homme pour nous, est la vraie lumiere qui éclaire quiconque vient au monde. Si cela est, repart Astere d'un ton moqueur, j'en veux faire l'épreuve. J'ai une fille que j'aime tendrement, qui est aveugle depuis plusieurs années; si vous faites en sorte que votre Jesus-Christ lui rende la vue, je vous promets de me faire Chrétien avec toute ma famille.

Saint Valentin animé d'une vive foi, se fait amener cette fille, fait sa priere, et faisant le signe de la Croix sur les yeux de cet enfant : Mon Seigneur Jesus-Christ, dit-il, vrai Dieu et vrai homme, qui avez rendu la vue à un aveugle né, et qui voulez le salut de tous les hommes, daignez

écouter la priere de ce pauvre pécheur, et guérir cette pauvre fille. A ces paroles elle reçut la vue ; Astere et sa femme se jetant aux pieds du Saint, demandent le Baptême. Saint Valentin les ayant instruits durant quelques jours, les baptisa avec toute leur famille, au nombre de quarante-quatre personnes dont la plupart eurent peu de jours après le bonheur d'être Martyrs.

L'Empereur ayant appris ce qui se passoit, admira la vertu divine qui paroissoit si visiblement dans toutes ces merveilles. Il avoit une grande envie de délivrer saint Valentin ; mais craignant quelque révolte du peuple, qui le soupçonnoit d'être Chrétien, il le remit entre les mains des Juges pour être condamné selon les lois. Notre Saint fut quelque jours en prison, chargé de chaînes, fustigé plusieurs fois, et enfin décapité hors de la Ville sur le chemin de Flaminius, qui conduisoit en Ombrie, l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 270. Son corps fut enlevé par les Chrétiens, et enseveli près de la porte de Flaminius, qui dans la suite des temps fut appelée de son nom, la porte de saint Valentin, maintenant del Popolo, vers le Ponte-Mole. On assure que le Pape Jules y fit bâtir une Eglise sur son tombeau, laquelle fut reparée l'an 645 par le Pape Théodore, et elle est devenue célebre par la dévotion que le peuple a toujours eue à ce grand Saint. La plus grande partie de ses Reliques sont à Rome ; on en conserve en plusieurs villes d'Italie et de France, et sur-tout à Melun-sur-Seine dans l'Abbaye de Saint-Pierre.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui beati Valentini Martyris tui natalitia colimus, à cunctis malis imminentibus ejus intercessione liberemur. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant! que par l'intercession de votre Martyr saint Valentin, dont nous célébrons la solennité, nous soyions délivrés de tous les maux qui nous menacent. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum : honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude circumvenientium illum adfuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum : et certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit : sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant. Et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum : et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait recueillir tout le fruit. Il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a point abandonné le juste ; lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a tiré des mains des pécheurs ; elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mit entre les mains le sceptre royal, et qu'elle

l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci par des calomnies : et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

Le Livre d'où cette Epître est tirée est appelé par les Grecs : La Sagesse de Salomon. On ne peut pas douter que ce ne soit Salomon qui en soit l'Auteur, puisque l'Auteur lui-même assure qu'il étoit Roi et le fils d'un Roi. Et dans la priere qu'il fait à Dieu dans le neuvieme Chapitre, il lui demande qu'il le rende digne du Trône de son pere ; il lui rend graces de ce qu'il l'a choisi pour gouverner son peuple, et pour lui bâtir un Temple dans la Ville sainte ; ce qui ne peut convenir qu'à Salomon.

RÉFLEXIONS.

Le Seigneur a conduit le Juste par des voies droites. L'esprit de Dieu n'en connoît pas d'autres. La droiture de cœur et d'esprit fait un des plus beaux traits du portrait du Juste. Le pécheur ne marche que par des voies obliques : l'homme de bien va à Dieu par le chemin le plus droit. Que servent tous ces détours, vains artifices de l'amour-propre ? Est-ce que Dieu ne sait pas développer tous ces mysteres d'iniquité, toutes ces ruses spirituelles ? On s'étourdit dans ses égaremens, on se donne le change : que gagne-t-on ? Les libertins s'égarent en plein jour, et les faux dévots à la faveur des brouillards. Bien des personnes qui font profession de piété, vivent dans de grossieres erreurs pratiques, faute de cette droiture. Tout sert de prétexte et d'aliment à l'amour-propre, jusqu'à la Religion. On se flatte d'aimer Dieu, et l'on s'aime soi-même. Le prétexte de la gloire de Dieu sert merveilleusement à nourrir notre orgueil. La droiture est une pureté de motif et d'intention qui attache l'ame au bien, pour le bien même. Quand elle ne seroit pas dans ce

haut degré de perfection, elle seroit encore très-utile. Bon Dieu! que cette mollesse dans la dévotion, ces retours éternels sur soi-même, que cette lâcheté, cette tiédeur à votre service prouvent sensiblement combien peu de gens vous aiment sincérement? La science des Saints est la science du salut; et la science du salut est la science pratique de l'Evangile; la simple spéculation, la seule connoissance de ce qu'il faut faire, peut-être la science des ames réprouvées. Savoir ce qu'il faut faire, et faire ce que l'on sait: voilà la véritable science des Saints. Que Dieu est un bon Maître! et qu'il est avantageux, qu'il est doux de le servir! Dieu récompense non-seulement tout ce qu'on fait pour lui, mais même tout ce qu'on voudroit faire. Dieu nous tient compte de notre bonne volonté. A son service, on ne manque jamais de recueillir le fruit de ses travaux. Ceux qui sont venus tard ne laissent pas de recevoir autant que ceux qui sont venus à la premiere heure, si la ferveur de ceux-là a surpassé le zele de ceux-ci. Le Seigneur l'a rendu respectable, ajoute le Sage. Il est étrange que tant de gens aiment la distinction et les honneurs, et que si peu de gens cherchent la gloire où elle se trouve! La vertu seule est la mere de la véritable gloire. Consultons les plus imparfaits; on sent un fonds d'estime pour toutes les personnes vertueuses. C'est un tribut, pour ainsi dire, qu'on paye à la vertu chrétienne, et duquel personne n'est exempt.

L'EVANGILE.

La suite du Saint-Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 10.

IN illo tempore: Dixit Jesus Discipulis suis: Nolite arbitrari quia venerim pacem mittere in terram: non veni pacem mitte

EN ce temps-là Jesus dit à ses Disciples: Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu apporter la

re, sed gladium. Veni enim separare hominem adversùs patrem suum, et filiam adversùs matrem suam, et nurum adversùs socrum suam, et inimici hominis, domestici ejus. Qui amat patrem, aut matrem plus quàm me, non est me dignus. Et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. Et qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus. Qui invenit animam suam, perdet eam; et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Qui recipit vos, me recipit: et qui recipit me, recipit eum qui me misit. Qui recipit Prophetam in nomine Prophetæ, mercedem Prophetæ accipiet. Et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet. Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis calicem aquæ frigidæ tantùm in nomine Discipuli: amen dico vobis, non perdet mercedem suam.

paix, mais le glaive. Car je suis venu diviser l'homme d'avec son pere, et la fille d'avec sa mere, et la belle-fille d'avec sa belle-mere; et les gens que l'homme a dans sa maison seront ses ennemis. Celui qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie, la perdra: et qui la perdra pour moi, la sauvera. Qui vous reçoit, me reçoit, et qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé. Qui reçoit le Prophete en tant que Prophete, sera récompensé comme le Prophete: et qui reçoit le Juste en tant que Juste, sera récompensé comme le Juste. Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à boire à l'un de ces plus petits-ci, parce que c'est mon Disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense.

MÉDITATION.

De la nécessité de la Pénitence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'y a que deux voies pour aller dans le Ciel, l'innocence ou la pénitence. Nul milieu: ou vous n'avez jamais péché, ou vous êtes pêcheur. Bon Dieu! qui peut se flatter de

cette premiere innocence ? et qui peut se dispenser des rigueurs de la pénitence ? Trouvez un autre sentier : Jesus-Christ l'a ignoré. Faisons-nous un tel systême qu'il nous plaira, forgeons-nous telle morale que nous voudrons : prétextes de santé, vains titres d'âge ou de condition, défaites frivoles de l'amour-propre, feignez des privileges, des raisons pour vous exempter d'une loi si indispensable. Nul autre parti à prendre : ou pleurer dans le temps, ou brûler dans l'éternité ; ou l'enfer, ou la pénitence.

Cette vie est le temps de la miséricorde, c'est le fruit de la mort du Rédempteur. Mais la justice ne peut pas être frustrée de ses droits ; c'est à quoi pourvoit la pénitence. Elle prend, pour ainsi dire, la place de la justice divine. Oui, Dieu veut bien s'en remettre à votre bonne foi, pour punir vos péchés ; il veut que vous soyiez vous-même le vengeur de vos propres crimes, et que vous vous en imposiez le châtiment ; vos intérêts pouvoient-ils être en des mains plus favorables et plus amies ? Détrompons-nous, tout péché doit être puni ou par un Dieu vengeur, ou par l'homme pénitent.

Quelle pénitence n'a pas faite Jesus-Christ lui-même pour avoir pris seulement l'apparence du pécheur ? Les ames les plus pures, les Saints les plus innocens ont passé leurs jours dans d'effrayantes austérités ; dans quelle amertume de leur cœur, et combien long-temps, pour les plus petits péchés, ont-ils trempé leur pain dans leurs larmes ? Nous sommes, graces au Seigneur, de la même Religion ; nous avons péché : hélas ! nul de nous qui ne puisse dire avec vérité comme le Prophete : *J'ai des iniquités par-dessus la tête* (a). Et quelle est notre pénitence ? Cependant nul de nous qui n'espere d'avoir le même bonheur dont jouissent les Saints ; nul qui ne prétende à la même couronne. Sur quoi porte cette confiance ? Sur les mé

(a) *Psal.* 37.

rites de Jesus-Christ. Sans doute, ce n'est qu'à ses mérites que nous devons notre salut ; mais sera-ce sans faire pénitence ? écoutons Jesus-Christ lui-même : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (b). Il n'ignoroit pas le prix de son sang ; il connoissoit parfaitement la valeur, la vertu de ses mérites. Cependant avec toute la rédemption surabondante, avec le fruit de ma passion et de ma mort, dit le Sauveur, nul ne sera sauvé s'il ne fait pénitence. *Omnes :* Vous périrez tous. Le Roi comme le sujet, le maître comme l'esclave : *tous.* La femme de qualité comme la simple bourgeoise ; la maîtresse comme la servante ; *tous.* Le savant, l'homme d'affaire, le laïque et l'homme d'Eglise. Jeunes gens et vous qui êtes dans la vieillesse, gens du monde et Religieux, si vous ne faites pénitence, vous périrez tous. Ce seul oracle vaut toute une méditation, vaut tout un livre.

Hé, mon Dieu ! quels reproches ne me fait pas à ce moment ma conscience ! mais quels regrets, quelles justes frayeurs, quelles alarmes ! Et tout cela sera-t-il sans fruit ?

SECOND POINT.

Considérez quelle erreur c'est de vouloir être sauvé sans vouloir faire pénitence. A moins que vous ne renonciez à mon Evangile (*c*), dit le Sauveur du monde, vous devez conclure que sans pénitence, celui qui a péché ne doit point se flatter de faire son salut. Suit-on aujourd'hui cette morale ?

Mais n'est-ce pas assez faire pénitence que de confesser ses péchés ? et quelques prieres ou quelques légeres œuvres de piété assignées pour une pénitence de confession, ne peuvent-elles pas tenir lieu de toute autre pénitence ? La doctrine de Jesus-Christ touchant la nécessité de faire pénitence, n'a-t-elle point d'autre sens ?

(b) *Luc.* 13. (c) *Marc.* 1.

Les Saints qui n'ont point eu d'autre morale que celle de Jesus-Christ, l'ont-ils entendue selon cette bénigne interprétation ? Et pour peu que nous ayons de teinture de notre Religion, nous persuaderons-nous aisément que tout le châtiment que la justice divine exige de nos péchés, doive se réduire à une si courte, si mince et si superficielle satisfaction ? Est-ce donc là, après les plus énormes péchés, toute la pénitence chrétienne ?

Quoi ! ces libertins, ces insignes pécheurs, ces femmes mondaines, dont à peine la confession a interrompu pour quelques heures une ou deux fois l'année le jeu, le faste, les divertissemens, la bonne chere, et peut-être même le plus grand péché ; ces personnes qui se disposent à la confession de Pâques par des raffinemens de plaisirs en carnaval, et qui se dispenseront même du jeûne et de l'abstinence du carême, font-elles pénitence ?

Quoi ! ces personnes si immortifiées, qui sous des dehors de piété, dans un état même de pénitence, cherchent peut-être en tout leurs aises et leurs commodités, qui aux yeux de Dieu n'ont peut-être du vrai pénitent que l'indispensable obligation de l'être ; ces personnes qui ne suivent que leur amour-propre, auront-elles fait pénitence ? et si elles ne menent pas une vie plus pénitente, sur quels principes, contre la parole de Jesus-Christ même, se flattent-elles de faire leur salut ?

Ne sommes-nous pas dans le cas ? Nous sommes sûrs d'avoir péché ; sommes-nous sûrs de notre pénitence ? Cette contrition véritable a-t-elle été suivie de la fuite des occasions, de la réformation des mœurs, de la modestie dans les habits, de dignes fruits de pénitence ?

Mon Dieu, que de reproches n'ai-je pas à me faire ? et comment soutenir un jour ceux que vous me ferez, si je ne commence dès ce jour de faire pénitence ? J'en sens le besoin, j'en connois l'indispensable nécessité ; je risque tout si je differe.

Dussé-je mourir dans vingt-quatre heures, j'aurai du moins la consolation, moyennant votre sainte grace, d'avoir commencé.

Aspirations dévotes durant le jour.

Recogitabo tibi omnes annos meos in amaritudine animæ meæ. Isa. 38.

Je passerai désormais, ô mon Dieu ! toutes mes années dans l'amertume de mon cœur.

Quis dabit oculis meis fontem lacrymarum, et plorabo die ac nocte ! Jerem. 9.

Qui donnera à mes yeux une fontaine de larmes, pour pleurer jour et nuit mes péchés ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PEU de gens qui ne disent, encore moins qui n'aient raison de croire qu'ils sont de grands pécheurs : et où est la pénitence ? Ces aveux stériles ne servent qu'à augmenter nos dettes. Que sert de se reconnoître pécheur, si l'on ne devient pénitent ? Et qu'on ne se retranche point sur la foiblesse de l'âge, la délicatesse du tempérament, et encore moins sur ses emplois, son rang, sa qualité. Point de salut sans pénitence à qui a péché. Outre cette pénitence intérieure qui se passe dans l'amertume du cœur, il faut une pénitence extérieure, qui matte le corps, et qui humilie. Commencez par les pénitences de précepte : abstinences d'obligation, jeûnes de l'Eglise ; ce sont des lois dont vous ne devez jamais vous dispenser sous de vains prétextes. Quel désordre aujourd'hui ! on diroit que ces saintes observances ne sont plus que pour les Cloîtres, ou pour les pauvres gens. Est-on de qualité, est-on riche : on n'a jamais de santé pour faire maigre, ou pour jeûner ; il faut des dispenses : mais Dieu les autorisera-t-il ? Examinez les fautes que vous avez faites sur ce point. Prenez

la résolution de faire toutes ces pénitences de précepte dans la rigueur. Gardez-vous de permettre que ceux qui dépendent de vous, s'en dispensent ; vous vous rendriez coupables de leur péché.

2.° Ne vous contentez pas de ces pénitences communes dont nul des Fidelles ne doit jamais se dispenser ; il y en a de particulieres, qui par rapport à vos besoins spirituels, ne vous seront pas moins nécessaires. La seule vue, le seul nom d'instrument de pénitence, effraient souvent des personnes que les plus grands désordres n'ont pas effrayés. N'auroit-on pas droit de demander à bien des gens, si le nombre et l'énormité des péchés dispensent de ces sortes de pénitences ? Car comment est-on relancé, si dans la confession pour des crimes énormes, on a le zele et le courage de vous les imposer ? Chose étonnante ! Un jeune homme, une jeune fille quittent le monde avant même que de l'avoir connu, et vont nourrir leur premiere innocence dans les rigueurs de la pénitence toute leur vie, tandis qu'un frere libertin, qu'une sœur mondaine vivent dans le désordre, et ne veulent pas entendre parler de pénitence et d'austérité. Leur sort éternel sera-t-il semblable ? Sachez au plutôt de votre Directeur ce que vous devez faire sur cet article. N'écoutez pas votre délicatesse, mais votre conscience, votre Religion, vos besoins. Etes-vous dans l'innocence ? la pénitence est comme le sel qui empêche qu'on ne se corrompe. Etes-vous dans le péché ? la pénitence en est le contre-poison.

QUINZIEME

QUINZIEME JOUR.

SAINT FAUSTIN ET SAINT JOVITE FRERES, MARTYRS.

SAINT Faustin et saint Jovite, freres, étoient issus d'une illustre famille de Bresce ville de Lombardie. Il est probable que leurs parens étoient Chrétiens; ce qu'il y a de certain, c'est que dès leur jeunesse ils étoient tous deux en vénération parmi les Fidelles, et par leur piété exemplaire, et par leur zele pour la Religion. On ne vit jamais deux freres si bien unis de sentimens et d'inclinations; leurs cœurs n'avoient qu'un même objet, comme ils n'agissoient tous deux que par les mêmes principes. L'esprit de Dieu, dont ils étoient animés, ne leur faisoit trouver du goût que dans les plus saints exercices; toute leur occupation étoit de visiter les Fidelles, que la persécution tenoit cachés. Ils encourageoient les uns, consoloient les autres, et faisoient du bien à tous.

Apollonius, Evêque de Bresce, qui s'étoit retiré dans un désert voisin, durant cette horrible tempête, apprit avec quel courage et quel zele ces deux Héros Chrétiens s'employoient à ces œuvres de charité. Il voulut les voir; et leur ayant trouvé encore plus de vertu et de mérite que la voix publique ne lui en avoit appris, il jugea qu'il ne pouvoit pas rendre un plus grand service à son Eglise, que de les élever au sacré Ministere, en leur conférant les Ordres sacrés. Ils les reçurent avec ces saintes dispositions, qui méritent toutes les graces qui accompagnent le sacerdoce, dont ils reçurent tout l'esprit. Faustin qui étoit l'aîné, fut fait Prêtre, Jovite fut fait Diacre. Ces dignes Ministres de Jesus-Christ sortirent de leur retraite, comme les

Disciples étoient sortis du Cénacle, remplis de l'Esprit-Saint, et animés de ce zele ardent qui fit bientôt de si grandes conquêtes, en convertissant à la foi un si grand nombre de Païens.

Leur nouveau caractere en leur donnant plus d'autorité, augmenta encore leur ferveur. Ils prêchoient hardiment la foi avec d'autant plus de succès, que la réputation où ils étoient déjà, servoit à rendre les esprits et les cœurs plus dociles. Rien ne résistoit plus à leur zele.

Les merveilles de ces nouveaux Apôtres attiroient les peuples des lieux voisins; on venoit en foule entendre ces oracles; on voyoit les Idolâtres détester leurs superstitions, et briser leurs idoles; toute la ville changea bientôt de face, et ne fut presque plus habitée que de Chrétiens.

Tant de conversions ne pouvoient pas manquer d'alarmer l'ennemi du salut. Toutes les furies de l'enfer s'armerent pour arrêter le cours de ces conquêtes; et un zele si ardent et si efficace ne pouvoit pas manquer de rallumer le feu de la persécution.

En effet, le Comte Italique, un des plus grands ennemis du nom Chrétien, ayant appris que l'Empereur Adrien étoit arrivé en Ligurie, vint se jeter à ses pieds, et le supplia de vouloir bien pourvoir et à sa sureté, et à celle de tout l'Empire, que la malice des deux plus méchans hommes du monde, puisqu'ils étoient deux mortels ennemis de leurs Dieux, alloit ruiner.

L'Empereur surpris et effrayé par ce début, lui demande qui sont ces hommes, et par quels artifices ils prétendent venir à bout de leur dessein.

Ce sont deux citoyens de Bresce, répond le Comte; leurs noms sont Faustin et Jovite: gens habiles à séduire l'esprit du peuple, par des enchantemens si puissans en paroles et en artifices, qu'à peine ont-ils ouvert la bouche, que tous ceux qui les entendent quittent le culte de nos Dieux, bri-

sent et foulent aux pieds nos Idoles, et n'adorent plus qu'un je ne sais quel Jesus-Christ, Juif de naissance, qui a expiré sur une croix. Ils ont déjà renversé la cervelle des plus honnêtes gens; nos temples sont déserts, la Religion de nos Peres va être abolie, si vous n'y apportez, grand Prince, un prompt remede : défendez les Dieux à qui vous devez la vie et l'Empire, et donnez incessamment vos ordres pour exterminer les Chrétiens.

L'Empereur touché par ce discours, ne crut pas pouvoir remédier plus efficacement à ce prétendu malheur, qu'en donnant tout pouvoir à celui qui en connoissoit toutes les conséquences. C'étoit ce que prétendoit ce Comte. Aussi s'acquitta-t-il de sa commission avec la derniere cruauté.

Il se rend incessamment à Bresce, se saisit de Faustin et de Jovite, et leur ordonne d'offrir de l'encens aux Dieux sur l'heure même, ou de s'attendre à souffrir les plus cruels tourmens. La réponse ferme et précise des deux saints freres, ôta bientôt au Tyran toute espérance de les vaincre. Comme l'Empereur devoit arriver au premier jour, on jugea à propos de l'attendre, pour savoir par quels supplices on feroit mourir des hommes de cette qualité et de cette réputation.

L'Empereur informé de la procédure, ordonna qu'ils vinssent avec lui dans le temple du Soleil, pour assister au sacrifice. Dès qu'ils parurent, la statue qui étoit d'or devint noire comme du charbon. L'empereur surpris de cet événement, commande qu'on la lave; mais au moment qu'on se met en devoir de reblanchir l'Idole, elle tombe en poussiere, à la priere des Saints. Ce Prince attribuant ce miracle à des sortileges, et craignant la colere des Dieux, condamne les deux freres à être exposés aux bêtes. A peine étoient-ils entrés dans le parc, que quatre lions qu'on avoit lâchés pour les dévorer, vinrent se coucher à leurs pieds, et les flatter avec leur queue. Les léopards et les ours

qu'on irritoit avec des torches ardentes, ne furent pas plus méchans. Le triste sort du Comte Italique, et de quelques autres courtisans, qui voulant agacer les bêtes, en furent dévorés, prouva bien visiblement la puissance du Dieu qu'adoroient les deux freres. Ce qu'il y a encore de plus admirable, c'est que la confusion s'étant mise parmi le peuple et les gens de la suite de l'Empereur, à la vue de ce carnage, et la porte du parc étant restée ouverte, les Saints commanderent à ces bêtes féroces, au nom de Jesus-Christ, de se retirer dans les forêts sans faire mal à personne; ce qu'elles firent à l'instant.

L'Empereur effrayé lui-même, et craignant d'ailleurs quelque sédition, sortit de la Ville, et s'imaginant toujours que les merveilles que nos Saints opéroient étoient des effets de magie, il crut qu'en les promenant par plusieurs Villes, il rendroit inutile leur art. Il les fit venir à Milan avec un de ses premiers Officiers, nommé Calocere, qui s'étoit converti à la foi, en voyant tous ces miracles. Ils arriverent à Milan chargés de chaînes. On ne peut dire combien de sortes de tourmens ils eurent à souffrir, et combien de victoires ils remporterent. On leur remplit la bouche de plomb fondu, on leur brisa tous les os, on leur brûla les côtés avec des lames ardentes. Ce fut dans ce dernier supplice que Calocere s'écria : Priez Dieu pour moi, ô saints Martyrs, pour qu'il me donne la force de supporter jusqu'à la fin la rigueur du feu qui me brûle. Les Saints ayant fait leur priere, Calocere ne sentit plus le feu, et remporta peu de jours après la couronne du Martyre.

L'Empereur allant à Rome et à Naples, voulut qu'on y menât aussi les saints Freres, sans savoir que le ciel l'ordonnoit ainsi, pour faire par leur moyen de nouvelles conquêtes à Jesus-Christ, dans les trois plus célebres Villes d'Italie. Ils souffrirent par-tout de cruels supplices pour Jesus-Christ, et

par-tout leur patience et les merveilles qu'ils opéroient, convertissoient à la foi un grand nombre d'Idolâtres. Enfin, ayant été ramenés à Bresce, chargés de palmes et de lauriers, après tant de victoires, ils y consommerent leur martyre, ayant eu la tête tranchée hors de la Ville, sur le chemin qui conduit à Crémone, vers l'an de Jesus-Christ 122. La ville de Bresce les honore depuis ce temps-là comme ses patrons, et conserve fort cherement leurs précieuses Reliques, dans un riche tombeau de marbre, soutenu de six colonnes de même, dans sa célebre Eglise qui porte leurs noms.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ces Saints.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui nos annuâ Sanctorum Martyrum tuorum Faustini et Jovitæ, solemnitate lætificas: concede propitius, ut quorum gaudemus meritis, accendamur exemplis. Per Dominum, etc.

O Dieu! qui nous donnez chaque année un nouveau sujet de réjouissance dans la solennité de vos saints Martyrs, Faustin et Jovite: faites que comme leurs mérites nous donnent de la joie, leur exemple nous donne de la ferveur pour les imiter. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul, Apôtre, aux Hébreux. Chap. 10.

Fratres: Rememoramini pristinos dies, in quibus illuminati, magnum certamen sustinuistis passionum: et in altero quidem opprobriis et tribulationibus spectaculum facti: in altero autem socii taliter conversantium effecti. Nam et vinctis compassi estis, et rapinam bonorum

Mes Freres: Remettez-vous en l'esprit ces premiers temps où, après avoir reçu la lumiere, vous avez soutenu de grands combats, et de grandes persécutions. D'un côté servant de spectacle au monde, par les opprobres et les vexations, et de l'autre prenant part aux peines de ceux qui étoient

vestrorum cum gaudio suscepistis, cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Nolite itaque amittere confidentiam vestram quæ magnam habet remunerationem. Patientia enim vobis necessaria est : ut voluntatem Dei facientes, reportetis promissionem. Adhuc enim modicum aliquantulum, qui venturus est, veniet, et non tardabit. Justus autem meus ex fide vivit.

dans le même état : car vous avez compati à ceux qui étoient dans les fers, et vous avez souffert avec joie qu'on vous enlevât vos biens, sachant que vous avez un fonds plus riche et toujours durable. Ne perdez donc point cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie d'une si grande récompense : car la patience vous est nécessaire; afin qu'en faisant la volonté de Dieu, vous receviez l'effet de ses promesses. Aussi bien ce qui reste de temps est court, et même très-court. Il viendra celui qui doit venir, et il ne tardera point; cependant le juste qui est à moi, vit de la Foi.

L'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 63, saint Paul étant encore à Rome, écrivit cette Epître aux Hébreux, c'est-à-dire aux Juifs convertis de Jérusalem et de Palestine, pour les affermir dans la foi, et les encourager à souffrir toujours constamment pour Jesus-Christ, dont il releve sa suprême dignité au-dessus des Prophetes et de tous les Anges, et montre qu'il est autant au-dessus de Moïse, que le fils est au-dessus du serviteur. Il fait voir qu'il est le véritable Pontife choisi de Dieu, et la vraie et l'unique victime qui a effacé les péchés du monde. Qu'il n'y a point de salut sans foi. Et il les exhorte à avoir toujours une confiance ferme et inébranlable en Jesus-Christ, parmi les maux auxquels ils sont tous les jours exposés par la haine de ceux de leur nation.

RÉFLEXIONS.

Il y a peu de personnes qui ne puissent trouver dans leur vie, de quoi confondre leur lâcheté, et à qui on ne puisse dire : Remontez jusqu'à ce premier âge de votre innocence, à ces jours si sereins et si calmes; et remettez-vous en l'esprit ces pre-

miers temps, où la lumiere de la grace vous faisoit voir les vérités éternelles dans un jour si beau; ce temps où à la faveur de cette pénétration que la pureté des mœurs cause toujours dans l'ame, vous découvriez d'une maniere si sensible les faux brillans et les prestiges dont le monde éblouit tous ses partisans; ce temps où vous goûtiez combien le joug du Seigneur est doux, et son fardeau léger; où vous regardiez avec mépris les vaines frayeurs que cause le respect humain; ce temps heureux, où le courage croissoit avec la vertu, et le dégoût du monde avec la raison; ce temps enfin, où persuadé du vide, de la caducité, du néant même de tout ce que le monde estime; et découvrant ses pieges sous ces dehors fleuris et rians, vous renonçâtes si généreusement à tous les prétendus avantages dont il vous flattoit; ou du moins vous prîtes le parti de la piété, menant alors une vie si unie et si chrétienne. Cette image, ce trait de l'histoire de notre vie; ce souvenir sont-ils un sujet de joie? Nous font-ils plaisir? Ne pourroit-on pas nous dire avec le Prophete: *Quomodo obscuratum est aurum* (a). Que sont devenus tous ces sentimens de pieté? Qu'est devenue cette premiere ferveur, cette délicatesse de conscience, cette retenue, cette modestie chrétienne? *Obscuratum est aurum*: Cet or si pur a perdu tout son prix, en perdant son éclat. *Mutatus est color optimus*. La maladie fait changer de couleur; on change de livrée dès qu'on change de maître. Quelle différence de mœurs, de sentimens et de langage? Cependant la Religion est la même. Quel reproche ne vous fait pas ce relâchement! Vous avez encore un fonds de Religion; la foi n'est pas éteinte (b), dit le Sauveur dans l'Apocalypse: mais ce que j'ai contre vous, c'est que vous avez perdu votre premiere charité. Souvenez-vous donc d'où vous êtes tombé, faites pénitence, et remettez-vous à vos premieres œuvres: autrement je viens à vous, et

(a) *Thren.* 4. (b) *Apoc.* 2.

j'ôterai votre chandelier de sa place, si vous ne faites pénitence. Ne perdez pas, dit l'Apôtre, cette fermeté de courage que vous avez, qui sera suivie d'une si grande récompense. Il est étonnant qu'on manque de courage sous les yeux d'un maître si puissant et si bienfaisant. Quand toutes les puissances des ténebres se déchaîneroient contre nous, que peuvent-elles contre la force de sa grace, qui ne nous manque jamais ? La confiance en Dieu est un fort invincible contre tous nos ennemis. La vue de la récompense sert à vaincre notre pusillanimité. Il faut que la briéveté du temps qui nous reste, serve aussi à ranimer notre ferveur et notre courage.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 24.

In illo tempore : Sedente Jesu super montem Oliveti, accesserunt ad eum discipuli secreto, dicentes: Dic nobis quando hæc erunt et quid signum adventûs tui, et consummationis sæculi ! Et respondens Jesus, dixit eis : Videte, ne quis vos seducat : Multi enim venient in nomine meo dicentes, ego sum Christus : et multos seducent. Audituri enim estis prælia, et opiniones præliorum. Videte, ne turbemini : oportet enim hæc fieri, sed nondum est finis. Consurget enim gens in gentem et regnum in regnum, et erunt pestilentiæ, et fames, et terræ motus per loca. Hæc autem omnia, initia sunt dolorum. Tunc tradent vos in tribulationem

En ce temps-là, comme Jesus étoit assis sur le Mont d'Olivet, ses Disciples l'aborderent en particulier, et lui dirent : Ditesnous, quand cela arrivera-t-il ? et quel sera le signe de votre venue et de la consommation des siecles ? Jesus leur répondit : Prenez garde qu'on ne vous séduise, car plusieurs viendront qui prendront mon nom, disant : Je suis le Christ ; et ils séduiront beaucoup de gens. On vous parlera de batailles, et de bruit de batailles : prenez garde, ne vous alarmez pas, aussibien faut-il que ces choses arrivent ; mais ce n'est pas là encore la fin : car les nations s'éleveront contre les nations, et les royaumes contre les royaumes, et il y aura de tous côtés des pestes

et occident vos : eritis odio omnibus gentibus propter nomen meum. Et tunc scandalisabuntur multi : et invicem tradent, et odio habebunt invicem. Et multi pseudoprophetæ surgent, et seducent multos. Et quoniam abundabit iniquitas, refrigescet charitas multorum. Qui autem perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.

des famines et des tremblemens de terre. Tout cela au reste, c'est le commencement des malheurs. Et alors on vous livrera à la persécution, on vous fera mourir: et vous serez en haine à tous les peuples, à cause de mon nom. Alors plusieurs viendront à tomber; les hommes se livreront, et se haïront les uns les autres. Il paroîtra beaucoup de faux Prophetes qui séduiront beaucoup de monde; et parce que l'iniquité sera venue à son comble, la charité de plusieurs se refroidira: mais celui qui aura été constant jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

Des fruits de pénitence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ combien le Sauveur du monde avoit raison de nous recommander de prendre garde qu'on ne nous séduise; on peut dire qu'en fait de salut rien n'est plus ordinaire que de donner dans l'illusion. Notre amour-propre n'est jamais plus ingénieux que pour nous séduire, et que fait-on pour s'empêcher d'être séduit?

On se sert même de certains exercices de piété, de certains actes de religion dont on s'acquitte fort superficiellement, pour s'étourdir, et se tranquilliser sur bien des points qui demandent une réforme. On a péché: chacun prétend avoir fait pénitence; et où en sont les fruits? Toute pénitence infructueuse est nulle: en vain se flatte-t-on d'une conversion extérieure, si le cœur n'est pas converti.

Par les fruits de pénitence, on n'entend pas seulement les macérations du corps, mais principalement la mortification des passions, et la réforma-

tion des mœurs; voilà proprement les fruits que Dieu attend de notre pénitence.

L'usage des Sacremens, l'oraison, les bonnes œuvres sont de grands moyens pour arriver à la perfection; mais tandis qu'avec de si puissans moyens on demeure toujours imparfait, toujours orgueilleux, impatient, envieux, immortifié et colere, doit-on beaucoup compter sur l'usage qu'on fait de ces moyens.

Les austérités corporelles sont un exercice de pénitence; mais le fruit de cette pénitence extérieure doit être la victoire des passions, et la réformation des mauvaises inclinations de l'ame. Que serviroit-il d'avoir des dehors humbles et réformés, si le fiel reste dans le cœur, et si un orgueil secret est toujours la passion dominante?

Ce n'est pas assez de porter des fruits de pénitence: les adversités durant la vie sont trop ordinaires, et les croix trop communes, pour être en ce sens des arbres tout-à-fait stériles; mais il faut porter de dignes fruits; c'est-à dire, de véritables fruits de pénitence, propres à être offerts au Seigneur, agréables à ses yeux, et de son goût. Ceux que j'ai portés jusqu'ici ont-ils ces qualités, sont-ils de cette espece?

Ces jeûnes si mal observés, ces mortifications de si peu de durée et si légeres, ces montres, ces apparences de repentir et de pénitence, ne sont-ce pas de ces fruits âpres d'une arriere saison, qui n'arrivent jamais à maturité!

Mon Dieu, qu'il est à craindre qu'à la récolte, en ce temps où vous vous faites rendre un compte si exact, et où le pere de famille examine si scrupuleusement le revenu de ses terres, nous ne nous trouvions comptables envers vous sur bien des chefs!

SECOND POINT.

Considérez qu'une pénitence sans fruit, c'est

une pénitence sans mérite. Combien de gens souffrent, sans que Dieu leur tienne compte de leurs peines. Il y a beaucoup de gens affligés, mais peu de pénitens.

La vie religieuse est un exercice continuel de pénitence. Quel malheur seroit-ce d'avoir mené sans fruit une vie austere et pénitente ? Mais quel fruit ? Une personne religieuse qui vit dans la tiédeur et dans le relâchement ; une personne religieuse toute occupée de l'esprit du monde, que peut-elle tirer de sa pénitence ? Qu'on a grand tort de ne vouloir pas goûter les fruits de la croix qu'on porte ! On n'en souffriroit pas davantage, on en souffriroit même beaucoup moins, puisque ces fruits quelque verts qu'ils paroissent, sont doux et d'un goût exquis. On ne la goûte pas cette douceur, parce qu'on cherche ailleurs que dans la croix sa satisfaction.

Il n'y a personne qui n'ait beaucoup à souffrir durant cette vie. Il se trouve des croix par-tout. Ceux qui vivent le plus à leur aise n'en sont pas exempts. Ces sortes de plantes naissent par-tout. Pourquoi laissons-nous perdre le fruit qu'elle portent ? Souffrons du moins avec patience, si nous ne sommes pas assez généreux, ni assez chrétiens pour souffrir avec joie. Unissons nos souffrances avec celles de Jesus-Christ. Acceptons-les comme des peines dues à nos péchés ; nous n'en souffrirons pas davantage, et nos souffrances ne seront pas sans fruit, et elles seront une partie de notre pénitence.

Serions-nous fort en peine de trouver les malheureux fruits de nos passions, de nos inclinations vicieuses, de notre fonds d'iniquité ? et nous seroit-il aussi aisé de trouver les dignes fruits de notre pénitence ? Cependant le jour baisse, le temps de rendre compte approche ; nous sommes presque au bout de la carriere, nous touchons au tombeau : Qui nous assure ?

Quels fruits a porté notre pénitence ? Des fruits secs et amers ; puisque l'onction de la grace ne les a pas rendus doux. Des fruits gâtés, puisque le chagrin et la mauvaise humeur ont peut-être accompagné notre pénitence. Des fruits inutiles, puisque la lâcheté, le retour de la passion, le défaut de persévérance ont empêché qu'ils ne vinssent à maturité : et voilà cependant toute la provision : voilà pour ainsi dire toute la trompeuse décharge avec quoi l'on sort de ce monde, pour aller comparoître au tribunal terrible de la justice de Dieu.

Mon Dieu, me voici par votre infinie miséricorde encore en état de rendre moins infructueuse ma pénitence. J'avoue que quelque rude, quelque longue qu'elle pût être, elle ne sauroit répondre à mes iniquités ; mais j'espere qu'avec le secours de votre grace, je produirai désormais des fruits de pénitence, que vous daignerez ne pas rejeter.

Aspirations dévotes durant le jour.

Laboravi in gemitu meo, lavabo per singulas noctes lectum meum : lacrymis meis stratum meum rigabo. Psal. 6.

Vous savez, Seigneur, ce que mon péché m'a déjà coûté de pleurs : je le pleurerai le reste de ma vie ; j'emploîrai même à le pleurer le temps destiné à mon repos. Chaque nuit j'arroserai mon lit de mes larmes.

Domine ante te omne desiderium meum, et gemitus meus à te non est absconditus. Psal. 37.

Vous voyez, Seigneur, les sentimens de mon cœur, et vous serez aussi témoin de mes gémissemens et de mes larmes.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est étonnant que ceux qui sont plus indispensablement obligés de faire pénitence, soient

ceux qui en font le moins. Que de chimériques impossibilités ; que de difficultés du moins insurmontables, quand il s'agit de subir une légere pénitence pour les plus énormes péchés ! Peu de femmes mondaines, peu de libertins qui puissent jeûner ; guere moins qui ne prétendent même être dispensés de l'abstinence. Faut-il faire des aumônes : on a des dettes, une grande famille, on est obéré. Faut-il aller du moins faire quelques prieres à l'Eglise : on ne peut pas, on est retenu par des visites ; en sorte qu'on diroit que les plus grands pécheurs aujourd'hui se croient presque tous dispensés de faire pénitence ; et comment peuvent-ils se flatter d'être pénitens ? Examinez si vous n'avez pas été jusqu'ici dans cette erreur. Gardez-vous bien dans le sacré tribunal, de consulter jamais votre lâcheté, votre amour-propre, votre délicatesse. Regardez-vous aux pieds du Confesseur comme aux pieds de Jesus-Christ. C'est votre médecin ; ce n'est pas à vous à vous choisir les remedes. C'est votre Juge ; ce n'est pas à vous à déterminer ce que vous devez faire en satisfaction de vos péchés. Quelle marque de contrition dans toutes ces vétilleuses difficultés, dans ces vaines excuses ? Acceptez toujours avec humilité et avec soumission toutes les pénitences qu'on vous impose. Quelle proportion, bon Dieu, entre la peine et l'offense ! et si vous êtes obligé de représenter quelque chose, faites-le toujours avec tant de soumission et d'indifférence qu'il paroisse que la religion a encore plus de force chez vous, que la nécessité et la raison.

2.° Ne croyez pas que la pénitence que le Confesseur impose pour la satisfaction des péchés, doive tenir lieu de toute autre pénitence. Celle-là ne doit être que comme les arrhes de celles-ci ; puisque toute la vie d'un chrétien, et sur-tout d'un chrétien pécheur, doit être abondante en fruits de pénitence. Si tout le monde n'est pas en état de se macérer :

par de longues abstinences et par d'autres austérités ; nul qui ne puisse se mortifier. Il y a des fruits de pénitence de plus d'une espece. Il n'est rien qui ne vous puisse être une occasion de contrarier vos inclinations naturelles. L'humeur, le naturel, les passions même, et l'amour-propre peuvent servir à cette heureuse fertilité. Il n'y a point de temps ni de lieu qui ne nous fournisse quelque sujet de patience. On auroit grande envie de voir ou de parler en certaine circonstance : combien utilement peut-on alors baisser les yeux, ou se taire. Un mot dit à propos, une raillerie faite avec esprit, peut faire honneur dans la conversation ; mais ne peut-elle pas aussi être la matiere d'un beau sacrifice ? Comme la conversion du cœur, et la réformation des mœurs, sont proprement les véritables fruits de pénitence ; faites qu'ils paroissent dans votre modestie, dans votre modération, dans toute votre conduite. Où il n'y a point de réforme, il n'y a point de fruits de pénitence, il n'y a point de conversion.

SEIZIEME JOUR.

Sainte Julienne, Vierge et Martyre.

Sur la fin du troisieme siecle, et durant la cruelle persécution de Maximien, un jeune Sénateur, nommé Eluze, rechercha l'alliance d'une Demoiselle de Nicomédie, appelée Julienne, illustre par sa naissance, et encore plus distinguée par son mérite et par ses belles qualités.

Le pere de la fille étoit Païen, et un des plus ardens persécuteurs des Chrétiens dans Nicomédie. La mere ennemie des superstitions n'étoit d'aucune Religion. La fille plus sage que ses parens, n'ayant rien trouvé dans l'idolâtrie qui ne révoltât le bon

sens, s'étoit fait instruire secrétement de notre Religion, et étoit Chrétienne : désabusée même des vanités et des brillans du siecle, elle avoit résolu de n'avoir jamais d'autre Epoux que Jesus-Christ, et de ne rechercher que les biens et les honneurs de l'autre vie.

Elle étoit dans ces beaux sentimens, lorsque ses parens ne croyant pas de trouver un meilleur parti, la promirent en mariage à Eluze. Julienne fut fort surprise quand elle apprit de son propre pere que tout étoit conclu, et que son prétendu futur époux devoit ce jour-là même lui rendre visite.

Animée d'une nouvelle force surnaturelle, et embrasée d'un plus grand désir d'être fidelle à Jesus-Christ, elle reçut Eluze avec beaucoup de civilité, et encore plus de modestie ; et comme elle ne cherchoit qu'à rompre un engagement qu'on avoit fait sans la consulter, et contre son gré, elle fit entendre au jeune Sénateur qu'elle ne sauroit consentir à ce mariage qu'elle ne le vît premier Juge ou Préfet.

La défaite paroissoit d'autant plus heureuse qu'elle étoit plus plausible, et qu'il ne paroissoit guere possible qu'Eluze eût jamais cet emploi. Mais comme le jeune Sénateur avoit les bonnes graces de l'Empereur, et que sa passion pour Julienne étoit extrême, il obtint à force d'argent une charge qui tenoit le premier rang dans la Judicature : il s'en mit en possession ; et ce ne fut qu'après quelques séances, qu'il envoya saluer Julienne, et lui offrir les services du Préfet.

Notre Sainte ne pouvant plus dissimuler, lui fit dire qu'elle étoit charmée de le voir dans une place si honorable ; mais qu'il y avoit encore un pas à faire, sans quoi la disproportion seroit trop grande pour être jamais heureux. Qu'il falloit qu'il se fit Chrétien, comme elle étoit Chrétienne, et que renonçant aux superstitions païennes, il embrassât

une Religion hors de laquelle il n'y avoit point de salut.

Il est aisé de comprendre quelle fut la surprise du nouveau Préfet. Il ne perd point de temps, et va lui-même communiquer au pere de la fille ce qu'elle avoit répondu. Celui-ci transporté de colere : Je vous jure, s'écrie-t-il, en parlant au Préfet, que si ce que vous me dites est vrai, je serai moi-même le délateur de ma fille, et vous en serez le Juge ; et le quittant brusquement, il va trouver Julienne ; et dissimulant sa colere : Qu'est ceci, ma fille lui dit-il d'un ton de pere, et d'un pere étonné ; avez-vous perdu l'esprit, et ignorez-vous quel honneur c'est d'être la femme d'un Préfet de Nicomédie ?

Je sais, mon pere, répond la Sainte, que rien ne flatte tant que de se voir la premiere Dame de la Ville. Je sais que le Seigneur Eluze a du mérite ; mais il n'est pas Chrétien, et sans cette illustre qualité, je ne compte pour rien toutes les autres. A ces paroles le pere s'abandonnant à sa colere : Je jure, s'écrie-t-il, par les Dieux Apollon et Diane, que si vous continuez de parler de la sorte, je vais moi-même vous exposer aux bêtes féroces, car j'aime mieux vous voir dévorer par les lions que de vous voir vivre Chrétienne.

Vous ferez ce qu'il vous plaira, réplique la Sainte. Le respect que j'ai pour vous, mon cher pere, et toute ma tendresse, n'iront jamais jusqu'à me faire désobéir à Dieu. Vous pouvez m'exposer aux tigres et aux lions ; vous pouvez me faire brûler toute vive, je suis Chrétienne, et je mets tout mon bonheur et toute ma gloire à vivre et à mourir pour Jesus-Christ.

Ce pere touché, ou du moins radouci par des reparties si sages et si respectueuses : Je vous en conjure, ma fille, lui dit-il la larme à l'œil, défaites-vous d'un entêtement insensé qui ne peut être l'effet que d'un sortilege. Ne perdez pas votre

fortune; il y a des fautes dont on ne peut plus revenir; et dont le repentir est éternel et sans remede; je vous ai accordée en mariage au Préfet; il n'y a plus à délibérer, ma parole est donnée, et vous l'épouserez.

Il faut, mon Pere, repart cette généreuse fille, il faut que je ne me sois pas bien expliquée, puisque vous espérez encore de me faire changer. Je vous ai déclaré qu'il n'est point de supplice qui ébranle ma foi et ma persévérance: Je suis Chrétienne, et rien ne me fera jamais perdre cette auguste qualité.

Le Pere, irrité, offensé de cette réplique, devient furieux, et perdant tout sentiment d'humanité, traite avec la derniere cruauté cette sainte fille. Elle alloit expirer sous une grêle de coups de bâton lorsqu'on la lui arracha; encore ce ne fut qu'à condition qu'elle seroit livrée au Préfet Eluze pour être jugée selon les Edits des Empereurs touchant la Religion.

Le Préfet la voyant paroître devant son Tribunal toute meurtrie de coups, sentit rallumer sa passion; et oubliant qu'il étoit Juge: Par quels enchantemens, lui dit-il, a-t-on pu engager une fille de votre qualité et de votre mérite dans les extravagances ridicules des Chrétiens? Ignorez-vous dans quels malheurs votre opiniâtreté vous précipiteroit, si vous ne reveniez au plutôt de vos fausses idées; et sans entrer ici dans le fait de la Religion, avez-vous oublié, Julienne, ce que vous m'avez fait espérer, et les démarches que vous m'avez fait faire? Vous souhaitiez une place plus distinguée que celle de femme de Sénateur, et me voici Préfet. Par où ai-je pu mériter votre indignation depuis que j'occupe cette premiere place? Croyez-moi, changez de sentimens, sacrifiez aux Dieux; et en mettant votre vie et votre honneur en sûreté, devenez la premiere Dame de Nicomédie.

Quand on a le bonheur d'être Chrétienne, répond la Sainte, on est peu sensible à tous ces vains honneurs. Ce n'étoit point votre charge que j'avois tant à cœur, mais votre salut. Je souhaite passionnément de vous voir renoncer au culte de toutes ces divinités chimériques; et si vous avez quelque bonté pour moi, n'adorez plus que le vrai Dieu, en vous faisant Chrétien.

Eluze fut touché de la priere de Julienne, et témoignant assez et par son air et par sa voix combien il étoit ébranlé : Je voudrois bien vous accorder ce que vous souhaitez, répond Eluze; mais vous n'ignorez pas qu'il y va de mes biens, de mon emploi et de ma vie; l'Empereur ne me pardonnera pas si je me fais Chrétien, j'encourrai sa disgrace. Eh quoi, Seigneur, repart la Sainte, vous craignez un Prince mortel, et vous voulez que j'irrite la juste colere de Dieu par le plus horrible de tous les crimes. Sachez que je suis Chrétienne, et que tous les supplices ne sauroient m'obliger de déplaire à Dieu.

Le Préfet s'apercevant qu'on le soupçonnoit déjà de vouloir être chrétien, entre dans une étrange colere, et son amour se changeant en fureur, fait déchirer la Sainte à coups de fouet, d'une maniere si horrible que six bourreaux en furent lassés. Il la fit pendre par les cheveux. Tout son visage enfla si fort, qu'après six heures que dura ce supplice, elle ne fut plus connoissable. Durant tous ces tourmens, elle ne dit jamais que ces paroles : Mon Seigneur Jesus-Christ Fils unique de Dieu, venez à mon secours. Le Juge lui offrant de la faire guérir de ses plaies, si elle vouloit sacrifier aux Dieux : Je n'ai pas besoin de pareils secours, répondit-elle, mon Sauveur Jesus-Christ en qui j'ai mis toute ma confiance est assez puissant pour me faire triompher de tous vos supplices, à la honte de tous les démons qui en sont les principaux auteurs. Le tyran plus irrité fit distiller sur

tout son corps de l'airain fondu, et lui fit brûler les côtés avec des torches ardentes ; mais voyant que tout étoit inutile, il la fit conduire en prison.

Sainte Julienne entrant dans cet affreux cachot, pria Dieu de la fortifier toujours davantage dans un si rude combat : Ne m'abandonnez pas Seigneur, dans les tourmens que je souffre pour votre gloire, s'écrioit-elle, vous qui avez conservé les trois enfans dans la fournaise, et Daniel au milieu des lions ; toute ma confiance est en vous, et je ne serai pas confondue.

Le démon honteux de se voir vaincu par une fille de dix-huit ans, n'oublia rien pour la faire donner dans ses pieges ; il lui apparut même sous la figure d'un Ange ; mais la grace qui l'avoit rendue victorieuse de toute la malice des hommes, la fit aisément triompher de tous les artifices des démons.

Cependant le Préfet se flattant que les douleurs et le temps auroient pu affoiblir la constance de notre Sainte, la fait revenir devant lui, la flatte, la prie, la menace, la presse de vouloir bien du moins sauver un reste de vie en sacrifiant aux Dieux ; et la trouvant toujours plus inébranlable, après lui avoir fait souffrir la torture, et le feu, dont elle fut miraculeusement délivrée, il lui fit couper la tête par ordre de l'empereur Maximien, et à cent trente soldats que la Sainte avoit convertis. Ce glorieux triomphe de sainte Julienne arriva le 16 de Février, vers l'an de notre Seigneur Jesus-Christ 308.

La paix ayant été rendue à l'Eglise par le grand Constantin, une pieuse Dame, nommée Sophronie passant par Nicomédie pour aller à Rome, obtint le Corps de sainte Julienne ; mais étant sur mer la tempête les obligea de débarquer proche de la ville de Puzzoli, où cette vertueuse Dame fit bâtir une superbe Eglise en l'honneur de cette Sainte, et y mit ses Reliques. Les Lombards dans la suite dé-

solant le pays, on porta ces précieuses Reliques à Cumes, et ensuite à Naples, où elles sont honorées avec beaucoup de dévotion.

La Messe en l'honneur de cette Sainte, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saintes Vierges et Martyres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Indulgentiam nobis, quæsumus, Domine, beata Julienna, Virgo et Martyr, imploret; quæ tibi grata semper extitit et merito castitatis, et tuæ professione virtutis. Per Dominum, etc.

Nous vous supplions, Seigneur, de nous accorder le pardon de nos péchés, par l'intercession de la bienheureuse Julienne Vierge et Martyre, qui vous a toujours été si agréable, et par le mérite de sa chasteté, et en faisant éclater votre puissance dans le martyre qu'elle a souffert pour la confession de votre nom. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ votre Fils, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Pierre, Chap. 4.

Charissimi: Nolite perigranari in fervore, qui ad tentationem vobis fit, quasi novi aliquid vobis contingat: sed communicantes Christi passionibus gaudete, ut et in revelatione gloria ejus gaudeatis exultantes. Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis: quoniam quod est honoris, gloriæ, et virtutis Dei, et qui est ejus Spiritus, super vos requiescit. Nemo autem vestrûm patiatur ut homicida, aut fur, aut maledicus, aut alienorum ap-

Mes bien-aimés: Ne trouvez point étrange de vous voir dans le feu qui s'allume contre vous pour vous éprouver, comme s'il vous arrivoit quelque chose de fort extraordinaire; mais ayant part aux souffrances de Jesus-Christ, réjouissez-vous-en, afin que quand sa gloire se manifestera, vous sentiez aussi des transports de joie. Si on vous fait des affronts à cause du nom de Jesus-Christ, ce sera un bonheur pour vous, parce que tout ce qu'il y a d'honneur, de gloire, de vertu

petitor. Si autem ut Christianus, non erubescat: glorificet autem Deum in isto nomine.

divine, et l'Esprit même de Dieu repose sur vous Que nul de vous, au reste ne souffre comme meurtrier, ou comme voleur, ou comme médisant, ou comme un homme qui en veut au bien d'autrui. Que si quelqu'un souffre comme Chrétien, qu'il n'en rougisse point, mais qu'il glorifie Dieu à ce sujet-là.

Saint Pierre ayant été délivré de la prison par l'Ange, l'an de Notre-Seigneur 44, retourna à Rome d'où il écrivit cette premiere Epître, principalement pour les Fidelles du Pont, de la Bythinie, de la Galatie, de l'Asie et de la Cappadoce, où il avoit lui-même fondé des Eglises. Il y donne le nom de Babylone à Rome, comme étant la Capitale de l'Empire et comme le siege de l'idolâtrie. Cette Epître fut copiée ou traduite par saint Marc son cher Disciple. Elle est pleine d'une majesté apostolique, et renferme un grand sens en peu de paroles.

RÉFLEXIONS.

L'Apôtre saint Pierre avoit bien raison de dire à ces fervens Fidelles de ne trouver point étrange de voir allumer contre eux le feu de la persécution. Il eût été, au contraire, bien surprenant qu'étant aussi fervens, et aussi saints qu'ils l'étoient, ils n'eussent point été persécutés. On peut dire que les contradictions caractérisent les œuvres de Dieu et les persécutions des vrais Fidelles. Quel Saint n'a pas été dans cette épreuve? Le serviteur n'est pas plus grand que son Maître, disoit le Sauveur (a). Si j'ai été persécuté, vous le serez aussi. Quelle méchante marque, si le monde nous épargnoit! La raison se révolte, quand on pense avec quelle injustice les gens de bien sont traités. Eux qui animés de l'Esprit de Dieu, et d'une charité pure et surnaturelle, n'ont que de droites intentions, ne s'étudient qu'à remplir leurs devoirs,

(a) *Joan.* 15.

ne cherchent qu'à faire du bien, sont véritablement respectables par leur vertu, et dignes de l'estime publique par leurs bons exemples.

Cependant ce sont ces amis de Dieu, dont le monde n'est pas digne, que le monde ne peut pas souffrir ; ce sont ces Héros chrétiens que la médisance attaque, que la jalousie poursuit, que la calomnie s'efforce de noircir. Que de railleries piquantes contre cette réforme ! que d'interprétations malignes ! que de persécutions ! tandis que les libertins sont applaudis, et qu'ils jouissent de toutes les douceurs de la société civile. Bénissez cent fois le Seigneur de ce qu'il daigne bien vous donner quelque part à ses souffrances, réjouissez-vous-en. Que votre foi redresse ici votre raison. Ce feu n'est allumé que pour purifier votre vertu. Souvenez-vous qu'il n'est point de plus grand honneur que celui qu'on reçoit quand on souffre quelque affront, quelque opprobre à cause du nom de Jesus-Christ ; c'est-à-dire, à cause qu'on suit sa loi et ses maximes. Désabusons-nous ; les honneurs, la gloire même dont le monde nous repaît, n'ont rien de solide ; ce sont tout au plus des idées qui flattent à la vérité, mais qui dépendent de trop de causes toutes plus caduques, pour pouvoir subsister fort long-temps. Il n'y a de véritable gloire que celle qui vient de la vertu chrétienne. Que les hommes refusent tant qu'il leur plaira l'honneur qui est dû à la vertu, elle ne perd rien de son propre mérite ; le temps viendra que ces mêmes hommes lui rendront leurs hommages, et avoueront qu'ils ont été insensés en cherchant ailleurs que dans la vertu leur gloire et leur félicité. Quels transports de joie, bon Dieu ! pour les gens de bien, lorsque la scene sera finie, lorsque ces vieux préjugés seront passés, lorsque toutes les idées réunies seront conformes à la seule regle du bon sens. Qui sera étonné alors ? qui s'écriera alors : *O insensati* (a) ! O extrava-

(a) *Sap.* 5.

gans ! ô insensés ! nous persécutions le Juste, et il n'y avoit proprement que lui qui méritât notre estime, notre vénération et nos respects.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc. Chap. 13.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Videte autem vosmetipsos. Tradent enim vos in conciliis, et in Synagogis vapulabitis, et ante præsides et reges stabitis propter me, in testimonium illis. Et in omnes gentes primùm oportet prædicari Evangelium. Et cùm duxerint vos tradentes, nolite præcogitare quid loquamini : sed quod datum vobis fuerit illa hora, id loquimini. Non enim vos estis loquentes, sed Spiritus sanctus. Tradet autem frater fratrem in mortem, et pater filium : et consurgent filii in parentes, et morte afficient eos. Et eritis odio omnibus propter nomen meum. Qui autem sustinuerit in finem, hic salvus erit.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : Pour vous, prenez garde à vous-mêmes ; car on vous livrera aux tribunaux, et on vous chargera de coups dans les Synagogues ; et vous paroîtrez à cause de moi devant les Gouverneurs et les Rois pour me servir de témoins auprès d'eux. Cependant il faut que l'Evangile soit prêché auparavant à toutes les Nations. Lorsqu'on vous menera pour vous livrer, ne pensez point par avance à ce que vous devez dire. Mais dites ce qui vous sera suggéré sur le champ. Car ce n'est pas vous qui parlez, mais le Saint-Esprit. Alors le frere livrera le frere à la mort, et le pere son fils ; les enfans même se souleveront contre leur pere et contre leur mere, et les feront mourir. Pour vous, vous serez en haine à tout le monde à cause de mon nom. Mais celui qui tiendra ferme jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

MÉDITATION.

De la Persévérance.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas assez d'avoir bien commencé, d'avoir même fourni avec succès une partie de sa carriere : il faut persévérer pour être sauvé (a). On admire la valeur dans le combat ; mais la couronne n'est donnée qu'à la victoire. Celui qui regarde derriere lui après avoir mis la main à la charrue, dit le Sauveur du monde, n'est pas propre pour le Royaume de Dieu.

Combien de réprouvés à qui plusieurs jours d'innocence, plusieurs années même de régularité et de ferveur sembloient assurer un éternel bonheur, qui gémissent à présent dans l'enfer, et déplorent leur manque de persévérance !

Dans les prédestinés on ne cherche pas le commencement, mais la fin. Paul a mal commencé et bien fini ; Judas a mal fini, et bien commencé. Judas est réprouvé, et Paul est élevé dans la gloire. Mon Dieu, quel objet plus digne de notre crainte ? C'est de la fin que dépendent le sort et le discernement des hommes dans l'autre vie. En vain aurions-nous passé des siecles entiers dans la pratique de toutes les vertus ; il ne faut qu'un péché mortel, et mourir dans ce péché, pour être réprouvé de Dieu, pour être éternellement dans sa disgrace.

Heureux l'homme, s'écrie le Sage (b), qui est toujours dans une sainte frayeur ! Que l'Apôtre a raison de nous exhorter de travailler à notre salut avec crainte et tremblement ; et que les Saints ont été sages non-seulement de s'être éloignés de toute occasion de chute, mais d'avoir renouvelé chaque jour leur ferveur comme s'ils n'eussent fait que de

(a) *Luc.* 9. (b) *Prov.* 28.

commencer

commencer leur carriere, et de n'être occupés que du chemin qu'il leur restoit à faire, sans penser à celui qu'ils avoient fait. De tous ceux même qui vivent dans la piété, qui font ces réflexions, qui suivent avec plus de perfection les maximes de l'Évangile, il n'y aura précisément de sauvés que ceux qui auront persévéré. Et l'on regarde de sang-froid l'inconstance dans la pratique de la vertu, les vicissitudes continuelles de ferveur et d'indévotion, les chutes même fréquentes!

Hé, Seigneur, quel juste, mais triste sujet de crainte, ne me fournit pas mon peu de persévérance à votre service jusqu'ici!

SECOND POINT.

Considérez que, quoique le don de persévérance soit une grace, c'est toujours notre faute si nous ne persévérons pas. Le Sauveur du monde n'ignoroit pas la foiblesse du cœur humain, ni la violence des tentations, ni la multiplicité des périls; il venoit même d'en faire une assez vive peinture à ses Disciples: Vous serez persécutés, leur disoit-il, même par vos proches; le monde vous aura en horreur, et vous tendra sans cesse des pieges; mais il savoit aussi, cet aimable Sauveur, que sa grace ne manqueroit à personne; c'est pour cela qu'il ajoute qu'il n'y aura de sauvés, de ceux même qui auront confessé son nom, que ceux qui tiendront ferme jusqu'à la fin. Que doivent penser de leur éternelle destinée ceux dont les conversions sont si-tôt interrompues par les rechutes?

La persévérance dans les exercices d'une vie chrétienne, est la voie qui nous mene au Royaume éternel. A la vérité, ce Royaume n'est proprement donné qu'à la persévérance finale, qui est toujours une pure grace; mais comment persévérer jusqu'à la mort, si l'on ne persévere pas durant la vie? Ces égaremens si fréquens ne nous éloignent-ils point du terme? Et le trouvera-t-on à point nommé, ce terme, quand on s'est si souvent égaré?

O insensés que vous êtes, s'écrioit saint Paul, écrivant aux Galates, qui vous a ensorcelés pour vous faire abandonner lâchement et honteusement le parti de la vertu ? N'auroit-on pas raison de faire à bien des gens le même reproche ? Que sont devenues toutes ces saintes résolutions, ces plans de conversion et de réforme ? Vous aviez fait à Dieu de si saintes protestations au pied des Autels; vous aviez donné dans le sacré Tribunal des paroles si expresses; vous deviez être désormais si édifiant et si régulier: En êtes-vous devenu plus chrétien ? N'avez-vous plus revu cette personne, écueil funeste de votre fermeté et de votre constance ? N'avez-vous plus cherché ces occasions si dangereuses pour vous ? N'avez-vous plus tenu ces discours, ou médisans, ou impies ?

Vous aviez jeté les fondemens d'une vie chrétienne et spirituelle : qui vous a empêché d'élever ce saint édifice ? On espéroit tout de ces heureux commencemens ; et dans un moment toutes ces espérances sons renversées. Falloit-il pour cela faire tant d'avances et tant de frais ? Falloit-il puiser si avant dans la source des graces ? Les motifs de votre premiere conversion n'ont pas changé : *Christus heri et hodie, et ipse in sæcula.* Quand je promis à Dieu d'avoir pour jamais en horreur cette iniquité, d'en fuir l'occasion, de mener une vie réguliere et fervente, je crus fermement que ma conscience, que ma religion me l'ordonnoit. Me trompois-je ? N'étoit-ce pas l'Esprit de Dieu qui me faisoit penser et agir de la sorte ? Mon Dieu, que ces réflexions sont de puissans motifs, et en même-temps de grands secours pour persévérer ! pour quoi ne les pas faire ?

Je les fais, Seigneur, et c'est par votre grace que je les fais ces réflexions; ne permettez pas qu'elles soient inutiles. Je vous la demande cette constance, cette fermeté, cette persévérance durant la vie, espérant que vous me ferez la grace que je vous demande de persévérer jusqu'à la mort. Ainsi soit-il.

Aspirations dévotes durant le jour.

Perfice gressus meos in semitis tuis, ut non moveantur vestigia mea. Psal. 16.

Affermissez, si bien mes pas, Seigneur, dans le chemin qui mene à vous, que rien ne soit jamais capable de me faire chanceler.

Quis nos separabit à charitate Christi? Rom. 8.

Rien ne sera jamais capable de me séparer de l'amour de Jesus-Christ.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. QUOIQUE ce soit dans la vocation qui nous prévient, et dans la persévérance finale qui nous couronne, que la bonté qui nous sauve paroît toute gratuite, cependant il est certain que notre réprobation est toujours notre ouvrage, et que nul des réprouvés qui n'eût pu persévérer dans la grace s'il l'eût voulu. Voyez combien il vous importe de ne pas perdre un don sans lequel inutilement auriez-vous tous les autres. Le Seigneur vous a fait la grace de rentrer dans la voie du salut: courez de telle sorte que vous obteniez le prix pour cela. Le moyen le plus efficace c'est d'être extrêmement fidelle toute votre vie dans les plus menues observances de la loi. Qui est fidelle dans les moindres choses, dit Jesus-Christ, l'est aussi dans les plus grandes (a). Celui qui néglige les petites choses, dit le Sage, tombe peu à peu (b). Les gouttes de pluie ne sont jamais que des gouttes d'eau mais en continuant de couler, elles pourrissent la charpente, et peu à peu la maison tombe. Voulez-vous éviter le naufrage, dit saint Bonaventure, ne vous contentez pas d'éviter les écueils, une petite fente par où l'eau entre imperceptiblement, peut faire submerger le vaisseau. Voulez-vous évi-

(a) *Luc.* 16. (b) *Eccl.* 19.

ter les fautes grieves : ayez tous les jours plus d'attention et de résolution pour éviter les plus légeres ; ayez même, pour ainsi dire, selon l'avis de saint Grégoire, plus de crainte de celles-ci comme plus dangereuses, que de celles là, quoique plus funeste. Vous ne ferez pas de grandes chutes tant que vous aurez soin d'éviter les moindres inégalités, de peur de faire un mauvais pas. Etes-vous dans l'état religieux : il n'y a pas danger que vous violiez vos vœux, tant que vous garderez avec une extrême ponctualité les moindres regles. Etes-vous dans le monde : vous observerez religieusement les préceptes, tant que vous suivrez avec fidélité les conseils. Prenez une nouvelle résolution aujourd'hui de ne vous dispenser jamais de vos plus petits exercices de piété. La confession au temps déterminé par le Directeur, la visite du très-saint Sacrement tous les soirs, la lecture d'un livre de piété tous les jours, certaines pratiques de dévotion envers la sainte Vierge et l'Ange Gardien; certaines petites mortifications, certains petits devoirs de Religion, une pureté de conscience jusqu'à la délicatesse, nourrissent pour ainsi dire, avec la vertu, la persévérance. Ces pieux exercices de surérogation, sont comme des ouvrages avancés qui tiennent l'ennemi loin de la place. Quand la haie est détruite, dit l'Ecriture (a), on est bientôt mordu par le serpent.

2.° La persévérance est un don de Dieu trop précieux et trop nécessaire, pour ne pas la lui demander continuellement. C'est une sainte pratique de faire tous les jours durant la Messe une priere pour demander à Dieu la persévérance et singuliérement la grace finale, qui décide de notre sort éternel. Quelques-uns se servent de celle que faisoit le Prophete, quand il disoit à Dieu : *Illumina oculos meos ne unquam obdormiam in morte, ne quando dicat inimicus meus, prævalui adversùs eum.* Sei-

(a) *Eccl.* 10.

gneur, faites-moi la grace d'être toute ma vie si attentif, et si en garde contre les pieges de l'ennemi de mon salut, que je ne meure pas dans votre disgrace, et qu'il n'ait jamais la maligne satisfaction de dire qu'il m'a vaincu. D'autres ne se contentent pas de faire une priere particuliere à la Messe, ils répetent souvent ces paroles durant le jour : Mon divin Sauveur, faites-moi la grace de ne me jamais démentir en votre service, et de persévérer jusqu'à la fin dans votre saint amour.

DIX-SEPTIEME JOUR.

SAINT SILVIN, EVÊQUE.

SAINT Silvin naquit à Toulouse, vers la fin du septieme siecle. Comme sa famille étoit une des plus illustre du Languedoc, il fut obligé de passer sa premiere jeunesse à la Cour du Roi Childeric II et de Thierry III. Le poste étoit dangereux pour un jeune homme bien fait, qui avoit de l'esprit, et qui avoit la faveur du Prince ; il eût été bien difficile qu'il s'y fût conservé dans l'innocence, si son beau naturel et l'éducation chrétienne qu'il avoit reçue de ses parens, n'eussent encore été soutenus par des graces particulieres, auxquelles il répondit toujours avec beaucoup de soin et de fidélité.

Ces belles qualités de Silvin, qui lui avoient mérité l'estime du Roi et de toute la Cour, la pureté de ses mœurs, son bel esprit et son rare mérite, le firent regarder dans sa Province, comme le Seigneur le plus accompli de son temps. Ses parens pensoient à l'établir, et les meilleures maisons du Languedoc recherchoient fort son alliance ; mais le Seigneur, qui l'avoit prévenu de ses plus douces bénédictions, avoit d'autres desseins.

Ses parens ayant trouvé une jeune fille de qualité, et des plus accomplies de la Province, voulurent que Silvin l'épousât. Quelque éloignement qu'eût notre Saint, d'un état qui convenoit si peu aux grandes idées de perfection qu'il s'étoit toujours proposées, il crut qu'après avoir témoigné sa répugnance, il devoit obéir à la volonté de ses parens, espérant toujours que le Seigneur qui voyoit les dispositions de son cœur, et sa parfaite soumission à ses ordres, conduiroit toutes choses à ses fins. Les fiançailles furent célébrées avec magnificence et avec joie. Mais Dieu qui prend plaisir de donner de temps en temps à son Eglise de ces exemples de détachement parfait, et de magnanimité vraiment chrétienne, qui confondent les chrétiens lâches et imparfaits, fit si bien sentir à notre Saint la caducité et le vide de tous ces établissement périssables, et l'avantage qu'il y a de n'avoir d'autres biens que ceux qui nous attachent à Dieu, qu'il résolut de rompre ceux qu'il venoit seulement de former, et de prendre le parti de l'Eglise.

Délivré de ces liens qui font des esclaves, il ne s'étudia plus qu'à plaire au seul souverain Maître qu'il servoit; et après s'être disposé au sacerdoce par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, il prit les Ordres sacrés.

Pour pouvoir suivre Jesus-Christ avec plus de facilité, il s'éloigna de son pays et de sa famille; et avant que de se fixer dans un lieu de retraite, il entreprit divers pélérinages, pour demander à Dieu par l'intercession des Saints, dont il visitoit les tombeaux, les graces nécessaires pour arriver à la perfection où Dieu l'appeloit.

Après avoir parcouru les lieux de l'Europe les plus saints, laissant par-tout des monumens de sa piété et de son zele, il entreprit le voyage de la Terre-Sainte en Palestine, pour retracer plus vivement dans son esprit la mémoire de la Passion de notre Sauveur, par la vue de la terre qui avoit

été arrosée de son sang. Il fit tous ces voyages avec beaucoup de pauvreté et de fatigues ; son air, sa nouriture et tout son équipage prêchoient sa pénitence et son humilité.

On croit qu'à son retour il repassa par la ville de Rome, et que ce fut dans ce second voyage, que le Pape connoissant l'éminente vertu de saint Silvin, ses rares talens et son zele pour le salut des ames, l'ordonna Evêque. Messieurs de Sainte-Marthe assurent que ce fut pour l'Eglise de Toulouse, et le font successeur de saint Erembert en 690. D'autres croient que ce fut pour l'Eglise de Terouanne, où il est certain qu'il a beaucoup travaillé ; plusieurs veulent qu'il ait été simplement Evêque qu'ils appellent Apostolique ou Régionnaire, c'est-à-dire, qui n'étoit attaché à aucun Siege particulier, et qu'il avoit reçu du Pape l'ordination de l'Episcopat, et la mission Apostolique, pour travailler à la conversion des Païens, en quelque Diocese qu'il en trouvât.

Ayant reppassé les Alpes, il vint dans l'Aquitaine, où l'on peut dire que la vigne du Seigneur étoit presque en friche. Il travailla avec tant d'ardeur et de succès, qu'on y vit bientôt refleurir la Religion ; et la piété chrétienne rétablie par-tout, sembla ne laisser plus rien à faire à son zele.

Il résolut d'aller chercher une autre moisson dans les Pays-Bas : et il s'arrêta sur-tout dans le Diocese de Terouanne, où il trouva un grand champ à cultiver, non-seulement à cause qu'il se trouvoit encore beaucoup de Païens dans les villages, mais aussi parce que les Chrétiens par le commerce qu'ils avoient avec les infidelles, vivoient la plupart dans des erreurs grossieres, et dans un étrange déréglement de mœurs.

L'éclat de la sainteté du nouvel Apôtre, servit merveilleusement à rendre efficace son zele. On étoit charmé de sa patience et de son humilité ; on admiroit son désintéressement et ses austérités ;

son affabilité et sa douceur lui gagnoient le cœur de tout le monde, et en se faisant tout à tous, il les gagnoit tous à Jesus-Christ.

Il ne véçut durant quarante ans, que d'herbes et de racines, s'étant interdit tout usage du pain. Outre un rude cilice qu'il ne quitta point jusqu'à la mort, il portoit sur sa chair des cercles de fer entre-mêlés de pointes, et si serrés que son corps n'étoit presque qu'une plaie. Il ne couchoit que sur la terre, ou sur une planche de bois, pour prendre moins de repos; et au milieu de ces étonnantes austérités, il croyoit de mener encore une vie trop molle; et ce qui est encore plus admirable, c'est qu'en menant une vie si dure et si austere, il eût pour les pécheurs tant de douceur.

Sa maison fut toujours la maison des pauvres. Son abstinence lui donna le moyen d'avoir toujours de quoi leur faire du bien. Il prêchoit tous les jours, et plusieurs fois le jour. Le reste du temps étoit employé à instruire, à confesser, à visiter les malades. Son zele fit bientôt changer de face à tout le pays, et l'on vit parmi ces peuples, jusqu'alors à demi-Païens, revivre la ferveur des premiers Fidelles.

Il eut toujours extrêmment à cœur que l'Office divin se fît avec majesté; que les Eglises fussent ornées; que tout ce qui servoit à l'Autel et aux sacrés Mysteres, fût précieux, et qu'on chantât tous les jours la Messe avec pompe et solennité. Il inspira à tous ces peuples un respect singulier, une vénération extrême pour la maison du Seigneur, et fit ensorte qu'il y eût toujours quelqu'un en priere. Epuisé de travaux, on eût dit que son zele augmentoit, à mesure que les forces du corps étoient plus affoiblies. Enfin, après avoir travaillé avec un succès étonnant à Terouanne, à Boulogne, à Calais, et dans tout les pays voisin; ayant perdu l'espérance de pouvoir arriver à la gloire du Martyre, par l'effusion de son sang, comme il l'avoit

toujours ardemment souhaité; et ses infirmitées corporelles ne lui permettant pas d'aller finir ses jours dans le désert, comme il en avoit souvent eu envie, il se retira à Auchy en Artois, qui étoit un bourg du Diocese de Terouanne, sur la petite riviere du Ternois, près de Hesdin. Il y tomba malade, et eut une connoissance du jour de sa mort. Il voulut tous les jours de sa maladie assister à la Messe, et y communier. Le soir du Samedi, jour consacré en l'honneur de la sainte Vierge à laquelle il eut toute sa vie une dévotion très-tendre, il apperçut une troupe d'Anges, qui venoient comme l'inviter à aller prendre possession de la gloire que le Seigneur lui préparoit. Il fut dans un si grand transport de joie, qu'il s'écria plusieurs fois: Voici les Anges qui s'approchent de nous, et qui nous invitent à les suivre. Ce fut en disant ces paroles, qui étoient accompagnées d'un amour de Dieu très-ardent, et d'une tendre confiance, qu'il expira, le 15 de Février de l'an 718. Le Comte Adalscar, et Aneglie sa femme, Seigneurs d'Auchy, firent ensevelir le corps du Saint avec une magnificence et une pompe qui tenoit du triomphe. Il fut porté le 17 Février dans la nouvelle Eglise du Monastere de Religieuses qu'ils avoient fait bâtir pour leur fille Sicilde, qui en fut la premiere Abbesse, et qui orna de lames d'or et de riches couronnes le tombeau du saint Prélat, qu'un grand nombre de miracles rendit bientôt célebre dans toute la France.

L'an 880 les Normands ravageant le pays, les Reliques de saint Silvin furent portées à Herstal près de Liege, et ensuite à Dijon, et de là dans l'Abbaye de Bese, où elles furent en dépôt jusqu'en l'année 951, que le Comte de Flandres Arnould II les fit transporter à Saint-Omer, dans l'Abbaye de Saint-Bertin, où elles sont restées, à une portion près, qui a été accordée aux Moines d'Auchy.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur d'un Confesseur Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Exaudi, quæsumus, Domine, preces nostras, quas in beati Silvini, Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus: et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

Exaucez, Seigneur, les prières que nous vous offrons en la fête de votre Confesseur et Pontife saint Silvin: et comme il vous a dignement servi, délivrez-nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Hébreux. Chap. 13.

Fratres: Mementote præpositorum vestrorum, qui vobis locuti sunt verbum Dei, quorum intuentes exitum conversationis, imitamini fidem. Jesus Christus heri, et hodie: ipse et in sæcula. Doctrinis variis et peregrinis nolite abduci. Optimum est enim gratiâ stabilire cor, non escis: quæ non profuerunt ambulantibus in eis. Habemus altare, de quo edere non habent potestatem, qui tabernaculo deserviunt. Quorum enim animalium infertur sanguis pro peccato in Sancta per Pontificem, horum corpora cremantur extra castra. Propter quod et Jesus, ut sanctificaret per suum sanguinem populum, extra

Mes Freres: Remettez-vous devant les yeux ceux qui vous ont gouvernés et qui vous ont enseigné la parole de Dieu: et faisant réflexion où leur conduite a abouti, imitez leur foi. Ce que Jesus-Christ étoit hier, il l'est encore aujourd'hui, et il l'est pour tous les siecles. Gardez-vous bien de vous laisser aller à la variété des opinions ou à des doctrines étrangeres; car c'est une chose très-avantageuse, de fortifier son cœur par la grace, et non par des viandes qui n'ont servi de rien à ceux qui en ont usé. Nous avons un autel, dont ceux qui servent au tabernacle, n'ont pas droit de se nourrir. Aussi brûle-t-on hors du camp le corps des animaux, dont le

portam passus est. Exeamus igitur ad eum extra castra, improperium ejus portantes. Non enim habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus. Beneficentiæ autem, et communionis nolite oblivisci: talibus enim hostiis promeretur Deus. Obedite præpositis vestris, et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant, quasi rationem pro animabus vestris reddituri.

sang est porté par le Grand-Prêtre dans le Sanctuaire pour la rémission du péché. C'est aussi par cette raison que Jesus, afin de sanctifier le peuple par son sang, a souffert hors de la ville. Sortons donc pour aller à lui hors du camp, portant ses opprobres; car nous n'avons point ici de cité qui soit stable; mais nous en cherchons une qui doit être notre demeure. Offrons donc par lui continuellement à Dieu un sacrifice de louange: j'entends le fruit des levres qui celebrent son nom. Au reste n'oubliez pas la charité, ni de faire part de ce que vous avez: car ce sont-là les victimes par lesquelles Dieu se laisse gagner. Obéissez à ceux qui sont établis pour vous gouverner, et ayez de la soumission pour eux; parce qu'ils veillent comme ayant à rendre compte de vos ames.

On a déjà dit ailleurs, que saint Paul étant encore à Rome l'an de Notre-Seigneur Jesus-Christ 63, écrivit aux Hébreux, c'est-à-dire, aux Juifs convertis de Jérusalem et de Palestine, pour les affermir dans la Foi; et les encourager à souffrir avec patience la persécution que leur faisoient les autres Juifs. Dans ce chapitre l'Apôtre après les avoir exhortés à différentes vertus, leur montre l'avantage de l'Autel et du Sacrifice de la nouvelle alliance, sur celui de l'ancienne; puisque la victime de notre Sacrifice est le Corps même de Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

Nous pouvons dire que nous sommes les disciples des Saints, les enfans même des Saints; faisons-nous honneur à de tels Maîtres? et ne dégénérons-nous point de la sainteté de notre extraction? Sommes-nous fort ressemblans à ces grands modeles

de vertu ? Nous ne sommes pas d'une autre Religion : imitons-nous leur foi ? Suivons-nous leur morale ? suivons-nous leurs exemples ? Quelle différence des mœurs ! N'y en aura-t-il point dans le sort éternel ? *Ce que Jesus-Christ étoit hier il l'est encore aujourd'hui, et il l'est dans tous les siecles :* Même doctrine, mêmes vérités, mêmes maximes. La foi de l'Eglise de nos jours, est la même que la foi des Apôtres. Nous n'avons pas un autre Evangile, que les premiers Chrétiens ; nous avons tous la même regle de mœurs ; mêmes principes de charité, mêmes fondemens d'espérance. Comme il n'y a pas une autre voie pour aller dans le Ciel, que celle que Jesus-Christ nous a tracée, il faut que nous marchions nécessairement sur leurs traces. Jesus-Christ est encore aujourd'hui ce qu'il étoit hier ; sa doctrine ne sauroit changer, ni sa morale être altérée. Quel fonds de réflexions, Seigneur ! et quel sujet de justes frayeurs dans cette chagrinante comparaison de mœurs, de sentimens et de conduite. Ne risquons-nous rien en ressemblant si peu aux premiers Chrétiens ; et la corruption, le déréglement de notre siecle seront-ils un titre suffisant, pour autoriser nos déréglemens ? *Gardez-vous bien*, dit l'Apôtre, *de vous laisser aller à la variété des opinions, ou à des doctrines étrangeres.* Et certainement quelle erreur ! quelle plus grande folie de préférer les idées creuses et téméraires de quelques esprits vains, à la pure doctrine de Jesus-Christ, dont l'Eglise seule est la dépositaire. Nul Hérésiarque qui ne se soit vanté de débiter le pur Evangile. Ces airs de modestie et de sévérité, ces vains étalages de réforme, qui ont été communs à tous les ennemis de l'Eglise, n'ont pas été pour rien : c'est ainsi, dit saint Paul, qu'ils ont séduit les simples. Mais ceux qui se sont laissés éblouir par tous ces vains dehors, seront-ils jamais excusables d'avoir donné dans ces pieges ? N'est-ce point une vérité de foi, qu'il n'y a de

salut que dans l'Eglise ? quiconque s'en écarte, s'égare, et donne nécessairement dans l'erreur. S'éleve-t-il une diversité d'opinions : écoutons l'oracle. Jesus-Christ a pourvu aux inquiétudes et aux maladies de l'esprit humain, en donnant son esprit à son Eglise. L'Eglise a parlé ; tout esprit doit se taire. Obéissez, continue l'Apôtre, à ceux qui sont établis pour gouverner : l'esprit d'erreur ne paroît jamais mieux que dans le défaut de soumission ; il est inséparable de l'opiniâtreté et de l'esprit de révolte. Qu'on est à plaindre, quand l'esprit et le cœur sont d'accord pour persévérer dans l'erreur !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 11.

In illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nemo accendit lucernam, et in abscondito ponit, neque sub modio, sed suprà candelabrum, ut qui ingrediuntur, lumen videant. Lucerna corporis tui, est oculus tuus. Si oculus tuus simplex fuerit, totum corpus tuum lucidum erit. Si autem nequam fuerit, etiam corpus tuum tenebrosum erit. Vide ergo, ne lumen quod in te est, tenebræ sint. Si ergo totum corpus tuum lucidum fuerit, non habens aliquam partem tenebrarum, erit lucidum totum, et sicut lucerna fulgoris illuminabit te.

En ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : On n'allume point une lampe pour la mettre dans un lieu caché, ou sous le boisseau ; mais on la met sur le chandelier, afin que ceux qui entrent voient la lumiere. Votre œil est le flambeau de votre corps. Si vous avez l'œil net, tout votre corps aura de la lumiere ; mais si vous avez l'œil gaté, votre corps sera aussi dans les ténebres. Prenez donc garde que la lumiere que vous avez, ne soit que ténebres. Si donc tout votre corps a de la lumiere, sans qu'il y ait en lui aucunes ténebres, tout aura de la lumiere ; et c'est comme un flambeau allumé, qui vous éclairera.

MÉDITATION.

De la pureté d'intention.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu n'est pas moins nécessairement notre derniere fin, qu'il est notre premier principe ; et ainsi comme il n'y a rien en nous qui ne vienne de Dieu, il ne doit rien y avoir en nous qui ne se rapporte à Dieu. Désirs, desseins, sentimens, entreprises ; Dieu en doit être le premier mobile, le motif principal et l'objet. Tout ce qui n'est pas marqué à ce coin, est de nulle valeur. Sur ce principe, sommes-nous riches ?

C'est l'intention qui caractérise nos œuvres. Les meilleures actions ne perdent pas seulement leur prix, faute d'une bonne intention ? Ce ne sont plus que des fruits gâtés et corrompus, dès qu'elles sont faites avec une intention vicieuse. Les aumônes et les austérités des Pharisiens, sont toutes faites à pure perte. Une vaine ostentation, qui souvent même attire le mépris, en est tout le fruit et le mérite. C'est-là cet œil pur et net, par le moyen duquel tout le corps a de la lumiere. Mon Dieu, qu'on est à plaindre, quand on ne travaille pas uniquement pour vous !

Quand la justice ne nous obligeroit pas si étroitement à rapporter toutes nos actions à Dieu, notre propre intérêt nous y engage. Nulle bonne action qui ne devienne encore meilleure par une intention plus parfaite ; nulle action pour basse qu'elle paroisse, que cette intention n'éleve. Les deux petites pieces de monnoie que mit la pauvre veuve dans le trésor, ne faisoient que le quart du sou Romain, et au sentiment même du Sauveur, cette pauvre femme y avoit plus mis que tous les autres

ensemble. Dieu n'a pas besoin de nos biens, il n'a que faire de nos services éclatans et laborieux, ni même de nos sacrifices; il veut notre cœur; il ne fait attention qu'à nos motifs; ce n'est proprement que nos intentions qu'il examine et qu'il récompense. Bon Dieu, quel secret admirable de s'enrichir en peu de temps, et avec facilité! Nous méritons bien notre pauvreté et notre indigence, si pouvant nous en tirer à si peu de frais et avec tant d'avantage, nous négligeons un moyen si utile et si aisé.

Comprenons le mérite de ce secret admirable. Quel avantage de pouvoir arriver à une sainteté extraordinaire, en ne faisant même rien que de fort commun; de pouvoir amasser de grands trésors pour le Ciel, sans prendre beaucoup de peine; d'acquérir de grands mérites, sans être obligé de faire de grandes actions! c'est l'effet de la pureté d'intention; c'est ce que produit cette perfection de motif, cette vue de Dieu dans toutes nos actions, ce désir pur et parfait de lui plaire.

Quelle perte, Seigneur, n'ai-je pas faite, pour vous avoir perdu de vue dans la plupart de mes actions! Faites-moi la grace que je mette à profit celles qui me restent à faire.

SECOND POINT.

Considérez combien on est à plaindre quand on ne travaille pas pour Dieu? Quelque peine qu'on prenne, quelque succès qu'on ait; tout est oublié, tout est enseveli avec nous; rien de tout ce qui n'a pas été fait pour Dieu, n'est bien reçu dans l'autre vie. Mon Dieu que de peines perdues dans celle-ci! on travaille, on sue, on sacrifie son repos, on use sa santé: et pour qui, quand ce n'est pas pour Dieu qu'on travaille? Quel fruit, quelle consolation trouve-t-on un instant après cette vie, de tout ce qu'on a fait

et souffert pour l'amour des hommes jusqu'à la mort ?

Combien de peines perdues au service du monde ? Fut-il jamais un maître plus dur, plus impitoyable et plus ingrat ? et cependant en fut-il jamais de mieux servi ? Que n'exigent-t-il point de tous ceux qui le servent ? Sueurs, ponctualité, dépendance, contrainte : et après tant de pénibles travaux, quelle récompense ?

Souvent lorsqu'on a eu la meilleure intention, et qu'on a le plus sué, si la chose ne réussit pas, on ne vous sait nul gré de vos peines. Vous serez des années entieres à souffrir, sans qu'on s'en apperçoive seulement; et si l'on apperçoit une faute, on vous méprise, on vous casse : la bonne volonté n'y est point reçue ; on n'y juge du mérite des actions que par les succès ; et pour ces prétendus succès, quelle récompense ?

Ah ! qu'il est bien plus aisé de plaire à Dieu ; il ne faut ni tant d'étude, ni tant de contrainte, ni tant d'art ; je lui plais, dès que je veux sincérement lui plaire. Il agrée tout ce que je fais pour sa gloire ; il nous tient compte même de ce qu'on n'a pas pu faire pour lui, dès que c'est pour l'amour de lui qu'on auroit voulu le faire ; il a plus d'égard à la droiture de l'intention, qu'à l'action même. Qu'il est doux de servir un si bon Maître ? Mais qu'il est désolant de l'avoir si peu connu, ou de l'avoir mal servi !

Que chercherai-je dans mes actions, si ce n'est pas vous, ô mon Dieu, que je cherche ? L'estime des hommes : quoi de plus vain ! Quelques applaudissemens : quoi de plus vide ! ma propre satisfaction, mon plaisir : hé quoi de plus superficiel, quoi de plus court !

Faut-il, Seigneur, que je convienne de toutes ces vérités, et que je n'en sois ni moins imparfait ni plus sage ! J'attends tout de votre miséricorde ; et plein d'une douce confiance, j'ose vous promet-

tre que vous serez désormais l'objet, le motif et la fin principale de toutes mes actions.

Aspirations dévotes durant le jour.

Oculi mei semper ad Dominum. Psal. 24.
J'aurai toujours les yeux attachés sur le Seigneur.
Deus meus es tu, et confitebor tibi; Deus meus es tu, et exultabo te. Psal. 117
Vous êtes mon Dieu, Seigneur, et toutes mes actions et mes sentimens vous rendront hommage; vous êtes mon Dieu, et je célébrerai votre gloire par-tout.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Le Juste ayant peu vécu, dit le Sage, il a rempli la course d'une longue vie, parce qu'il n'a vécu que des jours pleins. C'est ce que la pureté d'intention a le secret de faire; elle rend vertueuses les actions les plus ordinaires et les plus indifférentes; par son moyen rien ne se perd durant la vie, et c'est par cette pieuse industrie, que l'ame juste s'enrichit en peu de temps. Ce n'est point ici une simple pratique de piété, c'est un devoir de religion, par lequel on met tout à profit pour l'autre vie : quelle faute et quelle perte de le négliger! Prenez une forte résolution d'éviter désormais ce double sujet de regret. N'agissez plus par pure inclination ni par humeur, et encore moins par passion. Non-seulement vous devez le matin offrir à Dieu tout ce que vous devez faire pendant le jour; mais ayez soin au commencement de chaque action, d'en épurer le motif. C'étoit la pratique de plusieurs grands Saints, de ne jamais rien commencer qu'ils n'eussent dit : Seigneur, ce n'est que pour vous que j'entreprends cet ouvrage. Saint Ignace vouloit qu'on renouvelât même souvent cette intention

durant l'action. Quand on est bien persuadé que tout ce qu'on ne fait pas avec une bonne fin, est perdu, on sent le besoin qu'on a de faire souvent attention au motif avec lequel on travaille. Ayez sans cesse présente à votre esprit, et encore plus gravée dans votre cœur cette importante leçon de l'Apôtre ? Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, ou que vous fassiez quelque autre chose; faites tout pour la gloire de Dieu. Bien des gens mettent leur revenu et leur salaire, comme parle le Prophete Aggée, dans un sac percé. Faute de pureté d'intention on aura beaucoup semé, et on recueillera peu. Regardez cette pratique ou plutôt ce devoir de piété, comme un des plus importans de la vie chrétienne. Allez-vous prendre votre repas, votre repos; reprenez-vous les exercices de votre emploi; allez-vous vaquer à vos affaires; prenez-vous quelque honnête divertissement, quelque relâche : examinez-en le motif; faites que Dieu en soit toujours la fin et le principe; et dites en toutes choses : Seigneur, ce n'est ni ma satisfaction, ni mon intérêt, ni ma propre gloire que je cherche; je veux vous plaire, mon Dieu, dans tout ce que je fais. Souvenez-vous que la bonne intention ne peut jamais rectifier une mauvaise action; mais que les meilleures actions peuvent être gâtées par une intention mauvaise. Comprenez le mérite et l'importance de la pureté d'intention.

2.° L'amour-propre est ingénieux à nous tromper, et nous sommes très-propres à prendre le change. Nous n'agissons souvent que par son mouvement, et nous nous flattons que c'est par l'impression de la grace. Nous nous persuadons que ce n'est que pour la gloire de Dieu que nous travaillons, et réellement nous ne cherchons que notre propre gloire; ici notre propre cœur nous trahit. Voulez-vous connoître si Dieu est le véritable motif et la fin de toutes vos actions : con-

sultez les marques suivantes. 1.° Si vous n'envisagez pas tant le succès dans ce que vous faites, que le plaisir de faire ce que Dieu veut. Notre orgueil trouve toujours un fruit de son goût dans tout ce qui fait honneur devant les hommes. Défions-nous de ce grand désir de réussir. Appliquons-nous à tout ce que Dieu demande; mais faisons consister le succès à faire parfaitement ce qui lui plaît. 2.° Si vous faites avec autant de ferveur et de plaisir ce que prescrit l'obéissance, que les bonnes œuvres qui sont de votre choix. 3.° Si vous êtes aussi content de quitter l'emploi que vous faites avec succès, et le lieu où vous travailliez avec tant de fruit, au premier ordre de l'obéissance, que d'y persévérer. Toutes ces dévotions de choix, toutes ces prédilections d'emplois et de bonnes œuvres, sont très-suspectes. Quand on ne cherche qu'à plaire à Dieu, on ne veut que ce qui lui plaît.

DIX-HUITIEME JOUR.

SAINT SIMEON, EVÊQUE DE JÉRUSALEM, ET MARTYR.

SAINT Siméon, ou Simon, a eu une alliance trop étroite avec Jesus-Christ, pour n'avoir pas eu beaucoup de part à ses bienfaits et à ses graces. Il étoit fils de Cléophas, frere de saint Joseph, et en cette qualité regardé comme cousin-germain du Sauveur, et appelé communément, selon l'usage des Juifs, son frere. Sa mere s'apeloit Marie; c'est celle dont parle l'Evangile, qui étoit belle sœur de la sainte Vierge, et qui l'ayant accompagnée jusque sur le Calvaire, assista à la mort du Sauveur du monde, qu'elle regardoit comme son neveu.

Il est aisé de comprendre par l'attachement et l'alliance qu'avoient le fils et les parens pour Jesus-Christ, combien le Sauveur fut libéral en graces et en bienfaits envers toute la famille. Il étoit du sang royal, puisqu'il étoit neveu de saint Joseph, qui étoit de la race de David. Mais sa plus belle qualité et la plus illustre, c'est d'avoir été Disciple de Jesus-Christ, un saint Evêque et un glorieux Martyr.

Le Sauveur du monde le choisit des premiers pour son Disciple, il l'instruisit lui-même; et formé par un tel Maître, quels progrès ne fit-il pas dans la science du salut? Il fut témoin de la plupart des miracles du Fils de Dieu, témoin de sa résurrection et de son Ascension dans le Ciel, et comme il faisoit partie de cette heureuse troupe qui renfermoit alors toute l'Eglise, il eut le bonheur de recevoir le Saint-Esprit au jour de la Pentecôte, avec la sainte Vierge, qu'il regardoit comme sa tante, et avec tous les Apôtres, de plusieurs desquels il étoit parent.

Après la séparation des Apôtres et des autres Disciples destinés à porter la lumiere de l'Evangile dans les Provinces, il paroît que saint Siméon ne quitta point la Judée, le Seigneur l'ayant destiné à travailler à la conversion de ceux de sa Nation, de qui il fut toujours estimé et aimé. Il resta même assez long-temps à Jérusalem auprès de saint Jacques son parent, qui en étoit Evêque, et s'employa utilement avec ce saint Apôtre à sanctifier cette grande Ville que Jesus-Christ venoit d'arroser de son Sang.

Sa mission fut d'autant plus pénible, qu'il trouva plus d'obstacles à vaincre dans l'esprit et dans le cœur d'un peuple fumant encore de rage contre Jesus-Christ qu'ils venoient de faire mourir sur la Croix. Ses sueurs cependant et ses travaux furent suivis d'une moisson très-abondante. On voyoit croître tous les jours le nombre des Fidelles, et

ce furent ces conversions fréquentes qui attirerent cette cruelle persécution qui fit tant de Martyrs à Jérusalem.

L'an 62 de Notre-Seigneur Jesus-Christ et le vingt-neuvieme depuis sa résurrection, les Juifs massacrerent saint Jacques. On assure que saint Siméon qui étoit présent à son martyre, ne craignit point de leur reprocher l'énormité de leur crime, sans que ces meurtriers s'en vengeassent; ce qui fait voir le respect qu'ils avoient pour notre Saint.

La persécution fut cause que quelques mois se passerent depuis la mort du saint Apôtre, jusqu'à ce qu'on lui donna un successeur. La tempête s'étant ralentie, dès qu'on put respirer, les Apôtres qui se trouverent à portée, les Disciples de Jesus-Christ, dont plusieurs vivoient encore en 62, et les Fidelles, s'assemblerent à Jérusalem, et tout d'une voix élurent saint Siméon comme le plus digne et le plus propre à remplir la place de saint Jacques.

L'éminente sainteté et la grande sagesse du nouvel Evêque, servirent infiniment à nourrir, et même à faire croître la piété et la ferveur de ces premiers Chrétiens, que la persécution des Juifs rendoit tous les jours plus illustres et plus recommandables dans l'Eglise.

La révolte des Juifs contre les Romains obligea le saint Pasteur de conseiller aux Chrétiens de se retirer de Jérusalem, pour n'être pas enveloppés dans les ruines de cette malheureuse ville. Ce fut donc sous la conduite du saint Evêque que les Fidelles sortirent de Jérusalem, comme Loth autrefois étoit sorti de Sodome sous la conduite de l'Ange; et se retirerent au-delà du Jourdain dans une ville appelée Pella, l'an 69, c'est-à-dire, un peu avant que Vespasien envoyé par Néron contre les Rebelles, fût entré avec son armée dans le pays.

Après l'entiere ruine de Jérusalem qui arriva l'an de Notre-Seigneur 70, les Fidelles repasserent le Jourdain et retournerent sur la place de la Ville, dont il ne restoit pas pierre sur pierre, selon la parole de Jésus-Christ. Ce fut sur ces misérables ruines qu'ils bâtirent une nouvelle Cité, moins superbe en bâtimens, mais bien plus riche en vertus: car ranimés d'une nouvelle ferveur par les soins, par la piété et le zele de leur saint Evêque, l'Eglise fleurit bientôt plus que jamais dans la nouvelle Jérusalem, par les rares vertus de ceux qui la composoient, et par l'éclat de leurs prodiges et de leurs miracles.

Saint Siméon eut toujours grand soin de veiller sur son petit troupeau, et de le conserver sur-tout dans sa premiere pureté, soit en prévenant les nouvelles hérésies que l'Enfer suscitoit déjà, et qu'il combattit avec ardeur jusqu'à la mort; soit en distribuant continuellement à son peuple la parole de Dieu, et lui expliquant sans cesse avec un zele et une bonté charmante, les grandes vérités de la Religion, comme il les avoit apprises de la bouche de Jesus-Christ même.

Ce fut cette vigilance du saint Pasteur, ce zele infatigable pour la gloire de Jesus-Christ, et pour le salut du troupeau; cette fermeté, ce courage héroïque dans les dangers qui lui firent enfin mériter la couronne du martyre.

La Providence divine l'avoit ménagé pendant un temps fort considérable, dans l'espace duquel il avoit toujours gouverné ses ouailles avec beaucoup de sagesse et de tranquillité. Comme il étoit encore nécessaire à l'Eglise dans ces temps durs et fâcheux, le Seigneur avoit permis qu'il fût oublié durant les recherches que Vespasien, et ensuite Domitien avoient fait faire de tous ceux qui étoient de la race de David pour les faire mourir. Mais Trajan ayant fait renouveler les mêmes recherches, saint Siméon fut déféré comme le soutien et le héros du Christianisme.

Saint Siméon âgé de six vingts ans fut présenté devant le Gouverneur de Syrie, nommé Attique, homme consulaire, qui se trouvoit alors en Judée, laquelle étoit de son Gouvernement. Celui-ci fut touché de compassion voyant un si vénérable vieillard; il tâcha de lui persuader de renoncer à sa Religion et de sacrifier aux Dieux de l'Empire. Mais il fut bien surpris quand il vit avec quelle générosité, avec quelle force notre Saint lui démontra qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, et qu'il ne pouvoit pas y en avoir plusieurs; que Jesus-Christ étoit ce vrai Dieu, et que ceux qu'ils appeloient Dieux étoient de fameux scélerats qui ne méritoient pas seulement d'être comptés parmi les hommes.

Attique revenu de son étonnement, et voyant l'impression que faisoient sur les esprits les paroles du saint Vieillard, le fit cruellement fouetter, et ensuite lui fit souffrir les plus cruels supplices pendant plusieurs jours. Sa constance étonna tout le monde; l'on ne pouvoit comprendre d'où lui venoient ces forces et ce courage invincible, dans un corps affoibli par un si grand âge. Comme chacun crioit au miracle, le Tyran enragé le condamna à mourir sur la croix; et ainsi saint Siméon eut la consolation de se voir traité comme son divin Maître. Il ne put pas empêcher que sa joie n'éclatât; et mourut en remerciant le Seigneur de la grace qu'il lui faisoit d'imiter Jesus-Christ dans le genre même de son supplice. Ce fut l'an 107 de Jesus-Christ, après avoir gouverné l'Eglise de Jérusalem pendant l'espace de plus de quarante ans. Quelques Eglises d'Occident, principalement celles de Brindes et de Bologne en Italie, de Bruxelles au Pays-Bas, et de Torrelaguna en Espagne, s'estiment heureuses d'avoir des Reliques de ce grand Saint, et l'honorent avec beaucoup de dévotion et de confiance.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INFIRMITATEM nostram respice, omnipotens Deus: et quia pondus propriæ actionis gravat, beati Simeonis Martyris tui atque Pontificis, intercessio gloriosa nos protegat. Per Dominum nostrum Jesum Christum Filium tuum, etc.

O DIEU tout-puissant ! regardez notre foiblesse ; et parce que nous sommes accablés sous le poids de nos péchés, soutenez-nous par l'intercession de votre glorieux Martyr et Pontife le bienheureux Siméon. Par Notre-Seigneur Jésus-Christ votre Fils, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Jacques, Apôtre. Chap. 1.

CHARISSIMI : Beatus vir, qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. Nemo cùm tentatur, dicat quoniam à Deo tentatur. Deus enim intentator malorum est : ipse autem neminem tentat. Unus quisque verò tentatur, à concupiscentia sua abstractus, et illectus. Deinde concupiscentia cùm conceperit, parit peccatum verò cùm consummatum fuerit, generat mortem. Nolite itaque errare fratres mei dilectissimi, Omne datum optimum, et omne donum perfectum desursum est, descendens à Patre luminum : apud quem non est transmutatio, nec vicissitudinis obumbratio.

MES très-chers Freres : Heureux l'homme qui soutient de rudes épreuves, parce qu'après avoir été éprouvé, il recevra la couronne de la vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment. Que nul ne dise lorsqu'il est tenté, que Dieu le tente : car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal : aussi ne tente-t-il personne. Mais chacun est tenté par l'attrait et les amorces de sa propre convoitise. Ensuite la convoitise ayant conçu, enfante le péché, et le péché lorsqu'il est consommé, engendre la mort. Ne vous y trompez donc pas, mes Freres bien-aimés. Toute faveur insigne, et tout don parfait vient d'en-haut, et descend du Pere des lumieres qui ne change point, et dans qui il n'y a pas même l'ombre du chan-

Voluntariè

Voluntariè enim genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus. | gement ! Car de son plein gré, il nous a engendrés par la parole de vérité ; afin que nous tenions en quelque sorte le premier rang parmi ce qu'il a créé.

L'Apôtre saint Jacques, Evêque de Jérusalem, dit le Mineur, parce qu'il ne fut appelé à l'Apostolat qu'après l'autre S. Jacques, fils de Zébédée, écrivit une Lettre admirable qui est comptée pour premiere des Epîtres Catholiques, c'est-à-dire, universelles, parce qu'elle n'est adressée à aucune Eglise en particulier, mais à tous les Juifs convertis à la foi, et en même temps à tous les Fidelles en général, répandus par toute la terre, compris sous le nom des douze Tribus. Cette Epître fut écrite vers l'an de Jesus-Christ 59 ou 60.

RÉFLEXIONS.

Le monde met dans d'étranges épreuves ceux qui le servent. Que n'a-t-on pas à souffrir de la bizarrerie et de la tyrannie du plus dur et du plus impérieux de tous les Maîtres ! Révolutions dans les prospérités, caprices de la fortune, déroute des affaires, envie, fourberie, passions ; tout concourt à exercer la patience des mondains : mais trouvent-ils quelque fruit, quelque félicité dans ces durs exercices ? Il n'en est pas de même, mon Dieu, des plus rudes épreuves où vous mettez quelquefois vos plus fidelles serviteurs : car outre qu'elles ne sont souvent rudes que dans l'écorce, et que votre grace en émousse toute la pointe, et en adoucit ce qu'elles ont de plus amer, quel fruit plus exquis, quelle récompense plus précieuse et plus sûre de la fidélité qu'on a eue dans toutes ces épreuves ! Le combat dure quelques momens, la tentation est de quelques heures, et le fruit de la victoire doit durer éternellement. Comparez ces deux sortes de patiens, et jugez qui est le plus à plaindre ? Que nul ne dise, lorsqu'il est tenté,

que Dieu le tente ; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal. Son dessein en mettant ses serviteurs dans des épreuves, est d'épurer leur vertu, d'éprouver leur fidélité et d'augmenter leur récompense. Une sainte crainte, selon le conseil de l'Apôtre, doit toujours accompagner la ferveur ; à plus forte raison le temps des aridités et des épreuves ; mais la confiance en la bonté du Seigneur doit soutenir, augmenter même le courage dans les plus fortes tentations : *Car Dieu qui est fidelle ne souffrira jamais que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais jusque dans la tentation, il vous fournira des moyens en abondance pour pouvoir la soutenir.* Mais quand c'est nous-mêmes qui nous exposons si témérairement à la tentation ; quand nous aimons, quand nous cherchons même le péril ; quand contre les ordres du Seigneur, nous provoquons l'ennemi au combat, ne risquons-nous rien ? Sommes-nous bien fondés en nous appuyant sur notre téméraire confiance ? L'innocence des plus grands Saints n'a pas été hors de danger dans le désert ; les Apôtres même ont été obligés de joindre la prière à la vigilance : nulle sûreté pour les Héros Chrétiens que dans la fuite ; et des gens couverts de plaies, pour ainsi dire, affoiblis par leurs fréquentes chutes, et à demi-vaincus, s'exposent de plein gré aux occasions les plus dangereuses ? Ignorons-nous que nous portons dans nous-mêmes le plus séduisant tentateur ? L'attrait et les amorces de notre propre convoitise n'ont pas besoin d'un nouvel appât. A la vérité, le démon a beau se servir de cet ennemi domestique, avec lequel il conserve toujours quelque intelligence pour nous séduire ; l'un et l'autre ne sauroient nous nuire, si nous ne le voulons ; leur victoire dépend de notre consentement dont nous sommes toujours les maîtres. Déplorons, tant qu'il nous plaira, notre penchant au mal, notre foiblesse : la grace du Rédempteur qui ne nous man-

que jamais, nous donne toujours assez de force pour vaincre ? Dans cette guerre, nul n'est vaincu que par sa faute. On s'expose volontairement au péril, est-ce merveille si l'on est vaincu ? Quel miracle même si l'on ne l'étoit pas ! Quelle erreur ! quelle folie même de ne pas voir que toute notre vertu, toute notre force, notre courage et tout autre don vient de notre Sauveur, de notre Pere ! mais quelle consolation, quelle intarissable source de confiance, de savoir que ce Sauveur, ce bon Pere n'est point sujet au changement ! sa tendresse pour nous ne souffre point de décroissement, point de vicissitude, Jesus-Christ hier et aujourd'hui toujours bienfaisant, toujours plein de miséricorde ; et si Dieu a tant de bonté pour moi, dit saint Bernard, dans le temps même que je le fuis, que je l'offense, que sera ce quand je le cherche, quand je fais tout ce que je puis pour lui plaire, quand je le sers avec fidélité !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc.
Chap. 14.

In illo tempore : Dixit Jesus turbis : Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habent ad perficiendum : ne, postquam posuerit fundamentum, et

En ce temps-là : Jesus dit au peuple qui le suivoit : Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple : et quiconque ne porte pas sa croix et veut me suivre, n'est pas digne d'être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire et s'il a de quoi achever ; de peur qu'ayant jeté les fondemens,

que Dieu le tente ; car Dieu n'est pas capable de tenter pour le mal. Son dessein en mettant ses serviteurs dans des épreuves, est d'épurer leur vertu, d'éprouver leur fidélité et d'augmenter leur récompense. Une sainte crainte, selon le conseil de l'Apôtre, doit toujours accompagner la ferveur ; à plus forte raison le temps des aridités et des épreuves ; mais la confiance en la bonté du Seigneur doit soutenir, augmenter même le courage dans les plus fortes tentations : *Car Dieu qui est fidelle ne souffrira jamais que vous soyez tentés au-dessus de vos forces ; mais jusque dans la tentation, il vous fournira des moyens en abondance pour pouvoir la soutenir.* Mais quand c'est nous-mêmes qui nous exposons si témérairement à la tentation ; quand nous aimons, quand nous cherchons même le péril ; quand contre les ordres du Seigneur, nous provoquons l'ennemi au combat, ne risquons-nous rien ? Sommes-nous bien fondés en nous appuyant sur notre téméraire confiance ? L'innocence des plus grands Saints n'a pas été hors de danger dans le désert ; les Apôtres même ont été obligés de joindre la prière à la vigilance : nulle sûreté pour les Héros Chrétiens que dans la fuite ; et des gens couverts de plaies, pour ainsi dire, affoiblis par leurs fréquentes chutes, et à demi-vaincus, s'exposent de plein gré aux occasions les plus dangereuses ! Ignorons-nous que nous portons dans nous-mêmes le plus séduisant tentateur ? L'attrait et les amorces de notre propre convoitise n'ont pas besoin d'un nouvel appât. A la vérité, le démon a beau se servir de cet ennemi domestique, avec lequel il conserve toujours quelque intelligence pour nous séduire ; l'un et l'autre ne sauroient nous nuire, si nous ne le voulons ; leur victoire dépend de notre consentement dont nous sommes toujours les maîtres. Déplorons, tant qu'il nous plaira, notre penchant au mal, notre foiblesse : la grace du Rédempteur qui ne nous man-

que jamais, nous donne toujours assez de force pour vaincre? Dans cette guerre, nul n'est vaincu que par sa faute. On s'expose volontairement au péril, est-ce merveille si l'on est vaincu? Quel miracle même si l'on ne l'étoit pas! Quelle erreur! quelle folie même de ne pas voir que toute notre vertu, toute notre force, notre courage et tout autre don vient de notre Sauveur, de notre Pere! Mais quelle consolation, quelle intarissable source de confiance, de savoir que ce Sauveur, ce bon Pere n'est point sujet au changement! sa tendresse pour nous ne souffre point de décroissement, point de vicissitude, Jesus-Christ hier et aujourd'hui toujours bienfaisant, toujours plein de miséricorde; et si Dieu a tant de bonté pour moi, dit saint Bernard, dans le temps même que je le fuis, que je l'offense, que sera ce quand je le cherche, quand je fais tout ce que je puis pour lui plaire, quand je le sers avec fidélité!

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 14.

In illo tempore: Dixit Jesus turbis: Si quis venit ad me, et non patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse Discipulus. Et qui non bajulat crucem suam, et venit post me, non potest meus esse Discipulus. Quis enim ex vobis volens turrim ædificare, non priùs sedens computat sumptus qui necessarii sunt, si habeat ad perficiendum: ne, postquam posuerit fundamentum, et

En ce temps-là: Jesus dit au peuple qui le suivoit: Si quelqu'un vient à moi sans haïr son pere, sa mere, sa femme, ses enfans, ses freres et ses sœurs, et même sa propre personne, il ne peut être mon Disciple: et quiconque ne porte pas sa croix et veut me suivre, n'est pas digne d'être mon Disciple. Car qui d'entre vous ayant dessein de bâtir une tour ne se met pas auparavant à examiner la dépense qu'il faudra faire et s'il a de quoi achever; de peur qu'ayant jeté les fondemens,

non potuerit perficere, omnes qui vident, incipiant illudere ei, dicentes: Quia hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare! Aut quis Rex iturus committere bellum adversùs alium regem, non sedens priùs cogitat, si possit cum decem millibus occurrere ei qui cum viginti millibus venit ad se? Alioquin, adhuc illo longè agente, legationem mittens, rogat ea quæ pacis sunt. Sic ergo omnis ex vobis qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse Discipulus.

et ne pouvant achever, tous ceux qui en seront témoins ne viennent à se moquer de lui en disant: Voilà un homme qui a commencé à batir, et qui n'a pu achever! Ou bien quel est le Roi qui étant sur le point de marcher pour livrer bataille à un autre Roi, ne se mette pas à penser s'il peut avec dix mille hommes aller au-devant de celui qui vient à lui avec vingt mille? Autrement, lorsque celui-ci est encore éloigné, il envoie une ambassade, et demande la paix. Ainsi donc, quiconque de vous ne renonce pas à tout ce qu'il possede, ne peut pas être mon Disciple.

MÉDITATION.

De la fin de l'homme.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est que par hasard que nous sommes dans le monde; Dieu s'est proposé une fin en nous tirant du néant, et cette fin n'est autre que sa gloire, ne nous ayant créés que pour le connoître, l'aimer et le servir. Nous glorifions Dieu en le connoissant et en l'aimant; nous lui témoignons notre amour en le servant; nous le servons en gardant ses commandemens. Dieu pouvoit ne nous pas créer; mais il ne pouvoit pas nous créer pour une autre fin.

Le déréglement des mœurs peut bien nous faire oublier notre devoir, mais il ne sauroit changer notre fin derniere; et quelque déréglés que nous puissions être, il sera toujours vrai que nous ne sommes pas dans le monde pour y amasser de grands

biens, pour y acquérir de l'honneur, pour y jouir de beaucoup de plaisirs, et pour y faire une haute fortune: nous n'y sommes que pour servir Dieu, pour l'aimer et le glorifier par notre amour.

Les Rois et les peuples, les riches et les pauvres, les jeunes et les vieux ne sont dans le monde que pour cette fin. Que les hommes soient de différente condition; qu'il y ait de la subordination parmi les hommes; que les uns naissent maîtres, que les autres naissent sujets, ils sont tous pour la même fin derniere, et tous conviennent en ce point capital, qu'ils ne sont tous créés que pour connoître Dieu, pour l'aimer et pour le servir.

Qu'on passe sa vie sans penser pour quelle fin on est dans ce monde, qu'on meure sans y avoir pensé: cette vérité subsiste et dans tous ses principes et dans toutes ses conséquences; et il est vrai que ce libertin qui vit comme s'il n'étoit dans le monde que pour prendre ses plaisirs, que cette personne mondaine qui a si peu de Religion, que cet homme du monde qui n'est occupé que de sa fortune; il est invariablement vrai que toutes ces personnes ne sont sur la terre que pour aimer Dieu, pour servir Dieu, pour lui plaire. Le feu n'est pas plus fait pour échauffer, ni le Soleil pour éclairer, que l'homme pour servir Dieu et le glorifier. Sur cette vérité, que de réflexions! et dans ces réflexions, quel sujet de regrets et de justes alarmes!

Mais cette vérité fondamentale de notre Religion, cette base sur quoi tout porte, subsiste-t-elle en Carnaval tout comme dans un autre temps? Quoi! dans ces jours de joie et de libertinage, dans cette riante saison de plaisirs si peu chrétiens, nul Chrétien qui ne soit obligé d'aimer Dieu, de servir Dieu, de glorifier Dieu, tout comme dans les jours de la pénitence. Et que deviendont donc ces personnes qui se récrient si fort contre cette morale? Vivent-elles selon la fin pour laquelle elles

sont dans ce monde, et quel doit être le terme d'une course qui ne va pas être notre derniere fin ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de vérité dans le Christianisme qu'on apprenne plutôt que celle de la fin de l'homme ; et il n'en est point à laquelle on pense le moins, et de laquelle on soit moins touché quand on y pense. Peut-être n'en a-t-on jamais bien pénétré le sens, et beaucoup moins pénétré les conséquences. Car s'il est vrai que je ne sois dans le monde que pour servir Dieu, il ne doit pas y avoir une seule action de ma vie qui ne se rapporte à Dieu ; et je ne sais s'il y en a une seule dans toute ma vie que j'aye faite uniquement pour Dieu.

A ne consulter que nos mœurs, nos sentimens et notre conduite, diroit-on que Dieu est notre derniere fin ? Chacun va à ses fins ; mais si Dieu n'est pas cette fin, quel sera notre terme ? Chacun va à ses fins ; mais quelles sont ces fins ? C'est cet établissement, cet emploi, ce gain, ce plaisir, souvent même ce péché ; c'est cet objet de ma cupidité, de mon ambition, de ma passion dominante : voilà quelle est proprement la fin de ces intrigues, de tous ces soins, de tant de mouvemens de cette vie dure, appliquée, tumultueuse de bien des gens ; et dans ces travaux, dans cette application, dans cette étude ingrate et laborieuse regarde-t-on souvent le Seigneur ? consulte-t-on sa divine loi ? prend-on des mesures justes pour sa fin derniere ? Certainement dans la plupart des entreprises et des grandes affaires du monde, Dieu n'est compté pour rien.

Est-ce Dieu qu'on cherche dans ces profanes divertissemens, dans ce jeu, dans ces assemblées où la vanité étale tout son luxe ? Est-ce Dieu qu'on cherche dans ces ambitieux projets, dans ces équi-

pages somptueux, dans ces repas splendides? Est-ce Dieu qu'on cherche dans ces dévotions d'éclat et de choix? Quand la vanité, quand l'amour-propre se seront attribué, pour ainsi dire, ce qui les regarde dans toutes nos actions, Dieu trouvera-t-il ses droits dans ce qui reste?

Est-il possible que nous nous étourdissions jusqu'à ce point que de voir de sang-froid nos égaremens, et de nous y plaire? Je ne suis dans ce monde que pour connoître, pour aimer et pour servir Dieu. Le connois-je ce Dieu dont je viole les Lois, dont je méprise depuis si long-temps les plus saintes maximes? L'aime-je ce Dieu à qui je déplais sans regret, que j'offense sans repentir, que je déshonore même par ma conduite? Le sers-je ce Dieu, moi qui ne connois de maître que ma passion et le monde?

Hommes ingrats, s'écrioit le Prophete, n'êtes-vous pas encore assez bien partagés d'avoir un Dieu pour votre fin derniere? pourquoi voulez-vous vous partager entre Dieu et le monde? Que conclure de ce raisonnement? et quel sera l'effet des terribles reproches que me fait ma conscience?

Quoi! mon Dieu! je n'étois dans ce monde que pour vous aimer et vous servir, j'ai déjà passé et perdu la plus belle partie de ma vie, et peut-être ne vous ai-je pas aimé et servi huit jours dans toute ma vie, peut-être même pas un seul jour!

Je me tais, ô mon Dieu! couvert de confusion; mais daignez écouter mon cœur. J'ai vécu, j'ai vieilli dans l'égarement; mais vous, Seigneur, qui allez chercher la brebis égarée, vous ne rejetterez pas celle qui par votre grace vient gémir à vos pieds, et vous proteste qu'elle ne veut plus servir que vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Notum fac mihi finem meum, ut sciam quid desit mihi. Psal. 38.

Faites-moi la grace, Seigneur, que je ne perde jamais de vûe ma fin derniere, afin que je travaille désormais pour mon salut autrement que je n'ai fait jusqu'ici.

Tuus sum ego. Psal. 118.

Je suis tout à vous, ô mon Dieu ! par bien des titres ; je ne veux plus vivre désormais que pour vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LE fruit doit être à celui à qui est l'arbre. Nous sommes à Dieu par bien des titres ; nulle de nos actions qui ne doive être pour Dieu. Tout ce qui a une autre fin, est sans mérite. Que d'actions perdues pour l'éternité ! Il est de notre intérêt d'éviter une telle perte. Ne faites rien que dans la vûe de plaire à Dieu ; proposons-nous en toutes choses sa gloire, la nôtre se trouvera toujours avec la sienne : on peut dire que nos intérêts sont inséparables des siens. Mais parce qu'il est aisé dans cette concurrence de motifs de s'y méprendre, et que souvent nous nous cherchons nous-mêmes, lors même que nous nous flattons de ne chercher que la gloire de Dieu, outre les avis qu'on a donnés sur ce sujet le jour précédent, il est important de faire attention aux regles suivantes.

2.° La charité, dit l'Apôtre (a), est patiente, elle est pleine de bonté, elle n'est point jalouse. Tout zele inquiet, aigre ou amer, tout zele accompagné d'une secrete jalousie, est un faux zele. Le caractere du vrai zele, c'est-à-dire, de celui dont Dieu est le premier mobile, c'est de panser les plaies avec de l'huile et du vin, comme le charitable Samaritain ; c'est de corriger les fautes avec douceur, d'attendre l'effet des remedes avec patience ; c'est de se réjouir véritablement du suc-

(a) 1. *Cor.* 13.

cès que Dieu donne aux travaux des autres. Cette maligne tristesse qu'on sent quand on voit que les autres travaillent avec plus de fruit que nous, est une marque sensible que nous cherchons dans nos bonnes œuvres quelque autre chose que Dieu. Si vous avez une jalousie amere (a), dit S. Jacques, et un esprit contentieux, ne vous en faites point accroire ; car une telle sagesse n'est pas celle qui vient d'en-haut : mais c'est une sagesse terrestre, animale, diabolique. Aussi où il y a de la jalousie, là il y a du désordre et toutes sortes d'actions perverses. Avez-vous des enfans à corriger, des domestiques à reprendre ? gardez-vous bien de le faire avec hauteur, avec emportement, avec colere ni avec aigreur : la charité est douce, et elle ne s'emporte jamais. Les marques d'une pure intention sont encore, si l'on travaille sans trouble, sans inquiétude et sans empressement ; si l'on travaille avec autant d'application et de zele en secret comme en public, dans un emploi obscur, comme dans les plus éclatans : au village, comme dans les grandes villes ; en faveur des pauvres, comme en faveur des riches ; aux yeux du monde, ou sans témoins. Si l'on travaille comme s'il n'y avoit que Dieu et nous dans le monde, et si l'on est bien aise que les autres travaillent encore plus que nous. Si l'on ne s'inquiete point lorsqu'on interrompt notre travail ; si l'on s'acquitte des plus petits devoirs avec autant d'ardeur et de ponctualité que des plus grands. Ces personnes religieuses sur-tout qui négligent les petites regles, sous prétexte qu'elles sont petites, ne cherchent pas purement Dieu, dans l'observation des grandes. Quand on ne veut que plaire au Maître qu'on sert, on fait également bien tout ce qu'il veut.

(a) *Jac.* 3.

DIX-NEUVIEME JOUR.

SAINT GABIN, PRÊTRE ET MARTYR.

LE Martyrologe Romain annonce en ce jour la glorieuse naissance au Ciel de saint Gabin, Prêtre et Martyr, frere du saint Pape Caïe. Ce généreux Confesseur de Jesus-Christ ayant été fort long-temps en prison et dans les fers, suivant l'ordre de Dioclétien, acquit les joies du Ciel, par une mort précieuse.

Saint Gabin étoit originaire de Dalmatie, et parent de l'Empereur Dioclétien. Il étoit frere du Pape S. Caïe, et pere de l'illustre sainte Susanne, la gloire des Vierges Romaines, qui préféra la qualité d'épouse de Jesus-Christ, à celle d'Impératrice, et donna son sang et sa vie pour la foi. On ignore par quelle aventure saint Gabin et saint Caïe étoient venus s'établir à Rome. Peut-être que la fortune de Dioclétien qui s'étoit avancé par degré jusqu'aux premiers emplois de l'armée, avoit attiré dans cette Capitale de l'Univers, le séjour ordinaire des Empereurs, toute sa famille; mais il est plus probable que le motif de religion avoit fait passer de Dalmatie à Rome ces deux Héros Chrétiens, pour passer leurs jours dans une Ville, le centre de la Foi, où l'Eglise triomphoit au milieu même des plus cruelles persécutions, par la pureté des mœurs, et par la ferveur et la vie exemplaire de tous les Fidelles.

On ne doute point que saint Gabin ne fût né de parens Chrétiens, vers le milieu du troisieme siecle. La belle éducation qu'il avoit eue, l'innocence de ses mœurs, la piété tendre qu'il avoit, ce semble, sucé avec le lait, ses pieuses inclinations dès son enfance; tout prouve la religion de ceux qui

l'avoient élevé. On ne négligea point de lui apprendre les Belles-Lettres ; et comme il avoit l'esprit excellent, né pour les sciences, il devint très-habile dans l'étude et l'intelligence de l'Ecriture et des Livres sacrés.

Gabin étoit marié, et n'avoit qu'une fille nommée Susanne, que le pere avoit pris soin dès le berceau d'élever dans la crainte de Dieu, lui inspirant un grand amour pour la virginité, et une horreur extrême pour tout ce qui souille l'ame. Susanne avoit infiniment d'esprit ; et dès l'âge de six ans elle avoit fait paroître un génie, une pénétration, un brillant qui la faisoient encore plus admirer que sa rare beauté, qui dans la suite la rendit une des plus belles personnes de toute l'Italie Ayant perdu sa mere de fort bonne heure, saint Gabin se fit un devoir de cultiver avec soin un si excellent sujet, qui avoit de si belles dispositions pour la vertu, et pour être un jour, comme elle l'a été, une illustre Martyre. Notre Saint ne se vit pas plutôt délivré des liens du mariage, par la mort de sa vertueuse épouse, qu'il ne s'appliqua plus qu'à l'étude de la science de la Religion, dans un temps où le Paganisme persécutoit avec fureur les Fidelles. Ne tenant plus au monde, il voulut être admis dans le Clergé, et il en devint bientôt un des plus beaux ornemens. Sa profonde érudition, son savoir répondant à sa haute piété, on ne peut dire les grands biens que ce grand serviteur de Dieu fit dans Rome. Ayant été élevé au Sacerdoce, malgré les oppositions que fit sa profonde humilité, on le voyoit parcourir les maisons particulieres de la Ville, les chaumines de la campagne, les souterrains même et les cavernes dans les bois, l'asile ordinaire des timides Chrétiens, pour les encourager, les instruire, leur administrer les Sacremens, les assister ; jamais zele ne fut plus infatigable, plus généreux, plus industrieux même, ni plus efficace. On voyoit avec ad-

miration ce saint Prêtre passer les nuits dans des creux de rocher, pour y offrir le divin sacrifice, et nourrir du pain des forts ceux qui étoient à toute heure à la veille d'être immolés au Dieu vivant, par le martyre.

Le zele de saint Gabin ne se bornoit point à ces œuvres de charité : comme il étoit savant, il composa un excellent Traité contre les Idolâtres, dans lequel exposant les superstitions monstrueuses et impiés des Païens, il découvroit aux esprits les plus bornés et aux yeux des plus foibles, l'horreur et la folie des dogmes païens, et démontroit en même-temps avec tant de netteté et d'une maniere si plausible la vérité sensible et la sainteté de la Religion Chrétienne, qu'on ne peut douter que cet ouvrage n'y fît un très-grand nombre de conversions, et ne confirmât dans la Foi la plupart de ceux que la crainte des tourmens rendoient lâches.

Saint Caïe ayant succédé au Pape Euthychien l'an 283, saint Gabin vit ouvrir un nouveau champ à son zele. On peut dire que notre Saint entra en part de la sollicitude pastorale du saint Pontife, et que le saint Pape trouva dans le saint Prêtre un compagnon fidelle de tous ses travaux, qui partagea avec lui jusqu'à ses chaînes.

Pendant que saint Gabin travailloit à la vigne du Seigneur avec tant de fruit, il ne négligeoit pas le soin de sa chere fille; en cultivant son esprit par les connoissances sublimes de nos plus grands mysteres, il formoit son cœur par la pratique des plus héroïques vertus. Il lui avoit donné sur-tout une si haute idée de la virginité, que méprisant tout ce que son bel esprit, son mérite extraordinaire, sa naissance et sa rare beauté pouvoit lui promettre de plus tentant dans le monde, elle avoit fait vœu de n'avoir d'autre époux que Jesus-Christ; prévoyant bien que sa foi et son amour pour la virginité lui procureroient un jour le martyre.

L'Empereur Dioclétien n'ignoroit pas que Gabin et Caïe ses parens étoient Chrétiens, et que Susanne encore plus distinguée par son mérite que par sa beauté, ne fût de la Religion de son pere; mais comme ce Prince, les premieres années de son regne, paroissoit assez favorable aux Chrétiens, il les laissoit vivre fort en paix, et sa famille même en étoit remplie. Susanne dans l'école de saint Gabin faisoit de merveilleux progrès dans la science des Saints; elle étoit l'admiration de tous les gens de bien, et le modele parfait qu'on proposoit d'ordinaire aux filles Chrétiennes. Une vertu si rare ne pouvoit avoir qu'une fin glorieuse; la palme du martyre devoit couronner sa virginité, et être le riche apanage de sa famille.

Dioclétien ayant créé César Maximin-Galere, en avoit fait son gendre en lui faisant épouser Valerie sa fille unique. Valerie étant morte, l'Empereur qui ne vouloit point que la pourpre sortît de sa maison, et qui étoit instruit d'ailleurs des éminentes qualités de Susanne, résolut de la donner pour épouse au nouveau César: pour cela, il ordonna à un Gentilhomme nommé Claude, son parent, d'aller trouver Gabin et de lui proposer ce mariage. Notre Saint qui connoissoit parfaitement la vertu de sa fille, et son inébranlable constance à perdre plutôt la vie que sa virginité qu'elle avoit vouée à son Dieu, prévit bien que le dessein de l'Empereur et la persévérance de Susanne, alloient leur procurer à tous la couronne du martyre. Il reçut le Gentilhomme avec civilité, il lui témoigna combien il étoit sensible à l'honneur que l'Empereur vouloit lui faire. Il le pria de lui donner le temps de déclarer à sa fille l'honneur que Sa Majesté lui faisoit, et d'en faire part à Caïe son frere.

Saint Gabin ayant appelé Susanne en particulier: Connoissez-vous bien, ma fille, lui dit-il d'un air serein et tranquille, connoissez-vous bien le bon-

heur que vous avez d'avoir Jesus-Christ pour époux ? connoissez-vous le prix de votre état, en comprenez-vous bien le mérite ? Je le connois si bien, répond Susanne, que toutes les couronnes du monde sont à mon égard au-dessous du rien, et j'en fais moins d'état que d'une fumée, qui n'est montée plus haut que pour être plutôt dissipée. Vous pensez juste, ma fille, repart le Saint ; mais si l'Empereur vouloit vous faire sa belle-fille, l'auguste dignité d'Impératrice ne vous donneroit-elle point dans les yeux ? ne tenteroit-elle point votre cœur ; sur-tout si l'on vous donnoit le choix, ou de la couronne Impériale ou du martyre ? Ah ! mon pere, que je serois heureuse, s'écria-t-elle, si je me trouvois jamais en pareille circonstance, mon parti seroit bientôt pris ! La pourpre Impériale ne sauroit m'éblouir. Je suis épouse de Jesus-Christ, je mourrai son épouse. Rien ne sera jamais capable d'ébranler ni ma foi, ni ma fidélité. Toute ma confiance est en ce Sauveur tout-puissant qui est le maître de mon cœur. Les plus cruels tourmens ne sauroient m'effrayer, qu'on en fasse l'épreuve.

Saint Gabin que cette magnanimité chrétienne de sa chere fille avoit attendri, ne put plus retenir ses larmes. Je prévois que vous serez bientôt dans cette épreuve, repart le Saint : l'Empereur veut vous faire épouser Maximin César, et le Seigneur Claude votre parent doit venir vous en porter la parole. A peine ce touchant entretien du pere et de la fille étoit fini, que l'Officier arriva. Après les premiers complimens, le Seigneur Claude lui déclara la volonté et les ordres de l'Empereur, et il s'étendit fort sur les avantages d'une si illustre alliance. La Sainte reçut la proposition avec respect ; mais prenant ensuite un air déterminé : Je suis surprise, répondit-elle, que si l'Empereur n'ignore pas que je suis Chrétienne, il pense à me faire épouser un Prince Païen qui ne s'est déjà que trop déclaré l'ennemi mortel des Chrétiens ; et,

s'il ne le sait pas, je vous prie de le lui dire. Je suis sensible, ajouta-t-elle, à l'honneur qu'il me fait; mais vous pouvez l'assurer que nul homme mortel ne m'aura jamais pour épouse. Elle n'en dit pas alors davantage, et prenant congé de l'Officier elle fut trouver son oncle le Pape saint Caie, à qui elle raconta tout ce qui s'étoit passé, et la résolution où elle étoit de conserver sa virginité aux dépens de son sang et de sa vie. Le saint Pape la confirma dans sa généreuse résolution et l'anima au martyre. On peut voir dans la vie de ce Saint le 22 d'Avril, et dans celle de la Sainte le 11 d'Août, toutes les circonstances de sa glorieuse victoire. On se contente de dire ici que S. Gabin prévoyant bien toutes les suites du généreux refus que sa fille faisoit des noces de Maximin, il ne perdit pas un moment pour confirmer la magnanimité de cette Héroïne Chrétienne. Son zele employa tout ce que la tendresse put lui inspirer de plus touchant, et tout ce que son éloquence put avoir de plus persuasif et de plus fort pour soutenir cette grande ame dans de si fortes épreuves. A la vérité jamais la force de la grace ne parut avec plus d'éclat que dans toute la suite du combat. Susanne soutenue de la vertu d'en-haut, triompha de tout l'enfer, et saint Gabin eut la consolation de voir triompher la foi de Jesus-Christ dans sa propre famille.

L'Officier Claude se convertit à la foi avec sa femme Prepedigne et ses deux enfans; son frere Maxime, un jeune Gentilhomme des plus distingués de la Cour, eut le même bonheur; et S. Gabin les ayant instruits, leur fit recevoir le baptême des mains du saint Pape Caie son frere. Et ces glorieuses conquêtes leur firent d'autant plus de plaisir, qu'ils eurent la douce consolation de les voir tous couronnés du martyre.

Notre Saint fut témoin du combat et de la victoire de sa chere fille; elle souffrit les plus cruels

tourmens avec une constance qui étonna même les Païens, et saint Gabin ne douta point qu'elle ne lui obtînt bientôt dans le Ciel la grace de souffrir lui-même le martyre.

Il y avoit long-temps que ce grand Saint ne soupiroit qu'après cette insigne faveur qui devoit être la récompense de ses travaux, de sa haute vertu et de son zele. A peine sainte Susanne eut triomphé de tant de tourmens, et couronné sa virginité par le généreux sacrifice de sa vie, que S. Gabin fut arrêté. L'affreux cachot dans lequel il fut d'abord enfermé, devint pour lui un lieu de délices. Comme le Tyran étoit bien aise ou de vaincre sa foi par l'ennemi et les incommodités de la prison, ou de l'y faire périr par la plus affreuse misere, on lui fit souffrir tout ce que la barbarie peut inventer de plus cruel : la puanteur horrible du cachot, l'obscurité éternelle où il étoit enseveli, la faim, la soif et toutes les incommodités de la saison mirent à de cruelles épreuves sa constance. Le Saint supporta tous ses supplices, non-seulement avec une fermeté inébranlable, mais encore avec joie ; on eût dit qu'il passoit ses jours dans les plus douces délices. Il est vrai que Dieu qui prend un soin singulier de ses fidelles serviteurs, tempéra bien les amertumes de sa prison par l'abondance de ses intérieures consolations, dont son ame étoit jour et nuit inondée. Saint Gabin passa six mois depuis la précieuse mort de sa fille sainte Susanne dans ces tourmens ; jusqu'à ce que le Seigneur voulant enfin couronner sa patience en récompensant ses travaux, permit qu'il eût la tête tranchée. Ce fut le 29 de Février de l'an 296, que ce grand Saint termina ses jours par un glorieux martyre, deux mois avant que son frere le Pape saint Caïe eût le même sort. Son saint corps fut enterré par les Chrétiens, dans le cimetiere dit de Saint-Sébastien.

L'an 1608, Monsieur Charles de Neufville,

Marquis d'Alincourt, Seigneur de Villeroy, Gouverneur de la ville de Lyon et du Lyonnois, Ambassadeur à Rome, étant sur le point de revenir en France, souhaita d'avoir un corps saint, dont il pût enrichir sa patrie. Madame Jacqueline de Harlay son épouse, le demanda au Pape Paul V, qui lui donna le corps de saint Gabin dont elle fit présent à l'Eglise du College de Lyon, de la très-sainte Trinité, de la Compagnie de Jesus, où ces précieuses Reliques sont gardées avec beaucoup de vénération dans une riche châsse d'argent. Voici les Lettres authentiques de cette précieuse Relique, copiées sur l'original qui est dans ce College.

Scipion miseratione divinâ, Tituli Sancti Chrysogoni, Presbyter Cardinalis Bourghesius.

Scipion Borghese, Prêtre Cardinal, Prêtre du Titre de Saint-Chrysogone

Cum Illustrissima Domina Jacquelina de Harlay, uxor Illustrissimi Domini, et Eminentissimi Caroli de Neufville, Domini d'Halincourt, in suo ab urbe in Galliam reditu, cum eodem Domini conjuge, apud Sanctissimum Dominum nostrum Paulum Papam V, Oratoris munus summâ cum laude pro Galliarum Rege Christianissimo perfuncto, supplicaverit Sanctitati suæ, ut aliquam ex sanctorum reliquiis insignem atque integram, ac præsertim si ob ejus piam diligentiam, sanctum integrum corpus in divi Sebastiani cryptis inveniretur, ipsi dignaretur benignè concedere: quod ab ea debitâ reverentiâ in Gallias, ob peculiarem sui

Illustrissime Dame Jacqueline de Harlay, femme d'Illustrissime et Excellentissime Charles de Neufville, Seigneur d'Halincourt, sur le point de quitter Rome pour retourner en France avec son mari, Ambassadeur pour le Roi Très-Chrétien, auprès de Notre Très-Saint Pere le Pape Paul V, ayant supplié Sa Sainteté de vouloir bien lui donner quelque Relique insigne, et sur-tout, quelque Corps saint entier, si par ses pieux soins il s'en trouvoit quelqu'un entier dans les cryptes de saint Sébastien, qu'elle pût faire transporter en France avec le respect convenable pour sa dévotion particuliere, avec l'engagement éternel du souvenir d'un si grand bienfait tant pour elle

devotionem, asportaretur, perpetuâ cum memoriâ tam insignis gratia Sanctitatis Suæ apud ipsam Dominam, ejusque posteros, atque adeò totum illud florentissimum Regnum gratissimè conservenda; cùmque idem sanctissimus Dominus noster nobis vivæ vocis oraculo commiserit, ut pro tam religioso hujus Dominæ affectu, summâque in Deum pietate, ac præsertim intuitu multorum ejusdem Domini conjugis in Sedem Apostolicam meritorum, in Oratoris munere obito tam præclarè, tantoque cum studio divini servitii, ac sanctæ Romanæ Ecclesiæ ejus tam pio desiderio quoquomodo satisfieret, utque supradictum corpus sanctum si ejus Dominæ diligentiâ adhibitâ inventum esset, ipse benignè concederetur, ob id nos juxta Sanctitatis Suæ mentem mandavimus, ut R. Joannes Corbus, Capellanus Ecclesiæ sancti Sebastiani, cum assistentia Reverendi Domini Michaëlis Angeli Tonti, nostri Auditoris, eximiæ pietatis, atque integritatis viri, aliquod sanctum corpus eodem nomine in iisdem cryptis perquirerent. Qui singulari Dei benignitate ibidem invenerunt corpus sub nomine sancti Gabini, illudque ex concessione prædicta, debita cum veneratione eidem Dominem in urbe adhuc commoranti

que pour ses descendans, et même pour tout le Royaume de France, ce Royaume si florissant. Et Sa Sainteté nous ayant enjoint de vive voix, qu'eu égard aux religieux sentimens de cette Dame, et à son grand amour pour Dieu, et sur-tout en considération des grands services que son Epoux Ambassadeur pour le Roi de France, a rendus avec tant de zele à la sainte Eglise Romaine, on n'oubliât rien pour satisfaire à un si pieux désir, et qu'on lui remît un Corps saint entier, si l'on en trouvoit d'entier; toute diligence faite pour cela, en conséquence de l'ordre du Saint Pere, nous avons ordonné, que le Révérend Jean Corbus Chapelain de l'Eglise saint Sébastien, assisté de M. Michel Ange Tonti notre Auditeur, homme de grande piété et d'une intégrité rare, cherchât quelque Corps saint pour le même sujet dans les mêmes cryptes de saint Sébastien. Ces deux personnes, par un effet singulier de la bonté de Dieu, trouverent un corps sous le nom de saint Gabin. Ils le prirent, selon la permission qu'ils en avoient, le remirent avec le respect qui est dû aux saintes reliques, à la Dame qui étoit encore à Rome, et qui le fit transporter décemment à Lyon, pour le mettre entre les mains des Peres de la Compagnie de Jesus, qui le placeront dans la suite où la piété de la Dame trouvera

attulerunt, quæ illud decenter Lugdunum advehendum curavit, ibidem tradendum in manus Patrum Societatis Jesu qui postea illud ubi ejusdem Dominæ devotioni placuerit repositum sint. Ideò nos in ejusmodi concessionis atque aliorum præmissorum fidem, has nostras testimoniales litteras fieri mandavimus, ut perpetuis futuris temporibus prædictarum rerum veritas appareat, ad laudem et gloriam omnipotentis Dei atque, honorem ejusdem Servi sui sancti. Datum Romæ die septimâ Junii, anno Domini millesimo sexcentesimo octavo.

bon qu'il soit placé. C'est pourquoi, en foi de cette concession et de tout ce que dessus : Nous avons donné nos Lettres testimoniales, afin qu'à perpétuité la vérité de tout ce que nous avons dit subsiste. Le tout à la louange et à la gloire de Dieu Tout-puissant, et à l'honneur de son saint Serviteur. Donné à Rome, le septieme jour de Juin l'an de Notre-Seigneur mil six cent huit.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des Saints Martyrs non Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, qui beati Gabini Martyris tui natalitia colimus, intercessione ejus in tui nominis amore roboremur. Per Dominum, etc.

FAITES, s'il vous plaît, ô Dieu tout-puissant, que nous soyions fortifiés dans l'amour de votre saint Nom, par l'intercession de votre bienheureux Martyr Gabin, dont nous honorons en ce jour l'heureuse naissance dans le Ciel. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 10.

JUSTUM deduxit Dominus per vias rectas, et ostendit illi regnum Dei, et dedit illi scientiam Sanctorum : honestavit illum in laboribus, et complevit labores illius. In fraude

LE Seigneur a conduit le juste par des voies droites, et il lui a fait voir le Royaume de Dieu. Il lui a donné la science des Saints il l'a enrichi dans ses travaux, et il lui en a fait re-

circumvenientium illum ad fuit illi, et honestum fecit illum. Custodivit eum ab inimicis, et à seductoribus tutavit illum : et certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia. Hæc venditum justum non dereliquit : sed à peccatoribus liberavit eum. Descenditque cum illo in foveam, et in vinculis non dereliquit eum, donec afferret illi sceptrum regni, et potentiam adversùs eos qui eum deprimebant. Et mendaces ostendit, qui maculaverunt eum : et dedit illi claritatem æternam Dominus Deus noster.

cueillir tout le fruit. Il l'a aidé contre ceux qui vouloient le surprendre par leurs tromperies, et l'a rendu respectable. Il l'a protégé contre ses ennemis, il l'a défendu des séducteurs, et il l'a engagé dans un rude combat, afin qu'il demeurât victorieux, et qu'il sût que la sagesse est plus puissante que toutes choses : c'est elle qui n'a point abandonné le juste, lorsqu'il fut vendu, mais elle l'a tiré des mains des pécheurs ; elle est descendue avec lui dans la prison, et elle ne l'a point quitté dans ses chaînes, jusqu'à ce qu'elle lui eût mis entre les mains le sceptre royal, et qu'elle l'eût rendu maître de ceux qui l'avoient opprimé. Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci par des calomnies : et le Seigneur notre Dieu lui a donné une gloire éternelle.

L'Esprit-Saint, principal auteur de ce Livre, dit que la sagesse a préservé d'une infinité de maux, et a comblé d'une infinité de biens ceux qui l'ont cultivée. Sous le nom de Sagesse, l'Auteur entend souvent dans ce Livre, le Saint-Esprit, dont elle est un des principaux dons. Il parle ici de Jacob, qui pour éviter la colere d'Esaü, se retira en Mésopotamie, seul et sans conducteur. Il y arriva heureusement guidé par la Sagesse et protégé par le Seigneur : ce que l'Eglise applique aux saints Martyrs que Dieu a soutenus et protégés d'une maniere sépciale.

RÉFLEXIONS.

Elle a découvert la fourberie de ceux qui l'avoient noirci. Cet ennemi malin qui tâche par ses calomnies, par ses fourberies de noircir les gens de bien,

n'est à proprement parlé ; que ce qu'on appelle le monde. Mais la véritable sagesse en découvre toute la fourberie, et fait voir sensiblement l'iniquité de ses lois et de ses maximes, et fait sentir l'imbécillité de ceux qui se soumettent volontairement à son joug.

Il est étonnant que depuis qu'on parle du monde, qu'on a des égards infinis pour le monde, qu'on s'étudie de plaire au monde, qu'on ne craint rien tant que de lui déplaire, on ne se soit pas appliqué à connoître ce que c'est que le monde, et à voir si l'on ne raisonne pas sur de faux préjugés, si nos craintes sont bien fondées, si cette idole n'est pas un pur fantôme ; en un mot, si ce qu'on appelle le monde est quelque chose qu'on doive tant appréhender, et à quoi il faille sacrifier son bien, son repos, son ame même ; quelque chose qui mérite tant de circonspection et des ménagemens éternels.

Chose étrange ! on ne propose nulle vérité de la Religion, nulle maxime de l'Evangile, que l'esprit du monde ne soit consulté ; on en appelle toujours à son tribunal ; la morale de Jesus-Christ passe pour l'ordinaire par son bureau. La conscience a beau être alarmée, Dieu a beau menacer, commander : tout est suspendu jusqu'à ce que l'oracle des mondains ait donné son avis ; tout se regle selon ses interprétations, tout cede à ses coutumes et à ses lois, tout doit être ajusté à ses maximes ; le monde veut, le monde condamne, le monde ne souffre pas ; cela n'est pas du goût du monde : Quel langage, bon Dieu, parmi un peuple chrétien ! et quelle honte que des Chrétiens se servent aujourd'hui de ce langage.

Le monde veut, ou ne veut pas : et qu'est-ce donc que ce monde dont l'empire est si étendu, dont le pouvoir est si universel, dont les décisions sont des oracles ?

Qu'est-ce que ce monde qu'on aime jusqu'à la

folie, qu'on craint avec excès, qu'on sert avec des soins infinis, qu'on ménage jusqu'au scrupule ! Ce monde dont chacun se plaint et qui ne rend justice à personne, qui n'a nul égard pour le mérite, qui remplit l'univers de mécontens et de malheureux, et qui n'a point de serviteur qui ne soit son esclave. Ce monde dont les bizarres maximes sont autant de lois souvent contraires au bon sens, et toujours opposées aux maximes de l'Evangile. Ce monde enfin, le juge du mérite, l'arbitre des bienséances, l'auteur des modes, le tyran des familles, l'idole universelle encensée par tant de gens.

Si ce monde moral est un fantôme qui ne subsiste que dans l'imagination, ne sommes nous pas insensés de nous faire un maître si incommode des fantaisies d'autrui, et une idole formidable de nos propres idées ! Si ce monde est quelque chose de réel, quel droit a-t-il de nous faire de si dures lois ? de qui tient-il son autorité, par quelle fatalité sommes-nous nés ses esclaves ?

Certainement, quand on raisonne sans passion et sans préjugé, quand on regarde de près ce que c'est que ce monde, on sent de l'indignation contre soi-même de lui avoir tant déféré, et d'en avoir été si long-temps la dupe.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 10.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite arbitrari quia venerim pacem mittere in terram : non veni pacem mittere, sed gladium. Veni enim separare hominem adversùs patrem suum, et filiam adversùs matrem suam,

EN ce temps-là Jesus dit à ses Disciples : Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre. Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Car je suis venu diviser l'homme d'avec son pere, et la fille d'avec sa mere, et la belle-

et nurum adversùs socrum suam, et inimici hominis, domestici ejus. Qui amat patrem, aut matrem plus quàm me, non est me dignus. Et qui amat filium aut filiam super me, non est me dignus. Et qui non accipit crucem suam et sequitur me, non est me dignus. Qui invenit animam suam, perdet eam; et qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. Qui recipit vos, me recipit: et qui recipit me, recipit eum qui me misit. Qui recipit Prophetam in nomine Prophetæ, mercedem Prophetæ accipiet. Et qui recipit justum in nomine justi, mercedem justi accipiet. Et quicumque potum dederit uni ex minimis istis, calicem aquæ frigidæ tantùm in nomine Discipuli: amen dico vobis, non perdet mercedem suam.

fille d'avec sa belle-mere; et les gens que l'homme a dans sa maison seront ses ennemis. Celui qui aime son pere ou sa mere plus que moi, n'est pas digne de moi. Et qui aime son fils ou sa fille plus que moi n'est pas digne de moi. Qui ne prend pas sa croix, et ne me suit point, n'est pas digne de moi. Qui sauve sa vie, la perdra: et qui la perdra pour moi, la sauvera. Qui vous reçoit, me reçoit, et qui me reçoit reçoit celui qui m'a envoyé. Qui reçoit le Prophete en tant que Prophete, sera récompensé comme le Prophete: et qui reçoit le Juste en tant que Juste, sera récompensé comme le Juste. Et quiconque donnera seulement un verre d'eau froide à boire à l'un de ces plus petits-ci, parce que c'est mon Disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra point sa récompense.

MÉDITATION.

Du mépris que nous devons faire du monde.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il y a un monde, même parmi les Chrétiens, qui est ennemi du Christianisme, qui hait le Fils de Dieu, comme le Fils de Dieu s'en plaint lui-même. Ce monde composé de réprouvés, ennemi du Sauveur, et qui n'a point de part à ses prieres. Ce monde enfin, contre qui tous les Saints se sont déclarés et qui a persécuté tous les Saints.

Il est constant qu'être de ce monde et être du nombre des réprouvés ; qu'aimer ce monde et se déclarer ennemi de Jesus-Christ, c'est la même chose. A la vérité, tous ceux qui sont de ce monde ne sont pas lascifs, voluptueux, médisans, libertins, impies ; mais il est vrai que tous ceux qui sont les plus adonnés à tous ces vices, sont de ce monde, qu'ils y sont bien reçus, qu'ils y reçoivent des applaudissemens et des louanges, et que la qualité qui exclut le plus de la secte des mondains, c'est d'être dévot.

Le démon qui, a proprement parler, est le Prince de ce monde, a soin d'y rassembler tout ce qui peut inspirer le vice, la richesse et l'immodestie des habits, la magnificence des parures, la bizarrerie des modes, le raffinement du luxe, les conversations libres, la mollesse du chant et des danses, la licence du théâtre ; en un mot, tout ce qui peut irriter les passions, et les introduire par les sens. Ce qu'on appelle le grand monde, le beau monde est-il autre chose ?

L'air, le jargon, la politesse même du monde, ne sont pas aujourd'hui sans poison. Tout y est écueil, tout y tente. Quel rang y tient la Religion ? La Loi Chrétienne y est-elle dans toute sa vigueur ? L'esprit du monde y souffre-t-il tout autre esprit ? Jesus-Christ regne-t-il ? Est-il même fort écouté dans ce qu'on appelle le beau monde ? Et cependant ce monde fleurit. Combien de gens se font honneur d'être de ce beau monde, qui auroient honte de passer pour dévots !

Si les personnes de ce caractere n'ont plus la foi, elles sont bien malheureuses d'être infidelles. Confondues bientôt dans les enfers avec tous les malheureux apostats, qu'elle sera leur fureur et leur rage ? et si elles croient encore les vérités terribles de notre Religion, quelle marque plus sûre de leur réprobation, que l'horrible contradiction qui se trouve entre leurs mœurs et leur croyance ?

croyance ! On est sûr de mourir, on doit comparoître au Tribunal de Dieu, et l'on vit selon l'esprit et les perverses maximes du monde !

Voilà un grand sujet d'étonnement ; mais voilà bien pour moi, Seigneur, un effrayant sujet de regrets et de repentirs. Je vous ai quitté, ô mon Dieu, le meilleur et le plus aimable de tous les Maîtres, pour me rendre volontairement esclave du plus impitoyable de tous les tyrans. Ah que ce soit à cette heure, Seigneur, que par votre grace je brise mes chaînes.

SECOND POINT.

Considérez quel malheur c'est de vivre selon l'esprit et les maximes du monde. Quelle contrainte plus gênante, quelle sujétion plus servile que celle des mondains ! Il en coûte de ménager les uns, de dissimuler les outrages des autres, de dépendre du caprice de tous. Tout est plein de mécontens dans le monde. Les chagrins s'y multiplient avec les jours ; les croix y sont arrosées de bien des larmes, et après tant de tracas et de déplaisirs, après une vie pleine d'amertume, que suit-il ? une éternité de supplices, un enfer éternel ; voilà la triste destinée des mondains, voilà la fortune de ce qu'on appelle gens du grand monde.

Mon Dieu, se peut-il faire que des gens raisonnables d'ailleurs, des gens qui ont de la pénétration, de l'honneur, de l'esprit, donnent dans des travers si grossiers, et nés libres, devenus même par le baptême enfans de Dieu, se rendent volontairement esclaves, se fassent un Dieu d'un vain fantôme, suivent servilement ses lois et ses maximes, sûrs d'être pour toute récompense éternellement malheureux ?

Ah ! que ces Héros Chrétiens, qui ont quitté le monde, et avec lui de grands biens, de grands

honneurs et des espérances encore plus grandes ; que ces illustres ennemis du monde ont été sages de n'avoir eu que du mépris pour lui ! Que ces personnes si respectables par leur piété, sont sages de regarder le monde avec le dernier mépris, et d'avoir en horreur ses vaines et pernicieuses maximes ! Mais ces hommes vains et irréligieux, ces jeunes personnes entétées de vanités, ces femmes toutes mondaines sont-elles sages de n'avoir d'autre Evangile que leur mondanité, ni d'autre religion que le monde ? Faut-il faire tant de bruit pour apprendre à tout l'univers qu'on se damne ? Mais quelle folie, de vouloir se faire honneur d'être du nombre de ceux que Dieu a réprouvés ! La condition de pareilles gens doit-elle être un sujet d'envie ?

Il faut se résoudre ou à renoncer aux maximes et à l'esprit du monde, ou à renoncer aux maximes de l'Evangile et à l'esprit de Jesus-Christ. Nul milieu entre ces deux extrémités. Inutilement veut-on accorder ces deux Maîtres ; on renonce nécessairement à l'un dès qu'on suit l'autre. On goûte le monde, on aime le monde, on suit les maximes du monde ; qu'on se dise Chrétien tant qu'on voudra, qu'on fréquente les Sacremens, qu'on assiste aux divins Mysteres ; on suit le monde, on n'est donc plus Disciple de Jesus-Christ.

Mon Dieu, n'est-ce point-là mon portrait ? on peut reconnoître à quel Maître je suis, par ma livrée. Hé ! Seigneur, mes regrets, mon repentir me reprochent assez sensiblement mon impiété et ma folie. Après avoir si solennellement renoncé aux maximes du monde, le jour de mon Baptême, je l'ai servi, je m'y suis livré jusqu'à cette heure ; je reconnois ma faute, et je la déteste ; daignez, Seigneur, me recevoir encore à votre service ; j'espere moyennant votre grace d'y être plus fidelle ; et de ne vivre plus que pour vous aimer et pour vous servir.

Apirations dévotes durant le jour.

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. Quid habet ampliùs homo de universo labore suo quo laborat sub sole ? Eccl. 12.

Vanité des vanités, ô mon Dieu, et tout ce qui n'est pas fait pour vous plaire n'est que vanité. Et certes quelle autre chose l'homme retire-t-il de toutes les peines qu'il prend au service du monde ?

Deum time, et mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo. Eccl. 12.

O qu'il est bien vrai, Seigneur, que le seul bonheur de cette vie, la seule véritable gloire de l'homme, c'est de vous craindre comme l'on craint le meilleur et le plus respectable de tous les peres, et de garder tous vos commandemens.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQUE le monde est l'ennemi de Jesus-Christ, soyez vous-même l'ennemi déclaré du monde. Détestez ses coutumes, ayez en horreur ses maximes, étouffez en vous son esprit. Ne vous contentez pas de crier contre l'injustice, la mauvaise foi, la corruption du monde ; car c'est à quoi se réduisent souvent toutes les réflexions que l'on fait sur sa malignité. Donnez aujourd'hui au Seigneur votre seul Maître plus que des sentimens d'indignation contre le monde, plus que des paroles. 2.° Ne soyez plus de cette société, de cette secte de gens que Jesus-Christ a réprouvés. Ne paroissez plus dans leurs assemblées. 3.° Que la modestie chrétienne regle votre dépense et vos ajustemens; elle ne confond point les conditions, elle les regle. Et gardez-vous bien de vous rendre esclave des modes. C'est à la morale de Jesus-Christ à réformer les modes mondaines, et non pas au ridicule caprice des modes, de déroger aux saintes lois et à la morale de Jesus-Christ.

2.° Avez-vous le bonheur d'être loin du monde ? gardez-vous bien d'en approuver jamais par une indigne lâcheté, les usages peu chrétiens et les maximes. Etes-vous, par votre état, engagés dans le monde ? ne vous contentez pas de le hair, fuyez encore le commerce de ceux qui l'aiment; leur société est contagieuse. Comme le monde ne présente rien aux yeux que de brillant, peu d'yeux assez forts pour n'être pas éblouis par des conversations trop fréquentes. Si des Saints qui ne s'exposent dans le monde que pour le sanctifier, malgré tous leurs préservatifs, courent encore grand hasard de se pervertir eux-mêmes, comment des gens qui n'ont pas, à beaucoup près, un aussi grand fonds de vertu peuvent-ils croire qu'ils y sont en sureté ? Ceux qui ne voient le monde qu'à l'Eglise, et au tribunal de la pénitence, ont sujet de le craindre en ces lieux-là même; et on peut sans rien risquer, sans beaucoup craindre, le voir ce monde dans les assemblées où il étale tous ses attraits, tout son luxe; où il déploie tout ce qui est capable de surprendre les sens, et d'empoisonner le cœur : jugez si cela est possible. Fuyez ces écueils; et si le devoir ou la bienséance vous obligent de vous y exposer, que ce soit toujours après avoir fait une visite au saint Sacrement, ou du moins une priere, et faites la même chose à votre retour.

VINGTIEME JOUR.

SAINT EUCHER, EVÊQUE.

SAINT EUCHER, l'un des plus saints Prélats de l'Eglise de France, fleurissoit dans le huitieme siecle par l'éclat de son éminente vertu, et par son zele pour la discipline Ecclésiastique. Il vint au

monde vers l'an 690. Il naquit à Orléans d'une famille des plus qualifiées de la ville. Sa mere étoit une Dame d'une singuliere piété, et d'une régularité de mœurs qui avoit peu d'exemples. Revenant une nuit de l'Eglise où elle avoit assisté aux Matines, et s'étant retirée dans sa chambre, elle eut songe qui la consola fort. Elle vit durant son sommeil un Ange, qui ayant fort loué la dévotion qu'elle avoit d'assister si assidument et avec beaucoup de respect à l'Office divin, lui prédit que le fils dont elle étoit enceinte seroit un enfant de bénédiction, et un jour un des plus saints Evêques. La naissance de ce cher fils réjouit extraordinairement toute la famille. Instruits de la vision de la mere, on se disoit les uns aux autres : Que pensez-vous que sera cet enfant ? Le désir de ne rien oublier pour répondre à l'espérance qu'on avoit conçue, porta ses parens à prier saint Ambert Evêque d'Autun, dont la réputation étoit répandue par toute la France, de vouloir bien le baptiser. Le saint Prélat informé de tout ce qui se passoit, se fit un plaisir de donner le baptême à un enfant pour qui le Ciel même sembloit s'intéresser. Les parens porterent ce cher dépôt à Autun ; le saint Evêque le reçut avec les sentimens qu'inspire aux Saints tout ce qui promet une sainteté future, et exhorta ses vertueux parens à redoubler leurs soins pour élever un Fils qui leur devoit être si cher.

On ne fut pas long-temps à voir dans cet enfant des présages peu douteux de ce qu'il devoit être. La douceur de son naturel, sa docilité, sa modestie le rendirent aimable dès le berceau. On eût dit que la dévotion étoit née avec lui ; elle prévint du moins l'usage de sa raison, et se montra toute entiere avant même qu'on lui en eût appris les principes. Rien n'étoit plus consolant pour des parens pieux, que de voir avec quel empressement, avec quel goût le jeune Eucher se portoit à la priere. On ne pouvoit pas lui faire un plus doux

plaisir que de lui dire qu'on le meneroit à l'Eglise, et le respect avec lequel il étoit dès-lors dans le lieu saint, sembloit avoir quelque chose de surnaturel.

A l'âge de sept ans, on l'appliqua à l'étude. Comme il avoit beaucoup d'esprit, et qu'il étoit d'un naturel doux et docile, il y fit en peu de jours des progrès surprenans. Il se distingua dans la science des Belles-Lettres et des Beaux-Arts, et il se rendit habile dans la Philosophie. Mais de toutes les études qu'on lui fit faire avec tant de succès, il n'en aima point à l'égard de celle de la Religion. Il étudia avec avidité la Théologie, la science des saints Canons, et les Saints Peres. Son savoir répondit bientôt à sa piété. Eucher passoit à l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, par sa haute vertu et par sa science, pour un petit prodige : il ne fut jamais jeune que d'âge, et l'on ne remarqua jamais en lui ni foiblesse ni légéreté.

Comme la dévotion envers la sainte Vierge est toujours inséparable de la piété chrétienne, Eucher en eut toujours une très-tendre et très-affectueuse pour la Mere de Dieu, et il ne l'appeloit d'ordinaire que sa très-chere mere. Sa vertu crut toujours avec son âge, et comme la priere avoit été les seuls amusemens de son enfance, il n'eut d'autres divertissemens dans sa jeunesse que la lecture des bons livres, et les exercices de la plus solide piété.

Une vertu si éminente et si prématurée ne pouvoit guere rester dans le siecle ; le monde n'étoit point une terre propre pour un cœur si pur et si droit. Eucher entra d'abord dans le Clergé sous l'Episcopat de Léodeberd, et il devint bientôt le modele qu'on proposoit à tous les Ecclésiastiques. Cet état quoique saint, lui parut encore trop exposé. Comme il ne tendoit qu'à la plus haute perfection, il ne soupiroit qu'après la solitude. Il jeta les yeux sur l'Abbaye de Jumieges, située sur

la Seine, dans le Diocese de Rouen, où la régularité la plus exacte régnoit avec éclat, et qui passoit pour une des plus saintes Maisons Religieuses. Notre Saint y fut reçu comme un présent du Ciel; sa réputation n'avoit pas seulement prévenu les esprits en sa faveur, elle l'avoit déjà prôné comme un modele parfait de toutes les vertus chrétiennes. Sa présence fit voir bientôt que sa réputation ne l'avoit pas flatté. Son Noviciat le rendit l'admiration des plus anciens et des plus parfaits Religieux; on n'avoit jamais vu une plus profonde humilité, une plus austere mortification avec une innocence et une ferveur plus éclatante.

Saint Eucher passa sept ans dans une austérité de vie qui renouveloit à Jumieges ces exemples de pénitence qu'on n'avoit encore vus que dans les déserts de l'Orient. Son jeûne étoit continuel, et son abstinence très-austere. Ingénieux à mortifier des sens qui étoient encore innocens, toute son étude étoit à crucifier sa chair, et à macérer son corps que la rigueur de la pénitence ne sembloit laisser vivre que par miracle. Il vivoit dans une si exacte observance de sa Regle et de son Institut, qu'on ne lui vit jamais faire une faute contre ses Réglemens, même par inadvertance. Il avoit reçu un don si sublime de contemplation, qu'on eût dit qu'il étoit continuellement en oraison, et que son oraison n'étoit qu'une extase. Elevé au Sacerdoce, on ne peut dire avec quelle r ligion, quelle ferveur il étoit à l'Autel; son cœur embrasé du feu du plus pur amour, on le voyoit se répandre en doux soupirs et en larmes.

Cependant l'Evêque d'Orléans nommé Severe, oncle de notre Saint, étant mort, ce ne fut qu'une voix du peuple et du Clergé qui demandoit Eucher pour Evêque. Comme on connoissoit autant sa sincere et profonde humilité que ses autres vertus, on prévit bien que sa répugnance pour toutes sortes de dignités Ecclésiastiques, lui feroit refuser

opiniâtrément l'Episcopat, ou l'obligeroit à prendre la fuite. Pour prévenir ce refus, on commença par s'adresser à Charles-Martel, qui sous le titre de Maire du Palais, étoit devenu le maître du Royaume. Le Clergé d'Orléans députa vers ce Prince, pour le prier de vouloir lui permettre d'élire Eucher pour leur Evêque, et de vouloir bien appuyer de son autorité cette élection. Ce Prince leur accorda leur demande sans peine; il leur donna même un de ses principaux Officiers pour aller avec eux de sa part, prendre le Saint à Jumieges, et le conduire à Orléans.

Dès que les Députés furent arrivés au Monastere avec l'Officier, ils déclarerent à saint Eucher que le Clergé d'Orléans l'avoit élu tout d'une voix pour leur Pasteur, et qu'ils venoient pour le conduire à son Eglise par ordre du Prince. A cette nouvelle le Saint parut aussi affligé que s'il lui fût arrivé le dernier malheur. Et voyant qu'on n'avoit égard ni à ses prieres, ni à ses raisons, ni à ses larmes, il pria ses Freres de la maniere la plus touchante, de ne pas souffrir qu'on l'enlevât ainsi de leur compagnie pour le remettre dans les dangereux engagemens du siecle, avouant qu'il regardoit les dignités les plus sacrées comme des places exposées à bien des dangers pour le salut. Ces Religieux de leur côté sensiblement touchés de cette séparation, joignoient leurs larmes aux siennes; et ils ne purent se consoler de la perte qu'ils faisoient, que par l'avantage que toute l'Eglise en devoit tirer. Il fallut donc quitter cette chere solitude et se rendre à Orléans. Il y trouva tous les Evêques voisins assemblés pour la cérémonie de son Sacre, qui se fit au milieu d'un nombreux Clergé, et d'un peuple infini qui bénissoit Dieu de lui avoir donné un si saint Evêque.

Quelque répugnance qu'il eût pour l'Episcopat, il ne se vit pas plutôt chargé de cette auguste dignité dont il connoissoit parfaitement tous les

devoirs, qu'il se mit en état de les remplir. Il se donna tout entier aux soins que demandoit le gouvernement de son Eglise. Il commença par y faire reflenrir la discipline Ecclésiastique; et persuadé que rien ne contribue tant à la réformation des mœurs du public que la vie exemplaire des Ecclésiastiques, il s'appliqua singuliérement à régler son Clergé. Son exemple fut la premiere leçon qu'il lui donna, et il eut bientôt la consolation de recueillir les fruits abondans de ses travaux et de son zele. Les mœurs du peuple furent bientôt réformées, et les abus abolis. On vit la Religion, la piété, le culte divin régner dans le Diocese d'Orléans, avec un éclat qui brilla jusque dans les Provinces voisines. Le saint Prélat se comportoit à l'égard de tout le monde avec tant de douceur, de charité et de bienveillance, qu'il gagna bientôt tous les cœurs; de sorte que chacun le regardoit comme son Pasteur et comme son pere. On sortoit en foule des Villes et des Bourgs pour venir au-devant de lui durant le cours de ses fréquentes visites; et la soumission avec laquelle on recevoit ses ordres, répondoit toujours à l'esprit avec lequel il les donnoit.

Il eût été bien étonnant qu'une si éclatante et si éminente vertu eût été long-temps sans épreuves. Cette union admirable, qui régnoit entre le Pasteur et le troupeau, fut enfin troublée par les artifices de l'enfer, sur lequel le zele infatigable de notre Saint faisoit chaque jour quelques nouvelles conquêtes. La sollicitude pastorale du saint Prélat, et les grands fruits qu'il faisoit par-tout déplurent à l'ennemi du salut, qui employa toutes ses ruses pour le noircir par la calomnie. Il jouissoit d'une paix consolante au milieu de son peuple depuis près de seize ans, lorsqu'on travailla à le rendre suspect au Prince, qui avoit eu jusqu'alors une estime et une vénération extraordinaire pour le saint Prélat. On se déchaîna contre sa prétendue

sévérité, et sur-tout contre la fermeté et le zele avec lequel il s'opposoit aux laïques, qui usurpoient les biens de l'Eglise. C'étoit toucher Charles-Martel par son endroit le plus sensible. Ce Prince ayant plusieurs guerres à soutenir, soit pour sa propre défense, soit contre les Sarrasins, avoit levé de grandes sommes sur les biens Ecclésiastiques. On lui fit entendre que saint Eucher condamnoit vivement sa conduite : ce Prince le crut; et sans examiner les circonstances de ces accusations, il résolut de punir sévérement le saint Evêque à son retour d'Aquitaine, où il avoit heureusement défait les Sarrasins : il passa à Orléans, et ordonna à saint Eucher de le suivre à Paris, et de là au Palais de Verneuil, qui étoit une maison royale. Dès qu'il y fut arrivé, il l'envoya en exil à Cologne, et relégua aussi tous ses parens sans vouloir les entendre dans leurs défenses.

Notre Saint fut peu touché de sa disgrace. La pensée de retrouver la solitude, lui fit regarder avec complaisance le lieu de son exil. Mais on cessa de le regarder comme exilé, dès qu'on commença de le connoître. Sa vertu fut un charme, pour ainsi dire, qui lui attira l'affection et le respect de tout le monde. Il fut traité avec honneur par tout le peuple et le Clergé; et les principaux de la Ville fournirent si libéralement à ses besoins, que le Prince en eut de l'ombrage, de sorte qu'il envoya ordre à Robert, duc de Haspengau, de faire sortir l'Evêque Eucher de Cologne, et de le transporter dans une des places fortes du pays de Hasbain dans le pays de Liege. Mais Dieu lui fit encore trouver grace dans l'esprit de ce Seigneur, qui loin de le traiter comme son prisonnier, eut pour lui un respect infini et le chargea même de distribuer les aumônes. Le Saint ayant obtenu du Duc la liberté de se choisir une demeure dans tel endroit qu'il lui plairoit de la Contrée de Hasbain, se retira dans l'Abbaye de Saint-Tron qui fut sa derniere retraite.

Lorsqu'il s'y fut renfermé, il ne songea plus qu'à se sanctifier par l'exercice des plus grandes vertus. Il y passa six ans menant une vie toute céleste. Il redoubla ses austérités. Sa vie ne fut plus qu'une oraison, passant les jours et la plus grande partie de la nuit en prieres. Son exemple fit de si grandes impressions sur tous les Religieux, qu'il y mit la réforme. On eût dit que ce saint Evêque n'étoit jamais sorti du désert, tant il paroissoit avoir oublié ses parens et le monde. Le Seigneur voulut enfin récompenser son serviteur. Il l'appela de son exil au séjour des Bienheureux par une mort précieuse. Elle arriva le 20 Février de l'an 743, et Dieu rendit bientôt son tombeau glorieux par un grand nombre de miracles. Son corps fut enterré dans l'Eglise de Saint-Tron, avec beaucoup de solennité, et l'on commença presque dès-lors de célébrer sa Fête. Ce saint Corps demeura enseveli dans le lieu de sa sépulture cent trente sept ans; mais en 880 il fut levé de terre avec celui de saint Tron, et exposé dans un lieu éminent à la vénération publique. L'incursion des Normands obligea l'Evêque Francon l'année suivante de renfermer les deux Corps saints dans la grotte, où ils sont honorés encore aujourd'hui. Tout le corps de saint Eucher y est dans une riche châsse; il n'en manque qu'un des principaux ossemens, qu'on donna l'an 1606 à l'Eglise d'Orléans.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Confesseurs Pontifes.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut beati Eucherii Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem

NOus vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solemnité de votre Confesseur et Pontife

nobis augeat et salutem. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

saint Eucher, l'esprit de piété, et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

Ecce Sacerdos magnus, qui in diebus suis placuit Deo, et inventus est justus: et in tempore iracundiæ factus est reconciliatio. Non est inventus similis illi, qui conservaret legem Excelsi. Ideò jurejurando fecit illum Dominus crescere in plebem suam. Benedictionem omnium gentium dedit illi, et testamentum suum confirmavit super caput ejus. Cognovit eum in benedictionibus suis: conservavit illi misericordiam suam: et invenit gratiam coram oculis Domini. Magnificavit eum in conspectu Regum: dedit illi coronam gloriæ. Statuit illi testamentum sempiternum: et dedit illi Sacerdotium magnum, et beatificavit illum in gloria. Fungi sacerdotio, et habere laudem in nomine ipsius, et offerre illi incensum dignum, in odorem suavitatis.

Voici ce grand Pontife qui a plu à Dieu durant sa vie, qui a été trouvé juste, et qui dans le temps de la colere de Dieu est devenu la réconciliation des hommes avec lui. Il ne s'est trouvé personne qui observat comme lui la loi du Très-haut; aussi le Seigneur l'a rendu célebre parmi son peuple, comme il le lui avoit promis par serment. Il l'a comblé de la bénédiction de tous les peuples, et il a confirmé son alliance en sa personne; il l'a connu, et il l'a béni; il lui a conservé sa miséricorde; il a trouvé grace devant les yeux du Seigneur. Dieu l'a glorifié devant les Rois; et il lui a donné une couronne de gloire; il a fait avec lui une alliance éternelle; il lui a conféré le grand Sacerdoce, et il l'a comblé de bonheur et de gloire; afin qu'il en fit toutes les fonctions avec dignité, qu'il chantat les louanges du Seigneur, qu'il annonçât en son Nom sa gloire à son peuple, et qu'il offrit sans cesse à Dieu un encens digne de lui, dont l'odeur lui fût agréable.

L'Auteur de l'Ecclésiastique fait ici dans les deux Chapitres dont cette Epître est tirée, le magnifique éloge des Patriarches et des grands hommes de la nation des Hébreux, et en particulier d'Abra-

ham, de Moïse et d'Aaron. Et cet éloge, comme l'on voit, renferme parfaitement celui des Confesseurs Pontifes de l'Eglise.

RÉFLEXIONS.

Il ne s'est trouvé personne qui observât comme lui la Loi du Très-Haut. Il est étonnant que cette Loi ne soit pas généralement observée. C'est la Loi du Très-Haut : qui peut lui refuser de lui obéir ? C'est de l'observation ou de l'infraction de cette Loi que dépend notre souverain bonheur ou notre réprobation éternelle : qui ose la violer ? Peu de personnes cependant qui l'observent avec ferveur, avec ponctualité. D'où vient cette inobservation de la Loi divine, dans des personnes qui ont de la Religion et qui menent une vie assez unie ? elle vient du respect humain. C'est-là cet ennemi imaginaire, cet obstacle prétendu qui fait échouer les plus saints projets, et qui rend tant d'ames infidelles. Cependant le respect humain est un fantôme que l'imagination des hommes s'est forgé, que leur amour-propre nourrit, à qui le monde donne toute son autorité, et duquel l'ennemi du salut se sert pour intimider, pour arrêter les ames lâches. C'est une sotte crainte de faire son devoir en matiere de Religion, de paroître sage et vertueux aux yeux de ceux qui ne le sont pas, de vivre selon sa croyance.

Combien de personnes touchées de Dieu, effrayées à la vue de leurs déréglemens, se seroient rendues aux fortes impressions de la grace, si la vaine appréhension des jugemens du monde, si le respect humain n'eût étouffé les plus saintes résolutions, et s'il n'eût rendu inutiles toutes ces lumieres ?

Remords piquans, alarmes salutaires, projets de conversion, bons désirs, plan de vie, tout échoue à la vue de cet épouvantail. On aime mieux traîner ses jours dans les amertumes d'un cœur agité, et dans les troubles d'une conscience bourrelée ; on

aime mieux vivre dans la disgrace de son Dieu; on aime mieux tout risquer et tout perdre que de s'exposer à la raillerie et à la censure d'un tas de petits génies, de libertins que le mérite d'autrui met toujours de mauvaise humeur, et qui ne peuvent souffrir que ceux qui n'ont pas été meilleurs qu'eux soient devenus plus sages.

Fut-il jamais crainte plus mal fondée, ménagement plus mal placé, déférence plus déraisonnable et plus injuste? On est persuadé qu'on s'est égaré; on convient du danger, on sent le besoin qu'on a d'une prompte réforme. La grace sollicite, le temps presse, l'exemple et l'expérience, la foi et la raison, tout concourt à nous tirer du péril; tout porte à nous faire prendre le bon parti, tout crie à la réforme. On y consent: mais une terreur panique fait tomber les armes des mains; ce vain fantôme du respect humain, trouble, déconcerte, arrête dès les premiers pas qu'on fait dans cette glorieuse carriere. Sont-ce les difficultés qui rebutent? est-ce la dévotion qui effraie? la vertu manque-t-elle d'attraits? Nullement.

Ce grand du monde, ce bel esprit, cet homme de bon sens, cette jeune personne, désabusés de ces vaines idées qui éblouissent et qui entêtent, trouvoient un nouveau goût dans la pratique de la vertu. La grace avoit fait disparoître bien des prestiges; elle avoit aplani, pour ainsi dire, tous les chemins. Le visage de la pénitence ne paroissoit plus si affreux, ni les plaisirs du monde si doux. Oui, on comprenoit qu'une vie innocente, qu'une vertu pure et solide est une source féconde de joie et de tranquillité. La vie de tant de Saints dans toutes sortes d'états, ne leur paroissoit plus des prodiges si rares. La piété ne paroissoit pas seulement aimable, elle paroisoit encore facile: l'horreur qu'on avoit des désordres passés, les sentimens présens, tout promettoit un heureux avenir, tout concluoit à la réforme; on étoit sur le point d'en-

trer dans la terre promise ; mais la crainte des monstres qu'une terreur panique fait apercevoir, arrête, décourage, et fait revenir sur ses pas. Bon Dieu ! notre imagination ne sera-t-elle féconde en obstacles, en difficultés, en monstres que quand il s'agit d'entrer à votre service !

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.

Chap. 25.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis parabolam hanc : Homo quidam peregrè proficiscens, vocavit servos suos, et tradidit illis bona sua. Et uni dedit quinque talenta, alii autem duo, alii verò unum : unicuique secundùm propriam virtutem : et profectus est statim. Abiit autem qui quinque talenta acceperat, et operatus est in eis, et lucratus est alia quinque. Similiter et qui duo acceperat, lucratus est alia duo. Qui autem unum acceperat, abiens fodit in terram, et abscondit pecuniam Domini sui. Post multum verò temporis venit Dominus servorum illorum, et posuit rationem cum eis. Et accedens qui quinque talenta acceperat, obtulit alia quinque talenta dicens : Domine, quinque talenta tradidisti mihi, ecce alia quinque superlucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone et fidelis : quia super

EN ce temps-là : Jesus dit cette parabole à ses Disciples : Un homme allant faire un voyage hors de son pays, appela ses serviteurs, et leur mit ses biens entre les mains. Il donna cinq talens à l'un, à l'autre deux, et un à l'autre ; à chacun suivant son habileté : et aussitôt il partit. Celui qui avoit reçu cinq talens s'en alla, les fit profiter, et en gagna cinq autres. Pareillement celui qui en avoit reçu deux en gagna deux autres. Mais celui qui n'en avoit reçu qu'un, s'en alla creuser dans la terre, et cacha l'argent de son Maître. Long-temps après le Maître de ces serviteurs revint, et compta avec eux. Celui qui avoit reçu cinq talens, étant venu, en présenta cinq autres, et dit : Seigneur, vous m'avez donné cinq talens, en voilà cinq de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur ; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand

pauca fuisti fidelis, super multa te constituam : intra in gaudium Domini tui. Accessit autem et qui duo talenta acceperat, et ait : Domine, duo talenta tradidisti mihi : ecce alia duo lucratus sum. Ait illi Dominus ejus : Euge serve bone, et fidelis, quia super pauca fuisti fidelis, supra multa te constituam : intra in gaudium Domini tui.

bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur. Celui qui avoit reçu deux talens, vint ensuite et dit : Seigneur, vous m'avez donné deux talens, en voilà deux de plus que j'ai gagnés. Son Maître lui dit : Cela va bien, bon et fidelle serviteur; puisque vous avez été fidelle en peu de chose, je vous donnerai un grand bien à gouverner : entrez dans la joie de votre Seigneur

MÉDITATION.

Du respect humain.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le respect humain est une injuste préférence des jugemens des hommes aux jugemens de Dieu même. Quoi de plus déraisonnable, et de plus indigne d'un honnête homme, et et homme Chrétien ?

On craint de déplaire à des gens à qui il nous importe peu de plaire ; et l'on ne craint point de déplaire à Dieu, quoique le plus grand de tous les malheurs soit de lui déplaire, et c'est de peur de ne pas plaire aux hommes qu'on veut déplaire à Dieu.

On craint de passer pour dévot, c'est-à-dire, pour serviteur de Dieu, pour Disciple de Jesus-Christ, pour religieux observateur de sa loi et de ses maximes. Si cela étoit arrivé au milieu du Paganisme, nous déplorerions le malheur de ces lâches Chrétiens, de ces demi-apostats : mais que cela arrive parmi les Chrétiens, c'est-à-dire, qu'on rougisse de l'Evangile au milieu même du Christianisme ! l'irréligion, l'impiété, la malice peuvent-elles aller plus loin ?

On se fait honneur d'être au service des grands du monde : et l'on a honte d'être au service de Jesus-Christ. Depuis quand est-il honteux d'être homme de bien, d'être vertueux, d'être fidelle ?

Les libertins, les mondains se font tous les jours un sujet de vanité des divertissemens païens, des actions même les plus honteuses : et des Chrétiens se feront un sujet de confusion des actions les plus saintes ! On se fait honneur de passer les jours entiers au jeu, d'être de toutes les parties de divertissemens, de briller, de primer dans les assemblées mondaines : et l'on rougit de paroître au Tribunal de la pénitence, ou aux pieds des Autels avec respect ! On n'oseroit pas dire, et on seroit fâché qu'on sût qu'on vient de faire quelques jours de retraite. Avec quelle vivacité se défend-on d'avoir visité les pauvres dans un hôpital ! On auroit honte de dire qu'on ne joue plus, qu'on ne va plus au bal ; on n'oseroit pas dire qu'on ne va plus aux spectacles : et l'on fait profession d'être Chrétien ; et l'on croit cet Oracle : Que quiconque désavouera Jesus-Christ devant les hommes, Jesus-Christ le désavouera lui-même devant son Pere ! Est-ce momerie, ou impiété que cette conduite ; est-ce irréligion, ou folie ? Certainement c'est tout cela.

Ah, Seigneur ! quelle confusion, et quel regret n'ai-je pas d'avoir eu jusqu'ici plus d'égard pour les hommes, que pour mon Souverain Maître ! Mon Dieu, que je déteste vivement une si honteuse et si impie préférence ! vous voyez, Seigneur, ce que je pense et ce que je sens.

SECOND POINT.

Considérez si un Disciple de Jesus-Christ s'étant mêlé dans la foule avoit crié avec les Juifs : Délivrez Barrabas, et faites mourir Jesus-Christ : quelle indignation, quelle horreur n'auroit-on pas encore aujourd'hui de cet impie apostat, et dans quelle

exécration sa mémoire seroit-elle jusqu'à la fin des siecles dans l'Eglise !

La préférence qu'un Chrétien donne au monde par un vil respect humain, est-elle moins injurieuse à Jesus-Christ ? est-elle moins scandaleuse, moins horrible ? et tient-il à ce Disciple lâche et ingrat que la loi de Dieu ne périsse ? Que dira-t-on si je me réforme; si je ne suis plus de ces parties de plaisirs, de ces repas, de ces veillées du Carnaval, de ces fêtes licencieuses; mais que dira Dieu si vous en êtes ? Cependant Dieu n'est compté presque pour rien; une sotte honte, le respect humain l'emporte : Mon Dieu ! que cela prouve bien la nécessité d'un jugement universel, et la sévérité de la divine justice !

Si vous faites ce bien, si vous réformez ces mœurs, si vous fréquentez les Sacremens, si vous menez une vie plus réguliere et plus chrétienne, les gens de bon sens et de probité vous en loueront; Dieu l'approuvera; vous vous en saurez éternellement bon gré. A la vérité quelques libertins, quelques femmes mondaines et décriées vous en railleront durant quelque temps : Et vous aurez égard aux discours de pareille gens ! et vous craindrez ces fades ou impies plaisanteries ! et vous les craindrez jusqu'à sacrifier votre tranquillité, votre salut, votre ame !

Quoi ! un sot, un impie désapprouve la loi de Dieu; et je sacrifie mon devoir, ma conscience, ma religion à l'impiété, et à l'humeur bizarre de ce sot ! Fut-il jamais une extravagance plus odieuse ? Les Martyrs ont suivi cette loi; ils ont défendu cette loi aux dépens de leur vie : en bonne foi, ces gens que le respect humain maîtrise, seroient-ils prêts à défendre cette même loi, à soutenir leur foi par l'effusion de leur sang ?

Je sais, ô mon Dieu, que je ne serai jamais votre serviteur si je veux plaire aux hommes. Mais c'en est fait, Seigneur, plus de lâcheté, plus de

respect humain à votre service. Que je déplaise à tout l'Univers, ô mon Dieu, pourvu que je vous plaise, peu m'importe; je mets toute ma gloire à vous servir et à vous plaire, et à ne plaire qu'à vous.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus à nobis jugum ipsorum. Psal. 2.

Brisons les chaînes du respect humain, et secouons le joug qu'une vaine crainte de faire notre devoir nous impose.

Deus dissipavit ossa eorum qui hominibus placent: confusi sunt, quoniam Deus sprevit eos. Psal. 52.

Dieu méprise de son côté ceux qui le méprisent pour plaire aux hommes, et il prend plaisir à les confondre, et à les couvrir de confusion.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° NE passez pas le jour sans donner des preuves du mépris que vous faites du respect humain: et faites voir en toute occasion que vous ne rougissez pas de l'Evangile. On s'acquitte de ce double devoir et par paroles, et par actions. Vous avez pris la résolution, et vous l'avez promis à Dieu, de ne pas jouer avant Pâques, de n'aller jamais plus au bal, de ne paroître plus aux spectacles? dites hardiment que vous ne jouez plus, que vous renoncé efficacement et pour toujours à ces assemblées de plaisirs. Dites que vous voulez servir Dieu avec plus d'édification et de fidélité que vous n'avez fait, dites bien haut que vous pensez sérieusement à l'affaire de votre salut, que vous ne voulez rien oublier pour y réussir; dites que vous ne voulez plus avoir d'autre regle de conduite que les maximes de Jesus-Christ, que l'Evangile. Tout dépend de le dire d'un ton hardi et assuré; si vous craignez, vous êtes vaincu. En fait de

mœurs, une détermination éclatante vaut une victoire. Ne vous contentez pas de dire le parti que vous avez pris, mais prouvez votre résolution par votre conduite ; le monde ne méprise et ne persécute par ses railleries et par ses pitoyables censures, que les serviteurs de Dieu, lâches et timides ; dès qu'il s'aperçoit qu'on ne rougit point de la dévotion, il n'a pour eux que de l'estime et du respect. Craignez-vous de répondre hardiment et d'un ton résolu, que vous allez prier Dieu, que vous venez de l'Eglise ; votre sotte timidité, votre ménagement sont une preuve que vos motifs sont peu épurés, que votre foi est foible, que votre dévotion est douteuse ; on regarde cette demi-dévotion comme une scene que vous donnez au public, et c'est ce qui fait rire les uns, et ce qui met de mauvaise humeur les autres ; et en effet, si c'est tout de bon que vous voulez servir Dieu, pourquoi rougir de ce qui fait par-tout tant d'honneur ?

2.° C'est une erreur de croire que ce seroit vanité de se déclarer d'abord si hautement pour la vertu ; c'est l'artifice malin dont le démon se sert d'ordinaire pour séduire les personnes qui se convertissent. Souvenez-vous que c'est un moyen excellent pour persévérer dans la vertu, que de la pratiquer d'abord tête levée. Un début si généreux et si éclatant, fait souvent qu'on se sert des armes même de l'ennemi pour le combattre : quand on s'est si fort déclaré pour la piété, l'honneur, la raison, le respect humain même servent, pour ainsi dire, de barriere ; tôt ou tard on se sait bon gré de ses premieres démarches : après tant déclat, on n'oseroit plus revenir sur ses pas. Heureuse nécessité ! C'est l'effet de ces généreuses avances.

Voulez-vous donc dès le premier pas vous délivrer des importunes frayeurs de l'amour-propre et des ruses de l'ennemi du salut : affectez de paroître d'abord en public avec un habit plus modeste ; d'avoir des manieres et des airs qui publient d'a-

bord votre réforme, et paroissez résolu et déterminé dans vos promptes réponses et dans votre aveu sur le fait de la piété. C'est une déclaration bien pieuse et bien utile d'aller à la Messe avec une modestie édifiante, aux heures et dans l'Eglise où vous avez paru autrefois avec moins de respect. Il y en a de ces fidelles serviteurs qui communient quelquefois dans les Eglises et à la Messe des indévots et des oisifs. On doit certainement au public ces bons exemples. Gardez-vous bien d'hésiter à dire que vous aller rendre vos devoirs à Jesus-Christ, que vous venez de visiter les pauvres, etc. Et quoi, on se fera honneur dans le monde de dire qu'on vient de la Comédie : et on aura honte de dire qu'on vient de l'Eglise ou de l'hôpital ! Ayez horreur toute votre vie d'une timidité, d'une lâcheté si indigne.

VINGT-UNIEME JOUR.

SAINT DOSITHÉE, CONFESSEUR.

COMME rien n'instruit mieux que les exemples, le Seigneur a voulu nous en donner dans tous les âges, dans toutes les conditions et dans tous les états; et en prévenant par-là les faux prétextes dont notre amour-propre se sert pour nous dégoûter de la vertu, il a voulu confondre notre lâcheté, en nous proposant la sainteté de ceux qui, plus jeunes, plus foibles, plus délicats, moins savans que nous, n'ont pas laissé d'acquérir une éminente vertu, en ne sortant jamais des bornes des emplois les moins éclatans et des actions les plus ordinaires.

Saint Dosithée étoit un jeune homme de qualité, fils d'un Préfet, c'est-à-dire, du Ministre de la guerre, ou d'un Tribun, qui étoit un Officier qui

commandoit en chef à un corps de gens de guerre, comme sont en France les Mestres-de-Camp. Comme Dosithée étoit un jeune homme des mieux faits et des plus accomplis, il faisoit les délices de sa famille. Elevé dans la délicatesse et dans tous les plaisirs, il étoit l'idole de son pere. Quoique ses parens fussent Chrétiens, ils éleverent leurs fils dans une ignorance étonnante de la Religion; et craignant de le trop géner s'il le faisoient étudier, ils le laisserent vivre sans lui donner la moindre teinture des sciences. Si le jeune homme ne donna point dans toutes les licences de la jeunesse, il le dut à son beau naturel ou plutôt à une grace de prédilection qui le préserva des plus grands écueils. Dosithée étoit d'un naturel doux, gracieux, enjoué: la beauté de son visage et de sa taille, la délicatesse de son teint, un air aisé, modeste et ingénu; tout cela joint à une innocence assez rare, le faisoit aimer de tout le monde. Son pere sur-tout en étoit si épris qu'il ne sut jamais rien lui refuser, et ce fut cette outrée complaisance qui le laissa vivre dans une crasse ignorance.

Dosithée vivoit dans cette molle oisiveté, lorsqu'il entendit parler du voyage de la Terre-Sainte. Dieu qui avoit de grands desseins sur cette ame privilégiée, lui en inspira le désir. Il n'eut pas plutôt témoigné sa curiosité, qu'on se mit en devoir de le satisfaire. Quelques Officiers allant faire ce voyage de dévotion, on les pria de vouloir bien se charger du jeune Dosithée. Etant arrivé à Jérusalem, il fut charmé de tout ce qu'il y vit de grand et de saint, et touché de tout ce qu'il entendoit dire de nos divins Mysteres. La Providence l'ayant conduit un jour dans une Eglise proche de Gethsémani, qui est une vallée au pied de la montagne des Oliviers, à quelques cents pas de Jérusalem, il y vit un tableau qui le frappa. C'étoit la représentation des damnés dans l'enfer, où la multiplicité de leurs tourmens étoit assez vivement

exprimée dans cette peinture. Le jeune homme qui ignoroit ce que la foi nous apprend sur cet article, parut tout interdit. Mais tandis qu'il étoit immobile devant ce tableau, les yeux attachées sur toutes ces tristes figures, il vit une Dame vêtue de pourpre, respectable par sa majestueuse gravité et par un air tout céleste, laquelle s'approchant de lui, lui expliqua ce que cette peinture signifioit, et lui en développa tout le mystere. Dosithée frappé de tout ce qu'il entendoit, écoutoit tout dans un profond silence. Revenu de son étonnement, il prit la liberté de demander à cette Dame ce qu'il faudroit faire pour éviter un si grand malheur, et n'être pas condamné à de si terribles supplices. Mon fils, lui dit-elle, si vous ne voulez pas être du nombre de ces malheureux, jeûnez, ne mangez point de chair, priez sans cesse; après quoi elle disparut. Notre Saint n'a jamais douté que cette Dame ne fût la sainte Vierge, aussi eut-il envers elle une dévotion très-tendre, qui augmenta tous les jours jusqu'à sa mort.

Dosithée étant revenu au logis, commença de mettre en pratique les avis qu'il avoit reçus de la Dame. Son jeûne, son abstinence, son assiduité à la priere, joints à un inaltérable recueillement surprirent tous ceux avec qui il étoit. On n'oublia rien pour le divertir, pour le faire manger, pour le distraire : mais rien ne fut capable de le faire changer. Voyant sa constante persévérance, on lui dit que la vie qu'il menoit ne convenoit pas à un homme du monde; et que s'il prétendoit de garder toujours ce réglement de vie, le monastere lui convenoit mieux que l'état séculier. Le saint jeune homme, qui ignoroit ce que c'étoit que l'état Religieux, demanda ce que c'étoit qu'un Monastere. On lui dit que c'étoit une maison toute sainte, où se renfermoient tous ceux qui ne voulant vivre que pour le Ciel, passoient leurs jours sous la conduite d'un Supérieur, dans tous les exercices de la péni-

tence et de la priere, et n'avoient plus de communication avec les séculiers. Cette peinture lui plut si fort, qu'il ne laissa plus de repos à ces Messieurs, qu'ils ne l'eussent mené à un Monastere. Un d'eux le mena dans celui de saint Seride dont il étoit ami. Le saint Abbé l'ayant vu en fut charmé, il lui demanda ce qu'il souhaitoit. Le saint jeune homme ne répondit autre chose, sinon qu'il vouloit se sauver. Cependant l'Abbé considérant son air d'enfant de qualité, la richesse de ses habits, la délicatesse de son âge, craignit d'abord que ce ne fût quelque enfant de bonne maison qui, ayant fait quelque faute, s'étoit enfui pour éviter le châtiment, et appréhenda que si on le recevoit, on ne vînt à faire des affaires au Monastere. Il appela saint Dorothée, son principal Disciple, lui dit d'examiner la vocation de cet enfant, et quelle étoit sa crainte. Saint Dorothée qui étoit doué du discernement des esprits, l'examina; il ne put tirer de lui d'autre réponse, sinon qu'il vouloit être sauvé, et qu'il lui demandoit en grace de le recevoir dans le Monastere. Saint Dorothée rendant compte à l'Abbé de sa commission, lui dit qu'il découvroit en ce jeune homme un si beau naturel, un si bon fonds, une candeur, une ingénuité qui ne lui permettoient pas de douter que sa vocation ne vînt de Dieu, et qu'il n'y avoit rien à craindre. Saint Seride rassuré par ce témoignage, le reçut et en chargea saint Dorothée, qui étant infirmier, en fit son éleve.

Ce sage Directeur qui avoit le discernement des esprits, voyant que son nouveau disciple étoit jeune, fort délicat, et nourri dans la mollesse, ne voulut point l'assujettir d'abord à toutes les austérités que pratiquoient les autres Religieux. Il s'étudia à lui apprendre à obéir avec joie et ponctualité, à n'avoir point de volonté, à mortifier ses inclinations et à se détacher des plus petites choses. Il s'appliqua à lui faire aimer l'humilité et les humiliations,

humiliations, et il lui apprit peu à peu à être fort sobre. Au commencement il lui dit de manger du pain autant qu'il croiroit en avoir besoin pour satisfaire son appétit, mais de lui en dire la quantité après chaque repas. Dosithée ne manqua point de lui en rendre compte. Après quelques jours, il lui conseilla d'expérimenter, si en retranchant une modique portion de cette quantité, il en seroit incommodé. Le saint jeune homme lui ayant dit, qu'il ne trouvoit pas que sa santé en fût altérée : Tâchez, mon fils, lui dit saint Dorothée, d'éprouver de quinze en quinze jours, si en retranchant pour l'amour de Dieu une demi-once de pain, vous vous en porterez moins bien. Dieu bénit l'industrie du Maître, et la docilité du Disciple. Dosithée à qui quatre livres de pain par jour ne suffisoient point au commencement, se réduisit peu à peu à se contenter de huit onces sans qu'il parût maigrir.

L'Abbé saint Seride mort, saint Dorothée fut mit à sa place. Le nouvel Abbé qui connoissoit parfaitement la délicatesse du tempérament, et le peu de santé de Dosithée son éleve, eut grand soin de modérer sa ferveur qui augmentoit tous les jours, et de mesurer avec sagesse ses emplois à sa foiblesse. Il le laissa dans l'emploi d'infirmier, bornant son office à tenir son infirmerie propre, et à avoir soin que rien ne manquât aux malades; l'exhortant à marcher sans cesse en la présence de Dieu, à se corriger chaque jour de ses défauts, à avoir une grande douleur des moindres manquemens, à ne faire en rien sa propre volonté, à n'avoir de l'attache pour quoi que ce fût, à ne faire ses actions les plus minces et les plus ordinaires que par le motif de plaire à Dieu, et de ne craindre rien tant que de lui déplaire.

Le saint jeune homme mit en œuvre tous ces salutaires avis; et ce fut par sa ponctuelle fidélité à les observer, qu'il parvint dans moins de cinq ans à une éminente sainteté, par l'exercice des ac-

tions les plus ordinaires et les moins éclatantes. Sa douceur, sa modestie et sa profonde humilité ne se démentirent jamais en rien. On le voyoit toujours égal, toujours officieux, et son visage toujours riant consoloit même les malades. Toute son étude étoit de faire parfaitement toutes ses actions; il ne se pardonnoit rien; et s'il lui arrivoit d'avoir seulement élevé le ton, s'il lui étoit échappé une saillie de naturel, ou une parole trop brusque, il en étoit inconsolable.

Ayant parlé un jour à un des Freres qui servoient les malades avec lui, avec un peu trop de vivacité, il se retira à sa cellule, et prosterné la face contre terre, il ne cessoit de pleurer et de gémir. Un des Freres s'en étant aperçu, en avertit l'Abbé. Saint Dorothée l'ayant trouvé en cet état tout trempé de ses larmes: Que signifient ces pleurs, mon fils, lui dit le saint Abbé? Mon Pere, répond Dosithée, je suis toujours plus imparfait; je viens de déplaire à Dieu, en parlant rudement à un de mes Freres. Dieu vous a pardonné votre faute, repart l'Abbé; levez-vous, et retournez à votre office. Il obéit; et reprenant sa gaieté et sa sévérité ordinaires, on le vit plus fervent que jamais dans les exercices de son emploi.

On ne porta jamais plus loin la candeur et l'ingénuité. Il découvroit à son Pere spirituel jusqu'à ses moindres pensées. Ayant fait un jour les lits des malades, avec beaucoup de propreté, il en eut quelque complaisance; saint Dorothée ayant paru: Mon Pere, lui dit ingénument notre Saint, il me vient une pensée de vanité, m'imaginant qu'on trouvera ces lits bien faits, et qu'on louera mon adresse. Hélas! mon fils, repart l'Abbé, on vous croira tout au plus un infirmier fort habile, mais non pas un bon Religieux.

Dans la crainte qu'un cœur si pur n'eût la moindre attache, saint Dorothée avoit grand soin de le former dans un dénuement parfait. Lui ayant donné

un jour de l'étoffe pour se faire un habit, le saint Novice y travailla plusieurs jours, et prit beaucoup de peine à le coudre. Dès qu'il fut achevé, l'Abbé lui ordonna de le donner à un autre Frere. Il en travailla un autre qui eut la même destinée. Cet exercice de renoncement réitéré plusieurs fois, lui fit faire plusieurs petits sacrifices, et il les fit non-seulement sans chagrin et sans se plaindre, mais chaque fois avec une nouvelle joie.

L'Econome du Monastere lui ayant donné un couteau fort propre pour s'en servir dans son office, Dosithée le porte d'abord à l'Abbé, et lui témoignant combien ce petit meuble lui plaisoit, lui demande la permission de le garder pour l'usage des malades. Saint Dorothée qui s'étudioit à rendre son éleve parfait, découvrant une petite inclination moins épurée dans son cher disciple : Eh quoi, lui dit-il, Dosithée veut être esclave d'un petit couteau, au préjudice du dénuement parfait que Dieu lui demande ? Cette affection pour ce vil instrument, partage un cœur que Dieu seul doit posséder, et dont il doit être le seul maître ! Je consens que ce couteau serve aux malades, mais je vous défends de le toucher. L'ordre du Supérieur fut une loi inviolable. Dosithée mit le couteau dans l'infirmerie, il servit à l'usage des Freres; mais notre Saint obéissant à la lettre, il fut quatre ans dans son office, sans qu'il lui fût arrivé même par mégarde de le toucher.

On ne peut guere porter plus loin la perfection de l'obéissance aveugle : on lui vit faire des actes de soumission avec cette sainte simplicité que Dieu autorise souvent par des miracles. Le moindre signe du Supérieur étoit un ordre pour lui : il falloit que l'Abbé fût toujours en garde pour ne lui rien dire qui pût être un signe de sa volonté. Ce n'étoit point faute d'esprit qu'il prenoit tout à la lettre; jamais jeune homme n'en eut un plus solide, plus vif ni plus brillant; c'étoit l'effet d'une obéis-

sance si aveugle et si parfaite, qu'on doute avec raison s'il y eut jamais un Religieux plus obéissant.

Comme Dieu se plaît à se communiquer à des ames pures et humbles, quoique Dosithée n'eût aucune teinture des lettres, il avoit une connoissance et une intelligence si nette des plus sublimes mysteres de notre Religion, qu'il en parloit quelquefois d'une maniere qui marquoit une ame inspirée. L'attention qu'avoit l'Abbé à nourrir son Disciple dans une grande humilité, l'obligeoit à l'humilier toutes les fois que ce jeune Frere lui faisoit des questions sur la Religion trop élevées. Dosithée recevoit ces humiliations avec joie; et le plus grand plaisir qu'on pût lui faire, c'étoit de lui reprocher son ignorance.

Notre Saint passa cinq ans dans ces exercices d'obéissance, d'exactitude et d'humilité, dans une union continuelle avec Dieu, et dans les petits exercices d'une dévotion très-tendre. Comme il n'avoit point de santé, il n'assistoit la nuit qu'à la derniere partie de l'Office, selon l'ordre qu'on lui avoit prescrit. Il servoit les malades durant le jour, et mangeoit quelque peu de poisson aux heures qu'on lui avoit déterminées. Le crachement de sang fut la maladie dont il mourut. Les inquiétudes et les douleurs qu'elle lui causoit, ne purent jamais lui arracher le moindre signe d'impatience. Sa priere ordinaire étoit: Mon Dieu et mon Seigneur, ayez pitié de moi. Mon doux Jesus, assistez-moi; Vierge sainte, ma chere mere, ne me refusez pas votre assistance. Un des Freres lui ayant dit que les œufs frais pourroient le soulager; le désir qu'il en eut lui parut une inclination sensuelle; il la condamna, et s'en accusa auprès de l'Abbé comme d'une tentation qu'il avoit écoutée.

Ses douleurs augmentant, sa patience et sa parfaite résignation croissoient aussi. La foiblesse le réduisit à ne pouvoir plus se remuer. Saint Dorothée lui ayant demandé s'il faisoit toujours son

oraison : Hélas ! mon Pere, lui répondit-il, c'est le seul exercice que je puisse faire. Ce saint jeune homme se sentant défaillir, demanda à son cher Directeur, s'il ne lui permettoit pas de terminer ses douleurs avec sa vie. Ayez encore un peu de patience, mon fils, lui répondit le Saint, car la miséricorde de Dieu est proche. Il passa encore quelques heures dans une union intime avec Dieu. Sur le soir, s'adressant à saint Dorothée : Mon Pere, lui dit-il, permettez-moi de sortir de mon exil. Alors saint Dorothée lui dit la larme à l'œil: Allez en paix mon fils ; présentez-vous avec confiance à votre Dieu, qui veut vous faire part de sa gloire, et priez-le pour nous. A ce moment le saint jeune homme expira, comme s'il n'eût voulu mourir que par obéissance.

Quelques-uns des anciens Religieux témoignerent être surpris de l'opinion qu'avoit le saint Abbé, de la sainteté de son jeune disciple. Dosithée, disoient-ils, entr'eux, ne jeûnoit point. On le dispensoit des plus pénibles exercices de la Religion, et l'on avoit beaucoup d'indulgence pour lui ; mais Dieu voulut faire voir à quelle sainteté on peut arriver en peu de temps par l'exercice d'une parfaite obéissance. Saint Dosithée ne fut pas plutôt mort, que saint Dorothée eut révélation du sublime degré de gloire, où avoit été élevé son cher Disciple. Et un saint Vieillard demandant un jour à Dieu, qu'il lui fît la grace de connoître ceux de ce Monastere qui étoient les plus élevés dans le Ciel, vit au milieu d'une troupe éclatante de Saints, le bienheureux Dosithée, brillant d'une gloire encore plus frappante.

La Messe de ce jour est celle du Dimanche précédent.

L'Oraison suivante est celle qu'on dit à la Messe, le sixieme Dimanche après l'Epiphanie.

PRÆSTA, quæsumus, omnipotens Deus, ut semper rationabilia meditantes, quæ tibi sunt placita, et dictis exequamur, et factis. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

DIEU tout-puissant, faites-nous la grace, s'il vous plaît, d'avoir toujours l'esprit tellement rempli de pensées saintes et raisonnables, que toutes nos paroles et toutes nos actions ne tendent qu'à vous plaire et à suivre en toutes choses vos divines maximes, et votre souveraine volonté. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de saint Jean. Chap. 6.

SCRIBO vobis filioli, quoniam remittuntur vobis peccata propter nomen ejus. Scribo vobis patres, quoniam cognovistis eum, qui ab initio est. Scribo vobis adolescentes, quoniam vicistis malignum. Scribo vobis infantes, quoniam cognovistis Patrem. Scribo vobis juvenes, quoniam fortes estis, et verbum Dei manet in vobis, et vicistis malignum. Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo : quoniam omne quod est in mundo concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ : quæ non est ex Patre, sed ex mundo est. Et mun-

MES chers enfans, je vous écris, parce que les péchés vous sont remis par le nom de Jesus-Christ. Peres, je vous écris, parce que vous êtes venus à la connoissance de celui qui est dès le commencement. Jeunes gens, je vous écris, parce que vous avez vaincu le malin esprit. Enfans, je vous écris, parce que vous êtes venus à la connoissance du Pere. Je vous écris à vous jeunes gens, parce que vous avez de la force, que vous conservez en vous la parole de Dieu, et que vous avez vaincu le malin esprit. N'aimez point le monde, ni ce qui est du monde. Si quelqu'un aime le monde, il n'a point d'amour pour le Pere. Car tout ce qu'il y a dans le monde,

dus transit, et concupiscentia ejus. Qui autem facit voluntatem Dei, manet in æternum.

c'est la convoitise de la chair, la convoitise des yeux, et l'orgueil de la vie, et cela ne vient point du Pere, mais du monde. Le monde passe aussi-bien que ses convoitises; mais celui qui fait la volonté de Dieu, subsiste pour toute l'éternité.

On a déjà dit ailleurs que saint Jean étoit fort âgé quand il écrivit cette Lettre. Saint Augustin croit qu'elle fut adressée aux Parthes, c'est-à-dire, aux Fidelles qui étoient sur leurs terres. Le sujet de cette Epître, est ce semble le même que celui qu'eut cet Apôtre d'écrire son Evangile. Il commence ces deux ouvrages par établir la divinité du Verbe, contre les erreurs d'Ebion et de Corinthe, qui nioient que Jesus-Christ fût vrai Fils de Dieu; et la vérité de son Incarnation contre Basilides, qui nioit son humanité. Il y prêche la foi, et la nécessité des bonnes œuvres, en recommandant si fort la charité.

RÉFLEXIONS.

Quand on aime ardemment Jesus-Christ, on voudroit embraser de ce même feu le cœur de tous les hommes. C'est le sujet de toutes les lettres du Disciple bien-aimé. Dans celle-ci il fait souvenir les Fidelles des bienfaits particuliers qu'ils ont reçus de Jesus-Christ; et ce qu'il dit à chacun d'eux, s'accommode fort bien aux différens âges. En effet, quel motif plus pressant pour de jeunes enfans, d'aimer ce divin Sauveur, que de leur représenter que c'est par la vertu et le mérite de Jesus-Christ, que leurs péchés leur ont été remis dans le baptême, et qu'ils sont devenus enfans de Dieu. Nous avons tous, par la même miséricorde, reçu le même bienfait. Compterons-nous le bonheur dont nous jouissons? Et sommes-nous fort sensibles à une obligation si essentielle! Régénérés par les eaux du baptême, Jesus-Christ a daigné

nous faire ses cohéritiers, en nous faisant enfans de Dieu, et en cette qualité, héritiers de Dieu même. A-t-on soin d'apprendre de bonne heure aux enfans, une vérité si consolante ? et les porte-t-on dès ce premier âge, à aimer tendrement Jesus-Christ ? *Jeunes gens, je vous écris*, dit le saint Apôtre, *parce que vous avez vaincu le malin esprit.* De tout temps, la jeunesse a été l'âge le plus critique et le plus dangereux pour le salut. C'est, dit-on, la saison des plaisirs, et encore plus la saison des péchés. Mais à quoi tient-il qu'elle ne soit la saison des vertus ? Précédée par un âge innocent, elle naît, pour ainsi dire, avec les plus belles dispositions pour la piété. Un cœur tout neuf, un esprit libre de préjugés, une conscience délicate, une raison peu usée : tout cela rend cet âge propre pour la vertu, et la grace donne toute la force pour dompter des passions naissantes, et pour vaincre un ennemi qui, n'ayant encore eu aucun avantage sur ce nouveau soldat, peut être plus aisément défait. Quel malheur pour les jeunes gens, de ne pas connoître de si grands avantages : ou s'ils les connoissent, de n'en pas profiter ! *Peres : je vous écris, parce que vous êtes venus à la connoissance de celui qui est dès le commencement.* Nul bien, nul avantage, nul sujet de joie et de consolation sur la terre, que par rapport à Dieu. L'honneur d'être Chrétien vaut seul plus que tous les titres les plus pompeux, plus que toutes les grandeurs du monde. Avons-nous une juste idée de notre bonheur ? Quelle estime faisons-nous de notre Religion ? Jugeons-en par celle que nous avons des maximes de l'Evangile : *N'aimer point le monde, ni celui qui est du monde.* Luxe fastueux, modes licencieuses, usages peu chrétiens, assemblées mondaines, parties de plaisirs, divertissemens trop fréquens, vie molle, jeux, bals, spectacles profanes : tout ce qui est du monde, est contraire à l'Esprit de Dieu. Et si quelqu'un aime

le monde, il n'a point d'amour pour le Pere. Que pensent de cette morale les gens du monde, ces personnes esclaves du monde, idolâtres du monde, ces gens qui n'ont que l'esprit du monde, et qui étouffent tout autre esprit ? *Nous savons*, disoit saint Jean, *que le monde est tout entier sous la puissance du malin esprit*. Et en effet, on peut dire que le monde est tout convoitise. Toutes les passions y regnent ; mais la cupidité y domine. Convoitise de la chair, désirs criminels, amour funeste des plaisirs sensuels, de combien de péchés êtes-vous la source ! Convoitise des yeux, désir insatiable d'amasser des biens, avarice, ambition, quel dégât ne faites-vous pas dans le monde ! Orgueil de la vie, sotte vânité qui ne s'éteint qu'avec nos jours, vous êtes le principal mobile des desseins, des projets, et de presque tous les mouvemens que se donnent les gens du monde, et tout va se terminer au tombeau. Le monde passe, les convoitises passent ; mais les vérités de la Religion ne passent pas. Bon Dieu ! que ceux qui ne vivent que selon l'esprit du monde sont à plaindre !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 17.

IN illo tempore : Jesus cùm venisset ad turbam accessit ad eum homo genibus provolutus ante eum dicens : Domine, miserere filio meo, quia lunaticus est, et malè patitur, nam sæpè cadit in ignem, et crebrò in aquam. Et obtuli eum Discipulis tuis, et non potuerunt curare eum. Respondens autem Jesus, ait : O generatio incredula,

EN ce temps-là : Jesus étant allé au peuple, un homme l'aborda qui se jeta à genoux devant lui, en disant : Seigneur, ayez pitié de mon fils qui est lunatique, et qui est fort tourmenté : car il est tombé souvent dans le feu, et souvent dans l'eau. Je l'ai présenté à vos Disciples et ils n'ont pu le guérir. Nation incrédule et perverse, répondit Jesus, jusqu'à

et perversa, quousque ero vobiscum! usquequò patiar vos! Afferte huc illum ad me. Et increpavit illum Jesus, et exiit ab eo demonium, et curatus est puer ex illa hora. Tunc accesserunt Discipuli ad Jesum secretò, et dixerunt: Quare nos non potuimus ejicere illum? Dixit illis Jesus: Propter incredulitatem vestram. Amen quippe dico vobis, si habueritis fidem, sicut granum sinapis, dicetis monti huic, Transi hinc illuc, et transibit, et nihil impossibile erit vobis. Hoc autem genus non ejicitur nisi per orationem et jejunium.

quand serai-je avec vous, jusqu'à quand vous souffrirai-je? Amenez le moi ici. Alors Jesus menaça le démon, et le démon sortit; et dès ce moment l'enfant fut guéri. Après cela les Disciples aborderent Jesus en particulier, et lui dirent : Pourquoi n'avons-nous pu le chasser? Jesus leur répartit : c'est à cause de votre peu de foi; car je vous le dis en vérité, si votre foi égaloit seulement un grain de seneyé, vous diriez à cette montagne : Passez d'ici là, et elle y passeroit, et rien ne vous seroit impossible. Mais cette sorte de démons ne se chasse qu'avec la priere et le jeûne.

MÉDITATION.

Du jeûne et de l'abstinence.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les abstinences et les jeûnes de l'Eglise ne sont pas de simples pratiques de piété, ce sont des préceptes. Jesus-Christ ne s'est point contenté de nous en faire des leçons; il nous en a donné lui-même l'exemple. Les Apôtres n'avoient garde de se dispenser d'une loi si universelle. Nul des Saints qui ne l'ait observée avec une sévérité extrême; et aujourd'hui tant de gens s'en dispensent! Quel nouveau privilege donne ce nouveau droit?

La loi du jeûne et de l'abstinence, est aussi ancienne que le monde, et l'inobservation de cette loi a été la source fatale de tous les malheurs. Si Adam se fût abstenu, s'il eût jeûné, il ne fût pas

déchu de l'état d'innocence, et nous eussions été heureux. Quels biens n'étoient pas attachés à son abstinence ? et de quel déluge de maux n'a pas été suivi son péché ! Que ne perd pas Esaü pour contenter sa faim ! et quelle perte ne fait-on pas en ne gardant pas les jeûnes de l'Eglise ! Ce n'est pas simplement une désobéisance ; c'est une espece d'infidélité, dit saint Chrysostome, parce que de toutes les pratiques qui sont de précepte, l'abstinence et le jeûne, sur-tout du Carême, sont les plus solennelles et les plus efficaces ! Nulle peut-être qui prouve mieux que nous sommes Chrétiens. A cette marque connoît-on aujourd'hui dans le monde beaucoup de vrais fidelles ?

Nul âge du monde où le jeûne n'ait été un acte de Religion, et un des plus solennels exercices de pénitence. Quel homme de bien dans l'Ancien Testament, tout comme dans le Nouveau, qui n'ait pas tâché de dompter la concupiscence, de réprimer ses passions, de satisfaire pour ses péchés, d'obtenir du Seigneur de nouvelles faveurs ; en un mot, qui n'ait espéré de se rendre Dieu propice par le jeûne ? En a-t-on aujourd'hui la même idée ? Croit-on que le jeûne ait la même vertu ?

Peu d'Ordres Religieux dans l'Eglise où les jeûnes et l'abstinence ne soient un des points capitaux de l'Institut ; et dans combien de ces saintes Sociétés multiplie-t-on le précepte et l'observance du Carême ? Peut-on faire ces réflexions, et voir en même-temps de sang froid avec quelle scandaleuse facilité on se dispense aujourd'hui dans le monde, du jeûne, et de l'abstinence du Carême ? Est-on plus innocent dans le grand monde, que dans le cloître ou dans le désert ?

Il ne se trouva personne autrefois dans une des plus grandes villes du monde, qui durant la plus cruelle famine, voulût profiter de la dispense générale de l'abstinence du Carême. O heureux siecle ! Mon Dieu, nous reste-t-il encore une étin-

celle de cette ancienne ferveur ? Cependant la même loi subsiste dans toute sa vigueur : même obligation, même morale ; mais trouve-t-on la même obéissance à la loi ?

Mon Dieu, que de reproches ! mais aussi quelle confusion ! quels regrets, et quel repentir ! Ne permettez pas que tant de réflexions soient inutiles.

SECOND POINT.

Considérez jusques à quel point de relâchement et d'irréligion on en est venu aujourd'hui dans le monde, à l'égard du jeûne et de l'abstinence. Que de prétextes, que de raisonnemens captieux pour éluder la loi ou du moins pour en énerver, et atténuer l'obligation ! Peu de gens de qualité, peu de gens riches qui ne croient avoir droit de s'en dispenser. Une femme du monde est toujours trop délicate pour pouvoir jeûner ; a-t-on de grands biens, il est rare aujourd'hui qu'on ait assez de santé pour faire les abstinences de l'Eglise. La plupart des Médecins sont devenus, pour ainsi dire, les avocats de l'amour-propre, et les fauteurs du relâchement. Trop faciles par ignorance, ou par lâcheté, à conclure contre la loi, à qui refusent-ils leurs attestations pour extorquer de frivoles dispenses ?

Cette personne de qualité est assez robuste pour tous les exercices de plaisirs, et même pour la chasse ; mais elle est d'une santé trop foible pour jeûner, ou pour faire maigre.

Cette femme mondaine fatiguée de son oisiveté, a assez de santé pour passer plusieurs heures au jeu, et pour y soutenir une contention d'esprit très-pénible ; mais sa délicatesse ne sauroit soutenir un jour maigre, ni son indévotion un jour de jeûne ; car quelle autre raison peut dispenser ces sortes de gens de jeûner ?

Bon Dieu ! avec quelle licence et avec quelle

impiété la jeunesse viole aujourd'hui les sacrées lois du jeûne et de l'abstinence du Carême ? et quelle facilité trouve-t-on à les violer ? Il n'est pas même jusques à des gens qui font profession de piété, qui ne s'imaginent que le maigre leur nuit, et que leur santé demande qu'ils s'en dispensent. De sorte qu'on peut dire que la sainte et indispensable loi du Carême se réduit aujourd'hui presque à rien, par l'étrange relâchement de la plupart des Fidelles. Et ceux même qui l'observent n'en perdent-ils point le mérite par les adoucissemens dont ils assaisonnent leurs abstinences ? Mon Dieu, les abus se multiplient ; mais au jour de votre justice aurez-vous de grands égards pour les abus ?

Avec quelle rigueur le Carême étoit-il observé par les premiers Fidelles ? Quelle frugalité dans les repas ! quelle abstinence ! Se commet-il moins de péchés aujourd'hui ? est-on plus innocent ? les mœurs sont-elles plus pures ? Quand tout cela seroit, le Carême ne devroit pas être observé avec moins de ferveur et de religion. Hélas ! jamais siecle plus corrompu ; l'iniquité inonde par-tout ; quelle effroyable disproportion entre nos mœurs, et celles de ces premiers Fidelles ! et presque personne ne peut jeûner ; et l'abstinence incommode trop ; et chacun prétend avoir droit à la dispense ! Le jeûne incommode : et le jeûne est-il ordonné pour nourrir la sensualité ? Le maigre déplaît : et cherche-t-on la délicatesse et le plaisir dans la pénitence ?

Mon Dieu ! que tous ces imaginaires besoins, que ces prétendues nécessités, que ces prétextes vains, que ces dispenses abusives causeront de cruelles frayeurs à l'heure de la mort ! Mais sera-t-il temps alors de découvrir l'erreur ! et sera-t-on bien reçu à dire : J'étois d'une naissance distinguée ; j'occupois un poste important ; j'étois d'un tempérament délicat ; j'avois une santé foible ; le maigre m'incommodoit ; le jeûne m'empêchoit de dor-

mir ; je ne pouvois m'accommoder de ces sortes de pénitences ?

Seigneur, puisque vous me faites la grace de connoître et de détester l'erreur où j'ai été jusqu'à présent, ne permettez pas qu'elle mette le comble à mes infidélités passées ; j'ai encore le temps de vous donner des preuves de la sincérité de mon repentir ; le Carême où nous allons entrer sera pour mois un temps d'une sincere pénitence, et j'espere què par votre miséricorde, la régularité avec laquelle je le passerai, fera voir que j'ai profité de cette méditation.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ipse me reprehendo, et ago pænitentiam. Job. 42.

Je m'accuse moi-même, Seigneur, et je confesse que je suis coupable, j'embrasse dès ce moment la pénitence et toute sa rigueur.

Ego sum qui peccavi, et ego iniquè egi. 2. Reg. 24.

C'est moi qui ai péché, c'est moi, Seigneur, qui suis le coupable, il est juste que je fasse pénitence.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° JE puis à peine me soutenir, disoit le saint Roi David, tant mes genoux sont affoiblis par le jeûne ; ma longue abstinence m'a fort amaigri (a). Trouveroit-on aujourd'hui parmi les Grands, plusieurs de ces illustres pénitens ? En trouveroit-on même beaucoup parmi le peuple ? Le jeûne est aujourd'hui presque banni de toutes les bonnes maisons, ceux qui ont le plus besoin et le plus de moyens de jeûner, sont ceux qui s'en dispensent avec moins de scrupule. Chose étonnante ! Une fille quitte le monde avant que de l'avoir connu, et porte son innocence dans le cloître, la nourrissant, pour ainsi dire, d'un jeûne continuel, et

(a) *Psal.* 108.

d'une abstinence qui ne finit qu'avec la vie ; et sa sœur au milieu du grand monde, de toutes les parties de plaisirs, tous les jours plus criminelle aux yeux de Dieu, ne peut pas jeûner ; sa délicatesse, son oisiveté, ne peuvent pas s'accommoder de quelques jours d'abstinence, selon le précepte de l'Eglise. C'est ici une réflexion, qu'on peut dire pratique, et qui intéresse bien des personnes. Examinez aujourd'hui si vous n'avez rien à vous reprocher sur cet article, qui fera gémir bien des gens. Depuis le temps que vous êtes obligé au jeûne, avez-vous jeûné fort réguliérement ? N'avez-vous point trop écouté votre lâcheté et votre amour-propre, qui crient toujours au secours, et concluent toujours à la dispense ? Mais lors même que vous avez prétendu jeûner, y avez-vous satisfait en cherchant tant d'adoucissemens et d'intempérance même dans le jeûne ? Vos collations n'ont-elles pas été des soupers ? et ces boissons, que la sensualité a introduites, et que le relâchement a voulu rendre nécessaires, n'ont-elles point enfreint la loi ? Votre jeûne ressemble-t-il à celui des premiers Fidelles ? Porte-t-il un caractere de pénitence ? Passera-t-il aux yeux de Dieu pour un vrai jeûne ? L'abstinence des viandes, assaisonnée de dévotion et accompagnée de la priere, est un des moyens les plus efficaces pour avancer notre sanctification. Celle que vous avez observée a-t-elle été de ce caractere ? On garde quelquefois certains jeûnes de dévotion, et l'on se dispense des jeûnes de précepte. Voilà une ample matiere d'examen pour bien des gens.

2.° Le jeûne est un exercice de pénitence ; on ne doit donc pas prétendre qu'il soit aisé, agréable et qu'il convienne à l'amour-propre et aux sens. Faites que désormais la pénitence paroisse dans vos jeûnes. Prenez garde que vos jeûnes ne se réduisent qu'à une simple abstinence de certaines viandes. Il faut que le jeûne soit un vrai jeûne, c'est-à-dire, une privation d'alimens à certaines

heures. Le vrai jeûne consiste à ne faire qu'un repas par jour, en vingt-quatre heures. C'est par indulgence qu'on souffre une collation, qui ne doit jamais être un souper. Faites-vous une loi de jeûner fort réguliérement; ne prenez rien hors du repas, et que cette collation soit très-frugale: on n'y doit servir que du fruit; n'y souffrez pas même cette multiplicité, cette diversité de mets, qui peut être une occasion de faire d'une collation un vrai repas. Tout autre mets y doit être interdit; qu'il est à craindre que tous ces jeûnes mitigés ne soient de faux jeûnes? Ne prenez même hors du repas, nulle de ces boissons, qui sont aujourd'hui si fort à la mode. Les unes rompent le jeûne; les autres pour le moins l'affoiblissent, toutes sont contraires à l'esprit et à la perfection du jeûne. Jeûnez désormais selon l'esprit et l'intention de l'Eglise; et vous reconnoîtrez que jusqu'ici vous n'avez peut-être jamais jeûné. N'empêchez pas vos domestiques de jeûner, en les accablant de travaux, ou les réduisant par votre dérangement, à dîner trop tard, les jours de jeûne. Le bon ordre et le bon exemple rendront bientôt tout votre domestique chrétien.

VINGT-DEUXIEME JOUR.

LA CHAIRE DE SAINT PIERRE A ANTIOCHE.

APRÈS que le Saint-Esprit fut descendu visiblement sur les Apôtres, et qu'il les eut comblés de ces dons surnaturels, qui devoient mettre la derniere perfection à cette Eglise que le Sauveur du monde avoit formée; les Apôtres ne penserent plus qu'à remplir les devoirs de leur mission, et à porter les lumieres de la foi par toute la terre.

Ces douze Prêcheurs s'étant partagé la conquête de tout l'Univers, saint Pierre comme le Chef fut destiné du Ciel pour la capitale de l'Empire; mais Rome ne connoissant point encore de Chrétiens, ne pouvoit pas avoir encore d'Évêque; il falloit qu'elle eût un troupeau pour avoir un Pasteur; et que la lumiere naissante de la foi eût percé les épaisses ténebres du Paganisme. Ce fut en attendant cet heureux jour que le Prince des Apôtres voulut jeter les fondemens de son Episcopat dans la ville d'Antioche, qui étoit la Capitale de l'Orient, et qui pouvoit alors être regardée comme la Capitale du Christianisme; aussi étoit-il bien raisonnable, dit saint Chrysostome, que la ville où les Fidelles avoient pris pour la premiere fois le glorieux nom de Chrétiens, pût aussi se glorifier d'avoir eu pour Maître et pour Pasteur le premier des Apôtres, et que le Vicaire de Jesus-Christ, le Chef visible de toute l'Eglise mît son premier siege dans la ville où la Religion Chrétienne avoit fait le plus de progrès parmi les Gentils.

Plusieurs croient que ce fut trois ou quatre ans après la Passion du Sauveur; mais il est plus probable que ce ne fut guere qu'après la conversion miraculeuse de Corneille le Centurion, et après que les Apôtres ayant appris les progrès que l'Évangile faisoit à Antioche, y eurent envoyé saint Barnabé, lequel etant allé chercher saint Paul à Tarse, y revint avec l'Apôtre des Gentils. Ils y demeurerent un an pour y former le troupeau avant l'arrivée du Chef des Pasteurs, qui ne put guere y être venu établir son premier siege Patriarcal que sept ou huit ans après la Passion de Jesus-Christ, c'est-à-dire, après l'an quarante.

Saint Pierre gouverna sept ans l'Eglise d'Antioche, c'est-à-dire, jusques à ce que les lumieres de la foi ayant pénétré en Occident, il vint mettre son siege dans la capitale de tout l'Univers, et fixa, selon les desseins éternels de la Providence, le cen-

tre de l'unité et le siege de la Religion dans Rome, qui avoit été jusqu'alors la maîtresse de tout le monde.

Il est aisé de comprendre que l'Evangile dut faire de merveilleux progrès dans Antioche par le zele du Prince des Apôtres; mais il n'est pas aisé de raconter toutes les merveilles qu'il y fit, durant tout le temps qu'il y fut. Basile de Séleucie qui vivoit en 450 parle des miracles faits par saint Pierre à Antioche, comme d'une chose constante, et que tout le monde savoit. Les Evêques d'Antioche sont appelés les successeurs de la Chaire de saint Pierre; et c'est en cette qualité que ces Evêques étoient Chefs de tout le Diocese d'Orient, et ont toujours eu un des premiers rangs dans l'Eglise.

La Fête de ce jour, sous le titre de la Chaire de saint Pierre, est une des plus anciennes de l'Eglise; elle se célébroit à Rome dès le milieu du quatrieme siecle, où on la trouve marquée dans un calendrier dressé vers le temps du Pape Liberius, sous le titre du jour natal de la Chaire de saint Pierre: *Natale Petri de Cathedra*, c'est-à-dire, l'anniversaire du jour que saint Pierre établit son siege à Antioche; et cette fête est placée au vingt-deuxieme jour de Février, dans cet ancien calendrier.

Quelques-un croient que l'usage établi déjà dans l'Ancien Testament, et si religieusement observé en tout temps dans l'Eglise, de célébrer la fête annuelle des Dédicaces des Temples consacrés à Dieu, avoit porté les Fidelles à célébrer tous les ans le jour de la consécration des Evêques qui sont eux-mêmes des temples vivans, et comme l'ame des temples matériels; et à faire sur-tout la fête annuelle de l'Episcopat, pour ainsi dire, du Chef des Pasteurs sous Jesus-Christ, c'est-à-dire, de saint Pierre le Prince des Apôtres.

Plusieurs ont cru que l'ancienne pratique des Papes et des Evêques, de célébrer si réguliérement

tous les ans l'anniversaire de leur consécration, avoit donné lieu à l'institution de la fête de la Chaire de saint Pierre, soit à Antioche, soit à Rome. Mais puisqu'on ne trouve point de Papes ou d'Evêques d'entre ceux qu'on sait avoir fêté leur propre ordination, qui ne soit postérieur à l'usage qu'on avoit dans l'Eglise dès les premiers siecles, de faire tous les ans la fête de la Chaire de saint Pierre, on a bien plus de sujet de croire que c'est la fête annuelle de la Chaire de saint Pierre, qui a donné lieu à toutes ces fêtes particulieres d'ordination épiscopale, que de dire que celle-là doive son institution à l'usage de celles-ci.

Nous n'avons point de sermons de saint Léon sur la fête de la Chaire de saint Pierre. Il nous en reste trois sur sa promotion propre au Pontificat, dont il célébroit tous les ans la mémoire. La miséricorde divine, dit-il dans le premier de ces sermons, qui a daigné m'élever si haut sans aucun mérite de ma part, et qui fait bien voir par ce seul exemple, les effets surprenans de ses libéralités et de bonté infinie, qui va chercher le plus petit et le plus indigne de tous ses serviteurs, *Honorabilem mihi hodiernum diem fecit*, me rend ce jour bien honorable. C'est saint Pierre, dit-il dans le troisieme, c'est saint Pierre qui gouverne encore l'Eglise de Rome, qui assiste encore très-particuliérement ceux qui succedent dans le même Trône qu'il a autrefois occupé, et c'est lui qui est toujours honoré quand les nouveaux Pontifes font la fête annuelle de leur installation? *Illi adscribimus hoc festum cujus patrocinio Sedis ipsius meruimus esse consortes.*

Quoiqu'un Evêque, dit saint Augustin, doive toujours avoir l'esprit occupé de son devoir; il s'en doit encore plus occuper le jour annuel de son installation, pour prévoir ce qu'il doit faire, pour rappeler dans son esprit ce qu'il a fait, pour corriger le mal, pour se fortifier dans le bien, pour

bénir le Seigneur et le remercier des graces qu'il lui a faites ; pour l'humilier et se punir lui-même du mal qu'il a fait, du bien qu'il n'a pas fait et qu'il a dû faire ; pour obtenir le pardon de ses fautes passées par une douleur salutaire et une confession sincere, et reprendre une nouvelle ferveur. *Cùm dies anniversarius nostræ ordinationis exoritur, tùm maximè honor hujus officii, tanquam primò imponatur, attenditur, etc.*

Saint Charles, fit ordonner dans son troisieme Concile de Milan qu'on rétabliroit l'ancienne observation du décret du Pape Felix IV, qui obligeoit tous les Evêques à célébrer tous les ans la fête de leur consécration. Le Concile IV renouvela ce Canon, et ajouta que ce jour de fête seroit marqué dans le calendrier, qu'on l'annonceroit au peuple, afin de l'exciter à prier Dieu pour son Pasteur et son Pere ; que l'Evêque célébreroit une Messe solennelle ; qu'il prêcheroit ce jour-là pour demander l'assistance des prieres de ses Diocésains ; enfin qu'il examineroit toute sa conduite passée, pour rendre désormais sa vie encore plus réguliere et plus exemplaire ; et pour s'acquitter des fonctions de son sacré ministere avec plus de zele et de piété.

Ce ne sont pas seulement les Evêques que ces Conciles exhortent de faire la fête chaque année de leur consécration ; ils veulent que tous les Prêtres célebrent encore avec beaucoup de dévotion l'anniversaire de leur ordination et de leur Prêtrise ; redoublant ce jour-là leurs actions de graces au Seigneur, qui a daigné les élever à une dignité si sublime ; considérant avec plus d'attention la sainteté de leur ministere, et en comprenant mieux que jamais leurs effrayantes obligations.

Ce n'étoient pas les Ministres seuls du Très-Haut, et sur-tout les Evêques, qui se croyoient obligés de renouveler tous les ans leur consécration faite à Dieu au jour anniversaire de leur sa-

cre, que l'on appeloit le jour natal de l'Episcopat, comme d'une nouvelle naissance spirituelle; chaque Chrétien dans ces heureux jours de ferveur, dans ce premier âge de l'Eglise, se faisoit encore une obligation aussi étroite à l'égard du jour de sa premiere consécration à Dieu par le Baptême; jour qu'on appeloit en Orient et dans la Grece, la fête natale de la renaissance en Jesus-Christ, et en Occident *Pascha annotinum*, le jour anniversaire de la Pâque particuliere, c'est-à-dire, de son baptême: et on a bien raison de célébrer tous les ans la mémoire de ce premier moment de notre sanctification, tant pour reconnoître la grace de l'adoption que nous y avons reçue, que pour nous renouveler nous-mêmes dans l'esprit de Jesus-Christ, en réitérant avec une nouvelle ferveur les promesses que nous avons faites à Dieu dans notre baptême. Saint Charles renouvela encore cette ancienne dévotion du jour anniversaire du baptême, dans son sixieme Concile de Milan : *Religiosi instituti olim fuit diem baptismi quotannis à fidelibus piè celebrari.* Et il ajoute que saint Grégoire de Nazianze assuroit que c'étoit l'ancien usage de célébrer tous les ans le jour de son baptême par tous les exercices de piété; et qu'il falloit que tous les peres de famille eussent soin d'en faire souvenir leurs enfans, et sur-tout de leur en donner l'exemple : *Parentum cura sit diem ob eam causam notare, quo filius Christo renatus est.* Il est probable que c'est la Fête de ce jour qui a dû donner lieu à ces dévotions et à ces fêtes de consécrations particulieres.

Plusieurs ont cru que l'Eglise avoit mis la solennité de la Chaire de saint Pierre au vingt-deux de Février, pour opposer la piété chrétienne aux superstitions et aux débauches dont ce jour et le précédent étoient profanés par les Païens, qui alloient faire des festins sur le tombeau de leurs proches. Ce fut peut-être ce qui porta encore les Fidelles, en célébrant le jour natal, pour ainsi dire,

du Pontificat de S. Pierre, de renouveler entr'eux une espece d'agapes ou de festins de pure charité chrétienne, pour marque de réjouissance, et pour décrier davantage les excès des Païens; et c'est ce qui fit qu'on appela dans la suite la solennité de ce jour, la Fête du banquet de saint Pierre : *Festum Petri epularum.*

Mais comme il est aisé d'abuser des plus saintes coutumes lorsqu'elles flattent les sens, ces réjouissances si pieuses dans leur institution se trouverent accompagnées de certains excès, et même de plusieurs superstitions que la fréquentation avec les Païens et le relâchement y avoient introduites (a); ce qui obligea le second Concile de Tours en 567 de remédier à ces abus, exhortant les Fidelles de célébrer la Fête de la Chaire de saint Pierre avec une nouvelle ferveur et une dévotion exemplaire.

La Messe est de la Fête du jour.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Deus, qui beato Petro Apostolo tuo, collatis clavibus regni cœlestis, ligandi atque solvendi pontificium tradidisti : concede, ut intercessionis ejus auxilio, à peccatorum nostrorum nexibus liberemur. Qui vivis, etc.

O Dieu! qui en donnant à saint Pierre votre Apôtre, les clefs du Royaume des Cieux, lui avez donné l'autorité Pontificale de lier et de délier; faites que par le secours de son intercession nous soyons délivrés des liens de nos péchés. Vous qui vivez et régnez, etc.

L'Epître.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Pierre. Chap. 1.

Petrus Apostolus Jesu Christi, electis advenis dispersionis Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Asiæ et

Pierre Apôtre de Jesus-Christ : à ceux qui ont été choisis, qui sont hors de leur pays, qui sont dispersés dans

(a) *Cor.* 21.

Bythiniæ, secundùm præscientiam Dei Patris, in sanctificationem Spiritûs, in obedientiam et aspersionem sanguinis Jesu Christi: Gratia vobis et pax multiplicetur. Benedictus Deus et pater Domini nostri Jesu Christi, qui secundùm misericordiam suam magnam regeneravit nos in spem vivam per resurrectionem Jesu Christi ex mortuis, in hæreditatem incorruptibilem, et incontaminatam, et immarcessibilem, conservatam in Cœlis in vobis, qui in virtute Dei custodimini per fidem in salutem paratam revelari in tempore novissimo. In quo exultabitis, modicum nunc si oportet contristari in variis tentationibus: ut probatio vestræ fidei multo pretiosior auro (quod per ignem probatur) inveniatur in laudem, et gloriam, et honorem, in revelatione Jesu Christi Domini nostri.

le Pont, dans la Galatie, dans la Cappadoce, dans l'Asie et dans la Bythinie, selon la prescience de Dieu, pour être sanctifiés par le Saint-Esprit, pour obéir et pour être arrosés du Sang de Jesus-Christ, que la grace et la paix soit donnée avec abondance. Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, lequel suivant sa grande misericorde nous a régénérés pour une vive espérance, par la résurrection de Jesus-Christ, pour l'héritage qui n'est sujet ni à se corrompre, ni à se gater, ni à se flétrir, qui se garde pour vous dans le Ciel, vous que la vertu de Dieu defend par la foi en vue du salut prêt à se manifester dans les derniers temps; c'est ce qui vous fera tressaillir de joie d'être maintenant, s'il le faut affligés pour peu de temps dans des épreuves différentes, afin que votre foi mise à l'épreuve et beaucoup plus precieuse que l'or qui est éprouvé par le feu, soit un sujet de louange, de gloire et d'honneur, lorsque Jesus-Christ se fera voir à decouvert.

Ce ne peut être que vers l'an 45 de Jesus-Christ que saint Pierre étant à Rome écrivit cette Lettre aux Fidelles dispersés dans le Pont, la Galatie, la Cappadoce, l'Asie mineure, la Bythinie, où il avoit lui-même prêché. Il dit qu'il écrit de Babylone, appelant ainsi la ville de Rome à cause de la dissolution des mœurs, et de la multitude confuse des superstitions qui y régnoient. Le dessein de l'Apôtre dans cette Lettre est d'affermir dans la Foi les Fidelles qui vivoient parmi les Païens. Elle renferme de si grands sens en peu de paroles, que Bo-

niface Evêque de Mayence, la voulut avoir écrite en lettres d'or.

RÉFLEXIONS.

Pierre Apôtre de Jesus-Christ. Que ces paroles renferment un grand sens ! qu'elles présentent une preuve bien éclatante de la bonté de notre Religion, et qu'elles contiennent de merveilles ! Libertins, esprits foibles, hommes de peu de foi, vous voudriez quelque miracle bien sensible qui convainquît, qui forçât même votre raison à reconnoître un caractere de divinité, à voir Dieu dans l'établissement de l'Eglise. Le voilà ce miracle : Pierre Apôtre de Jesus-Christ. Pierre, cet idiot, cet esprit épais, cet homme vil et grossier, ce pêcheur élevé à manier des filets, nourri dans l'art de prendre du poisson, sans éducation, sans teinture des lettres : ce Pierre, Apôtre, et Apôtre de Jesus-Christ, c'est-à-dire, envoyé, chargé de la plus importante commission qui fut jamais, de l'affaire la plus délicate et la plus épineuse qui soit possible : Pierre Disciple de Jesus-Christ, qui a eu mission pour prêcher son Evangile, cet Evangile plein de mysteres impénétrables à la seule raison, infiniment au-dessus de l'esprit humain, cet Evangile plein d'une morale ennemie des sens et de l'amour-propre ; et de le prêcher, cet Evangile, par tout l'Univers, de le porter à toutes les Nations de la terre, Nations barbares, Nations polies, Nations superstitieuses, toutes ennemies du nom Chrétien ; à ceux du Pont, à ceux de Galatie, à ceux de Cappadoce, de l'Asie mineure, de Bythinie, de Rome même, ces orgueilleux Maîtres du Monde : et ce Pierre, cet homme lâche, cet ignorant, ce grossier, ce pauvre pêcheur a exécuté heureusement ce grand dessein, s'est acquitté de sa mission avec un succès inimaginable, a converti à la Foi toutes ces Nations, a fondé l'Église de Jésus-Christ chez tous ces peuples, et cela seulement en se présen-

tant,

tant, en parlant, en faisant des miracles : ce Pierre, ce vil pêcheur, Apôtre de Jesus-Christ, et le Chef même de ses Apôtres. Après cela, s'écrie saint Augustin, quiconque demande encore des prodiges pour croire, il est lui-même un prodige, un monstre d'incrédulité : *Quisquis adhuc prodigia, ut credat, inquirit, magnum ipse prodigium est.* Béni soit Dieu le Pere de Jesus-Christ Notre-Seigneur, lequel suivant sa grande miséricorde nous a régénérés pour une vive espérance par la résurrection de Jesus-Christ. Quelles expressions plus énergiques ! quelle éloquence plus sublime, plus noble ! quel raisonnement plus juste, plus suivi, plus concluant ! Toute cette Epître est merveilleuse ; et voilà le style, et la maniere d'écrire d'un idiot, d'un vil pêcheur ! Une vive espérance est un des premiers fruits de la foi ; elle fait en partie le caractere des vrais fidelles. Quel courage ne donne-t-elle pas dans les plus grands périls ! quelle douce consolation au milieu des adversité ! Un coup d'œil vers le Ciel dissipe bien des brouillards, et rassure merveilleusement une ame fidelle. Certainement la pensée de cet héritage que Jesus-Christ nous a acquis par son sang, et auquel nous avons droit par le baptême, ne devroit-elle pas nous occuper tout le temps ! héritage qui n'est sujet ni à se corrompre, ni à se gâter, ni à se flétrir, qui se garde pour nous dans le Ciel. Heureux séjour des Bienheureux, vous devez être un jour le mien ; et doit-il y avoir un objet qui flatte plus mon cœur, qui réveille plus vivement mes désirs, qui contente plus mon ambition, qui plaise, qui rassasie davantage ? Quels revers de fortune, quelle persécution, quelles adversités doivent vous consterner ; vous que la vertu de Dieu défend par la foi, en vue du salut, prêt à se manifester dans les derniers temps. Quand on a de la religion, quand on a une foi vive, la vue du salut éternel inspire une nouvelle ferveur et un nouveau courage. Ces cœurs

dégoûtés, ces ames insensibles au souvenir de l'autre vie, font bien voir qu'elles se plaisent un peu trop dans celle-ci. A chaque heure nous approchons de l'éternité, chaque jour nous avançons vers cet heureux terme d'une journée; les afflictions, les traverses de cette vie sont, pour ainsi dire, des coups de vent qui nous font avancer vers cet heureux port. Ne devons-nous pas tressaillir de joie d'être maintenant affligés pour un peu de temps dans des épreuves différentes? Notre tristesse montre bien notre peu de foi, et fait sentir combien nous sommes peu ressemblans aux premiers Fidelles.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 16.

IN illo tempore: Venit Jesus in partes Cæsareæ Philippi: et interrogabat Discipulos suos, dicens: Quem dicunt homines esse Filium Hominis? At illi dixerunt: Alii Joannem Baptistam, alii autem Eliam, alii verò Jeremiam, aut unum ex Prophetis. Dixit illis Jesus: Vos autem quem me esse dicitis? Respondens Simon Petrus, dixit: Tu es Christus, Filius Dei vivi. Respondens autem Jesus, dixit ei: Beatus es Simon Bar-Jona: quia caro et sanguis non revelavit tibi, sed Pater meus qui in cælis est. Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam. Et tibi dabo claves

EN ce temps-là: Jesus s'en alla dans le territoire de Césarée de Philippes: et il demanda à ses Disciples: Qui dit-on qu'est le Fils de l'Homme? Ils lui répondirent: Les uns disent que c'est Jean-Baptiste, les autres Elie; les autres Jérémie, ou quelqu'un des Prophetes. Et vous, leur dit Jesus, qui dites-vous que je suis? Simon Pierre prenant la parole lui dit: vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. Jesus lui repartit: Vous êtes heureux, Simon fils de Jona; car ce n'est point la chair et le sang qui vous l'a révélé, mais mon Pere qui est dans le Ciel. Et moi je vous dis, que vous êtes Pierre, que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je vous donnerai les clefs

regni Cœlorum. Et quodcumque ligaveris super terram, erit ligatum et in Cœlis : et quodcumque solveris super terram, erit solutum et in Cœlis.	du Royaume des Cieux ; tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le Ciel ; et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié aussi dans le Ciel.

MÉDITATION.

De la contradiction qui se trouve en notre croyance et nos mœurs.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la liaison doit être étroite entre la croyance et les mœurs. La foi doit régler la conduite. Nos actions disent toujours plus efficacement de quelle Religion nous sommes : on a beau se déguiser et à soi et aux autres, nos actions nous trahissent. Sur ce principe demandons-nous à nous-mêmes si nous sommes véritablement Chrétiens ?

Quelle horrible contradiction entre notre croyance et nos mœurs ! Car enfin malgré la corruption du siecle, il se trouve parmi les Chrétiens peu d'infidelles. On croit, mais on vit mal ; c'est-à-dire, soumission de l'esprit à la loi : révolte du cœur contre tous ses préceptes. Religion sainte : mœurs de sectateurs corrompues. Vérités terribles dans l'esprit : libertinage, impiété dans les œuvres. Créance de tout ce qui impose une indispensable nécessité de mener une vie innocente : conduite qui dément visiblement tout ce qu'on croit.

Le matin à la Messe ; le soir au spectacle ou au bal. En certains jours on approche de la sainte Table, et peu d'heures après on passe plusieurs heures au jeu, dans des divertissemens profanes, dans des excès et des débauches qui vont jusqu'à la dissolution en Carnaval ; et l'on paroît couvert de cendres au premier jour de Carême. Qu'est-ce que mo-

merie en matiere de Religion, si ce n'en est pas une de donner au public de si différentes scenes!

Le sort des infidelles est déplorable; mais les déréglemens de la plupart des Chrétiens leur font-ils espérer un meilleur sort? Quel malheur de n'être pas dans le sein de l'Eglise, de n'avoir nul droit au bonheur éternel! mais en est-ce un moindre d'être un enfant de l'Eglise, et de se rendre indigne de cet éternel bonheur, auquel on a droit comme appelés à l'héritage. Et certes, lequel vaut mieux, ou ne croire presque rien de ce qu'on est obligé de croire, ou ne faire presque rien de ce qu'on est obligé de faire, et de ce qu'on croit?

De bonne foi, n'est-ce pas tourner en dérision les choses les plus sacrées, que de faire tantôt le personnage de Chrétien, et plus souvent le personnage de Païen; et peut-on mépriser Dieu avec plus de malice, que de ne douter point que ce ne soit lui qui commande, et de vivre comme si l'on ne croyoit pas?

Et voilà, Seigneur, comme j'ai vécu jusqu'à cette heure; daignez, mon Dieu, me donner encore le temps et la grace de déclarer ma foi par mes œuvres, et pardonnez-moi mes iniquités.

SECOND POINT.

Considérez l'extravagance impie d'une conduite si déraisonnable, si contraire au bon sens.

Croire que nous ne sommes sur la terre que pour aimer et pour servir Dieu, et passer tous les jours de la vie sans aimer Dieu, ne s'appliquer même tous les jours qu'à lui déplaire.

Croire qu'il y a un enfer, et que cet enfer épouvantable et éternel peut être la peine d'un seul péché mortel; et l'on vit tranquillement dans le péché, et l'on multiplie tous les jours son iniquité par de nouveaux crimes! Gouffre de feux inextinguibles, que la toute-puissance de Dieu allume

pour punir le pécheur ; enfer, chaos immense de tourmens éternels, se peut-il que tu sois l'objet de notre foi, et que nous vivions dans l'impénitence !

Et ces libertins dont la vie est un enchaînement de péchés. Ces impies qui plaisantent des plus saintes pratiques de piété, qui raillent de l'enfer même : ces libertins, ces impies croient l'enfer ?

Ces femmes mondaines dont la conscience est un chaos affreux, et à qui le monde sert d'idole : ces femmes croient les vérités de l'Evangile, et les épouvantables supplices de l'enfer.

Ces gens de plaisirs, qui passent leurs jours dans une molle oisiveté, et dans l'oubli de Dieu : ces gens du monde, qui sacrifient tranquillement leur ame à leur ambition et à un vil intérêt ; ces personnes dont l'esprit est gâté par la corruption du cœur, dont les mœurs sont si peu chrétiennes : ces gens-là croient l'enfer ?

Ces personnes dévouées au service de Dieu par des liens si sacrés, et qui, dans un état si parfait mènent une vie si peu réguliere, et même si mondaine : ces personnes croient toute la rigueur des formidables jugemens de Dieu, et ils en font même des peintures vives au peuple !

Ces personnes consacrées au ministere des Autels ; et dont la conduite répond quelquefois si mal à leur sacré ministere : ces Prêtres qui paroissent avec si peu de respect, de décence, et quelquefois même avec si peu de religion à l'Autel, croient que c'est réellement Jesus-Christ qu'ils tiennent entre leurs mains, qu'ils offrent en sacrifice au Dieu vivant ; que c'est de son corps adorable et de son sang précieux dont ils se nourissent ! Accordez ces mœurs avec la sainteté de cette Religion ; accordez cette conduite avec cette croyance.

On croit que l'Evangile est la seule regle des mœurs ; que tout autre systême de vie porte à faux ; que le chemin du Ciel est étroit ; que la vie chrétienne est une vie de mortification et de croix, et

que le Royaume des Cieux se prend par force. On croit que la loi chrétienne demande une grande perfection. Violence continuelle ; mortification sans relâche ; à chaque pas quelque nouvelle croix ; et nulle croix, sans quelque nouvelle victoire. Outre cela, quelle piété humble et persévérante ! Quelle modestie plus exemplaire ! quelle plus inaltérable charité ! Amour de préférence, de tendresse pour Dieu ; amour sincere et effectif pour le prochain. Quelle pureté plus délicate ! quelle équité plus universelle ! quelle légere imperfection la loi chrétienne ne condamne-t-elle pas ! L'esprit du monde est proscrit par Jesus-Christ : toutes les maximes du monde sont réprouvées ; on croit enfin que Jesus-Christ est le Fils du Dieu vivant, tandis qu'on est tous les jours avec si peu de respect en sa présence. Rapprochez tous ces traits des mœurs des Chrétiens de ce temps ? Hé, Seigneur ! quelle contradiction plus criante et plus monstrueuse ?

Mais, sans arrêter si long-temps les yeux sur les difformités qui se trouvent dans le portrait des autres, quelles ne trouve-je pas dans le mien ! J'ai la foi, je crois toutes ces vérités ; et mes mœurs, et mes sentimens, et ma conduite répondent-ils à ma croyance ?

Seigneur, puisqu'il est vrai que vous ne rejetez point un esprit couvert de confusion, un cœur contrit et humilié, une ame qui implore votre miséricorde, je reprends une nouvelle confiance. L'énorme contradiction qui se trouve entre ma foi et ma conduite m'effraie, mais votre miséricorde me rassure. Je confesse avec une vive douleur que j'ai décrié par mes mœurs la sainteté de mon état, la pureté de ma Religion, la perfection de l'Evangile ; mais je suis résolu, avec le secours de votre grace, de réparer désormais autant qu'il me sera possible, l'injure que je vous ai faite, Seigneur, par l'entiere réformation de mes mœurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Bonitatem, et disciplinam, et scientiam doce me, quia mandatis tuis credidi. Psal. 118.

Je crois, Seigneur, je crois à votre divine parole; faites-moi la grace de la mettre en pratique; et pour cela inspirez-moi cette douceur, dont vous me faites de si belles leçons, cette régularité de vie si nécessaire; et apprenez-moi la science du salut.

Quid prodest si fidem quis dicat se habere, opera autem non habeat? Jac. 2.

Que sert-il, Seigneur, que j'aie la foi, si je n'ai pas les œuvres.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUELQU'UN dira, dit l'Apôtre saint Jacques, Vous avez la foi, et moi j'ai les œuvres. Faites-moi voir sans les œuvres, continue-t-il, que vous avez la foi; pour moi je vous ferai voir ma foi par les œuvres. Désabusons-nous : foi chimérique, fantôme de Chrétien que toutes ces superficielles démonstration de religion sans réalité. Ne pas croire, c'est certainement la plus grande de toutes les folies; mais croire et ne pas vivre conformément à ce qu'on croit, c'est le comble de l'extravagance et de l'impiété. Prenez aujourd'hui un quart d'heure, du moins quelques momens pour vous demander à vous-même, et examiner si votre conduite répond à votre créance. Ce luxe outré, ces parures fastueuses, ces modes païennes répondent-elles à la modestie, à la foi et à l'humilité chrétienne? Ces femmes ornées comme des Temples, selon l'expression du Prophete, font-elles grand honneur à la Religion? Voyez si vous n'avez rien à vous reprocher sur cet article. Votre respect, votre dévotion à l'Eglise font-ils sentir que vous croyez Jesus-Christ réellement présent? Vous savez quelle est la sainteté de la Religion chrétienne : Paroissez-vous, Chrétien, dans vo-

tre domestique, dans votre emploi, dans vos repas, dans vos plaisirs, dans vos entretiens, dans les assemblées? Etes-vous aux yeux de Dieu ce que vous faites profession d'être devant les hommes? En fait de Religion, la momerie est honteuse, elle est impie; ce n'est que sur le theâtre qu'on souffre que les gens fassent divers personnages. Mais en matiere de Religion, rien n'est plus odieux, rien n'est plus injurieux à Dieu. Votre vie n'a-t-elle point été jusqu'ici une comédie perpétuelle! Quel témoignage donnent de votre foi vos mœurs? Voilà une ample matiere d'examen.

2.° Après avoir gémi devant Dieu, voyant combien vos sentimens et vos mœurs démentent votre croyance, prenez les résolutions suivantes: 1.° De ne paroître jamais plus à l'Eglise qu'avec un respect et une modestie qui soient une preuve sensible de votre foi. Interdisez-vous tout entretien dans le lieu saint, et toutes ces civilités mondaines et profanes qui en doivent être bannies. Où est-ce qu'on doit être et paroître Chrétien, si ce n'est aux pieds de Jesus-Christ? Ayez cette pratique dans vos affaires, dans vos conversations, dans vos divertissemens même, de vous demander à vous-mêmes si vous y êtes en Chrétien. Ayez continuellement présentes à l'esprit ces paroles du Prophete Elie: *Jusques à quand serez-vous comme un homme qui boite des deux côtés? Si le Seigneur est votre Dieu, suivez-le sans hésiter et sans relâche; si Baal est votre Dieu, suivez Baal.* (a) Lisez tous les jours avec respect un chapitre de l'Evangile, c'est l'unique regle de conduite; et en lisant, considérez si vous y trouvez votre portrait: c'est cependant selon cette loi que nous serons jugés en sortant de cette vie. Etes-vous dans l'état religieux; avez-vous été appelés à l'auguste dignité du Sacerdoce: prenez une ferme résolution de soutenir désormais par votre conduite la sainteté de votre état et la sublime

(a) 3. *Reg.* 18.

perfection de votre caractere ; remplissez vos devoirs ; assistez à l'Office divin ; offrez le divin Sacrifice avec une dévotion, un respect, une modestie qui prouve visiblement votre foi.

VINGT-TROISIEME JOUR.

LA BIENHEUREUSE MARGUERITE DE CORTONE,

Pénitente du Tiers-Ordre de Saint-François.

LA Bienheureuse Marguerite, surnommée de Cortone qui fut le lieu de sa pénitence et de sa sépulture, naquit dans le Bourg d'Alviano, ou Laviano, au Diocese de Chinsi en Toscane, vers l'an 1249. Ayant perdu sa mere à l'âge de sept ou huit ans, elle manqua d'éducation et de secours ; et ne suivant plus que le penchant qu'elle avoit au libertinage et au plaisir, elle se jeta dans tous les désordres dont est capable une jeune fille qui a de la beauté et de l'esprit ; et qui n'est retenue ni par la crainte de Dieu, ni par l'autorité des parens ; ni par les vues de l'honneur et du devoir, et encore moins par des motifs de religion et par la délicatesse de conscience.

Il y avoit neuf ans qu'elle vivoit dans une licence scandaleuse avec un Gentilhomme de Monte-Pulciano, lorsque son amant sortant de chez elle, fut tué en chemin, dans une rencontre qu'on n'a jamais su découvrir. Une petite chienne que Marguerite aimoit ayant suivi son maître, revint deux jours après en hurlant, et prenant sa maîtresse par la robe, la tiroit comme pour la mener quelque part. Marguerite ne voyant point revenir son galant, et étonnée des cris et des mouvemens de sa petite chienne, sort de la maison, et à peine eut-elle fait quelques pas hors de la ville, qu'elle aperçut

dans un fossé le corps du Gentilhomme à demi-pourri, et qui jetoit déjà une puanteur insupportable.

Ce spectacle affreux la frappa : et Dieu s'en servit pour la convertir. Après avoir donné quelques larmes à sa douleur, elle en donna bien plus à son repentir. La vie criminelle qu'elle menoit, lui fit horreur ; et la grace agissant sur son cœur, elle conçut tant de regret de ses désordres, qu'elle ne chercha plus que les moyens de revenir de ses égaremens, et d'effacer ses crimes par les rigueurs d'une sincere pénitence.

Pénétrée de ces pieux sentimens, elle va se jeter aux pieds de son pere : et fondant en larmes, elle lui demande pardon du mépris qu'elle a fait de son autorité et de la bonté paternelle, et le conjure par les termes les plus pressans, de ne la pas rebuter, de la retenir chez lui, pour la retirer du péché, et lui donner lieu par-là d'expier sous ses yeux les fautes de sa vie passée. On peut juger combien ce début lui coûta. La colere d'un pere justement irrité, les duretés d'une marâtre ennemie, le déshonneur qu'elle avoit fait à toute la famille, étoient de terribles difficultés : elle passe sur tout. Aussi quelque indigné que fût ce pere de la conduite de sa fille, il ne put résister à des marques si visibles d'un vif et sincere repentir, il la reçut chez lui ; mais elle n'y fit pas long séjour.

La femme que son pere avoit épousée en seconde noces, ne put la souffrir. Cette dure marâtre fermant son cœur à tous sentimens d'humanité et de religion, la chassa de la maison paternelle, et l'exposa par cette cruauté, aux plus grands dangers du salut et à la tentation la plus terrible.

Etant bien faite, encore jeune, et sollicitée par bien des libertins, chassée de sa propre maison, sans secours, sans revenus, sans ressource, elle se trouvoit dans la plus affreuse de toutes les extrémités. Dans cette désolation, elle s'assit sous un figuier

dans le jardin de son pere, resolue de mourir plutôt de faim et de misere, que de se plonger jamais plus dans ses premiers dérèglemens. Fondant en larmes elle gémissoit sur son triste sort, et s'écrioit en regardant le Ciel : Hé quoi! Sauveur des ames, vous qui en convertissez tant tous les jours, ne serez-vous insensible qu'à la perte de la mienne! elle vous coûte autant que celle d'une Magdelaine et d'une Thaïs la pécheresse. O vous qui m'avez rachetée au prix de votre sang, ne m'abandonnez pas dans l'accablement où je suis, et faites-moi miséricorde. Elle répandoit son cœur en soupirs et en sanglots, lorsqu'elle se sentit fortement inspirée d'aller à Cortone, pour déclarer et détester toute sa vie aux pieds d'un Confesseur, et savoir de lui ce qu'elle auroit à faire pour être sauvée.

Elle s'y rend incessamment, s'adresse à un saint Religieux de Saint François, lequel après avoir reçu sa confession, et l'avoir instruite avec beaucoup de zele et de charité, l'encouragea à suivre avec ferveur les mouvemens du Saint-Esprit, et à se rendre fidelle à la grace, dans l'exercice de la pénitence.

Elle le fit; et persuadée qu'elle n'avoit pas un autre état de vie à choisir, elle demanda avec instance l'habit du Tiers-Ordre de Saint François, qu'on appelle les Sœurs de la Pénitence. Quoiqu'on ne doutât point de la sincérité de sa conversion, les Peres cependant ne lui accorderent cette grace qu'après avoir éprouvé sa vocation durant trois ans, et après que tout le public eût été édifié de sa piété et de sa persévérance.

L'amour divin dont son cœur fut d'abord embrasé, éteignit et consuma bientôt en elle celui qu'elle avoit eu pour les créatures. Jamais conversion plus parfaite. Une aversion sensible pour tout ce qui flatte les sens, prit la place de cet empressement qu'elle avoit eu de jouir des aises de la vie.

Sa vie fut un prodige de mortification et d'humilité; ses débuts étonnerent les plus fervens, et l'on

ne peut guere porter plus loin l'amour des humiliations et les rigueurs de la pénitence.

Elle s'ensevelit dans une étroite cellule, d'où elle ne sortoit que par ordre de son Confesseur, et où elle ne parloit jamais à personne. N'ayant plus que de l'horreur de sa beauté, qui avoit été si pernicieuse et à elle et aux autres, elle ne se contenta pas de l'affoiblir par un jeûne continuel, elle la détruisit dès les premiers jours de sa conversion, par des macérations du corps étonnantes.

Elle se meurtrissoit le visage à coups de cailloux, se le déchiroit même avec des pierres aiguës, jusqu'au sang; le frottoit avec du grès broyé; et elle fut si ingénieuse à anéantir tout reste d'embonpoint et de beauté, qu'elle ne fut plus connoissable.

Elle ne mangeoit qu'un morceau de pain dans tout le jour, ne buvoit que quelques gouttes d'eau; son abstinence seule est regardée comme un miracle. Elle n'eut point jusqu'à la mort d'autre lit que la terre, et une pierre pour chevet. Elle se déchiroit le corps par de sanglantes disciplines plusieurs fois tous les jours, et passoit presque toute la nuit en prieres.

On l'entendoit souvent éclater en sanglots et en soupirs, au souvenir de ses péchés passés; et sa contrition étoit si vive, surtout quand elle étoit aux pieds de son Crucifix ou de l'Autel, qu'on a cru bien des fois qu'elle alloit expirer, tant sa douleur étoit violente.

L'ennemi du salut qui sembloit d'abord avoir été effrayé par une si généreuse ferveur, fit bien voir dans la suite qu'il ne se rebute ni par les plus grandes austérités, ni même par la persévérance. Il commença par lui faire entendre que sa retraite étoit outrée, et sa pénitence indiscrete; qu'elle alloit devenir homicide d'elle-même par ses jeûnes, ses veilles et ses excessives austérités; qu'elle en avoit assez fait, et qu'il étoit temps qu'elle prît un peu de relâche; que puisque Dieu lui avoit fait

connoître que ses péchés lui étoient pardonnés, elle devoit être contente.

Notre bienheureuse Pénitente étoit trop éclairée pour ne pas reconnoître à ces traits, l'esprit malin du tentateur ; aussi toutes ces ruses se réduisirent à lui faire redoubler ses austérités, et à la rendre plus humble. Presque accablée un jour par la multitude et la violence des tentations, s'étant prosternée aux pieds de son Crucifix, elle fut merveilleusement fortifiée par ces consolantes paroles : Aye bon courage, ma fille, quelque violens que soient les efforts du démon, je suis toujours avec toi durant le combat, et tu en sortiras toujours victorieuse ; suis fidellement en toutes choses les conseils de ton Directeur ; aye toujours plus de confiance en ma bonté ; défie-toi sans cesse de tes propres forces, et par le secours de ma grace tu triompheras de l'ennemi.

Plus la vertu de la bienheureuse Marguerite se perfectionnoit, plus l'amour des croix et des humiliations croissoit en elle. Elle ne se regardoit que comme un objet d'horreur, et s'étonnoit qu'on voulût la souffrir dans Cortone. Le seul plaisir qu'on pût lui faire, c'étoit de lui faire connoître qu'on la méprisoit. Il fallut toute la soumission qu'elle avoit à ses Supérieurs pour l'empêcher de donner dans des excès. Elle demanda plusieurs fois qu'il lui fût permis d'aller par la Ville la corde au cou, et de faire amende honorable au public, de tant de scandales qu'elle avoit donnés, ou enfin d'être enfermée avec les femmes perdues.

Une ame si pénitente et si humble ne pouvoit pas manquer de gagner le cœur de Dieu. Le Seigneur la combla des plus grandes faveurs : elle fut douée du don d'une contemplation sublime. Elle fut favorisée de plusieurs visions des Esprits Bienheureux, et singulierement de son bon Ange. Son Confesseur, qui a écrit sa vie, assure que le Sauveur l'instruisoit lui-même, et lui parloit durant ses méditations d'une maniere bien extraordinaire.

Comme sa grande dévotion étoit envers la Passion du même Sauveur ; elle en étoit presque continuellement occupée, et toujours avec un nouveau désir de souffrir pour Jesus-Christ. Sa tendresse pour la très-sainte Vierge étoit d'autant plus affectueuse, qu'elle la regardoit comme le refuge des pécheurs. Elle approchoit tous les jours des Sacremens de la Pénitence et de l'Eucharistie, et tous les jours avec une nouvelle ferveur. Dieu la favorisa du don des miracles; mais il fallut toujours se servir de quelque stratageme pour lui faire toucher quelques malades, qui ne manquoient guere d'être guéris sur l'heure; et il falloit bien se garder de lui en attribuer la miraculeuse guérison.

Il y avoit vingt-trois ans que cette bienheureuse Pénitente vivoit dans l'exercice des plus héroïques vertus, et singulierement d'une austérité excessive, lorsque le Seigneur lui fit connoître par une lumiere surnaturelle que sa mort approchoit, et qu'elle seroit assistée en ce dernier moment de toutes les ames qui avoient été délivrées du Purgatoire par ses prieres. Dès-lors elle ne fut plus occupée que de son Dieu, et du désir ardent de le posséder. Enfin épuisée d'austérités, consumée du feu de l'amour de Dieu, après avoir reçu les divins Sacremens, elle rendit tranquillement son ame à son Créateur le 22 Février de l'an 1297, âgée d'environ quarante-huit ans.

Sa mort, si précieuse aux yeux de Dieu, attira à sa cellule toute la Ville, chacun s'empressant de la voir et de se recommander à ses prieres. Elle fut enterrée dans l'Eglise des Peres de Saint François, et ses funérailles eurent l'air d'un triomphe. Dieu déclara bientôt la sainteté de sa servante, par un grand nombre de miracles, la vérification desquels porta le Pape Léon X à permettre son culte dans le Diocese de Cortone. Le Pape Urbain VIII, l'an 1623, fit le Décret de sa béatification, et donna permission à tout l'Ordre de Saint François d'en

faire l'Office. Quoiqu'elle soit morte le 22 Février, on n'en fait la Fête que le lendemain jour de sa sépulture, à cause de la solennité de la chaire de Saint Pierre.

Le corps de cette bienheureuse Pénitente s'est conservé jusqu'à maintenant sans aucune corruption; et on l'expose tous les ans à la vue du peuple dans l'Eglise des Peres de l'Etroite-Observance de Saint François de la Ville de Cortone, qui portoit autrefois le nom de Saint Basile, et qu'on appelle à présent l'Eglise de la Bienheureuse Marguerite.

La Messe de ce jour est de la Vigile de saint Mathias Apôtre.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Da, quæsumus, omnipotens Deus ut beati Mathiæ Apostoli tui, quam prævenimus, veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum nostrum, etc.

ACCORDEZ-NOUS, nous vous en supplions, ô Dieu Tout-Puissant, que la vénérable solennité de votre Apôtre saint Mathias, que nous prévenons, fasse croître en nous l'esprit de piété, et avance l'affaire importante de notre salut. Par Notre Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 44 et 45.

Benedictio Domini super caput justi. Ideò dedit illi Dominus hæreditatem, et divisit ei partem in tribubus duodecim: et invenit gratiam in conspectu omnis carnis. Et magnificavit eum in timore inimicorum; et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu Regum: et ostendit illi gloriam suam. In fide et

LA bénédiction du Seigneur est répandue sur la tête du Juste; c'est pourquoi il lui a donné son héritage; et il lui a donné sa part dans les douze Tribus; et il l'a rendu agréable aux yeux de tout le monde. Il l'a rendu célebre et redoutable sur-tout à ses ennemis; et il a appaisé des monstres par sa parole. Il l'a comblé d'honneur devant les Rois;

lenitate ipsius sanctum fecit illum : et elegit eum ex omni carne. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ : et excelsum fecit illum. Statuit illi testamentum æternum : et circumcinxit eum zona justitiæ : et induit eum Dominus coronam gloriæ.

et il lui a donné ses ordres en présence de son peuple, et il lui a fait voir sa gloire. Il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur; et il l'a choisi d'entre tous les hommes. Il lui a donné publiquement des préceptes, et une loi de vie et de sagesse, et il l'a exalté. Il a fait avec lui une alliance éternelle. Il l'a ceint et environné de justice, et il l'a couronné de gloire.

On a donné ailleurs une idée de ce Livre admirable écrit par Jesus fils de Sirach, et dicté, pour ainsi dire, intérieurement par le Saint-Esprit. Plusieurs ont cru que ce Jesus fut un de ces septante-deux fameux Interpretes que Ptolomée Roi d'Egypte fit venir à Alexandrie pour traduire en Grec les Livres saints. L'Epître de ce jour est tirée du quarante-quatre et quarante-cinquieme Chapitre, où l'auteur loue en général les Patriarches, et fait en particulier l'éloge de Moïse et d'Aaron.

RÉFLEXIONS.

Quel bonheur d'être dans les bonnes graces du Seigneur! Y a-t-il, peut-il même y avoir un sujet de joie plus réel? une joie même plus rassasiante et plus pleine? La faveur des Princes fait des favoris, mais fait-elle des heureux? elle n'exclut pas le mérite; mais ni elle ne le suppose, ni elle ne le donne; rien de plus caduc que cette bienveillance. La faveur des Grands n'est pas toujours la situation la plus éloignée de la disgrace; et l'on a eu raison de dire, que c'est la destinée des favoris de ne pas conserver leur faveur jusqu'à la fin, soit que les Princes se lassent d'eux, quand ils leur ont tout donné, soit que les favoris eux-mêmes se lassent des Princes, quand ils n'ont plus rien à esperer. Il n'en est pas de même de l'amitié de Dieu; la félicité, le comble de tous les bonheurs, est toujours le fruit

de sa bienveillance. Supérieure à toutes les vicissitudes qui accompagnent l'amitié des Grands, celle de Dieu ne peut se perdre que par notre pure faute. Elle donne tout le mérite. Être ami de Dieu, c'est être juste. Quel titre plus pompeux, quel plus grand nom, quelle qualité plus respectable et plus précieuse que d'être agréable aux yeux de Dieu ! La libéralité est inséparable de l'amour, c'est pour cela que Dieu répand sa bénédiction sur la tête du Juste. De quelles lumieres surnaturelles n'éclaire-t-il pas ces ames pures ! De quelle ardeur céleste n'embrase-t-il pas ces cœurs vides de tous désirs humains ! Mais quelle onction intérieure, quelle douceur secrete, quelle abondance de graces ne répand-il point sur ces fidelles serviteurs ! Bon Dieu, que la condition des gens de bien est douce ! Que leur sort est heureux, et dans cette vie et dans l'autre ! Cohéritiers de Jesus-Christ, héritiers de Dieu même, le Ciel sera leur éternel séjour, et la possession de Dieu leur héritage. Ne peut-on pas dire que ce que le Sage a dit dans ce chapitre des Patriarches de l'ancienne Loi, se vérifie de tous les Saints, de la nouvelle ? Nul qui par sa fidelle correspondance à la grace, et par la généreuse persévérance au service de Dieu, n'ait été grand et redoutable aux ennemis de son salut. Le juste vit de la foi ; la douceur et l'humilité de cœur font en partie le caractere de tous les Justes ; la régularité de leur vie les rend respectables, et la sagesse fait leur véritable portrait. A la vérité le mérite des gens de bien n'est pas toujours reconnu durant leur vie ; on ne rend pas toujours justice à leur vertu. Le monde hait trop le Maître pour ne pas haïr ses serviteurs. Il est vrai cependant de dire, que quoique les gens de bien soient peu connus des hommes durant cette vie, la vertu n'en est pas moins estimée. Elle trouve jusque dans le cœur des grands un fonds d'estime qui leur fait envier le sort des Saints, quelque obscur, quelque invisible qu'il soit à nos yeux. Le

tumulte du monde ne fait que jeter de la poudre aux yeux ; le faux brillant qui éblouit les mondains ne sauroit tranquilliser leur cœur. On sent que ce doux repos, cette tranquillité, ce contentement intérieur sont le partage des ames justes. Tout le monde envie leur bonheur : que n'imite-t-on la pureté de leurs mœurs, leur piété, leur innocence ! Le salut est un art où chacun peut être habile. O qu'il est vrai qu'il n'y a de véritable sagesse que dans l'esprit et dans le cœur des gens de bien !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 15.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis : Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. Vos amici mei estis, si feceritis quæ ego præcipio vobis. Jam non dicam vos servos : quia servus nescit quid faciat Dominus ejus. Vos autem dixi amicos : quia omnia quæcumque audivi à Patre meo, nota feci vobis. Non vos me elegistis : sed ego elegi vos, et posui vos, ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat : ut quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, det vobis.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Voilà mon commandement. C'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimés. Il n'y a point de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Vous êtes mes amis, si vous faites ce que je vous commande. Je ne vous donnerai plus le nom de serviteurs, parce que le serviteur ne sait pas ce que fait son Maître ; mais je vous ai donné le nom d'amis, parce que je vous ai découvert tout ce que m'a dit mon Pere. Vous ne m'avez pas choisis vous autres, mais moi je vous ai choisis et vous ai destinés pour aller faire du fruit, et un fruit qui soit de durée, afin que mon Pere vous donne tout ce que vous lui demanderez en mon nom.

MÉDITATION.

De la Sainteté.

PREMIER POINT.

Considérez que nous n'avons qu'une fortune à faire : c'est de nous faire Saints. La sainteté est le seul objet digne d'un cœur Chrétien. Trouvez un bien plus réel ; imaginez une gloire plus solide, un bonheur plus intéressant et plus plein ; et voilà cependant le seul bien que nous négligeons, pour courir après des chimeres.

Que sert à un homme un instant après sa mort, une heure même avant qu'il meure, d'avoir été riche, puissant, d'avoir été dans les honneurs, dans les plaisirs, s'il perd son ame ? Mais sera-t-il fort à plaindre d'avoir été pauvre, humilié, persécuté, le rebut même de tout le monde, s'il est Saint ? Et cette sainteté ne pourra-t-elle jamais réveiller nos désirs et notre courage ?

Etre Saint, c'est être serviteur de Dieu : quelle plus honorable qualité ? et fut-il jamais un meilleur Maître ? Ce n'est pas assez : être Saint, c'est être ami de Dieu, enfant de Dieu ; c'est être heureux, et éternellement heureux de la félicité de Dieu même. Ce ne sont pas seulement tous les biens ensemble qu'on possede quand on est Saint, c'est la source même de tous les biens. Ce n'est pas proprement la joie du Seigneur qui entre dans le cœur des Saints, l'espace seroit trop étroit, elle y seroit trop resserrée ; c'est l'ame des Bienheureux qui entre, qui se perd délicieusement, pour ainsi dire, dans la joie du Seigneur, c'est-à-dire, dans les délices, dans la béatitude de Dieu même.

Imaginez sur la terre tout ce qui peut contribuer à rendre un homme parfaitement heureux ; rassem-

blez tous les trésors de l'Univers, toute la magnificence des Grands, tous les honneurs et les plaisirs du siecle, réunissez toutes les couronnes du monde, pour faire un seul Monarque de l'Univers; éloignez même de cette idée de félicité tout ce qui peut causer du chagrin, quelque inséparable qu'il soit de la vie : vous n'en pourrez jamais séparer la certitude de mourir un jour, et cette pensée seule détrempe d'amertume toutes les joies de la vie. La sainteté renferme un bonheur pur et éternel, sans crainte de le jamais perdre : et voilà quel doit être mon sort, si je suis sauvé ; voilà quel sera mon héritage : et mon ambition peut avoir un autre objet ! et tout autre plaisir peut être de mon goût ! Je puis être ami de Dieu durant toute l'éternité : et je puis penser à une autre fortune, à un emploi, à une place qui ne m'éleve de quelques degrés que pour me rendre souvent ma chute plus sensible, à une distinction qui m'attire cent envieux, à amasser des biens avec bien des sueurs, pour un héritier ingrat, libertin et impie : et je ne pense pas à me faire Saint !

Quelle honte, Seigneur, mais quel regret d'avoir pensé jusqu'ici à toute autre chose ; et que la seule chose que j'aie négligée, méprisée même, soit votre amitié, mon doux Jesus, mon salut.

SECOND POINT.

Considérez que vous n'êtes sur la terre que pour avoir le même sort que les Bienheureux dans le Ciel. Leur récompense est grande : Dieu ne nous en offre pas une moindre. Ils sont Saints ; nous ne sommes ici que pour l'être ; et nous pensons, ô mon Dieu, à autre chose qu'à le devenir ! Est-ce être sage, est-ce seulement avoir le bon sens, que de négliger une telle fortune ?

Est-ce la peine qu'il y a de se faire Saint qui nous rebute ? Eh quoi ! en coûte-t-il plus que le Ciel ne vaut, que la possession de Dieu même no

mérite ? Les difficultés effraient, la peine décourage. Vaines frayeurs ; terreurs paniques ; imaginaires difficultés, qui s'évanouissent dès qu'on entre dans la carriere. Mais n'y a-t-il point de peine à s'enrichir, à parvenir jusqu'à cet emploi, à monter seulement quelques degrés ? N'en coûte-t-il rien pour faire une chimérique fortune ? Que de travaux à essuyer ; que de chagrins et de déboires à dévorer ; que de duretés et d'amertumes ? Quelle si brillante fortune qui ait jamais valu les fatigues, les soins, les humiliations et les hontes qu'il faut essuyer. Nul chemin dans le monde qui ne soit plein d'épines et de mauvais pas ; ce tas effrayant de difficultés ne rebute personne.

Il y a de la peine à se faire Saint, il est vrai ; il faut mortifier ses passions, soutenir bien des combats ; il faut vaincre : mais il faut avouer que Dieu répand une onction secrete dans le cœur de ses amis, qui adoucit bien son joug. On y trouve des croix ; mais le fruit en est doux. Quelle abondance de consolations au milieu des rigueurs de la plus austere pénitence ! Mais ne dût-on trouver que de l'amertume dans le calice, et des épines dans ces voies : y a-t-il à délibérer dès qu'il s'agit d'un éternel bonheur, ou d'une éternité malheureuse ?

Les Saints ont-ils cru la sainteté à un trop haut prix ; en a-t-il trop coûté à la Bienheureuse Marguerite de Cortone ? Sa pénitence a été longue et rigoureuse ; lui paroît-elle excessive, et se sait-elle aujourd'hui mauvais gré de ses austérités ? Nous aspirons tous au même bonheur dont les Saints jouissent, nous espérons tous d'arriver au même terme ; marchons-nous par les mêmes voies qu'eux ?

O inestimable félicité, ô heureux sort des Saints ! comment ai-je pu vous perdre un seul moment de vue ? et quelle autre fortune a pu m'occuper ? Il faut, Seigneur, que le désir ardent que j'ai de posséder un si grand bonheur, vous fasse oublier

mon insensibilité passée. Vous voulez que je sois Saint, et je le veux être; c'en est fait, je vais vivre comme les Saints ont vécu, pour être Saint.

Aspirations dévotes durant le jour.

Convertere anima mea in requiem tuam, quia Dominus beneficit tibi. Psal. 114.

Mon ame, ne soupirez plus qu'après le lieu de votre repos éternel; car le Seigneur vous y appelle pour vous y combler de ses biens.

Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Psal. 136.

Que ma main droite me devienne inutile, qu'elle soit oubliée, si je t'oublie jamais, ô doux séjour des Saints!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. NE vous contentez pas d'aimer et d'estimer la sainteté, et de louer les Saints; c'est d'ordinaire tout le fruit qu'on tire des réflexions qu'on fait sur leurs vertus, et de leurs éloges. Prenez aujourd'hui une résolution efficace de les imiter; et travaillez sans relâche et sans délai à ce grand ouvrage. Commencez par examiner s'il n'y a rien en vous qui soit un obstacle à votre salut. Etes-vous dans l'état où Dieu vous veut? N'avez-vous point d'inclination, d'attachement, ou d'intrigue peu innocente? Vos occupations ordinaires, votre loisir, vos habitudes, vos amis, vos plaisirs, ne vous sont-ils point un obstacle? Ne laissez pas passer le jour sans retrancher, sans réformer tout ce qui peut nuire à votre véritable fortune. Sachez de votre Directeur quelle est votre passion dominante: c'est l'ennemi le plus à craindre pour le salut; et c'est celui aussi avec qui il ne faut jamais faire ni paix ni treve, et ne lui donner jamais de quartier.

2.° Ce n'est pas assez d'ôter les obstacles à la sainteté, il faut encore prendre tous les moyens de se faire Saint, et mettre incessamment la main à l'œuvre. Examinez les points suivans. 1.° Etes-vous exact à faire un jour de retraite tous les mois, et la visite du très-saint Sacrement tous les jours ? 2.° Quel temps donnez-vous aux exercices de piété, et aux bonnes œuvres ? 3.° Quel fruit tirez-vous du fréquent usage des Sacremens ? 4.° Comment vous acquittez-vous des devoirs de votre état ? Souvenez-vous que c'est en vous acquittant avec ponctualité de vos devoirs, que vous ferez le plus de progrès dans la vertu. 5.° Visitez-vous les pauvres ? les assistez-vous ? Jesus-Christ ne fait mention que des œuvres de miséricorde quand il fait entrer ses serviteurs dans la joie du Seigneur. 6.° La vie des Saints est une belle leçon pour tout le monde, il y en a eu de tout âge, de toutes les conditions et de tous les états ; choisissez-en un pour votre protecteur particulier, et pour votre modele; on ne mérite jamais mieux la protection des Saints que quand on les imite, ne lisez jamais leur vie qu'avec le dessein de pratiquer quelqu'une de leurs vertus.

VINGT-QUATRIEME JOUR.

SAINT MATHIAS, APÔTRE.

SAINT Mathias, qui fut choisi pour remplir la place du malheureux traître Judas, étoit de la Tribu de Juda, né en Bethléem, d'une famille qui se distinguoit par sa noblesse, par les grands biens qu'elle possédoit, et singuliérement par son zele pour la Religion.

Mathias fut élevé avec soin et dans les bonnes mœurs, et dans la science de l'Ecriture et la Re-

ligion. L'innocence dans laquelle il passa sa jeunesse, fut une grande disposition en lui pour s'attacher à Jesus-Christ, dès qu'il commença à se manifester après son Baptême. Il eut le bonheur de le suivre en la compagnie des Apôtres, depuis le commencement de la prédication de ce divin Sauveur jusqu'à son Ascension, et il fut l'un des septante-deux Disciples.

Judas, l'un des douze Apôtres, que Jesus-Christ par un pur effet de sa bonté, et par une prédilection singuliere, avoit choisis pour ses favoris et ses confidens, ayant trahi son bon Maître, et par la plus noire et la plus incompréhensible de toutes les ingratitudes, l'ayant livré à ses ennemis, étoit devenu apostat; et ajoutant le désespoir à son crime, s'étoit pendu lui-même et avoit terminé sa malheureuse vie par la plus horrible de toutes les morts.

Jesus-Christ étant ressuscité, voulut encore durant quarante jours donner des preuves sensibles de la vérité de sa Résurrection et instruire encore plus particuliérement ses Apôtres et ses chers Disciples. Il leur apparoissoit de temps en temps, s'entretenoit familiérement avec eux, et leur expliquoit avec une bonté étonnante les plus secrets Mysteres de la Religion, et tout le plan et l'économie de son Eglise.

Il faisoit toujours en leur présence quelque miracle, pour leur marquer que son pouvoir n'étoit diminué en rien par sa mort. Ses apparitions n'étoient ni continuelles, ni trop fréquentes (a): il étoit quelquefois assez long-temps sans se faire voir à eux, parce qu'il vouloit les désaccoutumer peu à peu, et les sévrer, pour ainsi dire, de sa présence corporelle.

Dans ses visites, il leur enseignoit ce qu'ils avoient à faire pour s'acquitter dignement des charges et des emplois auxquels il les destinoit dans son Eglise.

(a) *Vie de Jesus-Christ.*

Il

Il leur apprenoit en particulier la maniere d'administrer les Sacremens, et de gouverner les peuples; et de quelle maniere ils devoient aussi eux-mêmes se comporter. Il les instruisoit ainsi à fond de beaucoup de choses qu'il leur avoit touchées autrefois, et dont il avoit remis jusqu'alors à leur donner une pleine connoissance.

Enfin étant sur le point de retourner à son Pere, entre plusieurs autres instructions, il leur commanda de se retirer tous ensemble à Jérusalem d'abord après son Ascension, et de n'en point sortir jusqu'à nouvel ordre; mais d'attendre l'accomplissement de la promesse que son Pere leur avoit fait par sa bouche, de leur envoyer du Ciel son Esprit le plus grand de tous les dons.

Le Sauveur étant monté dans le Ciel en leur présence sur le Mont des Oliviers, les Apôtres et les Disciples s'en retournerent tous avec la très-sainte Vierge en Jérusalem, et se renfermerent dans la maison qu'ils avoient choisie pour leur retraite.

Cette maison étoit sanctifiée par les prieres ferventes et continuelles qu'ils y faisoient tous dans le même esprit, ayant à leur tête Marie mere de Jesus, avec quelques-uns de ses proches parens, qu'on nommoit alors selon la coutume des Juifs, ses freres; et quelques femmes dévotes, compagnes ordinaires de Marie. L'endroit le plus saint de la maison étoit le Cénacle, qui fut la premiere Eglise des Chrétiens. Etant donc de retour du Mont des Oliviers, ils y monterent, parce que c'étoit le lieu où ils tenoient leurs assemblées, dans l'une desquelles il fut résolu de remplir la place vacante au College des Apôtres, par l'apostasie et par la mort funeste du traître Judas

Ils n'avoient pas encore reçu visiblement le saint Esprit. Mais saint Pierre qui, en qualité de Prince des Apôtres, de Vicaire de Jesus-Christ, et de Chef visible de l'Eglise, n'agissoit que selon cet

Esprit, et devoit régler toutes choses et pourvoir à tout, se leva au milieu de tous les Disciples assemblés, au nombre de près de six-vingts. Ils avoient déjà pris la coutume de s'appeler freres, parce qu'ils étoient déjà très-étroitement et très-saintement unis par les liens de la charité fraternelle; et voici comme il leur parla.

Mes Freres: C'est ici le temps où doit s'accomplir l'oracle que le Saint-Esprit a prononcé dans l'Ecriture par la bouche du Roi Prophete touchant Judas, qui a vendu son Maître et le nôtre, et n'a pas eu honte de servir de guide à ceux qui l'ont pris et l'ont fait mourir comme un criminel. Vous savez qu'il étoit Apôtre aussi-bien que nous; qu'il avoit été appelé aux mêmes fonctions que nous, et que néanmoins il a péri malheureusement. Vous n'ignorez pas qu'après les larcins et les sacrileges commis dans l'administration de sa charge, et surtout après son infame trahison, il s'est allé pendre de désespoir; qu'étant tombé mort, le visage contre terre, il a crevé par le milieu du corps, et a rendu tous ses intestins; qu'il a ainsi livré son ame au démon, et en même-temps a abandonné le morceau de terre qu'on lui destinoit pour récompense de son crime, ayant même rapporté l'argent qui en devoit être le prix. Tout Jérusalem l'a su, et la chose est si publique, qu'afin d'en conserver la mémoire, on a donné à ce champ le nom de Haceldama, qui signifie en Hébreu, Terre de meurtre et de sang. C'est cette terre malheureuse, cet héritage des méchans que David souhaite qu'il devienne un triste désert, en sorte que nul n'y demeure ni le veuille cultiver; et que celui qui en devoit être le possesseur, maudit de Dieu et des hommes, déchu de l'Episcopat, laisse sa place à un autre. Il l'a laissée, et il ne faut point tarder à y mettre une personne d'un mérite reconnu, qui en soit aussi capable que Judas en étoit indigne: car le Seigneur veut que le nombre de ses Apôtres

soit complet ; et qu'il y ait dans son Eglise, comme il y a eu jusqu'ici dans les douze Tribus d'Israël, douze Chefs ou douze Princes du peuple.

Pour exécuter donc au plutôt ce dessein de Dieu, il est nécessaire de choisir ici quelqu'un qui puisse rendre avec nous un témoignage certain de la Résurrection de Jesus, et qui pour trouver plus de créance dans les esprits, soit un de ceux qui l'ont toujours accompagné dans ses voyages depuis le temps qu'il fut baptisé par Jean, jusqu'au jour qu'il nous a quittés pour monter au Ciel ; qui ait écouté ses saintes instructions, et qui ait été témoin de ses miracles.

On délibéra dans l'assemblée pour voir sur qui devoit tomber ce choix, et après avoir prié Dieu, tous ceux qui étoient présens ayant donné leur suffrage, la pluralité fut pour deux des plus remarquables de la compagnie, dont le premier étoit Joseph, qu'on appeloit Barsabas, et à qui pour sa vertu l'on avoit donné le surnom de Juste ; et le second étoit Mathias. Mais n'y ayant qu'une seule place à remplir, comme on ne savoit à qui des deux on devoit donner la préférence, tous deux en paroissant très-capables et tous deux étant très-méritans, ils se remirent à prier ; et redoublant leur ferveur : « Seigneur, dirent-ils, vous qui connoissez » le cœur de tous les hommes, faites connoître le- » quel des deux vous avez choisi pour prendre la » place du traître Judas dans ce ministere, et dans » l'Apostolat dont il a abusé pour aller au lieu qui » lui étoit dû. »

Dieu exauça leur priere. On obligea aussi-tôt les deux concurrens de tirer au sort, selon la coutume, qui étoit fort en usage alors parmi les Juifs. On leur présenta donc la boîte où étoient les marques qui devoient décider de tout ; et la main de Dieu conduisit tellement le sort, que tombant sur Mathias, il en fit le douzieme Apôtre.

Saint Mathias ayant été ainsi élevé à l'Aposto-

lat, reçut avec ses Collegues la plénitude du Saint-Esprit le jour de la Pentecôte. Comme il étoit depuis long-temps fort estimé parmi tous ceux de la Nation, et par l'intégrité de ses mœurs, et même par sa naissance, il se servit avec un fruit merveilleux des dons célestes dont il avoit été comblé; il convertit à la foi de Jesus-Christ un grand nombre de Juifs, et fit beaucoup de miracles.

Dans le partage que les Apôtres firent de tout l'Univers, pour y aller porter les lumieres de la foi et de l'Evangile, saint Mathias fut destiné pour la Judée. Son zele ardent pour le salut de ceux de sa Nation, lui fit dévorer bien des travaux, l'exposa à de grands dangers, lui fit souffrir bien des persécutions, et lui fit couronner une si sainte vie par un glorieux martyre.

Il parcourut presque toutes les Provinces de la Judée, annonçant par-tout Jesus-Christ, confondant les ennemis de la foi, et faisant par-tout des conversions et des conquêtes. Saint Clément d'Alexandrie avoit appris de la tradition que saint Mathias étoit un Prédicateur de la mortification, qui enseignoit autant par ses exemples que par ses discours ce qu'il avoit appris de son divin Maître, c'est-à-dire, qu'il faut sans cesse se mortifier, combattre contre sa chair, la traiter rudement, et la dompter par les rigueurs de la pénitence; qu'il faut se faire une éternelle violence, réprimant les désirs déréglés de la sensualité, portant sa croix tous les jours, et réglant notre vie sur les maximes de l'Evangile. Il ajoutoit que cette mortification extérieure ne suffit pas qu'il faut qu'elle soit accompagnée d'une vive foi, d'une espérance supérieure à toutes les perplexités et d'une charité très-ardente; et que personne de quelque âge, de quelque condition qu'il fût, n'étoit dispensé de cette vérité, et n'avoit pas une autre morale. Saint Mathias fit de grands fruits dans toute la Judée, qui avoit été le théâtre de ses travaux et de sa mission.

Il y avoit déjà plusieurs années que ce grand Apôtre, qui ne respiroit que la gloire de Jesus-Christ et le salut de ceux de sa Nation, parcouroit toute la Judée; prêchant avec une hardiesse et un zele étonnant, confondant les Juifs par-tout, et leur démontrant par le témoignage des saints Livres, que ce Jesus-Christ qu'ils avoient fait mourir sur la croix, et qui trois jours après étoit ressuscité, étoit le Messie promis, vrai Fils de Dieu, en tout semblable à Dieu son Pere.

Les Chefs du peuple ne pouvant plus souffrir de se voir si souvent confondus, et irrités par les nombreuses conversions qu'il faisoit, et par tant de miracles, résolurent de s'en défaire. *Le Livre des condamnés*, c'est-à-dire, de ceux qu'on avoit fait mourir en Judée, depuis la Résurrection du Sauveur, pour avoir violé la loi de Moïse, comme saint Etienne, les deux saints Jacques et saint Mathias, rapporte que notre Saint ayant été arrêté par l'ordre du Grand-Prêtre Ananias, et ayant confessé Jesus-Christ en pleine assemblée, et démontré sa divinité et sa qualité de Rédempteur par le témoignage des saintes Ecritures, et par des faits auxquels ils ne purent jamais répondre, il fut déclaré ennemi de la loi des Juifs, et condamné à être lapidé. Le Saint étant arrivé au lieu du supplice, se mit à genoux; et levant les yeux et les mains vers le Ciel, remercia le Sauveur de la grace qu'il lui faisoit de mourir pour la défense de sa Religion, pria pour le salut de tous les assistans et de sa patrie, et ensuite fut assommé à coups de cailloux; le même Livre ajoute que les Romains qui commandoient dans la Province, ne pouvant souffrir cette sorte de supplice, arrêterent la fureur de ceux qui le lapidoient, et ayant trouvé le saint Apôtre demi-mort, lui firent couper la tête. Le glorieux martyre de saint Mathias arriva le 24 de Février; on ne sait pas précisément l'année.

Son saint corps, selon la plus constante tradi-

tion, de laquelle on n'a jamais de raisons sûres de s'éloigner, fut apporté à Rome par sainte Hélene mere de Constantin; et on révere encore aujourd'hui dans l'Eglise de Sainte-Marie-Majeure la plus grande partie de ses reliques. On assure que l'autre partie fut donnée par cette sainte Impératrice, à saint Agrice, Archevêque de Treves, qui la mit dans l'Eglise qui porte encore aujourd'hui le nom de Saint-Mathias.

La Messe de ce jour est en l'honneur de ce grand Saint.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DEUS, qui Beatum Mathiam Apostolorum tuorum Collegio sociasti: tribue, quæsumus, ut ejus interventione, tuæ circa nos pietatis semper viscera sentiamus. Per Dominum, etc.

O DIEU! qui avez admis le Bienheureux Mathias au nombre de vos Apôtres: accordez, s'il vous plaît, que par son intercession nous ressentions que vous avez toujours pour nous des entrailles de miséricorde. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée des Actes des Apôtres. Chap. 1.

IN diebus illis: Exurgens Petrus in medio fratrum, dixit (Erat autem turba hominum simul ferè centum viginti): Viri fratres, oportet impleri scripturam, quam prædixit Spiritus Sanctus per os David de Juda, qui fuit dux eorum qui comprehenderunt Jesum: qui connumeratus erat in nobis, et sortem ministerii hujus. Et hic quidem possedit agrum de mercede iniquitatis, et suspensus crepuit medius, et diffusa sunt omnia viscera ejus. Et notum factum est

EN ces jours là: Pierre s'étant levé au milieu de l'assemblée des Freres, (l'assemblée étoit d'environ six-vingts personnes), parla de la sorte: Mes Freres, il faut que l'Ecriture s'accomplisse, et ce qu'a prédit le Saint-Esprit par la Bouche de David touchant Judas, lequel se mit à la tête de ceux qui prirent Jesus. C'étoit un d'entre nous, il a eu part à ce ministere. Cependant du prix de son iniquité, il en acheta un champ, et s'étant pendu, il creva, et toutes ses entrailles lui sortirent du corps. La

omnibus habitantibus Jerusalem, ita ut appellaretur ager ille, lingua eorum, Haceldama, hoc est, ager sanguinis. Scriptum est enim in libro Psalmorum: Fiat commoratio eorum deserta, et non: sit qui inhabitet in ea et Episcopatum ejus accipiat alter. Oportet ergo ex his viris, qui nobiscum sunt congregati, in omni tempore, quo intravit et exivit inter nos Dominus Jesus, incipiens à baptismate Joannis usque in diem, quâ assumptus est à nobis, testem Resurrectionis ejus, nobiscum fieri unum ex istis. Et statuerunt duos, Joseph, qui vocabatur Barsabas, qui cognominatus est Justus, et Mathiam. Et orantes dixerunt: Tu Domine, qui corda nosti omnium, ostende quem elegeris ex his duobus unum, accipere locum ministerii hujus et Apostolatûs, de quo prævaricatus est Judas, ut abiret in locum suum. Et dederunt sortes eis, et cecidit sors super Mathiam, et annumeratus est cum undecim Apostolis.

chose a été sue de tout Jérusalem si bien que ce champ s'est appelé en leur langue, Haceldama, c'est-à-dire, le champ du Sang. Aussi est-il écrit au livre des Pseaumes: Que le lieu de leur demeure devienne désert; qu'il ne soit habité de personne, et qu'un autre prenne son Episcopat. De ceux donc qui nous ont accompagnés tout le temps que le Seigneur Jesus a passé avec nous, depuis le temps du Baptême de Jean jusqu'au jour qu'il a été enlevé d'avec nous, il en faut établir un qui rende témoignage aussi bien que nous de sa Résurrection. Ils en proposerent deux, Joseph appelé Barsabas, qui fut surnommé le Juste, et Mathias; puis il firent cette priere: Seigneur, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, faites connoître lequel des deux vous avez choisi pour prendre la place de Judas dans ce ministere, et dans l'Apostolat dont il a abusé pour aller au lieu qui lui étoit dû. En même temps on les fit tirer au sort, et le sort tomba sur Mathias, et il fut ajouté aux onze Apôtres.

Le Livre des Actes des Apôtres n'est proprement qu'une continuation de l'Histoire Evangélique, écrite par saint Luc. Saint Chrysostome se plaignoit de l'indifférence que l'on avoit de son temps pour ce trésor dont on ignoroit le prix. On peut dire que les Actes des Apôtres sont l'histoire de l'Eglise naissante, où l'on trouve la vérité et la sainteté de notre Religion bien marquées, et partout un fonds inépuisable de saintes instructions.

REFLEXIONS.

Quelle merveille de voir saint Pierre, cet homme peu de jours auparavant si grossier, si ignorant, si timide, et plus propre en apparence à la pêche des poissons qu'à la conduite des hommes, entreprendre subitement de parler au milieu d'une assemblée de six vingts personnes, pour l'élection d'un successeur de Judas, et citer divers passages de l'Ecriture, pour appuyer ce qu'il avoit à leur dire. Avec quelle précision et quelle netteté s'explique-t-il ! Qu'on pense juste, et qu'on parle bien, quand c'est par l'Esprit de Dieu qu'on parle ! Que la vérité de notre Religion paroît bien marquée dans ce fait ! *Il faut que l'Ecriture s'accomplisse ; et ce qu'a prédit le Saint-Esprit par la bouche de David, touchant Judas, lequel se mit à la tête de ceux qui prirent Jesus.*

Comme l'Ecriture sainte est la parole de Dieu, elle ne peut être qu'infaillible ; nul avenir à l'égard de Dieu, aux yeux duquel tout est toujours présent. Avec quelle modération saint Pierre parle-t-il de Judas ! Il ne lui insulte point, il se contente de marquer son crime. L'Esprit de Dieu n'insulta jamais à personne. La vraie charité ne connoît point de termes offensans. C'étoit un d'entre nous, et il a eu part à ce ministere. Qui ne sera saisi de frayeur en pensant que cet apostat avoit été l'un des douze Apôtres ! Qui ne tremblera pour soi-même, en considérant qu'un Disciple de Jesus-Christ, formé de sa main, comblé de ses plus grands bienfaits, son confident, son éleve, devient le plus impie et le plus scélérat des hommes ! Ames privilégiées, portion choisie du petit troupeau, Ministres des Autels, Prêtres du Dieu vivant, n'avez-vous rien à craindre ? Quelle vocation plus certaine ? quel état plus parfait ? quel ministere plus saint ? Où est-ce qu'on peut trouver plus de secours et avoir plus de lumieres que dans l'école même de

Jesus-Christ ? En quel lieu peut-on être en plus grande sureté que sous ses yeux ? Quelles graces n'accompagnent pas les fonctions de l'Apostolat ? Dans quelle compagnie eût-on pu trouver de plus beaux exemples ? Et avec tous ces discours, au milieu de tous ces avantages, Judas se perd ! Qu'une passion immortifiée rend inutiles de dons surnaturels ! Un Apôtre avare devient bientôt un apostat, un traître. Quand on a été pieux et fervent, et qu'on se relâche, on ne devient guere méchant à demi : Judas bourrelé des piquans remords de sa conscience, épouvanté de l'énormité de son crime, Judas se pend. Quand les grands péchés succedent aux grandes graces, il est à craindre qu'on ne s'abandonne au désespoir. La mort d'un apostat, ou d'un dévot perverti, est bien terrible ; qu'il est à craindre qu'elle ne soit funeste ! J'ai connu Dieu, et je l'ai aimé. Prévenu des plus douces bénédictions du Seigneur, quelles consolations n'ai-je pas goûtées à son service ! Quelle paix intérieure ! quel plaisir plus exquis ! Quelle plus douce joie, tant que j'ai été fidelle, tant que la foi et la loi ont réglé l'esprit et le cœur : mais ennuyé d'être si content, je me suis lassé d'être toujours sous les yeux d'un si bon Pere. J'ai secoué le joug du Seigneur ; je me suis égaré, et je me suis pendu. Plongé dans toutes sortes de vices et de dissolutions, j'ai passé tristement les derniers jours d'une vie bien courte : et je meurs ! et je meurs, en pensant avec quelle ingratitude, avec quelle injustice après avoir aimé Dieu je m'en suis dégoûté ; je l'ai trahi, je l'ai persécuté, et je vais paroître devant lui pour en être jugé. Saint Mathias fut ajouté aux onze Apôtres. Dieu ne perd jamais rien par notre désertion ; mais quelle affreuse et cruelle pensée durant toute l'éternité ! Judas n'oubliera jamais, et ne pourra jamais oublier qu'il n'a perdu le Ciel que par sa pure malice ; et que saint Mathias n'a eu sa place et sa couronne qu'à son défaut.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 11.

IN illo tempore: Respondens Jesus, dixit: Confiteor tibi Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis. Ita Pater: quoniam sic fuit placitum ante te. Omnia mihi tradita sunt à Patre meo, et nemo novit filium nisi Pater: neque Patrem quis novit, nisi filius, et cui voluerit filius revelare. Venite ad me omnes, qui laboratis, et onerati estis, et ego reficiam vos. Tollite jugum meum super vos, et discite à me, quia mitis sum, et humilis corde: et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est, et onus meum leve.

EN ce temps-là, Jesus dit: Je vous bénis mon Pere, Seigneur du Ciel et de la Terre, de ce que vous avez caché ces choses aux savans et au sages, et que vous les avez révélées aux plus petits. Oui, mon Pere, car il vous a plu que cela fût ainsi. Tout m'a été mis entre les mains par mon Pere. Personne ne connoît le fils que le Pere; et personne ne connoît le Pere que le fils, et celui à qui le fils voudra le faire connoître. Venez tous à moi, vous qui avez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Mettez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos ames: car mon joug est doux et mon fardeau est léger.

MÉDITATION.

Du petit nombre des sauvés.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que ce n'est pas seulement par rapport à cette multitude presque innombrable d'Infidelles, d'Hérétiques et de Schismatiques, que le nombre de ceux qui seront sauvés est petit; c'est encore par rapport à cette foule étonnante de

fidelles qui se perdent dans le sein même de l'Eglise. Peu de vérités plus terribles, et nulle peut-être plus clairement, plus solidement établie que celle-ci.

Entrez par la porte étroite, nous dit le Fils de Dieu; car la porte est large, et le chemin spacieux qui mene à la perdition; et le nombre de ceux qui y passent est grand. Qu'étroite est la porte, et étroit le chemin qui mene à la vie; et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée!

Plusieurs sont appelés, dit-il ailleurs (a); mais de ceux-même qui sont appelés, il y en a peu qui soient élus. Cette terrible vérité que le Sauveur répétoit si souvent à ses Disciples, ayant porté quelqu'un d'eux à lui faire cette demande : Seigneur, le nombre de ceux qui seront sauvés est-il si petit (b)? Le Fils de Dieu, de peur d'effrayer ceux qui l'écoutoient, sembla vouloir éluder la question; se contentant de leur dire pour toute réponse : Mais enfans, la porte du Ciel est étroite; faites tous vos efforts pour y entrer (c).

L'Apôtre plein de l'esprit de son Maître; compare indifféremment tous les Chrétiens à ceux qui courent dans la lice : ils courent tous, dit-il, mais il n'y en a qu'un qui remporte le prix de la course (d); et pour nous faire bien entendre que c'est des fidelles qu'il parle, il apporte l'exemple des Israélites pour qui Dieu avoit fait ce nombre prodigieux de merveilles. Ils avoient tous été baptisés, dit-il, par le ministere de Moïse dans la nuée et dans la mer; et de plus de six cents mille hommes capables de porter les armes, sans compter les femmes et les vieillards, qui étoient tous sortis de l'Egypte, pour aller dans la terre de promission, deux seulement, Caleb et Josué, y entrerent. Effrayante figure! et les exemples sont-ils moins effrayans?

De tous les habitans de l'univers, une seule famille échappe aux eaux du déluge. De cinq gran-

(a) *Matt.* 20. (b) *Luc.* 13. (c) *Ibid.* (d) *Cor.* 10.

des villes qui sont consumées par le feu du Ciel, il n'y a que quatre personnes qui se sauvent de l'incendie. De tant de Paralytiques, qui attendoient autour de la Piscine, il n'y en avoit qu'un chaque mois qui fût guéri. Isaïe compare le nombre des Elus à ce petit nombre d'olives qui restent sur les oliviers après la récolte; et à ce peu de raisins qui échappent à la diligence des vendangeurs. Bon Dieu! quand il seroit vrai que de dix mille personnes il ne devroit y en avoir qu'un seule de damné je devrois encore trembler, et craindre que je ne fusse ce malheureux. Hélas! peut-être de dix mille, à peine s'en trouvera-t-il un seul de sauvé: et je vis en repos! et je ne crains rien!

Ah, mon doux Jesus! que cette léthargique sécurité est à craindre. Je marche dans le chemin spacieux avec la foule, et j'espere d'arriver au terme du chemin étroit! Quelle déraisonnable confiance!

SECOND POINT.

Considérez que quand la foi ne nous enseigneroit pas cette terrible vérité, en supposant certains principes de l'Evangile dont tous les Chretiens conviennent, la seule raison suffiroit pour nous convaincre que le nombre des sauvés doit être petit.

Instruits des vérités de notre Religion, informés des devoirs de Chrétien, convaincus de notre penchant au mal et de la licence des mœurs des gens du siecle, peut-on conclure qu'il y aura beaucoup de gens sauvés?

Pour être sauvé, il faut nécessairement vivre selon les maximes de l'Evangile; et le nombre de ceux qui vivent aujourd'hui selon ces maximes est-il fort grand?

Pour être sauvé, il faut se déclarer hautement Disciple de Jesus-Christ. Hélas, combien de gens ont aujourd'hui honte de paroître tels! Il faut renoncer ou d'effet ou d'affection à tout ce qu'on

possede ; il faut porter sa croix tous les jours. Quelle pureté inaltérable ! Quelle délicatesse de conscience ! Quelle humilité plus sincere ! Quelle probité plus édifiante ! Quelle piété plus solide ! Quelle droiture ! Quelle charité ! A ces marques, reconnoissez-vous beaucoup de Disciples ?

Le monde est l'ennemi irréconciliable de Jesus-Christ ; il n'est pas possible de servir tout à la fois ces deux maîtres : jugez lequel des deux le grand nombre sert ?

Ce n'est pas assez de ne se pas venger, pour être sauvé, il faut encore aimer ceux qui nous maltraitent. Il ne suffit pas de condamner les mauvaises actions, il faut encore avoir horreur des moindres pensées criminelles. Non-seulement il n'est pas permis de retenir le bien d'autrui, il faut encore assister les pauvres de son propre bien. La loi chrétienne réprouve tout faste, tout luxe, toute ambition ; la modestie doit être le plus bel ornement d'une personne chrétienne. A ce portrait reconnoissez-vous beaucoup de Chrétiens ?

Vous savez quel est le premier Commandement de la loi. Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toutes vos forces et de tout votre esprit, et votre prochain comme vous-même ; c'est ici le premier des Commandemens, et la base de tous les autres. Faites attention à toutes ces paroles, et concluez qu'il y aura beaucoup de gens sauvés, parce qu'il y en a beaucoup qui gardent ce Commandement.

L'Evangile est la regle des mœurs : combien de gens vivent aujourd'hui selon les maximes de l'Evangile ? Pour entrer dans le Ciel, il faut ou n'avoir jamais perdu la grace, ou l'avoir recouvrée par une sincere pénitence : et le nombre de ces justes ou de ces véritables pénitens est-il bien grand ? Selon toutes ces preuves tirées de notre propre fonds, jugeons s'il doit y avoir beaucoup de gens sauvés ; ou plutôt concluons que quand le Fils de

Dieu ne se seroit pas si clairement expliqué sur ce petit nombre, nous sommes forcés par la raison d'avouer qu'il y aura peu de gens sauvés.

Mon doux Jesus, qui êtes mort pour le salut de tous les hommes, ne permettez pas que je sois du nombre de ceux qui se perdent. Oui, mon divin Sauveur, périsse qui voudra; pour moi, quand il ne devroit y avoir qu'un seul homme sauvé dans tout l'Univers, sachant que je puis l'être, je veux avec le secours de votre grace, que ce soit moi.

Aspirations dévotes durant le jour.

Salvum fac servum tuum, Deus meus, sperantem in te. Psal. 85.

O mon Dieu! sauvez un serviteur qui met en vous seul son espérance.

Quàm arcta via est, quæ ducit ad vitam! et pauci sunt qui inveniunt eam. Matth. 7.

Eh, Seigneur, qu'étroit est le chemin qui mene à la vie; et qu'il y a peu de gens qui en trouvent l'entrée!

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL est évident qu'il y aura peu de gens sauvés, par rapport à cette multitude étonnante de Chrétiens qui se perdent. Mais ce nombre dût-il être encore plus petit qu'il n'est, il faut à quel prix que ce soit, être de ce petit nombre. Pour cela prenez cette forte résolution de mettre en œuvre tous vos talens et toute votre industrie, de ne rien négliger pour une affaire de cette conséquence. Le chemin qui mene à la vie est étroit. Que l'amour-propre, que toutes les passions se récrient, il n'y a pas deux chemins. Résolvez-vous dès ce moment à faire les derniers efforts pour entrer par cette porte étroite. Fuyez tout Directeur, tout Docteur relâchés: ce sont de mauvais guides. Le chemin est étroit, représentez-vous-le même rabo-

teux, difficile, sur-tout quand on y marche chargé d'une croix : mais y a-t-il à choisir quand le chemin est unique ! Jesus-Christ ne nous en a point appris d'autres, nul de ceux qui sont sauvés qui ne l'ait suivi. Avez-vous trouvé une autre route ? Ce chemin est peu fréquenté : gardez-vous bien de marcher avec la foule : le tumulte qu'elle cause et la poussiere qu'elle excite, empêchent qu'on ne s'apperçoive de son égarement ; mais on se perd avec la multitude. Fuyez le grand monde ; ayez en horreur ses maximes, et sur-tout celle qui veut qu'on vive, et qu'on fasse toujours comme les autres ; ne paroissez jamais aux spectacles, ni au bal ; évitez par Religion toutes les parties de plaisirs et les assemblées mondaines ; et faites-vous une loi et un honneur d'être de ce petit nombre d'ames pieuses, humbles, ferventes, qui se font un plaisir de leurs devoirs, qui vivent dans le recueillement, à qui le monde ne peut reprocher que d'être trop modestes, trop réservés, trop religieux, que de n'être ni de leurs plaisirs, ni de leurs fêtes. Souvenons-nous que le Royaume n'est donné qu'au petit troupeau. C'est une vérité, que quoique tous soient appelés, peu sont élus, parce qu'il y en a peu qui vivent selon les lois et les maximes de l'Evangile : n'ayez point d'autre regle de conduite que cet Evangile ; et quoi qu'il en coûte, il faut être du petit troupeau.

2.° Ne savez-vous pas, disoit saint Paul (e), que ceux qui courent dans la lice, courent tous à la vérité ; mais qu'un seul remporte le prix ? Courez de sorte que vous l'obteniez : pour cela, outre les avis précédens, gardez ceux qui suivent.

1. Faites assidument la cour à Jesus-Christ dans le Saint-Sacrement. Mettez en ce divin Sauveur toute votre confiance, et ayez pour lui dans cet adorable Mystere un amour tendre et respectueux. 2. La fréquente Communion avec les dispositions

(e) 1. *Cor.* 9.

nécessaires assure, pour ainsi dire., le salut, et nourrit l'ame du pain des forts ? *Car qu'est-ce que le Seigneur a de bon et d'excellent.* dit le Prophete Zacharie (f), *sinon le froment des Elus* ? 3. Une dévotion tendre et persévérante à la sainte Vierge a toujours été regardée dans l'Eglise comme une marque visible de prédestination. Saint Jean de Damas l'appelle *le gage assuré de notre salut* (g). Ceux qui auront gagné les bonnes graces de Marie, seront reconnus des habitans du Paradis pour leurs Concitoyens, et celui qui sera marqué de ce sceau, sera écrit dans le Livre de Vie : *Qui acquirunt gratiam Mariæ, agonoscentur à civibus Paradisi, et qui habuerit hunc characterem, adonotabitur in libro vitæ* (h). Dites tous les jours le *Salve Regina*, pour obtenir par la puissante intercession de la sainte Vierge, la grace d'être du petit nombre des sauvés.

VINGT-CINQUIEME JOUR.

SAINT TARAISE, PATRIARCHE DE CONSTANTINOPLE.

SAINT Taraise naquit à Constantinople vers le milieu du huitieme siecle. Sa famille étoit des plus illustres, puisqu'elle descendoit des anciens Patriarches. Son pere Georges, homme d'une insigne probité, avoit exercé avec honneur la charge de Préfet de la ville ; et sa mere Encratie, de race Patricienne, étoit reconnue pour une des plus vertueuses Dames de la Cour ; aussi voulut-elle se charger de l'éducation de son fils. Elle l'éleva dans ces sentimens de Religion et de piété, qui furent comme la base de toutes les autres vertus qui

(f) *Zach.* 9. (g) *In Nat. B. V. serm.* 1.
(h) *Bonav. in Psal.* 10.

éclaterent dans ce saint Patriarche; tandis qu'elle lui apprenoit elle-même avec tant de succès la science du salut, elle lui donnoit les plus habiles maîtres pour l'instruire dans les sciences divines et humaines.

Taraise avoit un beau naturel et un esprit si excellent, qu'il se rendit en peu de temps le jeune homme le plus accompli peut-être de son siecle. Son mérite extraordinaire l'éleva d'abord à la dignité de Consul; et il s'en acquitta avec tant d'honneur, que l'Empereur et Irene sa mere le firent premier Secrétaire d'Etat. Sa conduite dans cette haute place, fit bientôt l'éloge d'un si sage choix. Ni le tumulte de la Cour, ni l'éclat d'un emploi si éblouissant, ne purent jamais altérer sa vertu; et il s'y comporta avec tant de sagesse et avec une approbation si universelle, qu'on disoit communément que le premier Secrétaire d'Etat possédoit toutes les vertus des plus saints Evêques. La Providence aussi le destinoit-elle à cette haute dignité; et après en avoir fait un modele de perfection à la Cour, elle vouloit en faire l'exemple des plus saints Prélats dans l'Eglise.

Paul, Patriarche de Constantinople, touché du repentir d'avoir souscrit par foiblesse à la condamnation des saintes Images, et d'avoir entraîné par son exemple une grande partie de son peuple dans l'hérésie des Iconoclastes, s'étoit retiré secrétement dans le Monastere de Flore; et ayant renoncé à l'Episcopat s'y étoit fait Religieux, pour tâcher d'expier son péché par la pénitence. L'Impératrice Irene et son fils Constantin, surpris de sa retraite, l'allerent voir. Ils le trouverent malade, et comme ils le pressoient de revenir prendre le soin de son Eglise, il leur dit qu'ayant eu le malheur de faire égarer son troupeau, il n'en devoit plus être le Pasteur. Qu'il aimoit mieux s'enfermer le reste de ses jours dans un sépulcre, que d'être frappé d'anathême par le Saint Siege de Rome; étant assuré,

ajouta-t-il, que s'il ne faisoit pénitence, il ne pouvoit attendre d'autre sort au jugement de Dieu, que celui des Anges rebelles condamnés au feu éternel. Qu'il prioit instamment Leurs Majestés de remplir le Siege Patriarchal d'un sujet qui réparât ses fautes, et que pour lui il n'en trouvoit point de plus propre que Taraise leur premier Secrétaire d'Etat.

Tout le monde applaudit à ce choix; Taraise fut le seul qui s'y opposa; mais Paul étant mort, l'Impératrice voulut absolument que Taraise lui succédât. Il n'oublia rien pour l'empêcher; mais voyant que tout le Clergé et le peuple le demandoient, il représenta à l'Empereur et à l'Impératrice que dans le pitoyable-état où se trouvoit l'Eglise de Constantinople, depuis l'hérésie des Iconoclastes, il ne pouvoit se résoudre d'en devenir le Pasteur, à moins que Leurs Majestés ne lui promissent de faire assembler un Concile œcuménique, qui rétablît la foi catholique dans le troupeau. Sa demande lui ayant été accordée, il fut sacré Evêque de Constantinople le jour de Noël de l'an 784.

Dès qu'il se vit élevé sur le siege Patriarcal, il écrivit au Pape Adrien I, et aux Patriarches d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem. Ses lettres contenoient sa profession de foi, et faisoient voir avec quel zele il souhaitoit la paix de l'Eglise.

Sa nouvelle dignité donna un nouveau lustre à sa vertu. Il se représenta d'abord le portrait que fait saint Paul d'un Evêque, et il en fit son modele. Plus son état lui parut parfait, plus il se crut obligé de travailler à acquérir cette éminente perfection. Nulle vertu parmi les Clercs, nulle dans les Monasteres qu'il ne crût devoir être la vertu d'un Evêque. Aussi les posséda-t-il toutes dans un si éminent degré, qu'on eût pu dire de chacune en particulier qu'elle faisoit son caractere de distinction.

Sa modestie, la frugalité de sa table, et son humilité le rendoient encore plus respectable. Il ne

voulut être magnifique qu'en aumônes ; non-seulement il traitoit splendidement tous les jours un certain nombre de pauvres, mais il les servoit lui-même, et regardoit cette œuvre de charité comme un de ses premiers devoirs. Sa maison ressembloit moins à un Palais, qu'à un Monastere. Avec de tels exemples il lui fut aisé de réformer en peu de temps le peuple, les Grands et le Clergé.

Cependant l'hérésie des Iconoclastes répandue dans l'Orient faisoit gémir le saint Prélat, lorsque la réponse du Pape Adrien aux Empereurs et au Patriarche arriva, par laquelle le Souverain Pontife après avoir réfuté solidement les erreurs de ceux qui condamnoient le culte des saintes Images, et exhorté l'Empereur à faire rétablir la foi Catholique dans tout l'Orient, il consentoit qu'on tînt un Concile universel, et envoya pour y présider ses deux Légats, Pierre Archiprêtre de l'Eglise Romaine, et Pierre Prêtre et Abbé du Monastere de Saint-Sabas à Rome.

Saint Taraise ne voyant plus d'obstacle à l'accomplissement de son grand dessein, en pressa si vivement l'exécution, que dès l'an 787 le Concile fut assemblé à Nicée. Il s'y trouva 350 Evêques. Saint Taraise ouvrit le Concile par un discours plein de piété, d'érudition et de zele. Le culte des saintes Images y fut rétabli d'une commune voix, et l'hérésie qui le condamnoit y fut universellement proscrite.

Taraise heureusement sorti d'une si grande affaire, employa tous les moyens que sa piété et sa prudence purent lui suggérer pour ramener les hérétiques ; il les instruisoit lui-même, dissipoit leurs doutes par ses raisons, éclairoit leur esprit par ses lumieres, gagnoit leur cœur par sa douceur et par sa charité ; et en peu de jours, il eut la consolation de voir toute la Ville de Constantinople convertie.

Ayant ainsi réuni son troupeau, il s'appliqua à

guérir les diverses maladies dont il étoit atteint. Le libertinage des mœurs, fruit nécessaire de l'hérésie, s'étoit répandu dans tous les états; et le déréglement, la simonie même avoient pénétré jusque dans le Sanctuaire. Saint Taraise entreprit en même temps de réformer les mœurs et de rétablir la discipline ecclésiastique; et par ses éloquentes exhortations, par sa douceur, et singuliérement par sa piété, il en vint à bout. Ce ne fut pas sans beaucoup de soins et de travaux; les hérétiques et les libertins les plus obstinés, donnerent bien de l'exercice à sa vertu. Il fut accusé de foiblesse et de relâchement, parce qu'il recevoit trop aisément à la pénitence les pécheurs. On poussa même la malice jusqu'à l'accuser lui-même de simonie; sa patience donna le temps à sa haute vertu de se développer; la calomnie fut bientôt découverte; et la malice de ses ennemis ne servit qu'à donner un nouveau lustre au mérite du saint Prélat.

Quoique ce Saint fût le plus doux des hommes, personne n'étoit plus ferme ni plus inflexible que lui, quand il s'agissoit de la gloire de Dieu et des intérêts de l'Eglise. Jean, premier Ecuyer de l'Impératrice Irene, s'étant refugié dans l'Eglise Patriarcale, le saint Evêque ne voulut jamais permettre qu'on en violât les immunités.

Six ans après, l'Empereur devenu esclave d'une malheureuse passion, et abusant de son autorité, résolut de répudier l'Impératrice Marie, pour épouser Théodore, une des filles qui la servoient. Il n'oublia rien pour rendre son divorce plausible, faisant courir le bruit que l'Impératrice l'avoit voulu empoisonner. Il mit tout en œuvre pour obtenir le consentement du Patriarche : promesses, prieres, menaces, tout fut employé. Mais le Saint persuadé de l'innocence de l'Impératrice, déclara qu'il souffriroit toutes sortes de supplices, et la mort même, plutôt que ce scandale public. Il parla à l'Empereur avec un zele respectueux, mais

généreux et charitable ; et l'exhorta vivement à ne pas allumer la colere Dieu sur lui, en violant sa sainte Loi.

Mais la passion qui aveugloit le Prince le rendit sourd aux pressantes exhortations du Patriarche. Constantin chassa l'Impératrice, la contraignit de se renfermer dans le Cloître, et mit Théodore à sa place. Comme le saint Evêque condamnoit publiquement un divorce si scandaleux, on ne peut dire tout ce qu'il eut à souffrir de la part des Courtisans et des Hérétiques même, qui profitant de la disgrace du Patriarche, lui firent toutes sortes de mauvais traitemens. Saint Taraise fut toujours inflexible. Il crut pourtant devoir ménager l'Empereur : il se contenta de ne le laisser plus entrer dans le Presbytere, sans en venir à une excommunication d'éclat, craignant avec raison qu'une conduite plus sévere ne jetât ce malheureux Prince dans l'hérésie. Les saints Abbés Platon et Théodore, qui avoient d'abord accusé notre Saint de lâcheté, approuverent dans la suite sa modération, et louerent sa sagesse.

L'Empereur étant mort peu de jours après, saint Taraise chassa de l'Eglise le Prêtre Jean qui avoit osé bénir les noces illégitimes de ce malheureux Prince.

L'Impératrice Irene, mere de Constantin, étant remontée sur le Trône, notre Saint fut tranquille. Il s'adonna alors plus que jamais à tous les exercices de piété et de zele. Il avoit bâti et doté de son patrimoine un Monastere à la gauche du Bosphore : il s'y retiroit, et y passoit en prieres et en retraite tout le temps que son Ministere et sa charité Episcopale lui laissoient libre.

Il y avoit vingt-deux ans que saint Taraise gouvernoit l'Eglise de Constantinople avec une si grande pureté de mœurs, un zele si généreux et si désintéressé, une foi si pure et si inaltérable, qu'on le regarda universellement comme le modele des

plus saints Prélats, lorsqu'il tomba malade. Il connut que sa fin approchoit : il s'y disposa par un renouvellement de ferveur et une patience héroïque. Un peu avant sa mort, il eut une espece d'extase, durant laquelle on l'entendoit comme répondre à des gens qui l'accusoient sur les principaux chefs de sa vie ; son agitation, et la frayeur où il paroissoit, jeterent l'effroi dans l'esprit de tous les assistans. Mais enfin, plein d'une sainte confiance aux mérites de Jesus-Christ, il s'abandonna à sa miséricorde. Alors le calme ayant succédé à ses agitations violentes, il rendit tranquillement l'esprit. Sa mort précieuse aux yeux de Dieu, laissa l'Eglise de Constantinople dans le deuil, et tous les gens de bien dans une affliction très-sensible. L'Empereur Nicophore en fut si sensiblement touché, que fondant en larmes, il se jeta sur le corps du Saint, et disoit qu'il avoit perdu son guide dans les voies du salut, son Pasteur et son pere. Le peuple ne lui donna pas de moindre marques de son amour, de sa vénération et de sa douleur. Il fut enterré avec grande pompe dans l'Eglise du Monastere des Saints-Martyrs, fondé par le Saint, et son tombeau fut bientôt rendu célebre par un grand nombre de miracles. Sa mort arriva le 27 Février de l'année 806.

La Messe en l'honneur de saint Taraise, est celle qu'on dit d'ordinaire pour un saint Confesseur et Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

DA, quæsumus, omnipotens Deus, ut beati Taraisii Confessoris tui atque Pontificis veneranda solemnitas, et devotionem nobis augeat, et salutem. Per Dominum, etc.

NOUS vous supplions, ô Dieu tout-puissant, de faire croître dans nous en cette vénérable solennité de votre Confesseur et Pontife Taraise, l'esprit de piété et le désir de notre salut. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître de l'Apôtre saint Paul aux Hébreux. Chap. 5.

FRATRES : Omnis Pontifex ex hominibus assumptus, pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad Deum, ut offerat dona, et sacrificia pro peccatis : qui condolere possit iis qui ignorant et errant : quoniam et ipse circumdatus est infirmitate, et propterea debet, quemadmodum pro populo, ita etiam et pro semetipso offerre pro peccatis. Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo, tanquam Aaron.

MES FRERES : Tout Pontife pris d'entre les hommes est établi pour les hommes dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des présens et des sacrifices pour les péchés ; de sorte qu'il soit capable de compassion à l'égard de ceux qui sont dans l'ignorance et dans l'égarement, parce qu'il est aussi lui-même environné de foiblesse, et c'est à cause de cela, qu'afin d'expier les péchés, il doit offrir des sacrifices pour lui-même, comme il en offre pour le peuple. Or personne n'a droit de prétendre à un tel honneur que celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron.

L'an de Jesus-Christ 63, *saint Paul, étant à Rome, écrivit cette belle Lettre aux Hébreux,* c'est-à-dire, *aux Juifs de Jérusalem et de la Palestine, qui avoient embrassé la foi ; et pour les y confirmer, il leur démontre par des raisons tirées des saintes Ecritures, que la vraie justice ne vient pas de la loi ; mais que c'est Jesus-Christ qui nous la donne par la foi et par son esprit. Pour cela il prouve la divinité de Jesus-Christ, il établit la vertu de son sacrifice, et l'excellence de son sacerdoce ; et fait voir qu'il y a autant de différence entre le Sacerdoce de Jesus-Christ et celui des Prêtres de l'ancienne Loi, qu'il y en a entre Dieu et les hommes.*

RÉFLEXIONS.

Nous connoissons peu les richesses de la bonté de Dieu. Quoi de plus admirable que l'attention

qu'il a sur tous nos besoins ? Le Sacerdoce est bien établi pour honorer la majesté infinie d'un Dieu ; mais ce même Dieu a encore en vue l'expiation de nos péchés et notre réconciliation avec lui-même. Quelle bonté !

Nul pontife n'est pris d'entre les Anges, parce que tout Pontife est établi pour les hommes, dans les choses qui ont rapport à Dieu, afin d'offrir des sacrifices pour les péchés. Ces purs esprits, ces célestes intelligences sont trop au-dessus des foiblesses humaines, pour en avoir assez de compassion. Dieu vouloit des Pontifes qui pussent compatir à nos infirmités. On est bien capable de compassion pour les pécheurs, quand on se sent un penchant pour les mêmes péchés, quand on se voit environné des mêmes foiblesses.

Il n'y avoit, ce semble, que Jesus-Christ et les hommes, qui pussent avoir des entrailles de compassion pour les pécheurs. Jesus-Christ, parce qu'étant Dieu, il connoît la maniere dont il nous a formés, et ressent pour nous la même compassion et la même tendresse qu'un pere ressent pour ses enfans. Les hommes, parce que sujets aux mêmes passions, ils en sentent le poids, et parce qu'ils ne sauroient n'avoir pas pitié des pécheurs, étant eux-mêmes obligés d'offrir de pareils sacrifices pour expier leurs propres péchés.

Ces zeles durs et amers, ces rigidités inflexibles de direction ne peuvent venir que d'un grand fond d'orgueil, qui nous aveuglant, nous persuade que nous ne sommes pas comme le reste des hommes. Les Pharisiens ne lioient des fardeaux pesans et qui ne se pouvoient porter, et ils ne les mettoient sur les épaules des hommes, tandis qu'ils ne vouloient pas même les pousser du doigt, que parce qu'ils se croyoient justes.

Si la dignité du Sacerdoce est éminente, elle n'est pas moins formidable : hormis d'y être appelé de Dieu, comme Aaron, on ne sauroit soutenir le poids

poids de ce redoutable ministere. Dieu donne les qualités nécessaires pour les places qu'on occupe, quand c'est lui qui nous y a mis : mais quand c'est l'ambition, l'intérêt ou quelqu'autre motif humain qui nous y ont appelés ; quand c'est le même esprit qui mit l'encensoir dans les mains de Coré, de Dathan et d'Abiron, qui nous a fait monter à l'autel, doit-on attendre un autre sort que celui de ces rebelles ! Quel sacrilege d'entrer dans le Sanctuaire, et de s'ingérer dans le sacré ministere, sans y être appelés !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Marc. Chap. 13.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis. Videte, vigilate, et orate : nescitis enim quando tempus sit. Sicut homo, qui peregrè profectus reliquit domum suam, et dedit servis suis potestatem cujusque operis, et janitori præcepit ut vigilet. Vigilate ergo : nescitis enim quando Dominus domûs veniat : serò, an mediâ nocte, an galli cantu, an manè : ne cùm venerit repentè, inveniat vos dormientes. Quod autem vobis dico, omnibus dico : Vigilate.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : veillez et priez : car vous ne savez pas quand ce temps-là doit venir. Il en est comme d'un homme qui partit pour un pays étranger, et qui en quittant sa maison, laissa ses serviteurs maîtres de tout chez lui, et ordonna à son portier de veiller. Veillez donc, car vous ne savez pas quand le Maître du logis viendra, si c'est le soir, ou à minuit, au chant du coq, ou le matin. De peur que venant tout à coup, il ne vous trouve endormis. Au reste, ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez.

MÉDITATION.

Qu'on ne trouve la vraie liberté qu'au service de Dieu.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ dans quelle erreur grossiere on vit dans le monde, de s'imaginer que la dévotion est une espece de servitude qui contraint et qui gêne, parce qu'il faut toujours veiller et prier. Il s'en faut bien que la vigilance des gens de bien soit aussi gênante que celle qu'il faut indispensablement avoir dans le monde. Celle-là est douce, consolante et tranquille; et celle-ci est purement servile et accompagnée de mille chagrins.

Mon Dieu, que les hommes sont inconsidérés! ils cherchent la liberté, et ils s'éloignent de vous, qui en êtes la source. Quand on n'est pas à Dieu, on n'est jamais à un seul maître. On est au monde, qui a ses lois; on est à son amour-propre, qui a ses maximes; on est à ses passsions, qui ont des inclinations très-différentes; on est au respect humain, auquel on sacrifie souvent jusqu'à sa religion. Etre à cent maîtres qui ne s'accordent point; être dans la dure nécessité de n'en contenter jamais aucun que l'on ne soit puni de tous les autres: est-ce être libre?

Mon Dieu, quelle plus gênante sujétion! Quelle contrainte plus servile que celle où l'on vit dans le monde! Il faut y ménager les uns, y supporter les autres, y dépendre de tous; et avec cela est-on libre?

Mais où trouve-t-on cette liberté que l'on cherche en s'éloignant de Dieu? On ne la voit nulle part dans le monde. Est-elle à la Cour, ou chez les Grands? Hélas! on n'est nulle part plus bas, plus gêné, plus soumis, plus esclave. Se trouve-t-elle, cette liberté, dans les premieres dignités, dans les

grands emplois, dans l'administration des affaires publiques ? Il n'est rien de plus contraignant : rien qui assujettisse davantage. On est responsable de ses actions à tout le monde ; on n'est ni aux siens, ni à soi ; on est tout aux autres. Quelle condition plus servile que celle des négocians, que celle même des prétendus heureux du siecle ? La vie civile est une espece de commerce, où chacun vend, pour ainsi dire, sa liberté et son repos, aux dépens de la liberté et du repos d'autrui. Enfin, la trouve-t-on, cette liberté, dans une vie privée ? Hé, Seigneur ! que de liens qui attachent ! que d'embarras qui chagrinent et qui arrêtent ! que de devoirs à remplir qui nous font dépendre de bien des gens !

O enfans du siecle, que la liberté dont vous vous flattez est une dure servitude !

SECOND POINT.

Considérez qu'il n'est point de vraie liberté que la liberté des enfans de Dieu. Où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté (a). Mes freres, nous ne sommes point les enfans de l'esclave (b), mais de celle qui est libre, et c'est cette liberté que Jesus-Christ nous a rendue. Dieu fait la volonté de ceux qui le craignent, dit le Prophete (c), quand elle est droite ; quand elle ne l'est pas, il la redresse, en la conformant à la sienne, sans la gêner et sans la contraindre ; et comme les gens de bien ne veulent que ce que Dieu veut, on peut dire qu'ils font toujours ce qu'ils veulent. Qu'est-ce donc qu'être libre, si ce n'est faire toujours ce que l'on veut ?

Délivrés des capricieuses lois du monde et de la tyrannie des passions ; affranchis du pouvoir de l'amour-propre, quelle plus douce liberté que celle

(a) *II. Lettr. aux Corinth. chap. 3.*
(b) *Epît. aux Galat. chap. 4.*
(c) *Pseaume 144.*

dont une ame fervente jouit au service de Dieu ? Quelle douceur de ne dépendre plus de la bizarrerie de tant de maîtres, et de n'avoir à contenter que Dieu ?

Les impies sont esclaves au milieu de leur prétendue liberté ; les Saints sont libres au milieu des fers et des chaînes. Quand on ne s'étudie qu'à plaire à Dieu ; quand on met toute sa félicité à être à son service, on jouit de la plus douce et de la plus consolante liberté. Ah ! si les grands amateurs de la liberté comprenoient cette vérité ; s'ils en faisoient l'expérience, ils déploreroient le sort de tant d'esclaves qui refusent de se mettre au service de Dieu, de peur d'être trop gênés.

Je la reconnois, Seigneur, cette erreur ; je déplore ce funeste sort ; je pleure bien de mes années passées dans la servitude, au service du monde ; mais j'espere que par votre miséricorde, je compterai ce jour comme le premier de ma parfaite liberté, puisqu'il sera le premier de ma parfaite conversion.

Apirations dévotes durant le jour.

Jubilate Deo omnis terra, servite Domino in lætitia. Psal. 99.

Peuples de la terre, mettez toute votre gloire et toute votre joie à louer et à servir Dieu.

Melior est dies una in atriis tuis super millia. Psal. 83.

Mon Dieu ! qu'un jour passé à votre service donne plus de consolation, et fait goûter plus de plaisir que mille autres par-tout ailleurs !

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA véritable dévotion ne sauroit persévérer sans un réglement de vie : ces dévotions volage et inconstantes, ont trop de légéreté pour nourrir une solide vertu. Cette regle de conduite, cette

exactitude paroissent gênantes à qui ne les connoît que par le rapport d'un amour-propre toujours libertin. Ne donnez pas dans cette erreur, et soyez persuadé que la véritable liberté est l'apanage d'une vie unie et réguliere. Il faut avoir l'esprit et le cœur gâtés pour aimer à vivre sans ordre, et pour trouver du goût dans la confusion de conduite et le dérangement. Voulez-vous avoir de la piété, et mener une vie véritablement chrétienne : faites que tous vos exercices de piété soient réglés ; que l'heure de votre lever et de votre coucher soit fixée, vos prieres du matin et du soir déterminées ; que le temps de la lecture d'un livre de piété, que l'heure de votre oraison, en un mot, que toutes vos dévotions soient réglées : ne vous dispensez jamais de cette regle ; elle gêne un peu l'amour-propre, mais elle nourrit la piété.

2.° La nuit est pour le repos, et le jour pour le travail. C'est le pere des ténebres qui porte les mondains à faire du jour la nuit, et de la nuit le jour. Ce dérangement lui plaît trop pour n'être pas nuisible à l'ame. Evitez avec soin ce désordre. Donnez tout le temps nécessaire à votre repos ; mais levez-vous matin. Il n'est rien, ce semble, à quoi l'Esprit-Saint nous exhorte plus souvent qu'à cette diligence. *Le juste*, nous dit-il dans l'Ecclésiastique (a), *se levera dès le point du jour, et offrira son cœur à Dieu.* On diroit que les prieres qu'on fait au Seigneur de grand matin, lui sont toujours plus agréables, et sont plus efficaces. Ceux qui veillent dès le matin pour me chercher, dit la Sagesse (b), me trouvent infailliblement. Dieu est toujours prêt d'assister ceux qui le prient dès le grand matin, dit le Prophete : *Manè diluculo* (c). C'étoit la pratique du Roi David : *Mon Seigneur, mon Dieu*, dit-il, *j'interromps dès les premiers momens du jour mon sommeil, pour méditer vos divines perfections* (d). Au premier moment de chaque

(a) *Eccl.* 39. (b) *Prov.* 8. (c) *Psal.* 45. (d) *Psal.* 62.

jour, dit-il ailleurs, j'irai me présenter devant vous pour implorer vos miséricordes : *Manè adstabo tibi*. Tous les Saints ont eu cette pratique ; c'en est une indispensable dans toutes les Communautés Religieuses, et chez toutes les personnes vertueuses ; que ce soit désormais la vôtre. Levez-vous tous les jours de bonne heure. Cette diligence est une marque sûre d'une ame fervente. Il est honteux, dit le Sage, que le soleil nous trouve endormis.

VINGT-SIXIEME JOUR.

SAINT PORPHYRE, EVÊQUE DE GAZE EN PALESTINE.

SAINT Porphyre naquit à Thessalonique en Macédoine, d'une famille illustre et fort riche, vers l'an 353. Comme ses parens étoient très-vertueux, ils eurent soin de l'élever dans la crainte de Dieu, et dans les sentimens d'une piété très-tendre et très-solide. L'âge ne fit que fortifier sa vertu ; il s'appliqua à éviter tous les pieges de la jeunesse ; la fuite des compagnies dangereuses, l'amour de l'étude et de la retraite, l'horreur du péché ne servirent pas peu à conserver son innocence. Des mœurs si pures lui inspirerent bientôt le dégoût du siecle : il quitta sa parenté et son pays à l'âge de vingt-cinq ans pour passer en Egypte, où il se consacra entiérement au service de Dieu, en embrassant la vie religieuse dans le célebre Monastere de Sceté.

Il y demeura cinq ans dans l'exercice de toutes les vertus, menant une vie très-austere. Après quoi ayant eu la permission d'aller visiter les saints Lieux de Jérusalem, il se retira dans une caverne proche du Jourdain. L'humidité du lieu et l'in-

tempérie de l'air le rendirent fort infirme. Après y avoir passé cinq ans dans de grandes austérités, un squirre dans le foie, avec une fievre continue, l'obligerent de se faire ramener à Jérusalem, où quelque foible qu'il fût, il ne laissoit point d'aller tous les jours visiter les saints Lieux, en s'appuyant sur son bâton. Un jeune homme nommé Marc, qui se fit depuis son disciple, et qui a écrit sa vie, voulant l'aider à marcher, le Saint le refusa, disant qu'il ne convenoit pas à un pécheur, qui étoit venu en ces lieux pour obtenir le pardon de ses péchés par la pénitence, de prendre un tel soulagement.

Une seule chose lui faisoit peine : c'étoit de n'avoir pas encore distribué aux pauvres les grands biens que ses parens lui avoient laissés. Il s'en ouvrit à son cher disciple, et le pria d'aller à Thessalonique, d'y vendre tous les biens et les meubles qui lui étoient revenus de la succession de son pere, et de lui en rapporter le prix.

Marc s'acquitta de sa commission. Etant revenu, il fut agréablement surpris de trouver son cher Maître entiérement guéri. Lui demandant la cause : Il y a quelque jours, lui dit le Saint, que me trouvant accablé de douleur plus qu'à l'ordinaire, je me traînai avec beaucoup de peine jusqu'au Calvaire, pour avoir la consolation d'expirer où mon divin Sauveur est mort. J'y tombai en défaillance, durant laquelle, comme dans une extase, je vis Jesus-Christ en croix, qui commandoit au bon larron de me faire lever : celui-ci me donnant la main, me dit d'aller rendre grace à mon Sauveur ; et à l'instant me trouvant guéri, je cours à Jesus-Christ qui étoit descendu de la croix, et qui me présentant ce sacré instrument de notre salut, m'ordonna de la garder. La vision disparut, et je me trouvai en parfaite santé.

Notre Saint ayant distribué aux pauvres tout l'argent que Marc lui avoit apporté, se trouva réduit

lui-même à une pauvreté extrême, et obligé de gagner sa vie en exerçant le métier de Corroyeur.

Il vécut dans ces exercices d'humilité et de pénitence, jusqu'à ce que le Patriarche de Jérusalem informé de sa haute vertu et de sa capacité le fit Prêtre à l'âge de quarante ans, malgré la résistance qu'il y apporta, et il lui confia la garde de la vraie Croix, ce qui vérifia la vision qu'il avoit eue.

La dignité du sacerdoce ne fit que donner un nouveau lustre à sa vertu, sans rien diminuer des rigueurs de sa pénitence. Il ne vivoit que de pain et de légumes. Il ne mangeoit qu'après le soleil couché. Sa douceur et son humilité ne servirent pas peu à l'efficace de son zele.

Comme il n'étoit pas moins savant dans les saintes Ecritures, que dans les lettres humaines, et qu'il avoit l'esprit net et pénétrant, il ne disputoit jamais contre les Infidelles qu'avec succès, et le nombre des conversions qu'il faisoit, avoit rendu célebre le nom de Porphyre. Lorsqu'Enée Evêque de Gaze en Palestine vint à mourir, on pensa d'abord à notre Saint. Il eut beau s'en défendre, il fallut obéir. Les Païens qui étoient en grand nombre dans la ville, en furent alarmés : il n'est point d'artifice qu'ils n'employassent pour le faire périr en chemin, et pour lui empêcher l'entrée de la ville. La patience et la douceur du saint Evêque les désarma, et sa sainteté les convertit. Une grande sécheresse ayant obligé les Païens d'implorer le secours de leurs Dieux pour avoir de la pluie, et tous leurs sacrifices étant inutiles, le saint Evêque ne fut pas plutôt allé en procession à une chapelle hors de la ville, avec le peu de Chrétiens qu'il avoit, qu'une pluie abondante confondit toutes les superstitions du Paganisme ; un grand nombre d'Infidellet se convertirent à la vue de ce miracle, et depuis ce temps-là le troupeau de Jesus-Christ s'accrut tous les jours.

Les Païens irrités de ces merveilleux succès, me-

naçoient de mettre tout à feu et à sang, et maltraitoient fort les Fidelles. Il fallut avoir recours à l'Empereur; et par le moyen de saint Chrysostome, il obtint un Edit de fermer tous les temples de Gaze, et de réduire en cendres les Idoles.

L'Edit fut exécuté; mais le peu de Païens qui y restoient étant devenus plus furieux, saint Porphyre résolut d'aller à Constantinople avec Jean de Césarée son Métropolitain, pour obtenir la démolition des temples.

La haute vertu de saint Porphyre fit que les deux Evêques furent écoutés. L'Impératrice les reçut avec un accueil et une bonté extraordinaire. Elle se chargea de parler de leur affaire à l'Empereur. Ce Prince préoccupé par des vues d'intérêt, et craignant quelque révolte, consentoit bien que les Païens fussent privés de toutes les charges, que tout exercice de leur religion fût interdit, que les temples fussent fermés; mais il ne pouvoit se résoudre à les faire démolir.

L'Impératrice Eudoxe dit aux saints Evêques de ne point se rebuter, qu'elle se chargeoit de faire réussir leur affaire. Saint Porphyre en la remerciant l'assura qu'en récompense du service qu'elle rendoit à l'Eglise, Dieu lui donneroit un Prince qui régneroit après son pere. Les couches de l'Impératrice vérifierent bientôt la prédiction. Cette Princesse qui n'avoit eu jusqu'alors que des filles, en eu tant de joie, qu'elle fit dresser une requête contenant ce que le saint Evêque demandoit, et dit au Saint de la donner après la cérémonie du Baptême du jeune Prince, au Seigneur de la Cour qui le portoit, et qu'elle avoit instruit. Celui-ci la reçut, l'ouvrit, et ayant fait faire silence, en lut quelques mots, la replia aussi-tôt, la fit baiser à l'enfant, la lui mit dans le sein, et dit ensuite tout haut: Sa Majesté, ordonne que la requête soit entérinée, et que ce qu'elle contient soit exécuté. L'Empereur sourit, et dit qu'il n'avoit garde de refuser la premiere

chose que son fils avoit accordée. L'Impératrice ayant appelé les deux Evêques le lendemain, elle leur fit dresser les Lettres patentes telles qu'ils les souhaitoient, et chargea de l'exécution un Officier nommé Cynege, homme de grande vertu, et d'un zele admirable pour la Religion; et combla de présens et d'aumônes saint Porphyre.

Les deux Evêques s'étant embarqués, notre Saint appaisa sur le champ par ses prieres une horrible tempête qui alloit les faire périr, et obligea par-là le Pilote de renoncer à l'Arianisme.

Les Chrétiens furent au-devant de leur saint Pasteur avec la croix, et chantant des Hymnes. Une statue de Vénus qui étoit de marbre, et en singuliere vénération chez les Païens, tomba par terre en présence de la croix, et écrasa par sa chute deux Idolâtres qui s'étoient moqués des Fidelles. Ce miracle convertit beaucoup de Païens. Tous les temples des Idoles furent incessamment démolis, selon l'ordre de l'Empereur, et toutes les statues brisées ou brûlées, non-seulement dans la ville de Gaze; mais encore dans tout le pays d'alentour; on bâtit ensuite une Eglise magnifique en forme de croix; elle fut nommée la Basilique Eudoxienne, du nom de sa Fondatrice.

Cependant saint Porphyre s'employoit avec un zele infatigable à réformer les mœurs des Catholiques, et à convertir le reste des Païens. Il fit une guerre éternelle aux Hérétiques, sur-tout aux Manichéens, qui avoient essayé d'infecter son troupeau. Une femme Manichéenne ayant osé disputer contre le Saint, devint muette sur l'heure.

Tout le peuple étant assemblé pour une procession dans un jour solennel, trois jeunes enfans tomberent dans un puits: le Saint se mit en prieres. On descendit dans ce puits, et on y trouva les trois enfans assis sur une pierre, sans avoir reçu aucun mal. Par tous ces miracles joints à la pureté de ses mœurs, à l'austérité de sa vie, aux

travaux de son zele et à cette charmante douceur et affabilité qui lui gagnoient tous les cœurs, il remit la ferveur dans son troupeau, et dissipa toutes les ténebres du Paganisme dans la ville de Gaze.

Enfin exténué par ses austérités, épuisé par ses grands travaux, consumé par l'ardeur de son zele, ce saint Pasteur mourut au milieu de son troupeau le 26 Février de l'an 420, âgé de soixante-sept ans, dans l'onzieme mois de la vingt-quatrieme année de son Episcopat, après avoir rendu la ville de Gaze presque toute Chrétienne.

La Messe en l'honneur de ce Saint, est celle qu'on dit d'ordinaire pour un saint Confesseur et Pontife.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Exaudi, quæsumus Domine, preces nostras, quas in beati Porphyrii Confessoris tui atque Pontificis solemnitate deferimus: et qui tibi dignè meruit famulari, ejus intercedentibus meritis, ab omnibus nos absolve peccatis. Per Dominum, etc.

Exaucez, Seigneur, les prieres que nous vous offrons en la Fête de votre Confesseur et Pontife Saint Porphyre; et comme il vous a dignement servi, délivrez nous aussi de tous nos péchés, en considération de ses mérites. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Hébreux. Chap. 7.

Fratres: Plures facti sunt Sacerdotes secundùm legem, id circò quòd morte prohiberentur permanere. Jesus autem, eò quòd maneat in æternam, sempiternum habet sacerdotium. Unde et salvare in perpetuum potest accedentes per semetipsum ad

Mes Freres: Il y a eu autrefois plusieurs Prêtres, par la raison que la mort les empêchoit de subsister toujours: mais celui-ci, *c'est-à-dire*, Jesus-Christ, subsistant toujours, son Sacerdoce est éternel; et de là vient qu'il est toujours en état de sauver ceux qui par

Deum : semper vivens ad interpellandum pro nobis. Talis enim decebat, ut nobis esset Pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior Cœlis factus : qui non habet necessitatem quotidie quemadmodum sacerdotes, et priùs pro suis delictis hostias offerre, deinde pro populi : Hoc enim fecit semel, seipsum offerendo, Jesus-Christus Dominus noster.

lui vont à Dieu, étant toujours vivant pour intercéder en notre faveur : car il étoit convenable que nous eussions un Pontife tel qu'est celui-ci, qui est saint, innocent, sans aucune tache, éloigné de tout commerce avec les pécheurs, et placé au-dessus des Cieux : qui n'a pas besoin comme les Pontifes, d'offrir des victimes; premiérement pour ses péchés, puis pour ceux du peuple. Aussi n'a-t-il offert qu'une fois lorsqu'il s'est offert lui-même.

Comme la fin que se proposoit saint Paul en écrivant aux Juifs nouvellement convertis à la Foi, étoit de leur persuader l'inutilité de leurs sacrifices depuis la nouvelle alliance, et de leur inspirer des points de morale tout contraires à leur esprit de chair et de sang; il s'applique à leur démontrer par des preuves tirées de l'Ecriture Sainte, la divinité de Jesus-Christ, l'excellence et l'autorité de son Sacerdoce, la prééminence du Sacrifice de la nouvelle Loi par-dessus tous ceux de l'ancienne; et leur prouve d'une maniere évidente, que le Sacrifice de Jesus-Christ ayant été offert, tous ceux que Moïse avoit ordonnés ne servent plus de rien, et doivent être abolis.

RÉFLEXIONS.

Quelle différence entre les Grands-Prêtres de l'ancienne Loi, et celui de la nouvelle! ceux-là purs hommes, et hommes pécheurs, hommes mortels, sujets aux infirmités des autres hommes, avoient autant besoin d'offrir des victimes pour leurs propres péchés que pour ceux du peuple; la mort terminoit leur sacerdoce : au lieu que le Grand-Prêtre de la nouvelle alliance, innocent, sans tache, éloigné de tout commerce avec les pé-

cheurs, placé au-dessus des Cieux, en un mot, Saint de la sainteté de Dieu même, est éternel; et de-là vient qu'il est toujours en état de sauver ceux qui par lui vont à Dieu. Il n'a rien à demander pour lui, et obtient tout ce qu'il demande pour les autres. Comprenez par-là l'éminente prééminence de notre religion par-dessus toutes les autres, et quel bonheur c'est d'être de cette Religion. Mais que Dieu est bon d'avoir voulu faire alliance avec les hommes; c'est-à-dire, de vouloir bien par une espece de pacte réciproque, s'engager envers les hommes d'accomplir exactement ses promesses, comme les hommes s'obligent réciproquement d'observer sa Loi pour obtenir l'effet de ses promesses! Moïse médiateur de la premiere alliance n'étant qu'un pur homme, ne faisoit autre chose que de proposer la loi aux hommes, et de se présenter à Dieu de leur part, sans qu'il pût leur mériter aucune grace. Mais Jesus-Christ Médiateur de la nouvelle, étant Dieu, nous mérite lui-même, et nous donne la grace d'accomplir les conditions du pacte, c'est-à-dire, d'observer sa Loi.

Mon Dieu, qu'il y a peu de gens qui se forment une juste idée de la majesté et de la dignité de notre Religion! Qui pense avec plaisir aux avantages étonnans de la nouvelle alliance? Qui se réjouit d'avoir en main de quoi honorer Dieu selon sa grandeur et ses mérites, par le sacrifice de la nouvelle Loi? Qui rend grace à Jesus-Christ d'avoir fait en notre faveur de si grandes merveilles, et de ce qu'en abolissant tous les autres sacrifices, il nous a laissé une Hostie que Dieu ne peut pas ne point agréer: une Hostie proportionnée aux bienfaits que nous avons reçus de lui, et à ceux que nous pouvons lui demander; une Hostie capable seule d'effacer tous les péchés des hommes? Qui peut manquer de confiance, ayant Jesus-Christ pour Médiateur; mais qui peut ne pas aimer avec

une tendresse extrême Jesus-Christ, considérant qu'il s'est offert lui-même pour nous, et qu'il renouvelle encore plusieurs fois chaque jour sur nos Autels le même Sacrifice !

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 24.

IN illo tempore : Dixit Jesus Discipulis suis. Vigilate ergo, quia nescitis quâ horâ Dominus vester venturus sit. Illud autem scitote ; quoniam si sciret paterfamilias quâ horâ fur venturus esset, vigilaret utique, et non sineret perfodi domum suam. Ideò et vos estote parati : quia quâ nescitis horâ Filius hominis venturus est. Quis, putas, est fidelis servus et prudens, quem constituit Dominus suus super familiam suam, ut det illis cibum in tempore ! Beatus ille servus, quem cùm venerit Dominus ejus, inveneri sic facientem. Amen dico vobis, quoniam super omnia bona sua constituet eum.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Veillez, car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Or songez que si un pere de famille savoit l'heure que doit venir le voleur, il ne manqueroit point de veiller, et ne souffriroit pas que l'on perçât son logis. C'est pourquoi, soyez de même tout prêts vous autres ; car à l'heure que vous ne pensez pas, le Fils de l'homme viendra ! Quel est, à votre avis, le serviteur fidelle et sage, que son maître a établi sur ses domestiques, afin qu'il leur donne quand il le faut de quoi se nourrir ! Heureux le serviteur que son maître en arrivant trouvera faisant ainsi son devoir. Je vous dis en vérité, qu'il lui donnera l'administration de tous ses biens.

MÉDITATION.

De la Tiédeur.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que c'est le propre d'une ame tiede de s'assoupir dans l'affaire de son salut ; mais

le sommeil suit de près l'assoupissement, et si tandis qu'on dort, le voleur vient, ou si le Seigneur arrive : quel regret, quel malheur et quel désespoir ! Voilà le sort d'une ame tiede.

On regarde le précepte que Jesus-Christ nous fait, de veiller continuellement, comme un conseil de perfection pour les ames ferventes. On ne voit nulle apparence que le Seigneur vienne si-tôt. On ne se défie point de l'ennemi. La tiédeur où l'on vit fait qu'on néglige toutes les précautions ; et l'assoupissement où l'on est, empêche qu'on ne voie les dangers. On ne craint rien où tout est à craindre ; on prend le dégoût qu'on a de la véritable piété pour une modération de désirs, et même pour une médiocrité de vertu dont on se contente. De-là cette triste disposition d'une ame qui se borne à fuir les péchés griefs, et qui compte pour rien les fautes qu'elle croit légeres, et qui les commet sans crainte et sans remords.

De-là ces exercices spirituels avec tant de négligence, ces dévotions sans goût, ces confessions sans amendement, ces Communions sans fruit. Imaginez une maladie spirituelle plus dangereuse.

Une fievre lente est toujours mortelle; ce ne sont point de violens accès, ni des redoublemens ; c'est une continuité de langueur, de dégoût, d'accablement. On traîne une vie bien triste. Maigreur, pâleur, foiblesse, tout annonce la mort. Voilà l'image d'une ame tiede.

L'état d'une ame en péché mortel est à la vérité bien à craindre ; l'état cependant de tiédeur, au sentiment de Jesus-Christ même, est en quelque façon pire que l'état de péché. Il seroit plus à souhaiter pour vous, disoit l'Ange de l'Apocalypse (*a*), que vous fussiez tout-à-fait froid, ou tout-à-fait chaud ; mais parce que vous êtes tiede, et que vous n'êtes ni froid ni chaud, je vais commencer à vous vomir de ma bouche comme une viande fade et dé-

(a) *Apoc. cap.* 3.

goûtante, que mon cœur ne peut plus souffrir, et que je suis contraint de rejeter.

Et quoi ! Jesus-Christ n'a pas eu horreur des plus grands pécheurs ; ils trouvent tous dans son cœur la source du pardon de leurs crimes ; Judas lui-même ne faisoit pas horreur à Jesus-Christ, et Jesus-Christ a horreur d'une ame tiede ! et une ame tiede ne trouve point dans le cœur de Jesus-Christ ces sentimens d'amour et de tendresse qu'y trouvent toujours les pécheurs. Eh, Seigneur ! quel état plus effrayant, plus horrible que celui d'une ame dans la tiédeur. N'est-ce point l'état où je me trouve ?

SECOND POINT.

Considérez que ce qui rend cet état encore plus horrible, c'est qu'il est presque impossible d'en jamais sortir ; c'est un mal presque sans remede.

Pour sortir d'un état dangereux, il faut connoître qu'on y est, et en connoître le danger ; et c'est justement ce qu'une ame tiede ne connoît pas.

Qu'un pécheur soit plongé dans les plus grands désordres, il n'a pas de peine à connoître le danger où il est, il en est effrayé. Il y a toujours des momens heureux, pendant lesquels, à la faveur des moindres rayons de la grace, il découvre tant de difformités dans son ame, qu'il est le premier à déplorer son malheur et cette connoissance. Ces aveux si salutaires rendent sa conversion moins difficile.

Une ame tiede ne croit jamais être dans la tiédeur. On peut dire que dès qu'on connoît qu'on y est, on commence à n'y être plus ; ce n'est guere que dans la ferveur qu'on découvre qu'on sent le malheur d'une vie tiede ; et voilà ce qui rend ce retour si difficile. L'aveuglement et l'insensibilité sont les premiers effets de la tiédeur.

Comme on ne se relâche que peu-à-peu, on s'apprivoise insensiblement avec le péché. Rien ne

frappe une ame dans cet état, et elle ne se défie jamais de rien, parce qu'elle ne trouve jamais rien de nouveau qui scandalise. On tombe dans la tiédeur, sans omettre un seul de ses exercices de piété, qu'on fait depuis long-temps avec nonchalance. Y est-on : qui peut nous en faire sortir ? Ces vérités terribles qu'on a si souvent méditées, et dont on parle avec tant d'énergie sans en être touchés ; ces lectures spirituelles qu'on fait depuis si long-temps par coutume ; ces avis salutaires d'un Directeur, d'un Supérieur zélé, auxquels on s'est accoutumé ; rien ne fait impression, tout devient inutile à une ame tiede : Dieu même qui fait tant de bruit pour éveiller le pécheur, se tait ici, et laisse mourir une ame tiede dans son funeste assoupissement, dans ses péchés. O état effroyable !

Mais, mon Dieu, que serviront toutes ces réflexions à une ame tiede, à moins que par un miracle de votre miséricorde, vous ne lui fassiez vous-même connoître son malheur ? Se reconnoîtra-t-elle jamais à ce portrait, si vous ne lui dites intérieurement que c'est le sien ?

Vous le faites en ma faveur ce miracle, mon divin Sauveur ; car je reconnois, et je sens que c'est ici le malheureux état de mon ame. Je vis depuis long-temps dans la tiédeur ; mais, mon doux Jesus, ne me rejetez pas de votre cœur, mon unique refuge, mon asile ; le mien ne sera plus tiede, avec le secours de votre grace que je vous demande, et je vais commencer dès ce moment à vous servir avec ferveur.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ne projicias me in tempore senectutis ; cùm defecerit virtus mea, ne derelinquas me. Psal. 70.

Ah, Seigneur ne me rejetez pas dans le temps de mes langueurs dans votre service ; et lorsque ma ferveur m'abandonne, ne m'abandonnez point.

Domine, paratus sum tecum et in carcerem et in mortem ire. Luc. 22.

Seigneur, je suis prêt d'aller avec vous et en prison et à la mort ; rien désormais ne m'arrêtera plus.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° GARDEZ-VOUS bien dit le Sage (a), de servir Dieu avec nonchalance, car malheur à celui qui fait l'œuvre de Dieu avec tiédeur. Rien ne prouve tant l'indifférence qu'on a pour le Maître qu'on sert, que cette négligence ; et cette indifférence dans une ame tiede est un vrai mépris. Un libertin entraîné par ses passions, pense peu au Dieu qu'il offense ; une ame tiede ne perd point Dieu de vue, lors même qu'elle lui déplaît. Les ennemis déclarés et visibles sont moins odieux, ce semble, que les faux amis. Examinez aujourd'hui si vous n'êtes point atteint d'une maladie si commune, ayez recours incessamment aux remedes, et ne négligez pas les suivans : 1.° Faites tous vos exercices de piété, non-seulement avec dévotion, mais avec une exactitude extrême. Fixez-en l'heure, le temps et la durée. Faites-vous une loi de les faire toujours à la même heure ; la ferveur ne paroît peut-être jamais mieux que dans cette invincible ponctualité. 2.° Servez vous de l'impatience et du dégoût que causent un serviteur lent, un enfant mou et négligent, la paresse et la nonchalance d'un domestique, pour comprendre l'indignité de la tiédeur au service de Dieu. Vous ne pouvez souffrir qu'on vous serve avec dégoût ; et vous servez Dieu avec tiédeur ! 3.° Un remede spécifique pour la tiédeur, c'est la fidélité à s'acquitter des plus petits devoirs, la délicatesse à éviter les plus petits défauts, l'exactitude à garder les plus menues observances. On est bientôt fervent quand on est si religieux.

2.° Tout le monde doit craindre l'état de tié-

(a) *Eccli.*

deur; mais les personnes religieuses, celles qui dans le monde font profession de piété, ceux qui exhortent les autres à la pratique des vertus qu'eux-mêmes n'ont point, tous ces gens-là doivent craindre la tiédeur plus que les autres. Voulez-vous vous éloigner d'un état si funeste au salut : prenez tous les matins une nouvelle résolution de faire de nouveaux progrès dans la voie de la perfection. Déterminez la vertu que vous pratiquerez durant ce jour, et la mortification que vous voulez faire. Prenez garde que vos Confessions ne soient sans fruit; il est bien difficile qu'il y ait une véritable contrition, un sincere repentir, où il y a de continuelles rechutes. Ayez soin de pratiquer vous-même les vertus que vous conseillez aux autres. Les personnes religieuses peu ferventes, menent toujours une vie tiede; et souvenez-vous que c'est être pour le moins dans l'état de tiédeur, d'enseigner en matiere de perfection ce qu'on ne pratique point.

VINGT-SEPTIEME JOUR.

LE BIENHEUREUX JEAN, ABBÉ DE GORZE EN LORRAINE.

LE Bienheureux Jean, dont la vie est un vrai modele de la profession religieuse, vint au monde vers la fin du neuvieme siecle, dans le village de Vendiere, entre Metz et Toul. Son pere, distingué dans le pays par sa probité et par ses grands biens, résolut de ne rien épargner pour le bien élever; mais comme il ne l'avoit eu que dans un âge fort avancé, il ne put se résoudre à perdre de vue celui qui faisoit toute sa consolation dans sa vieillesse. Quoique Jean eût l'esprit excellent, et qu'on lui eût donné d'habiles Maîtres, la trop grande indul-

gence du pere l'empêcha de faire de grands progrès. Il fallut se résoudre cependant à le tirer de la maison paternelle, pour ne rendre pas inutiles tant de belles dispositions qu'il avoit pour les sciences ; et on l'envoya étudier à Metz. Mais son pere étant mort, et sa mere encore jeune s'étant remariée, Jean fut obligé de venir prendre soin de ses deux jeunes freres, et des grands biens que son pere lui avoit laissés. Il s'en acquitta avec tant de conduite et d'habileté, qu'il rendit sa famille encore plus florissante.

Sa vertu si exemplaire dans un âge peu avancé, jointe à son grand génie pour les affaires, le fit bientôt connoître et estimer de tout ce qu'il y avoit de plus distingué dans la province. Le Comte Riquin voulut l'avoir quelque temps auprès de lui ; et Dadon, Evêque de Verdun, un des plus saints et des plus savans Prélats de son temps l'honora de son amitié et de son estime.

Se trouvant chargé de l'administration de l'Eglise de Saint-Laurent dans le village de Fontenai, aux faubourgs de Toul, il fit connoissance avec le Diacre Bernier, homme fort vertueux et savant. Ce fut sous cet habile Maître qu'il fit tant de progrès dans la science du salut.

L'estime qu'il faisoit des personnes pieuses, et le plaisir qu'il avoit de s'entrenir avec elles, servirent beaucoup à augmenter en lui le désir qu'il avoit toujours eu de se faire Saint ; mais rien ne fit plus d'effet sur lui que ce qu'il vit, et ce qu'il ouït dire un jour à une jeune fille nommée Geise, qui étoit pensionnaire du Monastere de Saint-Pierre de Metz, sous la conduite d'une tante qui y étoit Religieuse.

Jean ayant été obligé de parler à cette Dame, aperçut dans sa niece un cilice qui débordoit, et qu'elle avoit oublié de cacher. Surpris de trouver dans une si jeune personne et si délicate, un si rude instrument de pénitence lui demanda ce que c'étoit. La jeune Geise rougit, et parut toute interdite. Notre Saint la pressant de lui dire ce qu'elle portoit

sous son habit : C'est un cilice, répond la jeune fille ; et ne soyez pas surpris, ajouta-t-elle, de me voir avec cette livrée. Le Maître que nous servons ici est peu connu des gens du monde. Nous ne vivons ici que pour le Ciel, nous ne cherchons qu'à plaire à Jesus-Christ, et nous avons en horreur les vanités et les divertissemens du siecle : pour moi je ne cherche que mon salut.

Jean fut si touché de ce qu'il venoit d'entendre ; que levant les yeux vers le Ciel, et fondant en larmes, s'écria : Et quoi, Seigneur ! faut-il qu'un jeune enfant m'apprenne ce que je dois faire ? Le Ciel est-il à plus haut prix pour cette ame innocente que pour moi qui suis si grand pécheur ? Je sers le même Dieu, je crois les mêmes vérités, je prétends suivre le même Evangile, et je mene une vie molle, délicieuse ! Les saintes dispositions où il se trouvoit ne lui permirent pas d'en dire davantage ; il prit congé de ces saintes personnes, et s'en revint chez lui, résolu de chercher incessamment une retraite pour ne travailler plus qu'à son salut.

Il se mit d'abord sous la conduite de deux Ecclésiastiques d'une grande vertu ; mais ayant appris qu'il y avoit auprès de Verdun un saint Hermite nommé Humbert, qui faisoit revivre en sa personne les vertus et les austérités des plus anciens Anachoretes, il se mit sous sa conduite, et après lui avoir fait une confession générale de tous les péchés de sa vie, il commença par s'interdire pour toujours l'usage des viandes, et à jeûner rigoureusement tous les jours.

La réputation du Solitaire de la forêt d'Argonne nommé Lambert, lui fit changer de Maître dans la vie spirituelle, dans laquelle il s'imaginoit de ne faire jamais assez de progrès. Il trouva en effet un saint homme, mais d'une vertu si sauvage, et même si peu réglée, qu'après y avoir passé quelques mois et avoir tiré de sa vie intérieure ce qu'il y avoit de plus praticable, il eut la dévotion de faire

le voyage de Rome avec Bernacer, qui étoit un Ecclésiastique de l'Eglise de Saint - Sauveur de Metz, d'une piété peu commune.

Après avoir satisfait leur dévotion à Rome au tombeau des Apôtres saint Pierre et saint Paul, notre Saint visita le Mont-Gargan, le Mont-Cassin et les Solitaires du Mont-Vésuve, pour tâcher de se former sur ces grands modeles, et pour apprendre d'eux les voies sûres du salut.

Etant revenu joindre le reclus Humbert à Verdun, ils formerent ensemble le dessein d'un nouveau genre de vie ascétique et religieuse; et en attendant que le Seigneur leur en facilitât l'exécution, Jean s'exerça dans toutes les pratiques de la piété la plus parfaite. Ce n'étoit que jeûnes, que veilles, que macération du corps, que méditations, que prieres.

Une vie si pure, si retirée et des austérités si excessives, lui attirerent bientôt un grand nombre de gens qui ne demandoient que de vivre sous sa conduite. Parmi ces nouveaux Disciples, le plus illustre fut Einold Archidiacre de Toul, lequel touché de l'exemple du serviteur de Dieu qu'il visitoit souvent, vendit tout ce qu'il possédoit, le distribua aux pauvres, se défit de tous ses bénéfices, et se joignant à Jean et à Humbert, résolut d'imiter ceux dont il admiroit les vertus.

Le nombre et la ferveur de ces nouveaux Disciples persuadant à Jean que le temps étoit venu d'exécuter son dessein, il résolut, avec ses chers compagnons, d'aller chercher un désert en Italie.

Adalberon, Evêque de Metz, l'ayant su, voulut les arrêter, et leur offrit tel lieu qu'il leur plairoit dans son Diocese. Ils lui proposerent d'abord l'Abbaye de Gorze, persuadés qu'il la leur refuseroit. La facilité avec laquelle il la leur accorda, leur fit croire que Dieu les vouloit dans cette solitude. Jean y entra avec toute sa compagnie, l'an 933; et comme il fuyoit tout ce qui avoit quelque

apparence de dignité, il fit si bien qu'Einold y fut établi Abbé. Quelques anciens Religieux qui y étoient, embrasserent la nouvelle réforme, la ferveur et la réputation de ce nouvel établissement y attira des postulans de toute part. Jean donna tous les biens de son ample patrimoine à l'Abbaye, après avoir persuadé à ses deux freres de s'y retirer.

Quoique Jean fût regardé comme le pere et le premier auteur de cette célebre Réforme de l'Ordre Religieux, il ne se regarda jamais que comme le dernier de la Communauté, et croyoit toujours faire tort par son indignité à la vertu de ses freres.

Jamais homme ne fut plus sévere à soi-même. Outre l'emploi d'Econome, dont on l'avoit chargé, il se chargea encore des offices bas et pénibles de la cuisine et de la boulangerie, sans que tout ces emplois accablans le dispensassent jamais d'aucun exercice de la Communauté; jamais il ne se recouchoit après Matines. Dur à soi-même, mais doux et compatissant envers les autres, tout son plaisir étoit de les soulager et de prévenir même leurs besoins.

L'Empereur Othon I, envoyant une grande Ambassade au Roi des Maures en Espagne, voulut qu'elle fût conduite par ce grand serviteur de Dieu. Jean y consentit, dans l'espérance d'y verser son sang pour Jesus-Christ. Il s'acquitta de cet emploi avec toute la dignité et la sagesse qu'on pouvoit attendre d'un des plus grands génies de son temps et des plus saints personnages de son siecle. A son retour, il fut fait Abbé de Gorze, à la place d'Einold qui venoit de mourir. On ne peut dire les exemples extraordinaires de régularité, d'humilité, de dévotion qu'il donna dans cette premiere place durant l'espace de treize ans qu'il l'exerça; après lesquels, usé de travaux, et sur-tout consumé par ses étonnantes austérités, il mourut de la mort des Justes, l'an 973, le 27 Février. C'est en ce jour qu'il est fait mention de lui dans les Martyrologes.

La Messe en l'honneur du Bienheureux Jean, est celle qu'on dit d'ordinaire en l'honneur des saints Abbés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

Intercessio nos, quæsumus, Domine, Beati Joannis Abbatis commendet: ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

Nous vous supplions, Seigneur, que l'intercession du Bienheureux Jean Abbé, nous rende agréables à votre divine Majesté: afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Sagesse. Chap. 45.

Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est. Similem illum fecit in gloria Sanctorum, et magnificavit eum in timore inimicorum, et in verbis suis monstra placavit. Glorificavit eum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo, et ostendit illi gloriam suam. In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum, et elegit eum ex omni carne. Audivit enim eum, et vocem ipsius, et induxit illum in nubem. Et dedit illi coram præcepta, et legem vitæ et disciplinæ.

Il a été chéri de Dieu et des hommes, et sa mémoire est en bénédiction. Le Seigneur lui a donné une gloire égale à celle des Saints; il l'a rendu redoutable à ses ennemis; il a appaisé des monstres par ses paroles. Le Seigneur l'a glorifié devant les Rois; il lui a donné sa Loi en présence de son peuple; il lui a fait voir sa gloire; il l'a fait Saint par sa foi et par sa douceur, et il l'a choisi d'entre tous les hommes: car il lui a fait entendre sa voix, et il l'a fait entrer dans la nuée, et il lui a donné publiquement ses préceptes et sa loi, pour régler la vie et les mœurs de son peuple.

Jesus fils de Sirach, ne s'étant appliqué qu'à méditer la Loi de Dieu et à lire les Livres sacrés, voulut lui-même écrire ce qui regarde la doctrine et la sagesse, afin que ceux qui désirent d'apprendre, s'étant

s'étant instruits par ce Livre, s'appliquent de plus en plus à la considération de leurs devoirs, et s'affermissent dans une vie conforme à la Loi de Dieu. C'est ainsi que son petit-fils, qui a eu soin de donner au public cet Ouvrage, en parle dans le Prologue, et comme les exemples sont encore plus efficaces que les raisons, il rapporte dans ce Chapitre les vertus de Moïse et des anciens Patriarches dont il fait l'éloge, comme il paroît dans l'Epître de ce jour.

RÉFLEXIONS.

Pourvu qu'on soit cheri de Dieu, peu importe qu'on ne le soit pas des hommes. On a de quoi se consoler de n'avoir pas la faveur des hommes, quand on a l'amitié de Dieu. Si Dieu est pour moi, disoit l'Apôtre, qui peut me nuire ? La disgrace suit de trop près les favoris, pour ne pas faire perdre l'envie de l'être à qui cherche quelque chose de plus solide qu'une nuée brillante, qu'un éclair qui éblouit et disparoît. Mon Dieu, où peut on trouver ailleurs de bien réel, de gloire solide, de véritable bonheur, que dans vos bonnes graces ? On ne doit pas penser autrement quand on a de la religion, mais est-ce ainsi aujourd'hui que la plupart des gens pensent ? On ne fait guere de cas de ce qu'on perd sans regret.

Le Seigneur l'a glorifié, et l'a fait semblable à ses Saints, continue le Sage. La véritable gloire ne se trouve que dans la sainteté. Quand Moïse auroit fait encore plus de prodiges qu'il n'a fait, seroit-il fort glorieux durant toute l'éternité, si l'Enfer étoit son partage ? Moïse a conservé l'amitié de son Dieu ; le Seigneur l'a fait semblable à ses Saints ; voilà son mérite, voilà sa gloire. Soyez honoré des plus grands Rois ; remportez les plus signalées victoires sur les ennemis de l'Etat ; que votre nom soit respectable à tous les peuples de l'Univers ; soyez le plus grand Monarque du monde : qu'est-ce que tout cela, si vous êtes damné ?

Peut-on faire revenir trop souvent ces réflexions ? En pouvons-nous faire de plus intéressantes ? Tous les Livres sacrés sont pleins de ces raisonnemens ; ils ne nous parlent pas un autre langage. La raison même, quelque obscurcie, quelque dérangée qu'elle soit dans le monde par les passions, pense ainsi ; et nos mœurs disent tout le contraire. Avouons que dès qu'on cesse d'être parfait Chrétien, on cesse d'être raisonnable. On ne pense, on ne raisonne juste que quand on pense, que quand on raisonne selon les lumieres de la foi. Mais, ô mon Dieu ! que servira de sentir que ce qu'on lit ici est vrai, si cet aveu est le seul fruit qu'on tire de cette lecture !

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 19.

IN illo tempore : Dixit Simon Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te : quid ergo erit nobis ! Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis, quod vos qui secuti estis me, in regeneratione, cùm sederit Filius hominis in sede majestatis suæ, sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum, vel fratres, aut sorores, aut patrem, aut matrem, aut uxorem, aut filios, aut agros, propter nomen meum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit.

EN ce temps-là, Pierre dit à Jesus : Voilà que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi : qu'y aura-t-il donc pour nous ! Jesus lui répondit : Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, lorsque le Fils de l'homme sera assis sur le siége de sa Majesté, vous qui m'avez suivi, vous serez vous-mêmes assis sur douze siéges, et que vous jugerez les douze Tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté pour mon nom, sa maison, ou ses freres, ou ses sœurs, ou son pere, ou sa mere, ou sa femme, ou ses enfans, ou ses héritages, recevra le centuple, et possédera la vie éternelle.

MÉDITATION.

Combien Dieu récompense libéralement ceux qui le servent.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ avec quelle libéralité Dieu récompense tout ce qu'on fait pour l'amour de lui. Inspirations salutaires, secours particuliers, graces surabondantes, le prix des mérites et du sang d'un Homme-Dieu, dons surnaturels plus précieux que tout le monde ensemble ; tout cela est quelquefois la récompense d'une petite œuvre de charité, d'un seul acte d'amour de Dieu, d'un simple désir d'une ame juste.

On diroit que Dieu oublie les biens infinis qu'il nous a faits, dès que nous donnons occasion, pour ainsi dire, de nous en faire de nouveaux, par notre fidélité à son service. En donnant des talens, il donne les moyens et l'adresse de les faire valoir ; et si l'on en a gagné deux, il en donne quatre. Toute l'Ecriture est pleine de paraboles et d'exemples, par lesquels il paroît avec quelle libéralité Dieu récompense en nous ses propres dons.

Mais quelle attention sur les besoins de ses serviteurs ! et que de merveilles en faveur de ceux qui le suivent ! Le peuple affamé des instructions du Sauveur le suit ; et avec quelle bonté pourvoit-il à leurs nécessités ! et pour y pourvoir, que de miracles.

Puisque vous avez été fidelle en peu de choses, je vous donnerai un grand bien. Quelle proportion entre le salaire et le travail, entre le mérite et la récompense ! Quand il s'agit de reconnoître nos petits services, Dieu ne consulte que son cœur.

Mais quels services à l'égard d'un Dieu ! ne sont-ce pas nos plus essentiels devoirs ? Et n'est-ce pas

pour nous une gloire et une récompense assez grande d'avoir l'honneur d'être à son service ? Cependant Dieu veut bien nous faire un mérite de nos devoirs, et attacher une récompense infinie aux plus légeres preuves de notre obéissance. Pour avoir été prompts à sa voix ; pour avoir donné un verre d'eau en son nom ; pour lui avoir rendu nos respects, un Paradis, une éternité de bonheur, toute la félicité de Dieu même. O qu'il est vrai que Dieu récompense tout en Dieu ! Et après cela mon divin Sauveur, je servirai un autre Maître ?

SECOND POINT.

Considérez que quand Dieu ne feroit qu'agréer seulement nos services sans autre récompense, nous serions beaucoup récompensés. A la Cour, au service de combien de Grands ne reçoit-on point d'autre récompense ? On a usé sa santé et sa vie ; on s'est ruiné au service du Prince, et un mot obligeant, un regard gracieux, vaut un éloge, et tient lieu bien souvent de toute récompense ; et un petit acte de mortification, un sacrifice d'un moment, un rien, fait ou souffert pour Dieu, est suivi sur le champ d'une abondance étonnante de bénédictions ; Jesus-Christ ne veut même faire mention que de ce que nous aurons fait de plus ordinaire, de moins éclatant, de plus aisé, au grand jour de ses récompenses ! Mon Dieu, un torrent de délices, des océans de consolations ; un bonheur infini, éternel, pour une obole que j'aurai mis dans votre trésor ; pour une visite que j'aurai faite à un pauvre malade ou à un prisonnier ; pour un acte de Religion dont je me suis acquitté, et auquel j'étois obligé sous de si grieves peines ; et comme si tout cela étoit encore peu, comme si ce n'étoit pas assez, vous voulez être vous-même ma récompense : *Ego ero merces tua magna nimis.* O mon Dieu, et vous avez peu de serviteurs ! et l'on trouve qu'il en coûte trop de vous servir ! et l'on est lâche, négligent, dégoûté

même à votre service ! Avons-nous la foi ! savons-nous notre Religion !

Voilà que nous avons tout quitté, dit saint Pierre, et nous vous avons suivi. Hélas ! ils n'avoient pas quitté grand'chose, une barque, quelques vieux filets ; et cependant, quelle récompense ! abondance des dons de l'Esprit-Saint, favoris privilégiés du Dieu vivant ; ce n'est pas encore assez : assis sur des sieges, avec Jesus-Christ, pour juger les mortels, et à la tête des Elus, suivre Jesus-Christ dans sa gloire. Mon Dieu, que vous récompensez libéralement ceux qui vous aiment ! et que les Saints ont eu raison de vous servir avec tant de courage et de fidélité !

Et de peur qu'on ne crût que cette libéralité divine ne fut restrainte à ses seuls Apôtres, il ajoute d'abord : Et quiconque aura quitté pour mon nom, sa maison ou ses freres ; c'est-à-dire, quiconque m'aimera avec tendresse, me servira avec [illegible]rance, gardera mes Commandemens avec [illegible], je serai moi-même sa récompense durant toute l'éternité. Oui, pas [illegible] pas fait pour Dieu qui soit oublié, pas [illegible] cheveu arraché pour lui qui ne soit compté ; pas une action extérieure, pas un acte intérieur dont Dieu soit le motif, qui ne soit éternellement récompensé. O liberalité ! ô prodigalité divine, que vous nous confondez !

Quel regret, ô mon Dieu ! quel désespoir de n'avoir pas voulu servir un Maître si libéral, et qui compte pour l'effet la volonté même ! C'en est fait, je vous le promets avec toute la sincérité dont je suis capable, je vous aimerai toute ma vie, et je vous servirai avec la derniere fidélité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm magna multitudo dulcedinis tuæ quam abscondisti timentibus te. Psalm. 30.

Que vous réservez de douceurs, ô mon Dieu, à ceux qui vous servent !

Dominus pars hæreditatis meæ ; et calicis mei. Psal. 15.

Vous êtes, Seigneur, vous-même mon héritage, et la récompense de tout ce que je ferai et souffrirai pour vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUOIQU'UN Dieu si bon et si aimable doive être servi par un amour désintéressé, la vue de la récompense cependant n'est pas incompatible avec la vraie piété ; elle sert même à réveiller notre confiance, et à ranimer notre ferveur. Vos Commandemens, disoit le Roi Prophete, font toute la joie de mon cœur ; et tous mes désirs vont à les garder, à cause des récompenses que vous y avez attachées. Cette pratique est utile en tout temps, mais surtout en certaines occasions où l'amour-propre se [illegible] du jour du Seigneur, où les passions font le plus de bruit, où le tentateur emploie ses artifices et ses ruses. Cette vie unie, retirée, modeste, vous gêne ; votre humeur, vos passions voudroient être un peu plus au large ; vous sentez du dégoût de vos exercices de piété : imaginez-vous que le Seigneur ou la sainte Vierge, ou votre bon Ange, vous disent ce que disoit cette généreuse mere au plus jeune de ses fils, à la vue des tourmens qu'on lui préparoit : Je vous conjure, mon fils, de regarder le Ciel, et de considérer la grandeur de la récompense qui vous est promise, et la riche couronne qui vous y attend. Dans ces froideurs de dévotions, dans ces intervalles d'aridités spirituelles, dans ces adversités, au milieu de ces croix qui naissent dans tous les états, jetez quelques coups d'œil de temps en temps vers le Ciel ; pensez à ces belles paroles de l'Apôtre (a) Nos afflictions présentes, qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres, nous produisent un poids éternel de gloire,

(a) 1. *Cor.* 4.

dans un haut degré d'excellence au-delà de toute mesure. Faites-vous une habitude de regarder le Ciel, et de penser à la grande récompense qui vous y attend.

2.° Puisque Dieu récompense tout, ne lui refusez rien. Il vous demande peu de chose ; mais ce peu il vous le demande souvent. Cette promptitude de votre lever, cette ponctualité à votre priere, ce respect religieux dans le lieu saint, ces visites fréquentes de sa personne adorable dans la divine Eucharistie, cette privation de certaines visites, de certains divertissemens et du jeu ; cette œuvre de miséricorde, cette petite aumône, cet acte de vertu : tout cela est peu de chose, et les plus grandes graces, et les bénédictions temporelles, et le Ciel, et Dieu même sont la récompense de tout cela. Ne passez point de jour de votre vie sans pouvoir dire tous les soirs : Voilà ce que j'ai fait aujourd'hui pour Dieu.

VINGT-HUITIEME JOUR.

S. ROMAIN, FONDATEUR des *Monasteres du Mont Jura, dit aujourd'hui* SAINT-CLAUDE.

SAINT Romain naquit dans le Comté de Bourgogne, vers l'an 390. Ses parens l'éleverent dans la crainte de Dieu, et sa jeunesse se passa dans une grande innocence. La droiture de son cœur et la pureté de ses mœurs, le firent regarder dès-lors comme un Saint. Romain eut un véritable désir de le devenir ; et comme le monde lui paroissoit plein d'écueils pour le salut, il résolut d'aller chercher un abri à son innocence dans la solitude.

Comme il étoit peu instruit de la vie Monastique, inconnue alors dans ce pays-là, il alla visi-

ter un saint Abbé de Lyon, nommé Sabin, pour apprendre de lui la véritable science du salut, et les voies sûres de la perfection évangélique.

Les grands exemples qu'il vit dans cette sainte Communauté, lui inspirerent un nouveau désir de les imiter. Formé dans une si bonne école, il en partit plein d'une nouvelle ferveur, portant avec soi le livre de la vie des saints Peres, et les Institutions des Abbés, qu'on croit être les Conférences de Cassien.

Résolu de pratiquer lui seul toutes ces grandes vertus qu'il admiroit dans les autres, il se retira dans les forêts du Mont-Jura, qui sépare la Franche-Comté du pays des Suisses, dans le Diocese de Lyon. Il y trouva parmi ces hauts rochers, un vallon appelé Condat; et au milieu de ce vallon un sapin d'une grosseur énorme, dont les branches étendues horizontalement, et entrelacées, formoient une espece de toit assez épais pour garantir des ardeurs du soleil, et pour mettre à couvert de la pluie. Une source d'eau vive, et quelques sauvageons qui produisoient des fruits fort aigres, le déterminerent à rester là. Il y passa quelques années dans une solitude parfaite, oublié du monde, qu'il avoit lui-même oublié le premier.

Il passoit une grande partie du jour et de la nuit à méditer les miséricordes du Seigneur, et les grandes vérités de la Religion, et à chanter les Pseaumes. Le reste du temps étoit employé à cultiver un petit espace de terre, et à lire la vie des saints Peres ou les Institutions des Abbés, car on peu dire qu'à peine le repos qu'il prenoit, interrompoit ses exercices.

Il y avoit déjà plusieurs années que notre Saint étoit enseveli dans cet affreux désert, lorqu'il apparut une nuit à son frere puiné, nommé Lupicin, qu'il avoit laissé dans le monde, l'invitant à venir le trouver pour avoir part aux douceurs célestes qu'on goûte dans la solitude. Lupicin frappé de sa

vision, quitte sa mere et sa sœur, et vient se rendre le disciple de son frere.

Les deux freres faisoient de trop grands progrès dans le chemin de la vertu, pour que l'ennemi du salut les laissât long-temps tranquille. Grégoire de Tours raconte que le démon entreprit de leur faire quitter le désert, en les tourmentant par toutes sortes de tentations, et sur-tout en faisant pleuvoir sur eux une grêle de cailloux toutes les fois qu'ils étoient en prieres. Cet artifice réussit. Comme nos deux nouveaux Solitaires étoient peu aguerris dans cette sorte de combat, ils résolurent de se retirer, et d'aller chercher ailleurs une retraite plus tranquille. Etant partis, ils furent obligés de loger chez une pauvre femme, qui ayant appris d'eux la cause de leur fuite, leur représenta si vivement le tort qu'ils se faisoient en succombant à la tentation, et leur parla avec tant de zele, que honteux de leur lâcheté, ils retournerent sur l'heure même dans leur solitude.

Leur retour fut suivi d'un renouvellement de ferveur, et l'odeur de leur vertu s'étant répandue fort loin, elle leur attira bientôt un grand nombre de Disciples. Les premiers qui découvrirent avec beaucoup de peine la retraite de nos Saints, furent deux jeunes Ecclésiastiques de Nyon. Ceux-ci étant suivis de plusieurs autres, il fallut bâtir un Monastere, et tel fut le commencement de la célebre Abbaye de Condat, qui fut depuis nommée de Saint-Oyend, disciple de nos deux Saints, et ensuite de Saint Claude, Evêque de Besançon, qui vint s'y retirer après s'être démis de l'Episcopat, et dont le corps s'y conserve encore aujourd'hui tout entier, et fait un grand nombre de miracles.

Ceux que nos Saints faisoient tous les jours dans leur désert, y attirerent tant de gens, qu'il fallut bâtir un second Monastere dans un lieu voisin, nommé Laucone. Quoique l'humeur des deux

freres et leur naturel fussent fort différens, l'Esprit-Saint forma entre eux une union et une conformité de volonté si parfaite, que rien ne fut jamais capable de l'altérer.

Saint Lupicin étoit d'un naturel dur et austere; sévere à lui-même et aux autres, et d'une inflexible rigidité. Saint Romain en étoit comme le correctif : car l'affabilité, l'indulgence et la douceur faisoient son caractere; austere à la vérité à lui-même, mais doux aux autres, aux foiblesses desquels il savoit parfaitement compatir.

Quoique ces deux Saints gouvernassent séparément leur Monastere, ce n'étoit pourtant qu'une même Regle et qu'un même esprit. On ne peut dire quelles étoient la ferveur, la solitude et l'austérité de ces saints Religieux; leur piété, leur dénuement de toutes choses, leur silence continuel, et les autres vertus qu'ils pratiquoient, faisoient le sujet de l'admiration et des éloges de toute la France. La ruse du démon faillit de troubler ce nouvel établissement.

Une année un peu plus fertile que les autres, ayant apporté au Monastere une plus abondante provision, quelques Moines peu mortifiés crurent qu'il falloit augmenter la portion des Freres. Leur murmure troubla bientôt la paix qui régnoit dans le Monastere de Condat. Saint Lupicin craignant que la trop grande douceur de son frere ne l'empêchât de remédier à ce mal, lui proposa de changer entre eux deux leur supériorité, et qu'il lui laissât gouverner pour quelques mois le Monastere de Condat, tandis qu'il iroit prendre soin de celui de Lauconne.

Saint Romain y consentit; mais à peine saint Lupicin eut mis en pénitence ces Moines imparfaits, que dans une nuit une grande partie sortit du cloître. Leur fuite rendit la paix à la Communautes; mais elles affligea extraordinairement saint Romain. Ses pleurs, ses prieres, ses gémissemens

toucherent le Pere des miséricordes, et il obtint de Dieu leur conversion avec leur retour; ils revinrent tous touchés vivement d'un repentir salutaire; et ils réparerent bien par leur conduite et par leur pénitence le scandale qu'ils avoient donné.

Ce fut environ ce temps, que saint Hilaire, Archevêque d'Arles, étant à Besançon, où il croyoit avoir toute la Juridiction Episcopale, selon sa prétention sur la Primatie des Gaules, et entendant parler de la vertu extraordinaire de saint Romain, voulut le voir. Il lui manda de le venir trouver. La conversation qu'il eut avec notre Saint, lui fit découvrir en lui une sainteté si éminente, que sans vouloir écouter son humilité, il lui conféra les Ordres sacrés, le fit Prêtre et le renvoya dans son Monastere de Condat.

Cette nouvelle dignité ne servit qu'à donner un nouvel éclat à son humilité, et à la religieuse simplicité de sa conduite; et l'on peut dire qu'on ne s'aperçut jamais qu'il fût Prêtre, qu'à l'autel.

Cependant le nombre des personnes qui venoient se mettre sous sa direction, croissant tous les jours, il fallut bâtir plusieurs autres Monasteres. Plusieurs Vierges souhaitant de se consacrer à Dieu sous sa direction, il bâtit un Monastere à Beaume, où à la mort du Saint on comptoit cent cinq Religieuses, sous la conduite de la sœur de notre Saint, qui en fut la première Abbesse.

Saint Romain allant visiter le tombeau de saint Maurice à Agaune, avec Pallade son compagnon, et se trouvant surpris de la nuit, entra dans une grotte, où se retiroient deux lépreux, le pere et le fils, qui en étoient sortis pour aller chercher du bois. Ceux-ci étant rentrés, furent fort étonnés d'y trouver nos deux Religieux; mais ils le furent bien davantage, quand ils se virent embrassés et baisés par saint Romain, qui n'eut point d'horreur de leur maladie. Ayant passé selon sa coutume la plus grande partie de la nuit en prieres, dès la pointe

du jour il se remit en chemin. Les lépreux s'étant éveillés, se trouverent guéris. Sachant que notre Saint avoit pris le chemin de Geneve, ils s'y rendent, et racontent le miracle dont ils étoient la preuve et le sujet. L'Evêque et tous les habitans à qui ces lépreux étoient parfaitement connus, vinrent au-devant de notre Saint, et le conduisirent comme en triomphe dans leur ville. Ces honneurs furent un vrai supplice à saint Romain, et l'obligerent de s'aller promptement renfermer dans son Monastere, où peu de mois après, exténué et presque consumé par ses grandes et continuelles austérités, plein de mérite, il mourut le 28 de Février de l'an 460, âgé d'environ soixante ans, dont il en avoit passé plus de trente dans la solitude.

Son corps fut porté dans le Monastere de Beaume, et les Religieux de Condat y allerent faire les funérailles. Dieu continua de l'honorer du don des miracles après sa mort, comme il l'avoit fait durant sa vie. Ceux qui ont cru que saint Romain avoit été Bénédictin, n'ont pas pris garde que saint Benoît ne vint au monde qu'environ vingt ans après la mort de saint Romain.

Il faut que la célebre Abbaye de Condat n'ait pas porté le nom de Saint-Romain, parce qu'elle n'avoit pas son corps, puisqu'elle a porté jusqu'au treizieme siecle le nom de Saint-Oyend, son troisieme Abbé, dont elle possédoit les reliques; c'est-à-dire, jusqu'à ce que les grands miracles qui se sont faits au tombeau de saint Claude lui en ayent donné le nom.

La Messe en l'honneur de ce Saint est celle qu'on dit d'ordinaire pour les Saints Abbés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe est celle qui suit.

INTERCESSIO nos, quæsumus, Domine, beati Romani Abbatis commendet	NOus vous supplions, Seigneur, que l'intercession de saint Romain Abbé, nous

ut quod nostris meritis non valemus, ejus patrocinio assequamur. Per Dominum, etc.

rende agréables à votre divine Majesté, afin que nous obtenions par ses prieres ce que nous ne pouvons espérer de nos mérites. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Epître du Bienheureux Paul Apôtre, aux Philippiens. Chap. 3.

FRATRES: Quæ mihi fuerunt lucra, hæc arbitratus sum propter Christum detrimenta. Veruntamen existimo omnia detrimentum esse, propter eminentem scientiam Jesu Christi Domini mei, propter quem omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lucrifaciam, et inveniar in illo non habens meam justitiam quæ ex lege est, sed illam, quæ ex fide est Christi Jesu: quæ ex Deo est justitia in fide, ad cognoscendum illum, et virtutem resurrectionis ejus, et societatem passionum illius: configuratus morti ejus: si quo modo occurram ad resurrectionem quæ est ex mortuis. Non quòd jam acceperim, aut jam perfectus sim: sequor autem, si quomodò comprehendam, in quo et comprehensus sum à Christo Jesu.

MES FRERES: j'ai regardé pour Jesus-Christ comme des désavantages, les avantages que j'avois. Et même je compte toutes choses pour un désavantage, eu égard à l'excellente connoissance de Jesus-Christ mon Seigneur, pour qui j'ai renoncé à tout, et je regarde tout comme du fumier, afin de gagner Jesus-Christ, et que je me trouve en lui, non avec la justice qui me venoit de la Loi, mais avec celle qui vient de la foi en Jesus-Christ: avec la justice qui vient de Dieu par la foi pour connoître ce qu'il est, quelle est la vertu de sa Résurrection, et la part que j'ai à ses souffrances, exprimant en moi l'image de sa mort: en sorte que je puisse parvenir à ressusciter d'entre les morts. Non que j'aye déjà atteint jusque-là, ou que je sois déja parfait: mais je suis ma route, afin de pouvoir gagner le terme, pour lequel aussi j'ai été gagné par Jesus-Christ.

Ceux de Philippes en Macédoine avoient donné en plusieurs rencontres à saint Paul des preuves de leur affection et de leur libéralité, comme il l'assure lui-même. Ayant reçu, durant sa prison à Rome, de nouvelles marques de leur charité, il

leur écrivit cette Lettre l'an 61, dans laquelle il leur témoigne beaucoup de tendresse, et les exhorte à être ses imitateurs; car les Apôtres montroient quelle devoit être la vie Chrétienne, encore plus par leurs exemples que par leurs discours. Elle est adressée aux Evêques et aux Diacres de Philippes; mais par les Evêques, il entend les Prêtres, ces deux noms se confondoient alors assez souvent.

RÉFLEXIONS.

Nul bien, nul avantage sur la terre que par rapport à Dieu, notre seul et souverain bien. Que sert à un homme d'avoir gagné tout l'Univers, s'il vient à se perdre ? Nul avantage dans ce monde, que ce qui sert à faire son salut.

Une naissance illustre flatte, de grandes richesses enorgueillissent, un emploi éclatant éblouit; mais pour peu qu'on ait de Religion et qu'on raisonne, peut-on faire grand fond sur tous ces prétendus avantages ? Ceux qui les ont méprisés, ces Héros Chrétiens, ces grands Saints, qui à l'exemple de saint Paul ont regardé pour Jesus-Christ tout cela comme des désavantages, se sont-ils trompés ? et nous avons d'autres sentimens qu'eux, sommes-nous sages ?

Peut-on connoître Jesus-Christ, et penser autrement ? Connoissons-nous ce qu'il est, et quelle est sa doctrine ? Ces Chrétiens lâches et imparfaits, ces personnes mondaines qui regardent comme de grands avantages tout ce qui satisfait la cupidité, tout ce qui flatte les sens, tout ce qui nourrit l'amour-propre : ces personnes reconnoissent-ils Jesus-Christ pour leur Maître souverain, pour l'arbitre de leur sort éternel, pour leur Rédempteur, leur Dieu, leur Juge ? Mais connoissent-ils sa Loi et sa Doctrine, si contraires à tout ce qu'ils recherchent, si opposées à leurs sentimens, et à leurs mœurs ? Mon Dieu, qu'on trouve peu de vrais

Fidelles, quand on réfléchit sur les mœurs de ce siecle ?

Voyez quel mépris fait saint Paul de tout ce qui charme et le cœur et l'esprit dans le monde : grands noms, opulence, délices, dignités : et voyez à quoi il le compare : *Je regarde tout comme du fumier.* Voilà comme penseront durant toute l'éternité, et les Bienheureux dans la gloire, et les réprouvés dans les flammes. Tous, et dans le Ciel et dans l'enfer, connoîtront le vide de ces honneurs éblouissans, le néant de ces faux biens, l'indignité de tout ce qui à présent nous enchante. Mon Dieu, pourquoi ne pas penser et raisonner durant le temps, comme nous ferons nécessairement durant toute l'éternité ?

Nous sommes les disciples de Jesus-Christ rachetés par son sang ; que chacun se demande à soi-même : Quelle est la part que j'ai à ses souffrances ? Exprimé-je en moi l'image de sa mort, sans quoi nous devons nous attendre, quand nous paroîtrons devant lui, à entendre ces terribles paroles : Je ne sais qui vous êtes, je ne vous connois point.

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 12.

IN illo tempore. Dixit Jesus Discipulis suis : Nolite timere pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. Vendite quæ possidetis, et date eleemosynam. Facite vobis sacculos qui non veterascunt, thesaurum non deficientem in cœlis : quò fur non appropiat, neque tinea corrumpit. Ubi enim thesaurus vester est, ibi est cor vestrum erit.

EN ce temps-là : Jesus dit à ses Disciples : Ne craignez point petit troupeau ; car il a plu à votre Pere de vous donner ce Royaume. Vendez ce que vous possédez, et donnez l'aumône. Faites en sorte d'avoir des bourses qui ne s'usent point, un trésor inépuisable dans le Ciel, d'où les voleurs n'approchent point, et où le ver ne gate rien ; car où est votre trésor, là est aussi votre cœur.

MÉDITATION.

De l'Aumône.

PREMIER POINT.

Considérez que l'aumône dans notre Religion n'est point un simple conseil, mais un précepte. Quelle erreur grossiere, de s'imaginer que la charité chrétienne soit une œuvre de surérogation!

Jesus-Christ nous a fait un commandement exprès de faire l'aumône (a), et ce commandement est si rigoureux, qu'il suffira de ne l'avoir pas accompli pour être réprouvé de Dieu, et pour entendre ce formidable arrêt : Allez maudits, loin de moi dans le feu éternel. Et pourquoi? parce que j'ai eu faim, dira le Seigneur, et vous ne m'avez point donné à manger; je manquois d'habit, et vous ne m'en avez point donné. Un Dieu si bon et si juste ne réprouvera jamais les hommes pour avoir omis de simples conseils, mais pour avoir violé ses préceptes. Dites après cela que l'aumône n'est qu'un actes de dévotion.

Je vous dis en vérité (b), dit le Sauveur du monde : toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un des plus petits de mes freres que voilà, vous me les avez faites à moi-même. N'y a-t-il pas lieu de s'étonner qu'il y ait encore dans l'Eglise des gens qui manquent de tout; parmi des Chrétiens persuadés de cet article, un des plus importans et des mieux fondés de notre croyance; savoir : que tout le bien qu'on fait aux autres, est fait à la personne même du Sauveur!

Jesus-Christ pouvoit-il faire un parti plus avantageux aux pauvres, que de se mettre à leur place? La providence pouvoit-elle leur assigner un fonds plus abondant pour leur subsistance? et s'il y avoit

(a) *Matth.* 25. (b) *Ibid.*

de la foi parmi nous, y auroit-il des gens plus heureux qu'eux ! Ce n'est plus à un pauvre que je refuse ce secours, c'est à Jesus-Christ même. Ce n'est plus un homme vil et abject que je rebute durement; c'est le Maître de l'Univers, c'est le Rédempteur et le juge souverain de tous les hommes que je méprise; et ne pensons pas que le pauvre nous demande une pure grace, en demandant l'aumône; c'est un droit qu'il exige, et que vous devez.

Tous nos biens sont à Dieu par droit de souveraineté, nous lui en devons le tribut et l'hommage. Dieu affecte ce tribut et ces fruits à la subsistance des pauvres; Dieu substitue les pauvres pour exiger ce tribut en son nom. Et après cela ce n'est rien de n'assister pas les malheureux ! ce n'est rien de refuser l'aumône !

Ah ! je comprends, mon Dieu, pourquoi vous ne reprocherez aux réprouvés que d'avoir refusé l'aumône, puisque ce refus est une injustice et une injure faite à votre Personne, puisque c'est une criante impiété, dont je ne me sens que trop coupable.

Considérez que l'aumône est un des signes les plus certains de la prédestination; comme la dureté envers les pauvres est une marque visible d'une réprobation peu douteuse.

La miséricorde de Dieu est le fondement le plus solide de notre salut: et qui nous assure plus ce fondement, que la miséricorde envers les pauvres (a) ? Heureux ceux qui usent de miséricorde, dit le Sauveur; car ils obtiendront miséricorde. De la même mesure, dit-il, dont vous vous serez servis, on s'en servira pour vous (b). Donnez, et on vous donnera; on versera dans votre sein une mesure pleine, bien pressée, et qui après avoir été secouée, se répandra encore par-dessus les bords.

C'est l'aumône, disoit Tobie (c), qui purifie

(a) *Mat.* 25. (b) *Luc.* 6. (c) *Tob.* 12.

nos ames de leurs péchés, en nous obtenant une véritable douleur. Après tout, donnez l'aumône, disoit le Sauveur; et vous serez purifiés de tous vos crimes, par la grace de la conversion qu'elle vous obtiendra. Rachetez vos péchés par vos aumônes, disoit Daniel au Roi (d). Certainement l'unique avantage que les richesses donnent aux riches pour leur salut, parmi beaucoup d'obstacles qu'elles leur donnent; c'est de pouvoir payer ce qu'ils doivent à la justice de Dieu, en distribuant ces richesses entre les mains des pauvres. Par elles combien de puissans protecteurs et de sinceres amis ne peuvent-ils pas se faire auprès de Dieu!

Heureux celui, dit le Prophete (e), que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre; car non-seulement le Seigneur le conservera dans tous les dangers de la vie; non-seulement il le rendra heureux sur la terre; mais à ce dernier jour de la vie, à ce moment critique et décisif de l'éternité, Dieu l'assistera d'une maniere particuliere; Dieu le délivrera des pieges et des ruses de l'ennemi. Et quoi, Seigneur, après toutes ces assurances de votre libéralité, on refuse l'aumône!

Croit-on de s'appauvrir en soulageant les pauvres? Hélas! c'est l'aumône qui seule fixe les fortunes, qui entretient l'abondance dans les familles; c'est elle qui perpétue les prospérités. Il faut avoir bien peu de religion; il faut avoir un cœur bien mal fait pour être peu charitable.

Mon Dieu, que j'ai de regret d'avoir si peu connu jusqu'ici la vertu d'un moyen si efficace! Si je ne suis pas en état de donner beaucoup, j'espere que vous aurez égard aux sentimens de mon cœur et au désir que j'ai de vous servir et de vous honorer dans la personne des pauvres. Eh quoi, Seigneur, je puis en leur faisant du bien vous en faire, et j'hésite si je vous en ferai!

(d) *Dan.* 4. (e) *Psal.* 40.

Aspirations dévotes durant le jour.

Beatus qui intelligit super egenum et pauperem. Psal. 40.

Heureux celui que sa compassion rend attentif aux besoins du pauvre.

Qui dat pauperi non indigebit. Prov. 28.

Non, mon Dieu, on ne s'appauvrit jamais quand on vous donne.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOULEZ-VOUS laisser du bien à vos enfans, passer vos jours dans l'abondance, transmettre même les fruits de vos sueurs et de votre industrie, les prospérités même jusqu'à une longue et heureuse postérité : faites l'aumône, donnez libéralement aux pauvres, ouvrez votre bourse aux malheureux. Peu de préceptes plus positifs, peu de récompenses plus assurées. Non-seulement jamais l'aumône n'appauvrit personne ; mais on peut dire qu'il y a peu de fortunes bien cimentées, peu de longues prospérités qui ne soient la récompense de la charité des enfans, ou de celle de leurs peres. Prenez aujourd'hui la résolution de ne laisser passer aucun jour sans le sanctifier par quelque œuvre de charité. Avez-vous du bien : payez-en la dîme à votre Dieu, et regardez les pauvres comme les Receveurs de son domaine. Etes-vous dans l'impossibilité de faire l'aumône : honorez du moins les pauvres, et rendez-leur tous les services, donnez-leur tous les secours que vous pourrez selon votre état. Si nous avions une véritable foi, une foi vive et agissante, peu de personnes qui nous parussent plus respectables que les pauvres, puisque nous verrions toujours en leur personne Jesus-Christ.

2.° Réglez vos aumônes selon vos biens et vos revenus. Qu'aura-t-on le plus souvent à donner aux pauvres, si l'on ne regle ses aumônes que sur son

superflu. Peu de gens qui croient avoir du superflu ! Ceux qui dépensent le plus au jeu, en meubles, en équipages, en repas, sont souvent ceux qui font le moins d'aumônes : et l'on s'étonne après cela de ces révolutions de fortune qui ensevelissent dans la poussiere ceux qui refusoient à leur Dieu le tribut de leurs biens. Sachez ce que vous devez donner tous les ans, tous les mois, tous les jours, à celui de qui vous espérez tout, et à qui vous devez et vos biens et votre vie. Que les malheurs des temps ne servent qu'à vous rendre plus charitable; c'est le moyen d'en sentir peu les effets. Le nombre de vos enfans, et cent autres raisons domestiques, doivent bien réformer votre dépense en luxe, en divertissemens, au jeu, mais jamais en aumônes. Avez-vous huit enfans : vous n'abandonneriez pas le neuvieme, si le Seigneur vous l'avoit donné! mettez à sa place Jesus-Christ, et ce que ce neuvieme vous dépenseroit, donnez-le aux pauvres. Ne jouez point, et ce que vous croyez que vous auriez pu perdre ce jour-là au jeu, faites-en des charités. Vous auriez envie d'acheter un meuble, dont vous pouvez vous passer, de donner un repas de plaisir, de faire une dépense de pure vanité ou de caprice : privez-vous de cette vaine satisfaction ; mais donnez cette somme à celui qui veut vous donner le centuple. Peu de Communautés, et même de familles qui ne pussent soulager quelque pauvre, de ce qu'on y laisse périr par négligence et par oubli. Enfin ayez toujours chez vous le trésor des pauvres ; c'est-à-dire, une bourse où vous mettiez toujours quelque chose, toutes les fois que vous tirez vos revenus ou que vous faites quelque gain dans le commerce. Ce fonds doit être indépendant de vos aumônes ordinaires, vous l'appellerez le trésor des pauvres, parce que vous en tirerez de quoi les assister extraordinairement dans leurs besoins.

Fin du mois de Février.



